Rendez-vous-avec la connaissance

Je n'avais pas vu don Juan depuis plusieurs mois. C'était ***l'automne 1971***. J'avais la certitude de le trouver chez don Genaro, dans le Mexique central, et je fis les préparatifs nécessaires pour un voyage de six à sept jours de route, afin de lui rendre visite. Cependant, cédant à une impulsion, je m'arrêtai au bout de la deuxième journée à Sonora, là, où habitait don Juan, au milieu de l'après-midi. Je garai la voiture et je franchis à pied le peu de distance qui me séparait de la maison. A ma grande surprise, il était là.

– Don Juan ! Je ne m'attendais pas à vous trouver ici, dis-je.

Il éclata de rire ; il semblait ravi de ma surprise. Il était assis sur une caisse de lait vide, à côté de la porte d'entrée. Il avait l'air de m'attendre. Le calme avec lequel-il me salua reflétait un sentiment d'épanouissement. Il ôta son chapeau et l'agita avec de grands gestes de façon comique. Puis il le remit et me fit un salut militaire. Il était adossé au mur, assis sur la caisse comme sur une selle.

– Assieds-toi, assieds-toi, dit-il d'un ton jovial. Je suis content de te revoir.

– J'allais faire toute la route jusqu'au Mexique central pour rien, dis-je. Et puis il m'aurait fallu

rentrer à Los Angeles. De vous avoir trouvé ici m'a épargné des journées et des journées de route.

– De toute façon tu m'aurais retrouvé, répondit-il d'un ton mystérieux, mais disons que tu me dois ces six jours qu'il t'aurait fallu pour te rendre là-bas, des jours que tu devrais utiliser pour faire quelque chose de plus intéressant que d'appuyer sur l'accélérateur de ta voiture.

Le sourire de don Juan avait quelque chose d'engageant. Sa cordialité était contagieuse.

– Où est ton attirail pour écrire ? me demanda-t-il.

Je lui racontai que je l'avais laissé dans la voiture ; il répondit que je paraissais bizarre sans cela, et me fit aller chercher mes affaires et les rapporter.

– J'ai fini d'écrire un livre, dis-je.

Il me jeta un regard si étrange que je sentis une brûlure dans le creux de l'estomac. C'était comme s'il me transperçait les entrailles avec un objet mou. Je crus que j'allais me trouver mal, mais alors il détourna la tête et je retrouvai mon premier sentiment de bien-être.

Je voulais parler de mon livre, mais il fit un geste pour indiquer qu'il préférait que je n'en dise rien. Il sourit. Il était d'humeur drôle et charmante et tout de suite il m'engagea dans une conversation banale sur des gens et des événements courants. A la fin je me débrouillai pour orienter la conversation vers mon centre d'intérêt. Je commençai par mentionner que j'avais revu mes premières notes et que j'avais compris que, dès le début de notre association, il m'avait donné une description détaillée du monde des sorciers. A la lumière de ce qu'il m'avait dit pendant cette période, j'avais commencé *h* mettre en question le rôle des plantes hallucinogènes.

– Pourquoi m'avez-vous fait prendre ces plantes de pouvoir autant de fois ?

Il rit et marmonna très doucement :

– C'est parce que tu es bouché.

J'avais entendu du premier coup, mais je voulais en être sûr et je fis semblant de ne pas avoir compris.

– Pardon ? demandai-je.

– Tu sais ce que j'ai dit, répliqua-t-il, et il se leva.

En passant à côté de moi il me donna un petit coup sur la tête.

– Tu es plutôt lent, dit-il, et il n'y avait pas d'autre moyen de t'ébranler.

– Donc rien de tout cela n'était absolument nécessaire ? demandai-je.

– Ce l'était, dans ton cas. Il y a toutefois d'autres catégories de gens qui n'en ont pas besoin.

Il était debout à côté de moi et scrutait du regard le sommet des buissons, sur le côté gauche de sa maison ; puis il se rassit et me parla d'Eligio, son autre apprenti. Il dit qu'Eligio n'avait pris de plantes psychotropiques qu'une seule fois depuis qu'il était devenu son apprenti, et que, pourtant, il était peut-être plus avancé que moi.

– La sensibilité est une condition naturelle de certaines personnes, dit-il. Tu n'en as pas, mais moi non plus. En dernière instance, la sensibilité importe très peu.

– Qu'est-ce qui a donc de l'importance ? demandai-je.

Il semblait chercher la réponse appropriée.

– Il importe qu'un guerrier soit impeccable, dit-il enfin, mais ce n'est qu'une manière de parler, de tergiverser. Tu as déjà accompli quelques tâches de sorcellerie et je crois qu'il est temps de mentionner la source de tout ce qui est important. Je dirai donc que ce qui importe pour un guerrier c'est de parvenir à la totalité de soi-même.

– Qu'est-ce que c'est que la totalité de soi-même, don Juan ?
– J'ai dit que je n'y ferai qu'une allusion. Il y a encore dans ta vie beaucoup de choses pendantes que tu dois rassembler avant que nous puissions parler de totalité de soi-même.
Ce disant, il mit fin à notre conversation. D'un geste des mains il m'indiqua qu'il voulait que je m'arrête de parler. Apparemment il y avait quelqu'un ou quelque chose tout près de là. Il pencha la tête vers la gauche, comme s'il écoutait. Je pouvais voir le blanc de ses yeux braqués sur les buissons, au-delà de la maison, sur sa gauche. Il écouta avec attention pendant quelques instants, puis il se leva, vint vers moi et me susurra à l'oreille que nous devions quitter la maison et faire une promenade.
– Quelque chose qui ne va pas ? demandai-je, en chuchotant également.
– Non, il ne se passe rien, ça va plutôt bien, dit-il.
Il me conduisit dans le chaparral [1] désertique. Nous marchâmes pendant une demi-heure environ et nous arrivâmes à une surface circulaire, dégagée de végétation, un cercle d'environ trente-cinq mètres de diamètre, dont le sol en terre battue rougeâtre était tassé et parfaitement lisse. Cependant rien n'indiquait qu'une quelconque machine eût nettoyé et aplani la surface. Don Juan s'assit au centre, face au sud-est. Il me montra du doigt un endroit situé à un peu plus d'un mètre, où il me demanda de m'asseoir en face de lui.
– Qu'allons-nous faire ici ? demandai-je.
– Nous avons ici un rendez-vous cette nuit, répondit-il.
Il promena un regard rapide autour de lui, en se

1. Terme -utilisé en Amérique centrale pour désigner une zone d'arbustes bas et touffus. (N.d.T.)

retournant sur place, jusqu'à ce qu'il fût à nouveau face au sud-est.
Ses mouvements m'avaient inquiété. Je lui demandai avec qui nous avions ce rendez-vous,
– Avec la connaissance, dit-il. Disons que la connaissance est en train de rôder par ici.
Il ne me laissa pas m'accrocher à cette réponse énigmatique. Rapidement il changea de sujet et sur un ton jovial il me recommanda d'être naturel, c'est-à-dire de prendre des notes et de bavarder comme nous l'aurions fait chez lui.
Ce qui s'imposait à mon esprit avec le plus d'insistance à ce moment, c'était la sensation vive que j'avais ressentie six mois auparavant, lorsque j'avais « parlé » à un coyote. Cet événement avait signifié pour moi que pour la première fois j'avais été capable

de visualiser ou d'appréhender avec mes sens et en toute lucidité la description du monde faite par le sorcier, description où la communication avec les animaux au moyen de la parole allait de soi.

– Nous n’allons pas nous attarder sur des expériences de cette nature, dit don Juan en entendant ma question. Il n'est pas souhaitable pour toi de te complaire dans des événements passés. Il est permis de les aborder, mais seulement en guise de référence.

– Et pourquoi donc, don Juan ?

– Tu n’as pas encore assez de pouvoir personnel pour chercher l'explication des sorciers.

– Alors il y a une explication des sorciers !

– Sans aucun doute. Les sorciers sont des hommes. Nous sommes des créatures de pensée. Nous cherchons des éclaircissements.

– J'avais l'impression que mon grand défaut était de chercher des explications.

– Non. Ton défaut est de chercher des explications commodes, des explications qui s'adaptent à toi et à

ton monde. Ce que je te reproche c'est ta raison. Un sorcier explique aussi des choses de son monde, mais il n'est pas aussi rigide que toi.

– Comment puis-je arriver à l'explication des sorciers ?

– En accumulant du pouvoir personnel. Le pouvoir personnel te fera glisser très facilement dans l'explication des sorciers. Celle-ci n'est pourtant pas ce que tu entends par explication ; néanmoins c'est grâce à elle que le monde et ses mystères deviennent, sinon clairs, du moins moins terrifiants. Cela devrait être l'essence d'une explication, mais ce n'est pas ce que tu cherches. Tu cherches le reflet de tes idées.

Je laissai passer le moment de poser des questions, mais son sourire m'encouragea à continuer à parler. Un autre élément extrêmement important pour moi était son ami don Genaro, ainsi que l'effet extraordinaire que ses actions avaient eu sur moi. A chaque fois que j'avais été en contact avec lui, j'avais éprouvé les distorsions sensorielles les plus étranges...

Don Juan rit lorsque je formulai ma question à haute voix.

– Genaro est fantastique, dit-il, mais pour l'instant ça n'a pas de sens de parler de lui ou de l'effet qu'il te fait. Encore une fois, tu n'as pas assez de pouvoir personnel pour démêler ces problèmes. Attends de l'avoir, puis nous en reparlerons.

– Et si je ne l'acquiers jamais ?

– Si tu ne l'as jamais, nous n'en reparlerons jamais.

– A ce rythme-là, croyez-vous que j'en aurai jamais suffisamment ? demandai-je.

– Cela dépend de toi, répliqua-t-il. Je t'ai donné toute l'information nécessaire. Maintenant c'est à toi qu'incombe la responsabilité de gagner assez de pouvoir personnel pour faire pencher la balance.

– Vous vous exprimez par métaphores, dis-je. Parlez-moi clairement. Dites-moi exactement ce que je devrais faire. Si vous m'en avez déjà parlé, disons que j'ai tout oublié.

Don Juan émit un rire étouffé et se coucha par terre, en mettant son bras derrière sa tête.

– Tu sais exactement ce qu'il te faut.

Je lui dis que parfois je pensais savoir, mais que la plupart du temps je n'avais pas confiance en moi.

– Je crains que tu ne confondes les questions, dit-il. La confiance en soi d'un guerrier n'est pas celle de l'homme moyen. L'homme moyen cherche la certitude dans les yeux d'un spectateur et nomme cela confiance en soi. Le guerrier cherche à être impeccable à ses propres yeux et appelle cela humilité. L'homme moyen est suspendu à son semblable, tandis

que le guerrier n'est suspendu qu'à lui-même. Peut-être poursuis-tu des chimères. Tu cherches la confiance en soi de l'homme moyen, alors que tu devrais rechercher celle du guerrier. La différence entre les deux est remarquable. La confiance en soi fait qu'on est sûr des choses ; l'humilité fait qu'on ne peut se tromper dans ses propres actions et sentiments.

– J'ai essayé de vivre en accord avec vos suggestions, dis-je. Je peux ne pas être le meilleur, mais je suis le meilleur de moi-même. C'est ça l'impeccabilité ?

– Non. Tu dois faire encore mieux. Tu dois te pousser constamment au-delà de tes limites.

– Mais ce serait de la folie, don Juan. Personne ne peut faire ça.

– Combien de choses fais-tu maintenant, qui t'auraient semblé de la folie il y a dix ans ? Ce ne sont pas les choses elles-mêmes qui ont changé, mais tes propres idées sur toi ; ce qui était jadis impossible est

à présent parfaitement possible et il se peut que le succès total dans le changement de toi-même ne soit plus qu'une question de temps. Dans cette affaire, la seule voie possible pour un guerrier est de se conduire de façon conséquente et sans arrière-pensées. Tu en connais assez sur le comportement du guerrier pour agir en conséquence, mais tes vieilles habitudes et tes routines te font obstacle.

Je comprenais ce qu'il voulait dire.

– Croyez-vous qu'écrire soit une de mes vieilles habitudes, qu'il me faudrait changer ? demandai-je. Devrais-je détruire mon nouveau manuscrit ?

Il ne répondit pas. Il se leva et se retourna pour regarder le bord du *chaparral.* Je lui dis que j'avais reçu des lettres de diverses personnes me disant que j'avais tort d'écrire sur mon initiation. Ces personnes avaient cité comme exemple le cas des grands maîtres des doctrines ésotériques orientales, qui exigeaient le secret absolu au sujet du savoir qu'ils transmettaient.

– Il est probable que ces grands maîtres se complaisent tout simplement dans leur condition, dit-il sans me regarder. Je ne suis pas un grand maître, je ne suis qu'un guerrier. Donc je ne sais pas vraiment ce qu'un grand maître ressent.

– Mais si je révélais des choses qu'il ne fallait pas, don Juan ?

– Qu'importe ce qu'on révèle ou ce qu'on garde pour soi ! dit-il. Tout ce que nous faisons, tout ce que nous sommes, repose sur notre pouvoir personnel. Si nous en avons suffisamment, il suffira peut-être d'un simple mot pour que le cours de notre vie change. Mais si nous n'avons pas assez de pouvoir personnel, on aura beau nous révéler la sagesse la plus magnifique, cette révélation ne fera pas une sacrée différence.

Puis il baissa la voix comme s'il allait aborder un sujet confidentiel.

– Je vais énoncer le trait de connaissance
le plus grand qu'un être humain puisse expr
il. Montre-moi ce que tu peux en faire.

« Sais-tu qu'à cet instant précis tu es entou
d'éternité ? Et sais-tu que tu peux te servir c
éternité si tu le désires ? »

Après une longue pause, pendant laquelle
courageait, d'un mouvement subtil des yeux
une déclaration, je dis que je ne comprenais
quoi il parlait.

– Là-bas, voilà l'éternité ! dit-il en signalan
zon. – Puis il montra le zénith : – Ou bien là-
peut-être encore que nous pouvons dire que
est comme ça.

Il allongea les deux bras pour signaler l'es

l'ouest.

Nous nous regardâmes. Son regard étai
teur.

– Qu'est-ce que tu en dis ? demanda-t-il,
poussant à méditer sur ses mots.

Je ne savais que dire.

– Sais-tu que tu peux te prolonger pour to
dans une de ces directions que je t'ai indiq
continua-t-il. Sais-tu qu'un seul instant peut
éternité ? Il ne s'agit pas d'une devinette m
fait, à condition que tu saisisses cet instant
t'en serves pour maîtriser définitivement la
toi-même, dans n'importe quelle direction.

Ses yeux étaient fixés sur moi.

– Tu n'avais pas cette connaissance aupa
dit-il en souriant. Maintenant tu l'as. Je te l'a
mais cela ne fait rien parce que tu n'as pas
pouvoir personnel pour utiliser ma révélatio
tant, si ton pouvoir personnel était suffisant
seules paroles te serviraient à rassembler l
toi-même et à parvenir à la partie décisive c

en dehors des limites dans lesquelles cette totalité est contenue.

Il vint auprès de moi et me tapota la poitrine avec ses doigts. C'était un coup très léger.

Voilà les limites dont je te parle, dit-il. Nous pouvons en sortir. Nous sommes un sentiment, une conscience, enfermés là-dedans.

De ses deux mains, il me donna une tape sur les épaules. Mon bloc et mon crayon tombèrent par terre. Don Juan mit le pied sur le cahier, me fixa des yeux et éclata ensuite d'un rire bruyant.

Je lui demandai s'il voyait une objection à ce que je prenne des notes. Il dit que non d'un ton rassurant, et déplaça son pied.

– Nous sommes des êtres lumineux, dit-il, en secouant la tête rythmiquement, et pour un être lumineux, la seule chose qui compte c'est le pouvoir personnel. Mais si tu me demandes ce que c'est que le pouvoir personnel, je dois te dire que mon explication ne t'en fournira aucune.

Don Juan regarda vers l'occident et dit qu'il restait encore quelques heures de jour.

– Il nous faudra demeurer là longtemps, expliqua-t-il. Restons donc assis en silence ou en bavardant. Comme pour toi il n'est pas naturel de te taire, il vaut mieux continuer notre conversation. Ce cercle dégagé est un lieu de pouvoir, auquel nous devons nous habituer avant la tombée de la nuit. Il faut que tu restes assis là, le plus naturellement possible, sans peur ni impatience. Il semble que pour toi la manière la plus facile de te décontracter soit de prendre des notes : écris donc à souhait.

« Et maintenant, si tu me parlais de *rêver ?* »

Ce virage soudain me prit au dépourvu. Il répéta sa demande. On pouvait dire beaucoup de choses là-dessus. Le fait de *rêver* était une des unités pragmati-

ques de son système; il impliquait l'exercic
contrôle particulier sur ses propres rêves à
point que les expériences vécues aussi bie
ceux-ci que dans l'état de veille acquerraie
même valeur pragmatique. Les sorciers
prétendaient que sous l'impact du *rêve,* les
critères ordinaires pour différencier le rêve
réalité devenaient inopérants.

La praxis du *rêve* de don Juan était un e
qui consistait à trouver ses propres mains
rêvant. Autrement dit, on pouvait délibérém
rêver qu'on cherchait ses mains et les retr
en rêvant simplement qu'on levait les mair
hauteur des yeux.

Après des années de tentatives infructu
j'avais finalement accompli la tâche. En
considérant rétrospectivement les événem
m'avait semblé évident que j'avais rempor
succès lorsque j'étais parvenu à posséder
contrôle raisonnable de ma vie quotidienne

Don Juan voulait connaître les points sa
de mon expérience. Je commençai à lui ra
que pour moi la difficulté de formuler l'ordr
regarder mes mains m'avait paru, bien sou
insurmontable. Il m'avait prévenu que le pr
stade de cette phase préparatoire qu'il app
élaborer le *rêve »* consistait en un jeu meu
l'esprit avec lui-même et qu'une partie de r
allait faire son possible pour m'empêcher
d'accomplir cette tâche. Cela pouvait impli
d'après don Juan, la perte de la raison, la
mélancolie ou même la dépression suicida
Cependant je n'allai pas si loin. Mon expér
eut plutôt un côté comique ; néanmoins le
fut également frustrant. A chaque fois que
disposais à regarder mes mains dans un r
quelque chose d'extraordinaire se passait
bien je commençais à voler, ou bien mon r
transformait en cauchemar, ou en une sen
très agréable d'excitation corpo-

relie ; tout ce qui se passait dans le rêve avait une acuité telle, au-delà de la normale, que c'était terriblement absorbant. Mon intention originelle d'observer mes mains était toujours oubliée au profit d'une situation nouvelle.

Une nuit, de façon tout à fait inattendue, je trouvai mes mains dans mes rêves. Je rêvais que je me promenais dans une rue inconnue d'une ville étrangère et soudain je levai mes mains et les posai devant mon visage. C'était comme si quelque chose en moi avait fléchi et m'avait permis d'observer le dessus de mes mains.

Selon les instructions de don Juan, aussitôt que l'image de mes mains commencerait à se dissiper ou à se transformer en quelque chose d'autre, je devais détourner mon regard de mes mains et le diriger ailleurs vers n'importe quel élément dans la sphère du rêve. Dans ce rêve particulier je dirigeai mon regard vers un immeuble situé au bout de la rue. Lorsque la vue de l'immeuble commença à s'évanouir, j'essayai de me concentrer sur les autres éléments oniriques. Le résultat final fut une image composite, d'une netteté incroyable, d'une rue déserte dans une ville étrangère inconnue.

Don Juan me fit poursuivre le récit d'autres expériences dans le rêve. Nous causâmes pendant longtemps.

A la fin de mon récit, don Juan se leva et alla vers les buissons. Je me levai aussi. Je me sentais nerveux. C'était une sensation injustifiée, car il n'y avait rien d'effrayant ni d'inquiétant. Don Juan revint peu après. Il remarqua mon agitation.

– Calme-toi, me dit-il, en me prenant doucement par le bras.

Il me fit asseoir et me mit le carnet sur les genoux. Il m'exhorta à écrire. Son argument était que je ne

devais pas déranger le lieu de pouvoir avec de sentiments superflus de crainte ou d'hésitation

– Pourquoi suis-je si énervé ? lui demandai-j

– C'est normal, répondit-il. Quelque chose en est menacé par le fait de *rêver.* Tant que tu n'a pensé à ces activités, tu t'es très bien porté. M nant que tu as découvert ce que tu faisais, tu e défaillir.

« Chaque guerrier possède sa propre manie *rêver,* et chaque manière est différente. La seu que nous avons tous en commun c'est que no pour nous forcer à abandonner la quête. Pour carrer cette tendance il faut persévérer en dép toutes barrières et déceptions. »

Puis il me demanda si j'étais capable de cho thème de *rêve.* Je répondis que je n'avais pas moindre idée de la façon de procéder.

– L'explication que donnent les sorciers sur l façon dont il faut choisir les thèmes de *rêve* es suivante : un guerrier choisit le thème en reten délibérément une image dans sa tête et en fer dialogue intérieur. En d'autres termes, s'il est c de ne pas se parler pendant un moment et s'il fût-ce qu'un instant, l'image ou la pensée qu'il cours de son *rêve,* alors le thème désiré viend Je suis sûr que c'est ce que tu as fait, bien qu aies pas été conscient.

Il y eut une longue pause et puis don Juan commença à renifler l'air. C'était comme s'il se toyait le nez ; il exhala l'air trois ou quatre fois narines avec beaucoup de force. Les muscles abdomen se contractèrent dans des spasmes contrôlait en prenant des bouffées d'air.

– Nous ne reparlerons plus jamais de *rêver,* Tu pourrais devenir obsédé. Si l'on doit réuss que chose, il faut que le succès arrive doucem

suite de beaucoup d'efforts, mais sans angoisse ni obsessions.

Il se leva et marcha jusqu'au bord des buissons. Il se pencha en avant et observa le feuillage. Il paraissait examiner les feuilles, mais sans s'en approcher de trop près.

– Que faites-vous ? lui demandai-je, incapable de retenir ma curiosité.

Il se tourna vers moi, sourit et leva les sourcils.

– Les buissons sont peuplés de choses étranges, dit-il, en se rasseyant.

Le ton qu'il avait employé était si banal qu'il m'effraya bien davantage que s'il avait poussé un hurlement soudain. Mon carnet et mon crayon me tombèrent des mains. Il rit et m'imita en disant que mes réactions exagérées étaient un des aspects non encore résolus de ma vie.

Je voulus poser une question, mais il ne me laissa pas parler.

– Il ne nous reste plus qu'un peu de jour, dit-il. Il nous faudrait aborder encore d'autres choses avant la fin du jour.

Puis il ajouta que vu mes progrès dans le domaine des *rêves,* je devais avoir appris à interrompre mon dialogue intérieur à ma guise. Je lui répondis par l'affirmative.

Au début de notre association don Juan avait décrit un autre procédé qui consistait à traverser à pied de grandes étendues sans fixer le regard sur rien. Il m'avait conseillé de ne pas regarder directement les choses, mais de loucher légèrement, afin de saisir une vue périphérique de tout ce qui se présentait sous mes yeux. Bien qu'à l'époque je n'eusse pas compris, il avait insisté sur le fait que, si l'on maintenait un regard flou juste au-dessus de l'horizon, il était possible de remarquer immédiatement tout ce qui se

trouvait à l'intérieur d'un champ visuel de 18
environ. Il m'avait assuré que cet exercice é
seule façon d'interrompre le dialogue intérie
avait l'habitude de m'interroger sur mes prog
ce domaine ainsi que sur mes *rêves ;* puis il
poser des questions sur ce sujet.

Je racontai à don Juan que j'avais pratique
technique pendant des années sans remarc
changement, auquel je ne m'étais pas atten
reste. Et puis un jour je réalisai pourtant ave
que je m'étais promené pendant une dizaine
minutes sans me dire un seul mot.

Je commentai à don Juan qu'à cette occas
m'étais aussi rendu compte que l'interruption
dialogue intérieur impliquait bien plus qu'une
suppression des paroles que je me disais à
Toutes les opérations de ma pensée s'étaie
et je m'étais trouvé pratiquement suspendu,
Une sensation de panique avait suivi cette p
conscience et j'avais dû reprendre mon dial
intérieur en guise d'antidote.

– Je t'avais dit que le dialogue intérieur es
te donne une base, dit don Juan. Le monde
ceci ou comme cela parce que nous nous d
nous-mêmes qu'il est comme ceci ou comm

Don Juan expliqua que l'accès au monde
ciers s'ouvrait lorsque le guerrier avait appri
arrêter son dialogue intérieur.

– Changer notre représentation du monde
point crucial de la sorcellerie, dit-il. Et la seu
d'y parvenir c'est d'interrompre le dialogue i
Le reste n'est que du remplissage. Maintena
trouves en mesure de savoir que rien de ce
ou de ce que tu as fait, à l'exception de l'inte
de ton dialogue intérieur, n'a pu en soi avoir
quelque chose en toi ou à ta représentation

La condition est, naturellement, que ce changement ne soit pas troublé. Maintenant tu es en mesure de comprendre pourquoi un maître ne harcèle pas son apprenti. Cette attitude ne peut engendrer qu'obsession et morbidité.

Il me demanda des détails sur les autres expériences d'interruption du dialogue intérieur que j'avais eues. Je relatai tout ce dont je me souvenais.

Nous bavardâmes jusqu'à la tombée de la nuit. Je ne pouvais plus prendre de notes de façon confortable ; je devais faire attention à mon écriture et cela altérait ma concentration. Don Juan s'en aperçut et éclata de rire. Il signala que j'avais accompli là une autre tâche de sorcier, en écrivant sans y faire attention. Au moment où il me dit cela, je réalisai qu'en effet j'avais pris des notes sans m'en rendre compte. C'était une activité séparée, qui n'avait rien à voir avec moi. Je me sentis bizarre. Don Juan me demanda de m'asseoir à côté de lui, au centre du cercle. Il dit qu'il faisait trop sombre et que je n'étais plus en sécurité si près du *chaparral.* Je sentis un frisson dans le dos et d'un bond je me retrouvai auprès de lui.

Il me fit regarder vers le sud-est et me demanda de faire un effort pour rester en silence et sans pensée. Au début je n'y arrivais pas et j'eus un moment d'impatience. Don Juan me tourna le dos et me dit de m'appuyer sur son épaule, en guise de soutien. Il me dit que dès que j'aurais apaisé mes pensées je devrais garder les yeux ouverts et regarder les buissons en direction du sud-est. D'un ton mystérieux, il ajouta qu'il était en train de me préparer un problème et que, si je le résolvais, je serais prêt pour une autre facette du monde des sorciers.

Je posai une faible question sur la nature du problème. Il rit tout bas. J'attendais sa réponse lorsque tout d'un coup quelque chose chavira en moi.

Je me sentais flotter. Mes oreilles se débouch
et je perçus des bruits innombrables dans le
chaparral. Il y en avait tellement que je ne pou
pas les distinguer individuellement. Je sentais
m'endormais et brusquement quelque chose
mon attention. Ce n'était pas de l'ordre de la p
; ce n'était ni une vision ni un trait quelconque
l'environnement, bien que ma conscience eût
captée par quelque chose. J'étais complètem
réveillé. Mes yeux étaient fixés sur un point, l
du *chaparral,* mais je n'étais pas en train de
regarder, ni de penser, ni de me parler à moi-
Mes sentiments étaient des sensations physic
nettes ; ils n'avaient pas besoin de mots. Je s
que je me précipitais vers quelque chose d'in
Ce qui se précipitait était peut-être ce qui
communément aurait constitué mes pensées
qu'il en fût, je me sentais pris dans un éboule
entraîné dans une avalanche avec moi au so
Je ressentis le choc à l'estomac. Quelque cho
m'attirait dans le *chaparral.* Je pouvais disting
masse sombre des buissons devant moi. Ce
pourtant pas, comme on aurait pu s'y attendr
obscurité indifférenciée. Je pouvais distingue
chaque buisson individuellement comme si je
regardais dans une pénombre crépusculaire.
buissons semblaient bouger ; la masse de le
feuillage ressemblait à des jupes noires flotta
ma direction, comme si elles étaient poussée
vent, bien qu'il n'y en eût point. Je fus subjug
leurs mouvements hypnotisants ; c'était une s
d'ondulation palpitante qui les attirait vers mo
plus en plus près. Puis je remarquai une silh
plus claire, qui paraissait surimposée aux for
obscures des buissons. Je fixai les yeux sur
point, sur le côté de la silhouette plus brillant
découvris une lueur jaune verdâtre qui éman
d'elle. Ensuite je regardai à nouveau, mais

sans mettre au point mon image, et j'eus la certitude que la silhouette plus claire était celle d'un homme qui se cachait dans la broussaille.

Je me trouvais à ce moment-là dans un état de conscience très spécial. J'appréhendais parfaitement cette atmosphère ainsi que les processus mentaux qu'elle déclenchait en moi, et pourtant je ne pensais pas comme à l'ordinaire. Par exemple, lorsque je m'étais aperçu que la silhouette surimposée sur les buissons était celle d'un homme, il m'était venu à l'esprit une autre expérience que j'avais eue dans le désert : pendant que nous marchions dans le *chaparral,* don Genaro et moi, en pleine nuit, j'avais remarqué un homme, tapi dans les buissons, derrière nous, mais à l'instant même où j'avais essayé d'expliquer le phénomène de façon rationnelle, j'avais cessé de voir l'homme. Cette fois-ci cependant je sentais que j'avais le dessus, et je me refusai d'expliquer ou de penser quoi que ce fût. Pendant un moment j'eus l'impression que je pouvais saisir l'homme et le forcer à rester là où il était. Puis je ressentis une douleur étrange dans le creux de l'estomac. C'était comme une déchirure et je fus incapable de contrôler plus longtemps les muscles de mon ventre. Au moment même où je les relâchai, la forme sombre d'un oiseau énorme, ou d'un animal ailé de ce genre, surgit du *chaparral* en fonçant sur moi. Je ressentis la peur de façon consciente et nette. Je sursautai et puis, en poussant un grand cri, je tombai sur le dos.

Don Juan m'aida à me relever. Son visage était très près du mien. Il riait.

– Qu'est-ce qu'il y a ? m'écriai-je.

Il me fit taire en mettant sa main sur ma bouche. Il approcha ses lèvres à mon oreille et murmura que nous devions quitter l'endroit, dans le calme et le sang-froid, comme si rien n'était arrivé.

Nous marchions côte à côte. Sa déma
calme et égale. A deux reprises il se reto
ment. Je fis de même et par deux fois j'a
masse sombre qui paraissait nous suivre
derrière moi un cri perçant et mystérieux
moment je fus saisi d'une franche terreur
de mon ventre se mirent à trembler jusqu
fussent secoués de spasmes de plus en
qui forcèrent tout simplement mon corps

Je ne peux décrire ma réaction qu'en u
terminologie de don Juan ; c'est ainsi qu
que mon corps, mû par la frayeur que je
capable d'exécuter ce qu'il appelait la « r
pouvoir », technique qu'il m'avait enseign
années auparavant et qui consistait à co
l'obscurité sans trébucher ni se cogner c

Je n'étais pas tout à fait conscient de c
fait ni de la manière dont je l'avais fait. S
retrouvai devant la maison de don Juan.
ment il avait couru lui aussi et nous étion
même moment. Il alluma sa lampe de ké
l'accrocha à une poutre du plafond et, d'u
naturel, il me pria de m'asseoir et de me

Je tremblotai sur place pendant un mo
de pouvoir contrôler ma nervosité. Puis j
m'ordonna énergiquement d'agir comme
n'était arrivé, et me tendit mon carnet. D
de quitter les buissons, je n'avais pas rer
était tombé.

– Que s'est-il passé là-bas ? finis-je pa

– Tu as eu rendez-vous avec la conna
répondit-il, en signalant d'un mouvement
le bord sombre du *chaparral* désert. Je t'
parce que tout à l'heure j'avais entrevu la
sance qui rôdait autour de la maison. Pe
tu que la connaissance savait que tu alla

qu'elle t'attendait. Plutôt que de la rencontrer ici, j'ai senti qu'il était préférable de la rencontrer sur un lieu de pouvoir. Puis je t'ai mis à l'épreuve pour voir si tu avais assez de pouvoir personnel pour la détacher de tout ce qui nous entourait. Tu t'es bien conduit.

– Une minute ! protestai-je, j'ai vu la silhouette d'un homme qui se cachait derrière un buisson, et puis j'ai vu un grand oiseau.

– Tu n'as vu ni homme ni oiseau, dit-il avec emphase. La silhouette dans les buissons et ce qui volait en notre direction n'était qu'un papillon de nuit. Si tu veux être exact du point de vue des sorciers, mais très ridicule selon tes propres termes, tu peux dire qu'aujourd'hui tu as eu rendez-vous avec un papillon de nuit. La connaissance est un papillon de nuit.

Il me jeta un regard perçant. La lumière de la lampe créait sur son visage des ombres étranges. Je détournai mon regard.

– Peut-être auras-tu assez de pouvoir personnel pour débrouiller ce mystère cette nuit, dit-il. Et si ce n'est pas cette nuit, ce sera peut-être demain; rappelle-toi, tu me dois encore six jours.

Don Juan se leva et alla jusqu'à la cuisine derrière la maison. Il apporta la lampe et la posa contre le mur, sur la souche ronde et basse qui lui servait de banc. Nous nous assîmes par terre, l'un en face de l'autre, et nous prîmes quelques haricots et de la viande d'une casserole qu'il avait mise devant nous, Nous mangeâmes en silence.

Il me jetait de temps en temps des regards furtifs et paraissait au bord du rire. Ses yeux étaient comme deux fentes. Lorsqu'il me regardait, il les ouvrait un peu et l'humidité des cornées reflétait la lumière de la lampe. C'était comme s'il se servait de la lumière pour créer un reflet de miroir. Il jouait avec elle, en

dodelinant la tête de façon presque imperce
chaque fois qu'il fixait les yeux sur moi. Il av
effet de faire vaciller la lumière de façon fas
m'aperçus de ses manœuvres après qu'il le
exécutées à deux reprises. J'étais convainc
agissait avec une idée précise derrière la tê
pus m'empêcher de lui poser la question.

– J'ai une raison secrète, dit-il, rassurant.
en train de t'apaiser avec mes yeux. Tu ne t
plus énervé, n'est-ce pas ?

Je fus forcé d'admettre que je me sentais
calme. Le scintillement soutenu de ses yeux
pas menaçant, et il ne m'effrayait ni ne me d
en aucune façon.

– Comment faites-vous pour m'apaiser av
yeux ? lui demandai-je.

Il répéta le mouvement imperceptible de s
cornées reflétaient en effet la lumière de la l
kérosène.

– Essaie de le faire toi-même, dit-il néglige
en se resservant à manger. Tu peux t'apais
même.

J'essayais de remuer la tête ; mes mouver
étaient maladroits.

– Tu ne t'apaiseras pas en dodelinant la tê
comme ça, s'exclama-t-il en riant. Tu attrap
plutôt une migraine. Le secret ne réside pas
mouvement de la tête, mais dans la sensati
monte de cette partie en dessous de l'estom
qu'aux yeux. C'est ça qui fait remuer la tête.

Il se frotta la région du nombril.

Après avoir fini de manger, je m'affalai co
tas de bois et quelques sacs de toile. J'essa
le mouvement de la tête. Don Juan avait l'ai
s'amuser beaucoup. Il gloussa et se tapa su
cuisses.

Alors un bruit soudain interrompit son rire. J'entendis un son profond et étrange, comme si l'on tapait sur du bois, qui provenait du *chaparral.* Don Juan hocha le menton pour m'indiquer de rester alerte.

– C'est un petit papillon qui t'appelle, dit-il, impassible.

Je me redressai d'un bond. Le son cessa instantanément. Je me tournai vers don Juan à la recherche d'une explication.

Il me fit un geste comique d'impuissance,.en haussant les épaules.

– Tu n'as pas encore répondu à ton rendez-vous, ajouta-t-il.

Je lui dis que je me sentais indigne et qu'il valait peut-être mieux que je retourne chez moi et que je revienne quand je me sentirais plus fort.

– Tu dis des bêtises, répondit-il d'un ton cassant. Un guerrier accepte son sort, quel qu'il soit, et le fait avec une humilité profonde. Il accepte humblement ce qu'il est, non pas avec résignation mais comme un défi vivant.

« Il faut à chacun de nous du temps pour comprendre cela et le vivre pleinement. Moi, par exemple, je détestais la simple mention du mot "humilité ". Je suis un Indien, et nous les Indiens avons toujours été humbles et nous n'avons rien fait d'autre que de baisser la tête. Je croyais que l'humilité n'était pas dans le comportement du guerrier. J'avais tort ! Je sais maintenant que l'humilité du guerrier n'est pas l'humilité du mendiant. Le guerrier ne baisse la tête devant personne, mais en même temps il ne permet pas que les autres baissent la tête devant lui. Le mendiant, en revanche, tombe à genoux au moindre geste et lèche le sol pour celui qu'il estime supérieur à lui mais en même temps il exige de celui qui est plus bas que lui qu'il lui lèche le sol.

« C'est pourquoi je t'ai dit ce matin que je ne comprenais pas ce que ressentaient les grands tres. Je ne connais que l'humilité du guerrier, e humilité m'empêchera toujours de dominer qui soit par mon savoir. »

Nous restâmes en silence pendant un mome paroles m'avaient plongé dans une agitation pr fonde. J'en étais ému et en même temps je me préoccupé par ce que j'avais vu dans le *chapar* jugement conscient était que don Juan me cac quelque chose et qu'il devait savoir ce qui s'éta vraiment passé.

J'étais occupé à ces élucubrations lorsque le bruit étrange de petits coups me tira brusquem mes pensées. Don Juan sourit et puis se mit à bas.

– Tu aimes l'humilité du mendiant, dit-il douc ment. Tu t'inclines devant la raison.

– Je crois toujours que je me suis fait avoir, Voilà la clé de mon problème.

– Tu as raison. Tu t'es fait avoir, affirma-t-il a un sourire désarmant. Mais ce n'est pas ça ton problème. Le point vraiment capital est que tu que c'est moi qui t'ai eu, n'est-ce pas ?

– Oui. Quelque chose en moi se refuse à cro ce qui a eu lieu était réel.

– Tu as encore raison. Rien de ce qui se pas réel.

– Que voulez-vous dire par là, don Juan ?

– Les choses ne sont réelles que lorsqu'on ap à accepter leur réalité. Ce qui s'est passé ce so exemple, ne peut probablement pas être réel p parce que personne ne peut être d'accord avec dessus.

– Est-ce que vous voulez dire que vous n'ave vu ce qui s'est passé ?

– Bien sûr que je l'ai vu. Mais moi je ne compte pas. Je suis celui qui t'a eu, n'est-ce pas ?

Don Juan s'esclaffa jusqu'à la quinte de toux et faillit s'étrangler de rire. Même s'il se moquait de moi, son rire était amical.

– N'accorde pas trop d'attention à mon charabia, dit-il d'un ton rassurant. J'essaie seulement de te détendre et je sais que tu ne te sens à ton aise que lorsque ton esprit est brouillé.

Son expression était volontairement drôle et tous les deux nous nous mîmes à rire. Je lui dis que ce qu'il m'avait raconté avait encore accru ma frayeur.

– Je te fais peur ? demanda-t-il.

– Non, pas vous, mais ce que vous représentez.

– Je représente la liberté du guerrier. C'est de cela que tu as peur ?

– Non, mais j'ai peur du côté terrifiant de votre savoir. Il n'y a pas de consolation pour moi, ni de refuge où aller.

– Tu confonds encore une fois les problèmes. Consolation, refuge, peur, ce sont des états d'esprit que tu as appris, sans jamais mettre en doute leur valeur. Il est manifeste que les sorciers noirs ont déjà acquis ta sympathie.

– Qui sont ces sorciers noirs, don Juan ?

– Les sorciers noirs sont nos semblables. Et puisque tu es de leur coté, toi aussi tu es un sorcier noir. Réfléchis un instant. Peux-tu t'écarter du chemin qu'ils ont tracé pour toi ? Non. Tes pensées et tes actions sont fixées à jamais selon leurs propres critères. C'est ça l'esclavage. Moi en revanche, je t'apporte la liberté. La liberté est chère, mais le prix n'est pas impossible. Crains donc ceux qui t'ont fait prisonnier, tes maîtres. Ne perds ni ton temps ni ton pouvoir à avoir peur de moi.

Je savais qu'il avait raison et pourtant, malgré mon

accord sincère avec lui, je savais aussi que les tudes de toute ma vie me forceraient inévitable me maintenir fidèle à la route que je m'étais tra me sentais vraiment esclave.

Après un long silence, don Juan me demand me sentais suffisamment fort pour affronter à n veau la connaissance.

– Vous voulez dire le papillon ? demandai-je p que en plaisantant.

Son corps se tordit de rire. C'était comme si j avais raconté la plaisanterie la plus drôle du mo

– Que voulez-vous dire vraiment lorsque vous affirmez que la connaissance est un papillon ? demandai-je.

– Je ne veux pas dire autre chose. Un papillo un papillon. Je pensais qu'à présent, après tous exploits, tu aurais assez de pouvoir pour *voir.* M n'as *vu* qu'un homme, ce qui n'était pas vraime acte de *voir.*

Dès le début de mon apprentissage, don Juan décrit le concept de *voir* comme un don spécial l'on pouvait développer et qui permettait d'appre der la nature « finale » des choses.

Au cours de notre association, j'avais interpré notion de *voir* comme étant une compréhension tive des choses, ou la capacité de comprendre diatement, ou peut-être le don de voir à travers interactions humaines et de découvrir des signi tions et des motivations cachées.

– Je dirais' que cette nuit lorsque tu t'es trouv devant le papillon, tu étais partagé entre regard *voir,* poursuivit don Juan. Même si dans cet éta n'étais pas tout à fait toi-même, tu étais encore capable de rester pleinement conscient, afin de fonctionner ta connaissance du monde.

Don Juan fit une pause et me regarda. Au début je ne savais que dire.

– Comment est-ce que je faisais fonctionner ma connaissance du monde ? demandai-je.

– Ta connaissance du monde te disait que dans les buissons on ne peut trouver que des animaux qui rôdent ou des hommes cachés derrière le feuillage. Tu t'es accroché à cette pensée et tout naturellement le monde s'est conformé à elle.

– Mais, don Juan, je ne pensais à rien du tout !

– Ne l'appelons pas pensée, alors. Disons que c'est plutôt l'habitude de plier toujours le monde A nos pensées. Lorsqu'il ne s'adapte pas, nous l'adaptons quand même. On ne peut pas concevoir des papillons aussi grands, par conséquent, pour toi, ce qui était dans les buissons ne pouvait être qu'un homme.

« La même chose est arrivée avec le coyote. Là aussi tes vieilles habitudes avaient déterminé la nature de la rencontre. Quelque chose s'était produit entre toi et le coyote, mais ce n'était pas de l'ordre de la parole. Moi aussi je me suis trouvé devant la même difficulté. Je t'ai déjà raconté que j'avais une fois parlé avec un cerf ; puis c'est toi qui as parlé avec un coyote, mais ni toi ni moi ne saurons jamais ce qui s'est vraiment passé [1].

– Qu'est-ce que vous me racontez, don Juan ?

– Lorsque l'explication des sorciers devint claire pour moi, il était déjà trop tard pour savoir ce que le cerf m'avait fait. Je t'ai dit que nous avions parlé, mais ce n'était pas ça. Dire que nous avons eu une conversation n'est qu'une façon d'arranger ce fait pour pouvoir en parler. Le cerf et moi nous faisions quelque chose, mais au moment où cet événement a

1. Cette expérience a été racontée dans *Le Voyage à Ixtlan,* p. 81. *(N,d.T.)*

eu lieu, j'avais besoin de soumettre le monde à idées, comme tu le fais maintenant. Comme to j'avais parlé toute ma vie, et il est normal que m habitudes aient pris le dessus et se soient éten cerf. Quand le cerf est venu vers moi et a fait c fait, je n'ai pu comprendre ce geste que comme sorte de langage.

– C'est ça l'explication des sorciers ?

– Non. C'est mon explication pour toi. Mais el n'est pas opposée à l'explication des sorciers.

Son commentaire me plongea dans un état d grande excitation intellectuelle. Pendant un mo j'oubliai le papillon rôdeur et même de prendre notes. J'essayais de reformuler ses propos et n engageâmes dans une discussion sur la nature chie de notre monde. Selon don Juan, le monde être conforme à sa description, c'est-à-dire que description se réfléchissait elle-même.

Un autre point de son raisonnement était que avions appris à nous référer à notre description monde en termes de ce qu'il appelait « habitud J'introduisis ce que je considérais comme un c plus englobant, l'intentionnalité, c'est-à-dire la p priété qu'a la conscience humaine de désigner destiner un objet.

Notre conversation donna naissance à une sp tion très intéressante. A la lumière de l'explicati don Juan, ma « conversation » avec le coyote a un caractère nouveau. A la vérité, j'avais « ima le dialogue, puisque je ne connaissais pas d'au moyen de communication intentionnelle. J'avais réussi à faire entrer dans la description l'idée q communication s'établit au moyen du dialogue, ainsi ma description n'était que sa propre réflex

J'eus un moment de grande exaltation. Don J éclata de rire et dit que le fait d'être ému à ce p

par des mots était un autre aspect de ma niaiserie. Il fit un geste comique, comme s'il parlait sans émettre de sons.

– Nous sommes tous victimes des mêmes mystifications, dit-il après une longue pause. La seule façon de les surmonter est de persévérer dans le comportement du guerrier. Le reste vient tout seul.

– Qu'est-ce que le reste, don Juan ?

– La connaissance et le pouvoir. Les hommes de connaissance possèdent les deux. Cependant aucun d'eux ne peut dire comment il les a acquis. La seule chose qu'ils savent c'est qu'ils ont continué à agir comme des guerriers et qu'à un moment donné tout a changé.

Il me regarda. Il paraissait indécis, puis il se leva et dit que je n'avais d'autre recours que de maintenir mon rendez-vous avec la connaissance.

Je sentis un frisson ; mon cœur commença à battre rapidement. Je me levai. Don Juan tournait autour de moi, comme s'il examinait mon corps sous tous les angles possibles. Il me fit signe de me rasseoir et de continuer à écrire.

– Si tu prends trop peur, tu ne seras pas capable de tenir ton rendez-vous, dit-il. Un guerrier doit être calme et maître de soi, et ne doit jamais lâcher prise.

– Je suis vraiment effrayé, dis-je. Je ne sais pas si c'est un papillon ou quelque chose d'autre, mais il y a quelque chose qui rôde là-bas dans les buissons.

– Bien sûr qu'il y a quelque chose, s'exclama-t-il. Mon objection est que tu persistes à croire qu'il s'agit d'un homme, de même que tu persistes à penser que tu as parlé avec un coyote.

Une partie de moi comprenait parfaitement son point de vue ; il y avait pourtant un autre aspect de moi qui refusait d'y adhérer et qui se cramponnait à la « raison » en dépit des évidences.

Je dis à don Juan que son explication ne sati
pas mes sens, bien que je fusse en parfait acco
intellectuel avec lui.

– Voilà l'ennui avec les mots, dit-il d'un ton
rassurant. Ils nous contraignent à nous sentir é
mais quand nous nous en écartons pour affront
monde, ils nous font toujours défaut, et nous fir
par nous retrouver en face du monde sans écla
ments, comme d'habitude. C'est pour cela qu'u
sorcier cherche à agir plutôt qu'à parler et, dans
dessein, il se procure une nouvelle description
monde, une nouvelle description où la parole n'
plus aussi importante et où les actes nouveaux
reflets nouveaux.

Il s'assit à côté de moi et, en me regardant d
yeux, il me demanda de raconter ce que j'avais
vraiment *vu* dans le *chaparral.*

Je me trouvai alors devant une contradiction
bante. J'avais vu la forme sombre d'un homme
j'avais vu aussi que la forme se métamorphosa
oiseau. Cependant j'avais été témoin d'une exp
qui dépassait les cadres de ma raison. Or, plut
de renoncer à la raison complètement, quelque
en moi avait sélectionné certains aspects de m
expérience, à savoir la taille et le contour génér
forme sombre, et les avait tenus pour des poss
rationnelles, tout en écartant d'autres aspects c
celui de la métamorphose en oiseau de la form
sombre. C'est ainsi que je m'étais convaincu d'
vu un homme.

Quand je lui fis part de ma confusion, don Ju
hurla de rire. Il dit que tôt ou tard l'explication d
sorciers viendrait à ma rescousse et que tout d
drait alors parfaitement clair, sans devoir être r
nel ou irrationnel.

– En attendant, tout ce que je puis faire pour toi c'est de te garantir que ce n'était pas un homme, dit-il.

Le regard fixe de don Juan devenait tout à fait effrayant. Mon corps se mit à trembler indépendamment de ma volonté. Il faisait que je me sentais embarrassé et nerveux.

– Je cherche des marques sur ton corps, m'expliqua-t-il. Tu ne le sais peut-être pas, mais ce soir tu as subi un véritable assaut là-bas.

– Quel genre de marques cherchez-vous sur mon corps ?

– Je ne cherche pas de vraies marques sur ton corps, mais des signes, des indices, dans tes fibres lumineuses, réseaux de luminosité. Nous sommes des êtres lumineux et tout ce que nous sommes ou tout ce que nous ressentons se manifeste dans nos fibres. Les êtres humains ont une luminosité qui leur est propre. C'est la seule façon de les distinguer des autres êtres lumineux vivants.

« Si tu avais *vu* cette nuit, tu aurais remarqué que la forme dans les buissons n'était pas un être lumineux vivant. »

Je désirais l'interroger davantage, mais il posa sa main sur ma bouche et m'imposa silence. Puis il approcha sa bouche de mon oreille et murmura que je devais faire attention et essayer d'écouter un bruissement doux, le déplacement léger et étouffé d'un papillon, à travers les feuilles sèches et les branches du sol.

Je ne pouvais rien entendre. Don Juan se releva brusquement, saisit la lampe et dit que nous devions aller nous asseoir sous la *ramada,* devant la maison. Il m'y conduisit en traversant la partie arrière de la maison et en la contournant le long du *chaparral,* au lieu de passer par la chambre et de ressortir par la porte d'entrée. Il expliqua que c'était essentiel pour

rendre notre présence évidente. Nous contournâm
la moitié de la maison par le côté gauche. La déma
che de don Juan était extrêmement lente. Ses pas
étaient timides et hésitants. Son bras tremblait lors
qu'il prit la lampe.

Je lui demandai s'il lui arrivait quelque chose. Il
fit un clin d'œil et murmura que le grand papillon q
rôdait autour avait un rendez-vous avec un jeune
homme, et que la démarche lente d'un vieillard fai
était une manière évidente de lui indiquer celui qui
était désigné pour le rendez-vous.

Lorsque nous arrivâmes enfin devant la maison
don Juan suspendit la lampe à une poutre et m'ordonna de m'asseoir le dos contre le mur. Il s'assit
droite.

– Nous allons rester assis ici, dit-il, et tu vas écr
et me parler de façon tout à fait normale. Le papill
qui tout à l'heure avait foncé sur toi est là, dans les
buissons. Dans peu de temps il se rapprochera de
pour te regarder. C'est pourquoi j'ai placé la lampe
sur une poutre, juste au-dessus de ta tête. La lumi
guidera le papillon jusqu'à toi. Lorsqu'il aura attein
le bord des buissons, il t'appellera. C'est un son tr
spécial. Le son lui-même peut t'aider.

– Quelle sorte de son, don Juan ?

– C'est une chanson. Un appel obsédant qui ém
du papillon. D'ordinaire on ne peut pas l'entendre,
mais le papillon qui est là-bas dans les buissons e
papillon rare ; tu entendras son appel clairement e
tu es impeccable, il t'accompagnera toute ta vie.

– En quoi va-t-il m'aider ?

– Cette nuit tu essaieras d'achever ce que tu as
entrepris. *Voir* et *rêver* n'apparaissent que lorsque
guerrier est capable d'interrompre le dialogue intérieur.

« Aujourd'hui tu as interrompu tes paroles à ta

guise, là-bas dans les buissons. Et tu as *vu.* Ce que tu as *vu* n'était pas clair. Tu as cru que c'était un homme. Moi je dis que c'était un papillon. Aucun de nous n'est dans le vrai, car nous nous exprimons nécessairement en parlant. Je continue à avoir le dessus, parce que je *vois* mieux que toi et parce que l'explication des sorciers m'est familière ; donc je sais, bien que ce ne soit pas tout à fait exact, que la forme que tu as *vue* cette nuit était un papillon.

« Et maintenant tu vas rester en silence, sans penser, pour que le petit papillon vienne à nouveau vers toi. »

Je ne pouvais guère prendre de notes. Don Juan éclata de rire et me pressa de continuer à écrire comme si rien ne me troublait. Il me toucha le bras et dit que l'écriture était mon meilleur bouclier protecteur.

– Nous n'avons jamais parlé des papillons, poursuivit-il. Le temps n'était pas encore venu pour cela. Comme tu le sais déjà, ton esprit manquait d'équilibre. Je t'ai appris à vivre comme un guerrier, afin de contrebalancer cet état. Un guerrier débute en effet avec la certitude que son esprit n'est pas équilibré ; puis, à force de vivre avec une maîtrise de soi et une lucidité totales, mais sans hâte ni contrainte, il fait vraiment de son mieux pour acquérir cet équilibre.

« Dans ton cas, comme dans celui de tous les hommes, ton manque d'équilibre était dû à la somme totale de toutes tes actions. Maintenant pourtant ton esprit semble être dans son vrai jour pour parler de papillons.

– Comment saviez-vous que le moment était venu pour parler de papillons ?

– J'ai aperçu le papillon, qui rôdait par là quand tu es arrivé. C'était la première fois qu'il était amical et ouvert. Je l'avais *vu* auparavant dans les montagnes

autour de la maison de Genaro ; mais il ne s'était montré que comme une forme menaçante, reflétan ton manque d'ordre.

C'est à ce moment-là que j'entendis un bruit étrange, une sorte de craquement étouffé d'une branche se frottant contre une autre, ou comme le crépitement d'un petit moteur à distance. Le son changeait de gammes, comme une tonalité musica créant un rythme surnaturel. Puis il s'arrêta.

– C'était le papillon, dit don Juan. Tu as peut-être remarqué que, bien que la lumière de la lampe soi suffisamment forte pour attirer les papillons, il n'y e a pas un seul qui vole autour d'elle.

Je n'y avais pas fait attention, mais dès que don Juan m'en fit prendre conscience, je remarquai au qu'il régnait un silence incroyable dans le désert autour de la maison.

– Ne t'énerve pas, dit-il calmement. Il n'existe rie dans ce monde qu'un guerrier ne puisse expliquer vois, un guerrier considère qu'il est déjà mort et, pa conséquent, il n'a plus rien à perdre. Le pire lui est déjà arrivé, donc il se sent libre et serein. Si on ne jugeait qu'à travers ses actes ou ses paroles, on n pourrait jamais soupçonner qu'il a été témoin de l'essentiel.

Les paroles de don Juan et surtout son humeur étaient très apaisantes. Je lui dis que dans ma vie quotidienne je n'avais plus ressenti cette peur obse dante qui m'avait été habituelle, mais que par cont mon corps était saisi d'effroi à la pensée de ce qui là-bas dans le noir.

– Là-bas il n'y a que connaissance, dit-il d'un ton catégorique, Certes la connaissance est effrayante mais si un guerrier accepte la nature effrayante de connaissance, il élimine du coup ce qui la rend terrifiante.

L'étrange bruit semblable à un crépitement se fit entendre à nouveau. Il semblait plus près et plus fort. J'écoutais avec attention. Plus mon attention était grande, plus il m'était difficile d'en déterminer la nature. Il ne paraissait ni l'appel d'un oiseau ni le cri d'un animal de la campagne. Le ton de chaque crépitement était riche et profond; certains sons étaient émis dans un registre bas ; d'autres, dans un registre élevé. Ils avaient un rythme et une durée spécifiques ; il y en avait de longs, que je percevais comme une seule unité sonore ; il y en avait de brefs, qui se produisaient en série, comme le staccato d'une arme à feu.

– Les papillons sont les hérauts ou, plutôt, les gardiens de l'éternité, dit don Juan lorsque le bruit cessa. Pour quelque raison, ou sans aucune raison, ils sont porteurs de la poudre d'or de l'éternité.

La métaphore m'était étrangère. Je lui demandai une explication.

– Les papillons portent sur leurs ailes une poudre, une poudre d'or foncée. Cette poudre est la poudre de la connaissance.

Son explication avait rendu la métaphore encore plus obscure. J'hésitai pendant un moment, en essayant de trouver la meilleure façon de formuler ma question. Mais il se remit à parler.

– La connaissance est une affaire très particulière, dit-il, notamment pour un guerrier. Pour un guerrier la connaissance est quelque chose qui se manifeste sur-le-champ, qui l'envahit et qui disparaît ensuite.

– Quel rapport y a-t-il entre la connaissance et la poudre qui se trouve sur les ailes des papillons ? demandai-je après une longue pause.

– La connaissance arrive, en flottant, comme des flocons de poudre d'or, cette poudre qui recouvre les ailes des papillons. Donc pour un guerrier, connaître c'est être aspergé ou arrosé par une pluie de pouc d'or foncée.

De la façon la plus polie dont j'étais capable, je l exprimai que ses explications m'avaient plongé da un embarras encore plus grand. Il rit et m'assura c avait été parfaitement intelligible, mais que ma rai-son m'avait empêché d'avoir l'esprit tranquille.

– Depuis des temps immémoriaux, les papillons ont été les amis intimes et les protecteurs des sorc dit-il. Je n'ai pas abordé ce thème plus tôt à cause ton manque de préparation.

– Mais comment est-ce que la poudre de leurs a peut être connaissance ?

– Tu verras.

Il mit la main sur mon carnet et me dit de fermer yeux et de rester en silence, sans penser. Il ajouta l'appel du papillon dans le *chaparral* allait m'aider. je faisais attention à lui, il me parlerait des événe-ments imminents. Il souligna qu'il ignorait la maniè dont la communication entre le papillon et moi s'établirait, ainsi que les conditions de cette comm-nication. Il m'enjoignit de me tranquilliser, d'avoir confiance et de croire en mon pouvoir personnel.

Après un long moment d'impatience et de nervo je réussis à rester en silence. Le nombre de mes pensées diminua jusqu'à ce que mon cerveau fût complètement vide. Les bruits du *chaparral* désert avaient l'air de reprendre au fur et à mesure que je calmais.

Le bruit étrange qui, selon don Juan, émanait du papillon réapparut. Il s'inscrivit dans mon corps comme une sensation, et non comme une pensée mon esprit. Je ne le trouvais pas du tout malveillan ni menaçant. Il était doux et simple. C'était comme l'appel d'un enfant. Il évoqua en moi le souvenir d'u petit garçon que j'avais connu jadis. Les sons long

rappelèrent sa tête ronde et blonde ; les sons brefs et en série, son rire. Je me sentis oppressé par un sentiment d'angoisse très intense, bien que mon esprit ne fût pas traversé par des pensées. Ne pouvant plus rester assis, je glissai par terre sur le flanc. Ma détresse était si profonde que je me remis à penser. Je réfléchissais sur ma souffrance et mon chagrin et soudain je me trouvai engagé dans un débat intérieur concernant le petit garçon. Le crépitement avait cessé. Mes yeux étaient fermés. J'entendis don Juan se lever et puis je sentis qu'il m'aidait à me relever. Je ne voulais pas parler. Il ne dit pas un mot. Je l'entendis bouger près de moi. J'ouvris les yeux ; il était à genoux devant moi et

examinait mon visage, en tenant la lampe près de moi. Il me donna l'ordre de mettre mes mains sur mon ventre. Il se leva, alla dans la cuisine et m'apporta un peu d'eau. Il m'éclaboussa la figure et me donna le reste à boire.

Il se rassit à mes côtés et me tendit mon carnet. Je lui dis que le son m'avait plongé dans une rêverie très pénible.

– Tu te laisses aller au-delà de tes propres limites, dit-il sèchement.

Il semblait lui-même submergé dans ses pensées, comme s'il cherchait la suggestion appropriée.

– Cette nuit il s'agit de *voir* des gens, dit-il enfin. Tout d'abord tu dois interrompre ton dialogue intérieur, puis tu dois évoquer l'image de la personne que tu veux *voir;* toute pensée que l'on a en tête dans un état de silence devient absolument un ordre, puisqu'il n'y a pas d'autres pensées qui lui font concurrence. Cette nuit le papillon des buissons veut t'aider; il chantera donc pour toi. Son chant fera venir les flocons d'or et alors tu *verras* la personne que tu auras choisie.

Je souhaitais avoir plus de détails, mais il fit un geste brusque et me fit signe d'agir.

Après une lutte de quelques minutes pour interrompre mon dialogue intérieur, je sombrai dans un silence total. Puis je concentrai délibérément ma pensée sur un ami. Je gardai les yeux fermés pendant ce que je croyais être un instant, et puis je m'aperçus que quelqu'un me secouait par les épaules. C'était une prise de conscience lente. J'ouvris les yeux et je me retrouvai couché sur le côté gauche. Apparemment je m'étais endormi si profondément que je ne me souvenais pas de m'être écroulé par terre. Don Juan m'aida à me rasseoir. Il riait. Il imita mes ronflements et dit que, s'il n'en avait pas été témoin, il n'aurait jamais cru qu'on puisse s'endormir si vite. Il commenta qu'il était dangereux pour lui de rester auprès de moi chaque fois que je devais faire quelque chose que ma raison ne comprenait pas. Il repoussa mon carnet et dit qu'il nous fallait tout recommencer.

Je suivis les étapes nécessaires. L'étrange crépitement se manifesta à nouveau. Cette fois-ci pourtant il ne provenait pas du *chaparral;* il semblait plutôt sortir de moi, comme si mes lèvres, mes jambes ou mes bras le produisaient. Très vite le son m'envahit. Je sentais comme si des balles molles étaient lancées à partir de moi ou contre moi ; c'était une sensation apaisante et exquise que celle d'être bombardé par de lourdes boules de coton. Soudain j'entendis la porte s'ouvrir sous la poussée d'un coup de vent et de nouveau je me remis à penser. Je pensais que j'avais gaspillé une autre chance. J'ouvris les yeux et je me retrouvai dans ma chambre. Les objets sur mon bureau se trouvaient à la même place où je les avais laissés. La porte était ouverte ; dehors soufflait un vent fort. L'idée que je devais vérifier le chauffe-eau me traversa l'esprit. Puis j'entendis le tremblement

des vitres coulissantes que j'avais posées moi-même et qui ne s'ajustaient pas au cadre de la fenêtre. C'était une secousse frénétique, comme si quelqu'un voulait entrer. Je fus saisi d'effroi. Je me levai de ma chaise. On me tirait. Je poussai un cri.

D'un coup je repris mes sens. Don Juan me secouait avec vigueur, et je le regardais. C'est à ce moment-là que j'ai dû ouvrir les yeux.

Il m'éclaboussa la figure avec de l'eau, dont la fraîcheur était très agréable. Après une courte pause, il voulut savoir ce qui m'était arrivé.

Je lui racontai ma vision dans les détails.

– Mais qu'est-ce que j'ai *vu ?* demandai-je.

– Ton ami, répondit-il.

J'éclatai de rire et patiemment je lui expliquai que j'avais *vu* une forme qui ressemblait à un champignon. Bien que je manquasse de critères pour évaluer les dimensions, j'avais eu le sentiment général que la forme avait une trentaine de centimètres.

Don Juan insista en disant que la seule chose qui comptait c'étaient les sentiments. Il dit que mes sentiments étaient la mesure qui déterminait la qualité existentielle du sujet que j'étais en train de *voir.*

– D'après ta description et tes sentiments, je dois conclure que ton ami doit être un type très bien, dit-il.

J'étais sidéré par ses propos.

Il dit que la forme de champignon correspondait à la forme essentielle des êtres humains, lorsqu'un sorcier les *voyait* à distance ; en revanche, lorsqu'un sorcier se trouvait directement en face de la personne qu'il *voyait,* sa qualité humaine apparaissait comme un faisceau de fibres lumineuses, semblable à un œuf.

– Tu n'étais pas devant ton ami, dit-il. C'est pourquoi il t'est apparu sous la forme d'un champignon.

– Pourquoi donc, don Juan ?

– Personne ne le sait. C'est simplement la façon dont les hommes apparaissent dans cet acte spécifique de *voir.*

Il ajouta que chaque trait de cette forme semblable à un champignon avait une signification spéciale, mais qu'il était impossible pour un débutant d'interpréter correctement cette signification.

C'est alors qu'un événement mystérieux me vint à la mémoire. Quelques années auparavant, alors que je me trouvais dans un état de réalité non ordinaire provoqué par l'ingestion de plantes psychotropiques, je ressentis ou je perçus, en regardant un courant d'eau, une multitude de bulles qui flottaient dans ma direction et qui me recouvraient. Les bulles d'or que je venais de percevoir avaient flotté et m'avaient recouvert exactement de la même façon. En fait je pouvais

dire que les deux ensembles avaient la même structure et obéissaient aux mêmes règles.

Don Juan écoutait mes commentaires dans l'indifférence.

– Ne gâche pas ton temps en idioties, dit-il. Tu as affaire à cette immensité qui est là-bas.

D'un geste de sa main, il indiqua le *chaparral.*

– Transformer cette merveille-là en raisonnement ne sert strictement à rien. Ici, autour de nous, se trouve l'éternité même. Essayer de la réduire à une absurdité manipulable est non seulement mesquin, mais encore franchement désastreux.

Puis il insista pour que je m'efforçasse de *voir* une autre personne de mes relations. Il ajouta que dès que la vision se serait terminée, je devais tâcher de garder les yeux ouverts et d'émerger jusqu'à être pleinement conscient de mon environnement immédiat.

Je réussis à garder l'image d'une autre forme de champignon, mais tandis que la première avait été

jaunâtre et petite, la deuxième était blanchâtre, plus grande et tordue.

Quand nous eûmes fini de parler des deux formes que j'avais *vues,* j'avais oublié le « papillon des buissons », qui m'avait tellement impressionné peu de temps auparavant. Je dis à don Juan que je m'étonnais d'écarter si vite quelque chose d'aussi étrange. C'était comme si je n'étais plus celui que je croyais être.

– Je ne sais pas pourquoi tu fais tellement d'histoires avec ça, dit don Juan. Chaque fois que le dialogue cesse, le monde s'évanouit et des facettes extraordinaires de notre personnalité font surface, comme si elles avaient été profondément gardées par nos paroles. Tu es comme tu es parce que tu te dis à toi-même que tu es ainsi.

Après un bref repos, don Juan me pressa de continuer à « appeler » des amis, Il dit qu'il s'agissait de *voir* autant de fois que possible, afin d'établir un fil conducteur pour le sentiment.

J'appelai successivement trente-deux personnes. Après chaque tentative, il m'avait demandé un rapport minutieux et circonstancié de tout ce que j'avais perçu dans ma vision. Cependant il changea progressivement de méthode, au fur et à mesure de mes progrès, à en juger par la capacité d'interrompre mon dialogue intérieur en quelques secondes, d'ouvrir volontairement mes yeux à la fin de chaque expérience et de reprendre mes activités ordinaires sans transition aucune. Je remarquai ce changement subtil pendant que nous discutions sur la couleur des formes semblables à des champignons. Il avait déjà précisé que ce que j'appelais couleur n'était pas en fait une teinte, mais une lueur ayant une intensité variable. Je m'apprêtais à décrire une lueur jaunâtre que j'avais perçue, lorsqu'il m'interrompit et me décrivit avec

netteté ce que j'avais *vu.* Désormais il discuta le contenu de chaque vision, non comme s'il avait compris ce que j'avais dit, mais comme s'il avait *vu* par lui-même.

Quand j'eus fini d'appeler les trente-deux personnes, je réalisai que j'avais *vu* une multitude de formes de champignons et de lueurs, et que j'éprouvais vis-à-vis de tout cela une variété de sentiments allant du plaisir délicieux au pur dégoût.

Don Juan m'expliqua que les hommes étaient pleins de configurations qui pouvaient correspondre à des désirs, des

problèmes, des chagrins, des soucis et ainsi de suite. Il affirma que seul un sorcier très puissant pouvait débrouiller le sens de ces configurations et que je devais me tenir pour satisfait de n'avoir vu que la forme générale des hommes.

J'étais très fatigué. Il y avait en effet quelque chose de vraiment lassant dans ces formes étranges. Ma sensation dominante s'apparentait à la nausée. Je ne les avais pas aimées. Elles m'avaient donné le sentiment d'être piégé et perdu.

Don Juan m'ordonna d'écrire pour dissiper cette sensation de cafard. Après un long intervalle silencieux, il me demanda d'appeler des gens que lui-même choisirait.

De nouvelles séries de formes émergèrent. Elles ne ressemblaient pas à des champignons, mais plutôt à des verres japonais de saké retournés. Quelques-unes avaient une ébauche de tête, semblable au pied des verres à saké ; d'autres étaient plus rondes. Leurs formes étaient infiniment attirantes et apaisantes. Je sentais qu'il s'en dégageait un sentiment inhérent de bonheur. Les formes rebondissaient, à l'inverse de celles de la fournée précédente, que la pesanteur fixait à terre. Toujours est-il que le simple fait de leur présence soulagea ma fatigue,

Parmi les personnes qu'il avait choisies se trouvait Eligio, son apprenti. Quand je fis comparaître la vision d'Eligio, je fus saisi d'un frisson qui me jeta hors de mon état visionnaire. Eligio avait une forme blanche allongée qui s'agitait et qui paraissait vouloir bondir sur moi. Don Juan expliqua qu'Eligio était un apprenti très habile et que sans aucun doute il s'était rendu compte qu'on était en train de le *voir.*

Don Juan choisit encore Pablito, l'apprenti de don Genaro. Le choc que j'éprouvai devant la vision de Pablito fut encore plus grand que celui que m'avait provoqué celle d'Eligio.

Don Juan riait aux larmes.

– Pourquoi tous ces gens ont-ils des formes différentes ? demandai-je.

– Ils ont plus de pouvoir personnel, répliqua-t-il. Comme tu as pu le remarquer, ils ne sont pas fixés au sol.

– Qu'est-ce qui leur donne cette légèreté ? Sont-ils nés comme ça ?

– Nous sommes tous nés aussi légers et aussi souples, mais nous devenons lourds et rigides. C'est nous qui en sommes responsables. Disons donc que ces gens ont des formes différentes parce qu'ils vivent en guerriers. Et pourtant ce n'est pas ça l'important. Ce qui compte c'est que tu es maintenant au bout. Tu as convoqué quarante-sept personnes et il ne t'en reste plus qu'une pour atteindre le nombre originel de quarante-huit.

Je me rappelai alors que, des années auparavant, il m'avait dit, lors d'une discussion au sujet de la magie du blé et de la divination, que le nombre de grains de blé que possédait un sorcier était de quarante-huit. Il ne m'avait jamais expliqué pourquoi.

Je l'interrogeai à nouveau.

– Pourquoi quarante-huit ?

– Quarante-huit est notre chiffre, dit-il, C'est ce qui fait que nous sommes des hommes. Je ne sais pas pourquoi. Ne gaspille pas ton temps dans des questions idiotes.

Il se leva et étira les bras et les jambes. Il me dit de faire de même. Je remarquai une lueur dans le ciel, vers l'orient, pas assez forte pour annoncer l'aurore. Nous nous assîmes à nouveau. Il se pencha et approcha sa bouche de mon oreille.

– La dernière personne que tu appelleras ce sera Genaro, le vrai, murmura-t-il.

Je ressentis un courant de curiosité et d'excitation. Je suivis les étapes nécessaires. Le son étrange qui provenait du bord du *chaparral* se précisa et acquit une force nouvelle. Je l'avais presque oublié. Les bulles d'or me submergèrent et puis, dans l'une d'elles, je vis don Genaro en personne. Il était debout devant moi,

tenant son chapeau à la main. Il souriait. J'ouvris rapidement les yeux, et j'allais parler à don Juan lorsque mon corps se raidit comme s'il avait été de bois ; mes cheveux se dressèrent et pendant un long moment je ne sus que faire ni que dire. Don Genaro était debout en face de moi. En personne.

Je me tournai vers don Juan. Il souriait. Puis tous les deux hurlèrent de rire. J'essayai de rire moi aussi. Je ne pouvais pas. Je me levai.

Don Juan me tendit un verre d'eau. Je le bus automatiquement. Je croyais qu'il allait m'éclabousser le visage. Au contraire, il remplit à nouveau le verre.

– Tu ne vas pas saluer Genaro ? me demanda don Juan.

Je dus faire un effort suprême pour organiser mes pensées et mes sentiments. Je marmonnai enfin quelques mots de salutation à don Genaro, Il me fit un grand salut.

– Tu m'as appelé, n'est-ce pas ? dit-il en souriant.

Je grommelai mon étonnement de l'avoir trouvé là, debout.

– Il t'a vraiment appelé, commenta don Juan.

– Bien, me voilà, me dit don Genaro. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

Lentement mon esprit s'organisait et à la fin j'eus une intuition soudaine. es pensées étaient claires comme du cristal et je « savais » ce qui s'était vraiment passé. Je pensais que don Genaro était venu rendre visite à don Juan e que, lorsqu'ils avaient entendu ma voiture s'approcher, don Genaro s'était enfoui dans les buissons et qu il était resté caché là, jusqu'à la tombée de la nuit. Je pensais que l'argument était convaincant ; Don Juan, étant donné qu'il avait visiblement machiné toute l'affaire, m'avait donné des indices de temps en temps, guidant ainsi son déroulement. Au moment propice don Genaro m'avait fait remarquer sa présence et lorsque don Juan et moi nous fûmes sur le chemin de retour, il nous avait suivis de la façon la plus évidente, afin de susciter en moi la peur. Puis il avait attendu dans le *chaparral* et, à chaque signal de don Juan, il avait effectué ce bruit étrange. Don Juan avait dû lui donner le signal final pour qu'il sorte des buissons pendant que j'avais les yeux fermés, après qu'il m'eut demandé d' « appeler » don Genaro. C'est ainsi que don Genaro avait marché jusque la *ramada* et avait attendu que j'ouvrisse les yeux, m'effrayant à me faire perdre la raison.

Les seules incongruités dans mon schéma logique d'explication étaient que j'avais vraiment vu un homme tapi dans les buissons et se métamorphoser ensuite en oiseau, et que l'image de don Genaro m'était apparue d'abord dans une bulle d'or. Il était habillé dans ma vision exactement de la même façon

qu'il l'était en personne. N'arrivant pas à expliquer par la logique de telles incongruités, je supposai, comme je l'ai toujours fait dans des circonstances similaires, que le choc émotionnel avait dû jouer un grand rôle dans la détermination de ce que je « croyais avoir vu ».

Je me mis à rire de façon tout à fait involontaire en pensant à leur farce saugrenue. Je leur fis part de me déductions. Ils hurlèrent de rire. Je croyais sincèrement que leur rire était l'expression de leur aveu.

– Vous étiez caché dans les buissons, n'est-ce pas demandai-je à don Genaro.

Don Juan s'assit et se tint la tête à deux mains.

– Non. Je n'étais pas caché, dit don Genaro patiemment. Je me trouvais loin d'ici et puis, comme tu m'as appelé, je suis venu te voir.

– Où étiez-vous, don Genaro ?

– Très loin.

– Où ?

Don Juan m'interrompit en disant que don Genaro, en se présentant devant moi, avait fait preuve d'une grande déférence à mon égard et que du reste je ne pouvais pas lui demander où il avait été, parce qu'il n'avait été nulle part.

Don Genaro vint à mon aide en disant que je pouvais lui demander ce que je voulais.

– Si vous n'étiez pas caché autour de la maison, où étiez-vous, don Genaro ? demandai-je.

– J'étais chez moi, dit-il avec une grande candeur.

– Dans le Mexique central ?

– Oui. C'est la seule maison que j'ai.

Ils se regardèrent l'un l'autre et à nouveau ils éclatèrent de rire. Je savais qu'ils se moquaient de moi, mais je décidai de ne plus soulever cette question-là. Je pensais qu'il y avait certainement une

raison pour que tous les deux s'engageassent dans une mise en scène aussi élaborée. Je me rassis.

Je me sentais sincèrement écartelé ; d'une part, je n'étais pas du tout choqué et je pouvais accepter n'importe quel acte de don Juan ou de don Genaro sans le contester. D'autre part, pourtant, quelque chose en moi refusait carrément d'y croire et c'était la tendance qui l'emportait. J'estimais sciemment que j'avais accepté la description magique du monde de don Juan simplement sur une base intellectuelle, alors que mon corps tout entier la refusait, de là mon dilemme. Mais par la suite, au cours de mon association avec don Juan et don Genaro, j'avais eu une expérience de phénomènes extraordinaires, qui avait été physique et non pas intellectuelle. Au début de cette nuit-là j'avais exécuté la "marche de pouvoir », ce qui représentait un exploit inconcevable du point de vue de mon intellect ; mieux encore, j'avais eu des visions incroyables par le seul moyen de ma volonté.

– Ce gars est un génie, dit don Juan à don Genaro en secouant la tête en signe d'incrédulité.

– Tu es un génie énorme, Carlitos, dit don Genaro, comme s'il répercutait un message.

Ils s'assirent à mes côtés, don Juan à ma droite et don Genaro à ma gauche. Don Juan observa qu'il ne tarderait pas à faire jour. A cet instant j'entendis à nouveau l'appel du papillon. Le son provenait de la direction opposée. Je les dévisageai tous les deux, en soutenant leur regard. Mon schéma logique commençait à se désintégrer. Le son possédait une ampleur et une profondeur magnétiques. Puis j'entendis une démarche étouffée, des pas feutrés foulant la broussaille sèche. Le crépitement se fit plus proche et je me blottis contre don Juan. D'un ton sec il me donna l'ordre de *voir.* Je fis un effort suprême, plus pour me faire plaisir que pour lui faire plaisir. J'avais été

persuadé que c'était don Genaro le papillon. Or donc Genaro était assis à côté de moi ; qu'est-ce qu'il y av donc dans les buissons ? Un papillon ?

Le bruit de crépitement retentit à mes oreilles. Je n parvenais pas à interrompre mon dialogue intérieur. J'entendais le son, mais je ne pouvais pas le sentir dans mon corps comme je l'avais fait auparavant. J'entendais incontestablement un bruit de pas. Quelque chose se glissait dans l'obscurité. C'était un brui fort, semblable à un craquement, comme si on avait coupé une branche, et soudain un souvenir terrifiant me vint à l'esprit. Quelques années auparavant j'ava passé une nuit infernale en pleine nature et j'avais ét tourmenté par quelque chose. Alors que j'étais accroupi sur le sol, quelque chose de très léger et de très mou s'était promené le long de mon cou. Don Juan avait expliqué l'événement comme une rencontre avec une force mystérieuse, l'allié, qu'un sorcier apprenait à percevoir comme une entité.

Je me penchai sur don Juan et je lui chuchotai ce dont je m'étais souvenu. Don Genaro se traîna à quatre pattes pour se rapprocher de nous.

– Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda-t-il à don Juan dans un murmure.

– Il a dit qu'il y avait un allié là-bas, répondit tout bas don Juan.

Don Genaro regagna sa place en se traînant et s'assit. Puis, en se tournant vers moi, il dit à haute voix :

– Tu es un génie.

Ils rirent tout bas. D'un mouvement de menton, don Juan signala le *chaparral.*

– Vas-y et attrape-le, dit-il. Enlève tes vêtements et fais peur au démon pour le chasser de l'allié.

Ils se tordaient de rire. Entre-temps le son avait cessé. Don Juan me donna l'ordre d'arrêter mes

pensées, en gardant les yeux ouverts et braqués sur le bord du *chaparral,* en face de moi. Il dit que le papillon s'était déplacé à cause de la présence de don Genaro mais que, s'il se manifestait à moi, il choisirait de se présenter par-devant moi.

Après un moment d'effort pour faire taire mes pensées, je perçus à nouveau le son. Il était plus puissant que jamais. En premier lieu j'entendis des pas feutrés sur les brindilles sèches, puis je les sentis sur mon corps. Alors je distinguai juste en face de moi une masse sombre, sur le bord du *chaparral.*

J'eus l'impression qu'on me secouait. J'ouvris les yeux. Don Juan et don Genaro étaient debout au-dessus de moi, qui étais à genoux, comme si je m'étais endormi en position accroupie. Don Juan me donna un peu d'eau et je me rassis, en m'adossant au mur.

Peu de temps après le jour se levait. Le *chaparral* paraissait émerger du sommeil. La fraîcheur matinale était vive et tonique.

Le papillon n'était pas don Genaro. Ma structure rationnelle s'écroulait. Je ne voulais plus poser d'autres questions, ni rester non plus en silence. A la fin je me sentis contraint de parler.

– Mais si vous étiez dans le Mexique central, don Genaro, comment se fait-il que vous soyez ici maintenant ? demandai-je.

Don Genaro fit des gestes comiques et franchement hilarants avec sa bouche.

– Je regrette, dit-il. Ma bouche ne veut pas parler.

Puis, se tournant vers don Juan, il dit en grimaçant :

– Pourquoi tu ne lui dis pas ?

Don Juan hésita. Puis il dit que don Genaro, artiste chevronné dans les arts de sorcellerie, était capable d'exploits prodigieux.

Le torse de don Genaro se bomba comme si les paroles de don Juan l'avaient gonflé. Il paraissait

avoir inhalé tellement d'air que son thorax avait doublé de volume. Il avait l'air d'être sur le point de flotter. Il sautait en l'air. C'était comme si l'air qui remplissait ses poumons le poussait à faire des bond Il arpenta de long en large le sol en terre battue jusqu'à ce qu'il pût apparemment contrôler sa poitrine ; il se tapota le torse et, de toute la force de ses paumes, il parcourut avec ses mains la partie allant des muscles pectoraux jusqu'au ventre, comme s'il dégonflait la chambre à air d'un pneu. Finalement il s'assit par terre.

Don Juan arborait un sourire narquois. Ses yeux brillaient de satisfaction.

– Prends des notes, commanda-t-il doucement. Écris, écris, sinon tu crèveras.

Puis il commenta que même don Genaro ne trouva plus tellement bizarre de me voir prendre des notes.

– C'est vrai, répliqua don Genaro. J'ai pensé que j'allais me mettre à écrire, moi aussi.

– Genaro est un homme de connaissance, dit don Juan sèchement. En tant qu'homme de connaissance il est parfaitement capable de se transporter au-delà de grandes distances.

Il me rappela qu'une fois, il y avait des années, alor que nous étions tous les trois dans les montagnes, do Genaro, dans un effort pour m'aider à vaincre ma raison stupide, avait réalisé un bond prodigieux, jusqu'aux sommets des *sierras,* à quinze kilomètres d distance. Je me souvenais de l'événement, mais je m rappelai aussi que je n'avais même pas pu concevoir qu'il eût réalisé ce bond.

Don Juan ajouta que don Genaro était capable d'accomplir des prouesses extraordinaires à certains moments.

– Il y a des fois où Genaro n'est pas Genaro, mais son double, dit-il.

Il répéta cela trois ou quatre fois. Puis tous les deux guettèrent ma réaction imminente.

Je n'avais pas compris ce qu'il entendait par « double ». Jamais auparavant il n'y avait fait allusion. Je demandai une explication.

– Il y a un autre Genaro, expliqua-t-il.

Tous les trois nous nous regardâmes les uns les autres. Je fus pris d'une grande appréhension. D'un mouvement des yeux, don Juan me poussa à parler.

– Avez-vous un frère jumeau ? demandai-je, en m'adressant à don Genaro.

– Bien sûr, dit-il. J'ai un jumeau, un *cuate.*

Je n'arrivais pas à déterminer s'ils étaient vraiment sérieux. Tous les deux gloussaient avec l'abandon des enfants qui sont en train de faire des farces.

– Tu peux dire, continua don Juan, qu'à ce moment précis Genaro est son jumeau.

Cette affirmation provoqua une crise de rire formidable. Mais je ne pouvais pas partager leur joie. Mon corps tressaillit involontairement.

Don Juan dit d'un ton sévère que j'étais trop pesant et que je me prenais trop au sérieux,

– Laisse tomber, m'ordonna-t-il sèchement. Tu sais que don Genaro est un sorcier et un guerrier impeccable. Il peut donc accomplir des exploits qui, pour le commun des mortels, seraient impensables. Son double, l'autre Genaro, est un de ses exploits.

J'étais interloqué. Je ne pouvais pas concevoir qu'ils étaient tout simplement en train de se moquer de moi.

Après avoir réfléchi pendant longtemps sur ce que j'allais répondre, je demandai :

– Est-ce que l'autre est comme soi-même ?

– L'autre est soi-même, répliqua don Juan.

Son explication avait pris une tournure incroyable et pourtant elle n'était pas, à la vérité, plus incroyable que tout ce qu'il faisait.

– En quoi est fait l'autre ? demandai-je à don Juan après quelques minutes d'hésitation.

– Il n'y a pas moyen de le savoir, dit-il.

– Est-il réel ou bien c'est une simple illusion ?

– Il est réel, naturellement.

– Serait-il donc possible de dire qu'il est fait de chair et de sang ? demandai-je.

– Non, ce ne serait pas possible, répliqua don Genaro.

– Mais s'il est aussi réel que moi...

– Aussi réel que toi ? s'exclamèrent don Juan et don Genaro à l'unisson.

Ils se regardèrent et furent pris d'un tel rire que je crus qu'ils allaient tomber malades. Don Genaro jeta son chapeau par terre et se mit à danser à la ronde. S danse était agile et gracieuse et, pour quelque raison inexplicable, elle était extrêmement drôle. Sa drôlerie résidait peut-être dans les mouvements « professionnels » exquis qu'il exécutait. L'incongruité était si subtile et en même temps si remarquable, que je me pliais en deux de rire.

– L'ennui avec toi, Carlitos, dit-il en se rasseyant, c'est que tu es génial.

– Il me faut savoir ce qu'est le double.

– Il n'y a pas moyen de savoir s'il est fait de chair et de sang, dit don Juan. C'est ainsi parce qu'il n'est pas aussi réel que toi. Le double de Genaro est aussi réel que Genaro. Tu vois ce que je veux dire ?

– Mais vous devez bien admettre, don Juan, qu'il doit y avoir une manière de savoir.

– Le double c'est soi-même ; cette explication doit suffire. Si tu *voyais,* tu saurais pourtant qu'il existe une grande différence entre Genaro et son double. Mais personne ayant sa tête peut même imaginer que la différence puisse être évaluée en chair et en sang. Pour un sorcier qui *voit,* le double est plus lumineux.

Je me sentais trop faible pour poser d'autres questions. Je posai mon carnet par terre et pendant un moment je crus que j'allais m'évanouir, J'eus la vision d'un tunnel ; tout autour de moi était noir, à l'exception d'une tache ronde, comme une scène éclairée devant mes yeux.

Don Juan dit que je devais manger un peu. Je n'avais pas faim. Don Genaro annonça qu'il était affamé, se releva et se dirigea vers l'arrière de la maison. Don Juan aussi se leva et me fit signe de le suivre. Dans la cuisine, don Genaro se servit un peu de nourriture et puis se mit à imiter de la façon la plus drôle celui qui veut manger mais qui ne peut pas avaler. Je crus que don Juan allait crever ; il hurlait, donnait des coups de pied, criait, toussait et faillit étouffer de rire. Moi-même je pensais que j'allais me rompre les côtes. Les singeries de don Genaro... étaient impayables.

Il s'arrêta enfin et regarda successivement don Juan et moi ; ses yeux brillaient et son sourire resplendissait.

– Ça ne va pas, dit-il, en haussant les épaules.

Je me servis une grande quantité de nourriture et don Juan fit de même ; puis nous regagnâmes tous le devant de la maison. Le soleil brillait, le ciel était dégagé et la brise matinale vivifiait l'air. Je me sentais heureux et fort.

Nous nous assîmes en triangle, les uns en face des autres. Après un silence poli, je me décidai à les interroger, afin de tirer au clair mon dilemme. Je me sentais au sommet de ma forme et je voulais exploiter ma force.

– Parlez-moi encore du double, don Juan, dis-je.

Don Juan montra du doigt don Genaro et don Genaro fit une inclination de tête.

– Le voilà, dit don Juan. Il n'y a rien à en dire. Le voilà pour que tu en sois témoin.

– Mais c'est don Genaro, dis-je, en essayant faiblement d'orienter la conversation.

– Bien sûr que je suis Genaro, dit-il, en haussant les épaules.

– Et alors, qu'est-ce que c'est qu'un double, don Genaro ? demandai-je.

– Demande-lui, répondit-il sèchement en montrant don Juan. C'est lui qui parle. Moi je suis muet.

– Un double c'est le sorcier lui-même révélé à travers son *rêve,* expliqua don Juan. Un double est ur acte de pouvoir pour un sorcier, mais pour toi ce n'est qu'une histoire de pouvoir. Dans le cas de Genaro tu dois savoir que son double est indiscernable de l'origi nal, car son impeccabilité de guerrier est suprême ; c'est ainsi que tu n'as jamais remarqué de différence. Mais pendant les années que tu l'as connu, tu as été seulement deux fois avec Genaro, l'original ; toutes le autres fois tu as été avec son double.

– Mais cela est absurde ! m'écriai-je.

Je me sentis dominé par l'anxiété. Mon énervement fut tel que je laissai tomber mon carnet et que mon crayon roula hors de ma vue. Don Juan et don Genar plongèrent littéralement ventre à terre et se mirent à la recherche des objets de la façon la plus comique. J n'ai jamais assisté à un numéro de magie théâtrale et de prestidigitation plus étonnant. Il ne manquait que la scène, les accessoires et des gadgets ; d'autre par était évident que les acteurs ne faisaient pas des tour de passe-passe.

Don Genaro, le magicien principal, et don Juan, son assistant, firent apparaître la plus étonnante, bizarre et farfelue collection d'objets qu'ils avaient découverts en dessous, derrière ou au-dessus des objets q se trouvaient dans le pourtour de la *ramada.*

Dans la tradition de la magie scénique, l'assistant présentait les accessoires qui, en l'occurrence, étaient des rares éléments ramassés sur le sol en terre battue – cailloux, sacs de toile, morceaux de bois, un emballage de lait, une lampe et ma veste ; puis le magicien, don Genaro, se mit à trouver un objet, qu'il rejetait dès qu'il constatait que ce n'était pas mon crayon. La série d'objets trouvés comprenait des pièces de vêtement, des perruques, des lunettes, des jouets, des ustensiles, des pièces de machines, des sous-vêtements féminins, des dents humaines, des sandwiches et des objets religieux. Il y en avait un qui était particulièrement dégoûtant. C'était une masse compacte d'excréments humains que don Genaro fit sortir du dessous de ma veste. Don Genaro parvint finalement à retrouver mon crayon et me le tendit, après en avoir essuyé la poussière avec un pan de sa chemise.

Ils goûtèrent leurs clowneries avec des cris et des gloussements. Je me trouvais moi-même en observateur, incapable de me joindre à eux.

– Ne prends pas les choses tellement au sérieux, Carlitos, dit don Genaro d'un ton soucieux. Autrement tu vas te faire éclater une...

Il fit un geste comique qui aurait pu signifier n'importe quoi.

Lorsque leurs rires s'apaisèrent, je demandai à don Juan ce que faisait un double ou ce qu'un sorcier faisait avec le double.

Don Juan répondit. Il dit que le double avait du pouvoir et qu'il l'utilisait pour accomplir des exploits qui auraient été inimaginables dans des conditions ordinaires.

– Je t'ai dit mille et mille fois que le monde est insondable, me dit-il. Et ainsi sommes-nous, et ainsi est chaque être qui existe dans ce monde. Il est donc impossible de raisonner au sujet du double, Tu as pu en être témoin, et cela devrait suffire.

– Mais il doit bien y avoir un moyen de parler de lui, dis-je. Vous-même vous m'avez raconté que vous aviez expliqué votre aventure avec le cerf, afin d'en parler. Ne pouvez-vous pas faire de même avec le double ?

Il se tut pendant un moment. J'insistai auprès de lui. L'anxiété qui me tenait dépassait tout ce que j'avais éprouvé auparavant.

– Bien, disons qu'un sorcier peut se dédoubler, dit don Juan. C'est tout ce qu'on peut dire.

– Mais en est-il conscient ?

– Bien sûr qu'il est conscient de se dédoubler.

– Sait-il qu'il se trouve à deux endroits en même temps ?

Tous les deux me regardèrent et échangèrent ensuite un regard.

– Où est l'autre don Genaro ? demandai-je.

Don Genaro se pencha vers moi et me regarda dan les yeux.

– Je ne sais pas, dit-il doucement. Aucun sorcier ne sait où se trouve son double.

– Genaro a raison, dit don Juan. Un sorcier ne se doute pas qu'il est à deux endroits en même temps. E être conscient serait l'équivalent de se présenter devant son double, et le sorcier qui se trouve face à face avec lui-même est un sorcier mort. Telle est la règle. C'est ainsi que le pouvoir a établi les choses. Personne ne sait pourquoi.

Don Juan expliqua que, lorsqu'un guerrier avait maîtrisé les actes de *rêver* et de *voir,* et avait dévelop un double, il devait aussi avoir réussi à effacer son histoire personnelle, sa suffisance et ses routines. Il d que toutes les techniques qu'il m'avait apprises et que j'avais considérées comme du bavardage creux étaie

essentiellement des moyens de faire disparaître l'impossibilité d'avoir un double dans le monde ordinaire, en rendant la personnalité et le monde fluides, et en les transportant hors des limites de la prédiction.

– Un guerrier fluide ne peut plus se représenter le monde de façon chronologique, expliqua don Juan. Et pour lui le monde et lui-même ne sont plus des objets. Le guerrier est un être lumineux, qui existe dans un monde lumineux. Le double est une affaire simple pour un sorcier, parce qu'il sait ce qu'il est en train de faire. Prendre des notes est pour toi une affaire simple, mais avec ton crayon tu fais encore peur à Genaro.

– Mais un observateur qui regarde un sorcier peut-il voir que celui-ci est simultanément dans deux endroits différents ? demandai-je à don Juan.

– Certainement. Ce serait la seule façon de le savoir.

– Mais peut-on logiquement prétendre qu'un sorcier peut s'apercevoir aussi qu'il a été dans deux endroits différents ?

– Ha ! ha ! s'exclama don Juan. Pour une fois tu as dit juste. Un sorcier peut certainement s'apercevoir après coup qu'il a été simultanément dans deux endroits différents. Mais tout ça n'est que comptabilité, et n'a pas de conséquence sur le fait que, pendant qu'il agit, il n'a aucune conscience de sa dualité.

Mon esprit chancelait. Je sentis que, si je ne continuais pas à écrire, j'allais exploser.

– Écoute bien, poursuivait-il. Le monde ne s'offre pas à nous directement, la description du monde s'interpose toujours entre nous et lui. Donc nous sommes littéralement toujours un pas en arrière, et notre expérience du monde est toujours une mémoire de cette expérience, Nous ne faisons que remémorer, remémorer, remémorer.

Il tourna sa main plusieurs fois pour me transmettre la sensation de ce qu'il voulait signifier.

– Si notre expérience totale du monde n'est que souvenir, alors il n'est pas tellement absurde de conclure qu'un sorcier peut être à deux endroits en même temps. Tel n'est pas le cas selon sa perception personnelle, car le sorcier, comme tout un chacun, afin de pouvoir avoir l'expérience du monde, doit remémorer l'acte qu'il vient d'exécuter, l'événement dont il vient d'être témoin, l'expérience qu'il vient de vivre. Dans sa conscience il n'y a que des souvenirs. Mais pour un observateur qui regarde un sorcier, tout se passe comme si celui-ci accomplissait simultanément deux épisodes différents. Cependant le sorcier s remémore deux instants séparés et isolés, parce qu'il n'est plus entravé par la description du temps.

Lorsque don Juan s'arrêta de parler, je fus certain de faire une poussée de fièvre.

Don Genaro m'examina avec curiosité.

– Il a raison, dit-il. Nous sommes toujours un bond en arrière.

Il fit le même mouvement de la main que don Juan ; son corps s'agita et, d'un bond, il regagna son siège. C'était comme s'il avait le hoquet et comme si le hoquet poussait son corps à bondir. Il se mit à sauter en arrière, bondissant de son siège, alla jusqu'au bou de la *ramada* et s'en retourna.

La vue de don Genaro sautant en arrière sur ses fesses, au lieu de m'amuser comme d'habitude, me provoqua une crise de peur si intense, que don Juan dut me frapper plusieurs fois sur la tête avec le poing.

– Je ne peux pas comprendre tout ça, don Juan, dis-je.

– Moi non plus, riposta don Juan, en haussant les épaules.

– Ni moi, cher Carlitos.

Ma fatigue, le poids de mon expérience sensorielle, l'ambiance de légèreté et d'humour qui avait régné, ainsi que les pitreries de don Genaro, étaient trop pour mes nerfs. Je ne pouvais pas maîtriser l'agitation des muscles de mon ventre.

Don Juan me fit rouler par terre jusqu'à ce que je retrouvasse mon calme. Puis je m'assis en face des deux hommes.

– Est-ce que le double est solide ? demandai-je à don Juan après un long silence.

Ils me regardèrent.

– Est-ce que le double a une réalité corporelle ? demandai-je.

– Certainement, dit don Juan. Solidité, réalité corporelle, ce sont des souvenirs. Par conséquent, et de même que pour tout ce que nous ressentons dans le monde, nous accumulons des souvenirs. Des souvenirs de la description. Tu as le souvenir de ma solidité, de même que tu as le souvenir de communiquer par des paroles. C'est ainsi que tu as parlé avec un coyote et que tu m'as senti comme un être solide.

Don Juan rapprocha son épaule de la mienne et me poussa légèrement du coude.

– Touche-moi, dit-il.

Je lui donnai une tape et puis je l'embrassai. J'étais au bord des larmes.

Don Genaro se leva et s'approcha de moi. Il avait l'air d'un petit enfant aux yeux fripons et pétillants. Il plissa les lèvres et me regarda pendant un long moment.

– Et moi alors ? demanda-t-il, essayant de dissimuler son sourire. Tu ne vas pas m'embrasser aussi ?

Je me levai et j'allongeai les bras pour le toucher ; c'était comme si mon corps gelait sur-le-champ. Il m'était impossible de bouger. J'essayai de forcer mes bras pour l'atteindre, mais la lutte s'avéra vaine.

Don Juan et don Genaro étaient là, à m'observer. Je que mon corps se tordait sous une pression inconnue.

Don Genaro s'assit et fit semblant de me bouder pa je ne l'avais pas embrassé ; il fit la moue et frappa le s avec ses talons, puis tous les deux éclatèrent en un ri tonitruant.

Les muscles de mon ventre tremblaient et imprimaie agitation à tout mon corps. Don Juan remarqua que j' en train de bouger la tête de la façon qu'il m'avait con plus tôt, et que c'était donc l'occasion de me calmer, e reflétant une lueur dans la cornée de mes yeux. Il me de force de l'endroit où je me trouvais, sous la *ramad* jusqu'en plein champ, et il manipula mon corps en le p de telle manière que mes yeux pussent saisir la lumiè soleil levant ; mais dès qu'il eut remis mon corps en p cessai de trembler. Je remarquai que j'avais empoign cahier au moment où don Genaro avait dit que le poic feuilles me donnait des frissons.

Je dis à don Juan que mon corps me pressait de partir. Je fis un geste de la main à l'adresse de don Genaro. Je ne voulais pas leur donner du temps pou qu'ils me fissent changer d'avis.

– Salut, don Genaro, m'écriai-je. Il faut que je parte maintenant.

Il fit un salut dans ma direction.

Don Juan fit quelques pas avec moi pour m'accom pagner vers ma voiture.

– Avez-vous un double, vous aussi, don Juan ? demandai-je.

– Bien sûr, s'exclama-t-il.

Du coup une idée affolante me traversa l'esprit. Je voulais la chasser et partir en vitesse, mais quelque chose en moi m'aiguillonnait. Au cours des années d

notre association, je m'étais habitué à ce que, à chaque fois que je voulais voir don Juan, je n'avais qu'à me rendre à Sonora ou au Mexique central pour le retrouver, toujours à m'attendre. J'avais appris à considérer cela comme un fait et je n'y avais jamais réfléchi jusqu'à ce jour.

– Dites-moi, don Juan, dis-je, en plaisantant à moitié, c'est vous qui êtes là ou c'est votre double ?

Il se pencha vers moi. Il grimaçait.

– C'est mon double, dit-il dans un murmure.

Mon corps fit un bond comme s'il avait été soulevé par une force formidable. Je courus vers la voiture.

Tous les deux coururent jusqu'à ma voiture pendant que je faisais marche arrière. Ils riaient et bondissaient de haut en bas.

– Carlitos, appelle-moi quand tu voudras! cria don Genaro.

Le rêveur et le rêvé

Je roulai jusqu'à la maison de don Juan, où j'arrivai au petit matin. J'avais passé la nuit dans un motel, sur la route, afin de me rendre chez lui avant midi.

Don Juan était derrière et, en m'entendant l'appeler, accourut devant la maison. Il me salua chaleureusement et me donna l'impression qu'il était content de me voir. Il fit un commentaire qui était destiné, en principe, à me mettre à l'aise, mais qui produisit l'effet contraire.

– Je t'ai entendu venir, dit-il avec un sourire forcé. Alors j'ai couru vers l'arrière de la maison. J'avais peur que, si je restais là, tu ne fusses effrayé.

Il remarqua en passant que j'étais sombre et triste. Il dit que je lui rappelais Eligio, qui avait un tempérament suffisamment morbide pour devenir un bon sorcier, mais trop morbide pour un homme de connaissance. Il ajouta que la seule façon de contrecarrer l'effet dévastateur du monde du sorcier était d'en rire.

Il avait vu juste au sujet de mon humeur. J'étais en effet préoccupé et effrayé. Nous partîmes pour une longue marche. Il me fallut des heures pour tranquilliser mes sentiments. Le fait de marcher avec lui me fit un effet meilleur que s'il avait essayé de discuter avec moi de mon cafard.

Nous rentrâmes chez lui en fin d'après-midi. J'étais affamé. Après avoir mangé, nous nous installâmes sous la *ramada.* Le ciel était dégagé. La lumière de l'après-midi me donnait de l'optimisme. Je voulais parler.

– Je me suis senti inquiet pendant des mois, lui dis-je. Il y avait quelque chose de vraiment terrifiant dans ce que vous et don Genaro vous aviez fait et dit la dernière fois que j'étais là.

Don Juan ne dit rien. Il se leva et se mit à marcher autour de la *ramada.*

– Il faut que j'en parle, lui dis-je. J'en suis obsédé et je ne peux pas m'empêcher de me poser des questions sur tout ça.

– Est-ce que tu en as peur ? me demanda-t-il.

Je n'avais pas peur, mais j'étais sidéré, abasourdi par ce que j'avais entendu et vu de mes propres yeux. Les brèches de ma raison étaient si grandes, qu'il me fallait soit les combler, soit me débarrasser complètement de ma raison.

Mes commentaires le firent rire.

– N'envoie pas encore promener ta raison, dit-il. Il

n'est pas encore temps pour cela. Ça finira bien par arriver, mais je crois que le moment n'est pas encore venu.

– Devrais-je donc essayer de trouver une explication de ce qui s'est passé ? demandai-je.

– Certainement, me dit-il. Tu as le devoir de te rassurer. Les guerriers ne gagnent pas leurs victoires en se cognant la tête contre les murs, mais en les franchissant. Les guerriers sautent par-dessus les murs, mais ils ne les démolissent pas.

– Comment puis-je sauter par-dessus celui-là ? demandai-je.

– Tout d'abord, je crois que tu as le plus grand tort de considérer les choses de façon sérieuse, dit-il en

s'asseyant à côté de moi. Chaque fois que nous sommes confrontés dans la vie à des situations inhabituelles, nous recourons *h* trois sortes de mauvaises habitudes. Tout d'abord, nous pouvons négliger ce qui est en train de se produire ou ce qui est déjà arrivé, et nous sentir comme si rien ne s'était passé. C'est la façon d'agir du sectaire. Puis nous pouvons accepter n'importe quoi selon les apparences et avoir le sentiment de connaître ce qui se passe. C'est le comportement de l'homme zélé. Enfin nous pouvons être obsédés par un événement, parce que nous ne pouvons ni le négliger ni l'accepter entièrement. C'est la manière de l'imbécile. Et quelle est la tienne ? Il y en a une quatrième, qui est la correcte, c'est la manière du guerrier. Un guerrier agit comme si rien n'était jamais arrivé, parce qu'il ne croit en rien, quoiqu'il accepte les choses telles qu'elles se présentent. Il accepte sans accepter, et il néglige sans négliger. Il n'a pas le sentiment de savoir, mais il ne se sent pas non plus comme si rien n'était jamais arrivé. Il agit comme s'il contrôlait la situation, même s'il tremble dans ses souliers. D'agir ainsi fait disparaître l'obsession.

Nous gardâmes le silence un long moment. Les paroles de don Juan faisaient sur moi l'effet d'un baume.

– Puis-je parler de don Genaro et de son double ? demandai-je.

– Ça dépend de ce que tu veux savoir sur lui, répliqua-t-il. Tu ne vas tout de même pas te livrer aux obsessions.

– Je veux me livrer aux explications, lui dis-je. Si je suis obsédé c'est parce que je n'ai pas osé venir vous voir et parce que je n'ai pas été capable de parler à personne de mes angoisses et de mes doutes.

– Tu ne parles pas avec tes amis ?

– Si, mais comment pourraient-ils m'aider ?

– Je n'ai jamais pensé que tu avais besoin d'aide. Tu dois cultiver le sentiment qu'un guerrier n'a besoin de rien. Tu dis que tu as besoin d'aide. De l'aide pour quoi donc ? Tu as eu tout ce dont tu avais besoin pour ce voyage extravagant que constitue ta vie. Je me suis efforcé de t'apprendre que l'expérience véritable est d'être un homme, et que ce qui compte c'est d'être en vie ; le petit détour que nous sommes en train de prendre maintenant, c'est la vie. La vie en soi est suffisante, elle s'explique de soi-même et elle forme un tout. Un guerrier comprend tout ça et vit en conséquence ; donc on peut dire, sans risque d'être présomptueux, que l'expérience suprême est d'être un guerrier.

Il paraissait attendre mes commentaires. J'hésitai pendant un moment. Je voulais choisir mes mots avec précaution.

– Si un guerrier a besoin de consolation, poursuivit-il, il n'a qu'à choisir n'importe qui et lui exprimer son trouble dans le détail. Après tout, le guerrier ne cherche pas à être compris ou à être aidé ; en parlant, il ne fait que se soulager lui-même de son poids. Cela est vrai si le guerrier peut parler ; si cela ne lui est pas donné, il ne parle à personne. Mais somme toute, tu ne mènes pas la vie d'un guerrier. Pas encore. Tu dois te trouver en effet devant des traquenards terribles. Je te comprends absolument.

Il ne plaisantait pas. A en juger par son regard soucieux, il paraissait en être passé par là lui aussi. Il se leva et me tapota la tête. Il arpenta la *ramada* de long en large et regarda, en passant, le *chaparral* qui entourait la maison. Ses mouvements provoquèrent en moi une sensation d'inquiétude.

Afin de me décontracter, je me mis à parler de mon dilemme. Je sentais qu'il était déjà trop tard pour prétendre rester un observateur innocent. Sous sa direction, je m'étais entraîné à exécuter des perce tions étranges, comme celle d' « interrompre le dia gue intérieur » et celle du contrôle des rêves. C'éta là des exemples que l'on ne pouvait pas truquer. J'avais suivi ses suggestions, mais jamais à la lett j'avais réussi en partie à faire éclater les routines quotidiennes, à assumer la responsabilité de mes actes, à effacer mon histoire personnelle, pour en arriver finalement à un point que j'avais redouté de années auparavant ; j'étais capable de rester seul briser ma santé physique et morale. C'était peut-ê là mon triomphe le plus surprenant, Du point de vu de mes états d'âme antérieurs, le fait de rester seu sans « perdre la raison » était une situation inconc vable. J'étais parfaitement conscient de tous les ch gements qui étaient survenus dans ma vie et dans représentation que je me faisais du monde, et je m rendais très bien compte qu'il était d'une certaine façon inutile d'être affecté si profondément par la révélation que don Juan et don Genaro m'avaient sur le « double ».

– Qu'est-ce qui ne va pas avec moi, don Juan ? demandai-je.

– Tu te laisses aller, répondit-il d'un ton cassant. Tu crois que le propre d'un homme sensible est de livrer aux doutes et aux tribulations. Or, pour être franc, il n'y a pas d'être moins sensible que toi. Alo pourquoi fais-tu semblant ? Je t'ai dit un jour qu'un guerrier accepte en toute humilité ce qu'il est.

– Vous présentez les choses comme si je me cré délibérément des problèmes, dis-je.

– Mais oui, nous nous créons tous délibérément des problèmes ! dit-il. Nous sommes tous conscie de nos actes. Notre raison mesquine se transform délibérément dans le monstre qu'elle s'imagine êtr

Elle est pourtant trop petite pour un moule aussi grand.

Je lui expliquai que mon dilemme était peut-être plus complexe que l'interprétation qu'il en donnait. Je lui dis qu'aussi longtemps que lui et don Genaro avaient été des hommes comme moi, je les avais considérés, à cause de leur autorité supérieure, comme des modèles pour ma propre conduite. Mais s'ils étaient essentiellement des hommes radicalement différents de moi, je ne pouvais plus les concevoir comme des modèles, mais comme des cas particuliers avec lesquels je ne pouvais pas aspirer à rivaliser.

– Genaro est un homme, dit don Juan d'un ton rassurant. Certes, ce n'est plus un homme comme toi. Mais cela tient à son propre accomplissement, et ça ne devrait pas t'inspirer de crainte. S'il est différent, autant de raisons de l'admirer.

– Mais sa différence n'est pas une différence humaine, dis-je.

– Qu'est-ce que tu crois que c'est ? La différence

entre un homme et un cheval ?
– Je ne sais pas. En tout cas il n'est pas comme moi.
– Il l'a été à un moment donné, pourtant.
– Puis-je comprendre sa transformation ?
– Bien sûr. Toi-même tu es en train de changer.
– Vous voulez dire que je développerai un double ?
– Personne ne développe de double. Ce n'est qu'une façon de parler. Toi, avec ton bavardage, tu es une cible pour les mots. Tu es piégé par leur signification. Maintenant tu penses qu'on développe un double par des moyens malveillants, je suppose. Nous tous, êtres lumineux, nous avons un double. Nous tous. Un guerrier apprend à en être conscient, c'est tout. Il y a des barrières apparemment insurmontables qui pro-

tègent cette prise de conscience. Cela ne doit pas nous surprendre ; ce sont ces barrières qui font de cette prise de conscience un défi unique.
– Pourquoi suis-je si effrayé, don Juan ?
– Parce que tu penses que le double correspond à ce que le mot en dit, un a double », un autre toi-même. J'ai choisi ces mots afin de pouvoir t'en faire la description. Le double c'est soi-même, et ne peut pas être envisagé autrement.
– Et qu'est-ce qui se passe si je ne veux pas l'avoir ?
– Le double n'est pas une affaire de choix personnel. De même, le fait d'être choisi pour apprendre le savoir des sorciers qui mène à cette prise de conscience n'est pas non plus une question de choix personnel. Est-ce que tu t'es jamais demandé pourquoi toi en particulier ?
– Je me le suis demandé depuis toujours. Je vous ai posé cette question des centaines de fois, mais vous ne m'avez jamais répondu.
– Je ne pensais pas que cette question demandait une réponse ; je pensais que tu lui donnais le sens d'une interrogation de guerrier sur sa grande chance, la chance d'avoir trouvé un défi.
« Transformer cette interrogation en. une question ordinaire est le mécanisme d'un homme vulgaire et vaniteux, qui veut qu'on l'admire ou qu'on le plaigne. Ce genre de question ne m'intéresse absolument pas, parce qu'il n'y a pas moyen d'y répondre. La décision de te choisir était un dessein du pouvoir ; les desseins, du pouvoir sont insondables. Mais maintenant que tu as été choisi, tu ne peux plus rien faire pour arrêter l'accomplissement de ce dessein.
– Mais vous-même, don Juan, vous m'avez dit que tout le monde pouvait échouer.
– C'est vrai. On peut toujours échouer. Mais je

pense que tu es en train de te référer à quelque chose

d'autre. Tu veux trouver une issue. Tu veux avoir la liberté d'échouer et de te retirer, en fixant toi-même les conditions. C'est trop tard. Un guerrier est dans les mains du pouvoir et sa seule liberté est de choisir une vie impeccable. Ta raison peut souhaiter l'échec total, afin d'effacer la totalité de toi-même. Mais il existe une mesure de compensation qui t'empêchera de proclamer une victoire ou une défaite qui ne sont pas véritables. Si tu penses pouvoir te retirer dans le havre de l'échec, c'est que tu as perdu la tête. Ton corps montera la garde et t'empêchera aussi de suivre ce chemin.

Il se mit à rire doucement et finit par pousser un éclat de rire tonitruant. J'étais interloqué.

– De quoi riez-vous ? demandai-je.

– Tu es dans un sale pétrin, dit-il. Il est trop tard pour que tu te retires, mais trop tôt pour que tu agisses. Tout ce que tu peux faire c'est d'être spectateur. Tu te trouves dans la situation lamentable d'un enfant qui ne peut pas retourner dans le ventre de sa mère, mais qui ne peut pas non plus courir ici et là ni agir. Tout ce que peut faire un enfant c'est d'être spectateur et d'écouter les histoires d'actions magnifiques qu'on lui raconte. Tu te trouves à présent dans cette situation précise. Tu ne peux pas retourner dans le ventre de ton ancien monde, mais tu ne peux pas non plus agir avec pouvoir. Il ne te reste d'autre solution que d'assister à des actes de pouvoir et d'écouter des histoires, des histoires de pouvoir.

« Le double est une de ces histoires. Tu le sais, et c'est pourquoi ta raison en est tellement impressionnée. Prétendre comprendre, c'est se cogner la tête contre un mur. Tout ce que je peux en dire, en guise d'explication, c'est que le double, bien qu'il se constitue à travers le *rêve,* est aussi réel qu'il peut l'être.

– D'après ce que vous m'avez raconté, don Juan, le double peut réaliser des actions. Donc est-ce que le double peut...

Il ne me laissa pas poursuivre le fil de mon raisonnement. Il me rappela qu'il n'était pas correct de dire qu'il m'avait parlé du double alors que j'en avais été témoin.

– Bien sûr, le double peut accomplir des actions, dis-je.

– Bien sûr, répliqua-t-il.

– Mais est-ce que le double peut agir au nom de soi-même ?

– Le double c'est soi-même, sacré non !

Je trouvai cela très difficile à expliquer. J'avais dans la tête que si un sorcier pouvait réaliser deux actions en même temps, il était deux fois plus capable d'agir dans un but utilitaire. Il pouvait donc travailler simultanément dans deux postes différents, se trouver simultanément dans deux endroits, voir en même temps deux personnes et ainsi de suite.

Don Juan écoutait patiemment.

– Laissez-moi m'exprimer ainsi, dis-je. Théoriquement, est-ce que don Genaro peut tuer quelqu'un se trouvant à des centaines de kilomètres par l'intermé-

diaire de son double ?
Don Juan me regarda. Il secoua la tête et détourna le regard.
– Tu es nourri d'histoires de violence, dit-il. Genaro ne peut tuer personne, tout simplement parce qu'il n'a plus d'intérêt dans ses semblables. Quand un guerrier est capable de conquérir les actes de *voir* et de *rêver,* et de prendre conscience de sa luminosité, il ne s'intéresse plus aux autres choses.
Je remarquai qu'au début de mon apprentissage il avait affirmé qu'un sorcier pouvait, avec l'aide de son

allié, se transporter à des centaines de kilomètres de distance, pour assener un coup à ses ennemis.
– Je suis responsable de ta confusion, dit-il. Mais rappelle-toi aussi qu'à une autre occasion je t'ai dit que je n'avais pas suivi avec toi les mêmes démarches que mon maître avait prescrites. C'était un sorcier, et j'aurais dû littéralement te plonger dans ce monde-là. Je ne l'ai pas fait parce que je ne me sens plus concerné par les vicissitudes de mes semblables. Cependant les paroles de mon maître sont restées gravées en moi. Souvent je t'ai parlé comme il t'aurait parlé.
« Genaro est un homme de connaissance. Le plus pur de tous. Ses actions sont impeccables. Il surpasse les hommes ordinaires et les sorciers. Son double est l'expression de sa joie et de son humeur. Il ne lui est donc pas possible de l'utiliser pour créer ou résoudre des situations ordinaires. Autant que je sache, le double est la conscience de notre état d'êtres lumineux. Il peut faire n'importe quoi, et pourtant il choisit d'être discret et gentil.
« J'ai eu tort de t'induire en erreur avec des mots empruntés. Mon maître n'était pas capable de produire les effets de Genaro. Pour mon maître malheureusement, comme pour toi du reste, certaines choses n'étaient que des histoires de pouvoir. »
J'étais forcé de défendre mon point de vue. Je lui dis que je parlais de façon hypothétique.
– Il n'y a pas de sens hypothétique quand tu parles du monde des hommes de connaissance, dit-il. Un homme de connaissance ne peut pas positivement avoir un effet nuisible sur ses semblables, que ce soit de façon hypothétique ou pas.
– Mais qu'est-ce qui se passe si un semblable complote contre sa sécurité et son bien-être ? Peut-il donc utiliser son double pour se protéger ?

Il fit claquer sa langue en signe de désaveu.
– Quelle violence incroyable il y a dans tes pensées ! dit-il. Personne ne peut porter atteinte à la sécurité et au bien-être d'un homme de connaissance. Il *voit* et par conséquent il peut prendre des mesures pour éviter une chose de la sorte. Genaro par exemple a pris des risques incalculables en venant te voir. Mais

il n’y a rien que tu puisses faire pour mettre en danger sa sécurité. S’il y a quelque chose, son don de *voir* le mettra en garde. Maintenant, si quelque chose en toi lui est essentiellement nuisible et si sa faculté de *voir* ne s’en aperçoit pas, c'est son destin, et ni Genaro ni personne ne peuvent l’éviter. Tu vois donc qu’un homme de connaissance a la maîtrise de soi, sans maîtriser quoi que ce soit.

Nous restâmes silencieux. Le soleil était sur le point d'atteindre le sommet des buissons hauts et touffus, sur le côté ouest de la maison. Il nous restait environ deux heures de jour.

– Pourquoi n’appellerais-tu pas Genaro ? dit don Juan d’un ton neutre.

Mon corps tressaillit. Ma réaction première fut de tout laisser tomber et de courir jusqu'à ma voiture. Don Juan éclata en un rire tonitruant. Je lui dis que je n’avais rien à me prouver à moi-même et que j’étais parfaitement à l’aise en bavardant avec lui. Don Juan ne pouvait pas s’arrêter de rire. A la fin il dit que c’était dommage que don Genaro ne fût pas là pour savourer cette situation formidable.

– Écoute, si tu n’as pas envie d’appeler Genaro, moi si, dit-il d'un ton décidé. J’aime sa compagnie.

J'avais dans le palais un goût acide très désagréable. Des gouttes de sueur coulaient de mon front et de ma moustache. Je voulais dire quelque chose mais, à la vérité, il n'y avait rien à dire.

Don Juan me jeta un long regard pénétrant.

– Vas-y, dit-il. Un guerrier est toujours prêt. Être un guerrier n’est pas simplement une question de désir. C'est plutôt une lutte sans fin qui se poursuit tout le long de notre vie. Personne n'est né guerrier, de même que personne n’est né doué de raison. C'est nous qui nous nous transformons en l’un ou l’autre.

« Ressaisis-toi. Je ne veux pas que Genaro te voie trembler ainsi. »

Il se leva et arpenta à grands pas le sol dégagé de la *ramada.* Je ne pouvais pas rester impassible. Ma nervosité était si intense que j’étais incapable d’écrire un mot, et je me levai d’un bond.

Don Juan me fit trépigner sur place, face à l'ouest Jadis il m’avait fait faire les mêmes mouvements à plusieurs occasions. L’idée était de puiser du « pouvoir » dans le crépuscule imminent, en levant les bras au ciel, avec les doigts tendus en éventail, et puis de les serrer avec force, au moment où les bras atteindraient le point moyen, entre l’horizon et le zénith.

L'exercice eut son effet et tout de suite après j'avais retrouvé le calme et le sang-froid. Toutefois je ne pouvais pas m'empêcher de m’interroger sur ce qui était arrivé à mon ancien « moi », qui n’aurait jamais pu se décontracter aussi complètement en effectuant ces mouvements simples et stupides.

Je voulais concentrer mon attention sur la démarche que don Juan allait sans aucun doute adopter

pour appeler don Genaro. Je prévoyais des actions extraordinaires. Don Juan, debout sur le bord de la *ramada,* face au sud-est, mit ses mains en porte-voix et s'écria :

– Genaro ! Viens ici.

Quelques instants après don Genaro émergeait du *chaparral.* Les deux hommes exultaient. Il se mirent pratiquement à danser devant moi.

Don Genaro me salua avec effusion et puis il s'assit sur une caisse de lait.

Quelque chose en moi n'allait plus du tout. J'étais calme, serein. Tout mon être était plongé dans un état incroyable d'indifférence et de réserve. C'était presque comme si je m'épiais moi-même à partir d'une cachette. De façon très nonchalante, je me mis à raconter à don Genaro que durant ma dernière visite j'avais failli mourir de peur et que jamais, au cours de mes expériences avec les plantes psychotropiques, je n'avais éprouvé un tel sentiment de chaos. Tous les deux louèrent mes commentaires comme s'ils avaient voulu être drôles. Je me mis à rire avec eux.

Manifestement, ils se rendaient bien compte de mon état de torpeur émotionnelle. Ils m'observèrent et me ménagèrent, comme si j'étais ivre.

Quelque chose en moi luttait désespérément pour renverser la situation et la rendre familière. Je voulais ressentir de l'inquiétude et de la peur.

Don Juan finit par me jeter de l'eau sur la figure et me pressa de m'asseoir et de prendre des notes. Il dit encore une fois que si je ne prenais pas de notes, j'en crèverais. Le simple geste d'écrire quelques mots me ramena à mon état d'esprit habituel. C'était comme si à nouveau quelque chose devenait aussi transparent que le cristal, quelque chose qui était auparavant opaque et engourdi.

L'apparition de ma personnalité habituelle signifia aussi l'apparition de mes frayeurs habituelles. De façon assez étonnante, j'étais moins effrayé d'avoir peur que de ne pas éprouver de la peur. La familiarité de mes vieilles habitudes, aussi déplaisantes fussent-elles, m'était un répit délicieux.

C’est alors que je réalisai pleinement que don Genaro venait d’émerger du *chaparral.* Mes mécanismes habituels commençaient à fonctionner. Je

commençai par refuser de penser ou de spéculer au sujet de l'événement. Je pris la détermination de ne rien lui demander. Cette fois-ci j’allais être un témoin silencieux.

– Genaro est revenu exclusivement pour toi, me dit don Juan.

Don Genaro était adossé au mur de la maison, à califourchon sur une caisse de lait inclinée. Il avait l’air de monter à cheval. Ses mains étaient posées devant lui, comme s’il tenait les rênes du cheval.

– C’est vrai, Carlitos, dit-il, en posant la caisse de lait par terre.

Il descendit de sa monture en passant la jambe droite par-dessus le cou imaginaire d'un cheval et puis il sauta à terre. Ses mouvements avaient été exécutés avec une telle perfection qu'il me donna l’impression incontestable qu’il était arrivé à cheval. Il vint auprès de moi et s’assit à ma gauche.

– Genaro est venu parce qu'il veut te parler de l'autre, dit don Juan.

Il fit un geste pour donner la parole à don Genaro. Celui-ci fit un salut. Il se tourna légèrement pour me faire face.

– Que voudrais-tu savoir, Carlitos ? demanda-t-il d'une voix de fausset.

– D’accord. Si vous voulez me parler du double, dites-moi tout alors, dis-je, en feignant l’indifférence.

Tous les deux secouèrent la tête et se regardèrent mutuellement.

– Genaro va te parler du rêveur et du rêvé, dit don Juan.

– Comme tu le sais, Carlitos, dit don Genaro du ton de l’orateur qui s’anime, le double commence dans le *rêve*

Il me lança un long regard et sourit. Ses yeux se

promenaient *de* mon visage à mon carnet et à mon crayon.

– Le double est un rêve, dit-il, en se grattant les bras.

Puis il se mit debout.

Il marcha jusqu'au bout de la *ramada* et fit quelques pas dans le *chaparral.* Il resta debout à côté d’un buisson, nous montrant son profil de trois quarts; apparemment il urinait. Après un moment je m'aper-

çus que quelque chose n'allait pas. Le rire de don Juan était le signe que don Genaro faisait à nouveau des pitreries. Don Genaro se tordait le corps de façon tellement comique que don Juan et moi nous nous roulions par terre de rire.

Don Genaro revint dans la *ramada* et se rassit. Son sourire irradiait une chaleur peu commune.

– Quand on ne peut pas, on ne peut pas, dit-il, en haussant les épaules.

Puis après une courte pause, il ajouta, en poussant un soupir :

– Oui, Carlitos, le double est un rêve.

– Vous voulez dire qu'il n'est pas réel ? demandai-je.

– Non. Je veux dire que c'est un rêve, rétorqua-t-il.

Don Juan intervint pour expliquer que don Genaro était en train de se référer à la première fois qu'on prenait conscience de notre état d'êtres lumineux.

– Chacun de nous est différent, c'est pourquoi les détails de nos combats sont différents, dit don Juan. Cependant nous devons tous franchir les mêmes étapes pour parvenir au double. Surtout les premières, qui sont confuses et incertaines.

Don Genaro en convint et fit un commentaire sur l'incertitude du sorcier dans cette étape.

– La première fois que ça m'est arrivé, je ne m'en suis pas rendu compte, expliqua-t-il. Un jour je me

trouvais dans les montagnes, pour y cueillir des plantes. J'étais allé dans un endroit qui était exploité par d'autres cueilleurs d'herbes. J'avais deux sacs de plantes, très gros. Je me disposais à rentrer chez moi, mais auparavant j'eus envie de me reposer un moment. Je me couchai sur un côté du sentier, à l'ombre d'un arbre, et je m'endormis. Puis j'entendis le bruit de gens qui descendaient la colline, et je me réveillai. Je me mis à courir très vite pour me dissimuler, et je me cachai derrière des buissons, près de l'autre côté du chemin, au bord duquel je m'étais endormi. Alors que je me trouvais caché là, j'eus l'impression agaçante d'avoir oublié quelque chose. Je jetai un coup d'œil pour voir si j'avais mes deux sacs de plantes. Je ne les avais pas. Je jetai un regard de l'autre côté du chemin, sur l'endroit où je m'étais endormi, et je faillis perdre mes pantalons de trouille. J'étais encore là, endormi ! C'était moi ! Je touchai mon corps. C'était bien moi ! Entre-temps, les gens qui descendaient la colline se trouvaient déjà à côté du moi qui dormait, tandis que le moi qui était complètement réveillé observait la scène de l'endroit où il était caché. Sacré nom de Dieu ! Ces fils de putain allaient me trouver là et allaient prendre mes sacs. Mais ils poursuivirent leur route comme si je n'avais pas du tout été là.

« Ma vision avait été si nette, que je devins comme fou. Je me mis à hurler et puis je me réveillai à nouveau. Sacré nom ! Ce n'était qu'un rêve. »

Don Genaro interrompit son récit et me regarda, comme s'il attendait une question ou un commentaire.

– Raconte-lui où tu t'es réveillé la deuxième fois, dit don Juan.

– Je me réveillai sur le bord du chemin, là où je m'étais endormi, dit don Genaro. Mais pendant un moment je fus incapable de savoir qui j'étais réell ment. Je peux presque dire que j'étais encore en de me regarder me réveiller, puis quelque chose tira vers le bord du chemin, et je me retrouvai en de me frotter les yeux.

Il y eut une longue pause. Je ne savais que dire

– Et qu'est-ce que tu as fait ensuite ? demanda Juan.

Lorsque tous les deux s'esclaffèrent, je réalisai se moquait de moi. Il imitait mes questions.

Don Genaro continua son récit. Il dit que pendan un moment il resta abasourdi, puis il alla réviser chaque chose.

– L'endroit où je m'étais caché était exactement comme je l'avais vu, dit-il. Les gens qui étaient pa devant moi étaient là-bas, sur la route, un peu plu loin. Je le sais parce que je descendis la colline e courant après eux. C'étaient les mêmes gens que j'avais vus. Je les suivis jusqu'à ce qu'ils arrivass au village. Ils ont dû me prendre pour un fou. Je l demandai s'ils avaient vu mon ami, qui dormait s bord du chemin. Ils dirent qu'ils n'avaient rien vu.

– Tu vois, dit don Juan, nous éprouvons tous le mêmes doutes. Nous avons peur de devenir fous malheureusement pour nous, évidemment, nous sommes tous déjà fous.

– Tu es pourtant un tout petit peu plus fou que nous, me dit don Genaro, en clignant de l'œil. Et méfiant.

Ils me taquinèrent au sujet de ma méfiance. Pu don Genaro se remit à parler.

– Nous sommes tous des esprits bouchés, dit-il n'es pas le seul, Carlitos. Mon rêve m'a un peu é pendant deux jours, mais après, j'ai dû me remet travailler pour gagner ma vie, et j'ai dû m'occupe tellement de choses qu'à la vérité je n'ai pas eu d

temps pour me poser des questions sur le mystère de mes rêves. Donc j'ai tout oublié en moins de rien. Je te ressemblais beaucoup.

« Un jour pourtant, quelques mois plus tard, après une journée harassante, je tombai comme une souche en plein après-midi. Il venait de commencer à pleuvoir, et une fuite dans le toit me réveilla. Je sautai hors de mon lit et je montai sur le toit de la maison pour réparer la fuite, avant qu'elle ne devienne plus importante. Je me sentais si bien et si fort que je finis en une minute, sans même me mouiller. Je pensais que ma petite sieste m'avait fait beaucoup de bien. Lorsque j'eus terminé, je rentrai dans la maison, afin de manger un morceau, et là je m'aperçus que je ne pouvais rien avaler. Je croyais que j'étais malade. Je mâchai quelques racines et quelques feuilles et les enroulai autour du cou ; puis je regagnai le lit. Mais, lorsque je me retrouvai dans mon lit, je faillis perdre les pantalons de trouille. J'étais là, dans le lit,

endormi ! Je voulais me secouer et me réveiller, mais je savais que c'était une chose à ne pas faire. Je sortis donc de la maison en courant. J'étais pris de panique. J'errais sans but autour des collines. Je ne savais pas du tout où je voulais aller, et bien qu'ayant vécu là toute ma vie, je m'égarai. Je marchais sous la pluie et je ne la sentais même pas. C'était comme si j'avais été incapable de penser. Puis les éclairs et le tonnerre se firent si violents, que je me réveillai à nouveau. »

Il s'arrêta pendant un moment.

– Veux-tu savoir où est-ce que je me suis réveillé ? demanda-t-il.

– Certainement, dit don Juan.

– Je me réveillai dans les collines, sous la pluie, dit-il.

– Mais comment saviez-vous que vous étiez réveillé ? demandai-je.

– Mon corps le savait, répliqua-t-il,

– Voilà une question stupide, intervint don Juan. Tu sais toi-même qu'il y a dans le guerrier un je-ne-sais-quoi qui prend toujours conscience du moindre changement. C'est précisément le propre du comportement du guerrier que d'encourager et de maintenir cette prise de conscience. Le guerrier la nettoie, la fait briller et la laisse courir.

Il avait raison. J'étais forcé d'admettre que je savais que quelque chose en moi enregistrait et prenait conscience de tous mes actes. Et pourtant il, ne s'agissait pas de la conscience ordinaire de moi-même. C'était quelque chose d'autre, d'insaisissable. Je leur dis que don Genaro pourrait peut-être décrire cela mieux que moi.

– Tu le fais très bien toi-même, dit don Genaro. C'est une voix intérieure qui nous dit ce qu'est chaque chose. A ce moment-là, elle me dit que je m'étais réveillé une deuxième fois. Bien entendu, aussitôt réveillé je fus persuadé d'avoir *rêvé* Ce n'était pas évidemment un rêve ordinaire, mais ce n'était pas non plus tout à fait un *rêve.* Donc je tranchai pour quelque chose d'autre : que j'avais marché tout en étant endormi, par exemple. Je ne pouvais pas comprendre le phénomène autrement.

Don Genaro dit que son *benefactor* lui avait expliqué que ce qui s'était passé n'avait rien à voir avec le rêve et qu'il ne devait pas s'obstiner à l'interpréter comme une manifestation de somnambulisme.

– Qu'est-ce que c'était, d'après lui ? demandai-je.

Ils échangèrent un regard et pouffèrent de rire.

– Il me dit que c'était le croque-mitaine, répondit don Genaro, en imitant le ton d'un petit enfant.

Je leur expliquai que je voulais savoir si le *benefactor* de don Genaro expliquait les choses de la même façon qu'ils le faisaient.

– Bien sûr, dit don Juan.
– Mon *benefactor* expliquait que le rêve dans lequel on se voyait soi-même endormi était le temps du double, reprit don Genaro. Plutôt que de gaspiller mon pouvoir en étonnements et interrogations, il me conseillait de saisir l'occasion pour agir et, quand une autre opportunité se présenterait, je devrais être préparé.
« Ma chance suivante se présenta chez mon *benefactor.* J'étais en train de l'aider dans les travaux de la maison. Je m'étais couché par terre pour me reposer et, comme d'habitude, je m'endormis profondément. Sa maison était incontestablement un lieu de pouvoir pour moi et m'aidait. Soudain je fus réveillé par un grand bruit qui me tira de mon sommeil. La maison de mon *benefactor* était grande. C'était un homme riche, ayant beaucoup de gens qui travaillaient pour lui. Le bruit ressemblait à celui d'une pelle creusant les graviers. Je prêtai l'oreille et puis je me levai. Le bruit m'était très désagréable, mais je ne pouvais pas préciser pourquoi. Je me tâtais pour savoir si je devais aller voir ce qui se passait, lorsque je m'aperçus dormant sur le sol. Cette fois-ci je savais à quoi je m'attendais et ce que je devais faire, et je suivis le bruit. Je me rendis à la partie arrière de la maison. Il n'y avait personne. Le bruit paraissait venir de plus loin. Je continuai à le suivre. Je me déplaçai de plus en plus vite. J'aboutis à un endroit éloigné, où je fus témoin de choses incroyables. "
Il expliqua qu'au moment où ces événements avaient eu lieu, il se trouvait encore au début de son apprentissage et qu'il s'était très peu engagé dans le domaine du *rêve,* mais qu'il possédait déjà une facilité extraordinaire pour rêver qu'il s'observait lui-même.
– Où êtes-vous allé, don Genaro ? demandai-je.
– C'était bien la première fois que je me déplaçais

véritablement dans le *rêve,* dit-il. Je savais pourtant assez de choses là-dessus pour me comporter correctement. Je ne fixai mon regard sur rien et j'aboutis dans un ravin profond, où mon *benefactor* avait quelques plantes de pouvoir.
– Croyez-vous que ça marche mieux si l'on ne connaît que très peu de chose sur le *rêve ?*
– Non, s'exclama don Juan. Chacun de nous a un don pour quelque chose en particulier, Les *rêves* sont le fort de don Genaro.
– Qu'avez-vous vu dans le ravin, don Genaro ? demandai-je.
– J'ai vu mon *benefactor,* qui faisait des manœuvres dangereuses avec des gens. Je pensai que j'étais là pour l'aider, et je me cachai derrière des arbres. Cependant je n'aurais pas su comment l'aider. Mais je

n'étais pas bête et je me rendis compte que la scène se déroulait pour que je l'observe et non pour que j'agisse.

– Quand, où et comment vous vous êtes réveillé ?

– Je ne sais pas quand je me suis réveillé. Cela a dû être quelques heures après. Tout ce que je sais, c'est que je suivis mon *benefactor* et les autres, et lorsqu'ils furent presque arrivés chez mon *benefactor,* le bruit qu'ils faisaient, car ils discutaient, me réveilla. J'étais là même où je m'étais vu endormi.

« En me réveillant je réalisai que tout ce que j'avais vu et fait n'était pas un rêve. J'étais vraiment allé assez loin, guidé par le son.

– Est-ce que votre *benefactor* était conscient de tous vos agissements ?

– Certainement. Il avait fait le bruit avec la pelle pour m'aider à accomplir ma tâche. En rentrant dans la maison, il fit semblant de me gronder, parce que je m'étais endormi. Moi je savais qu'il m'avait *vu.* Plus

tard, après le départ de ses amis, il me dit qu'il avait aperçu ma lueur, cachée derrière les buissons.

Don Genaro dit que ces trois exemples l'avaient engagé dans la voie du *rêve,* et qu'il avait dû attendre quinze ans, qu'une autre chance se présentât.

– La quatrième fois ce fut une vision plus bizarre et plus complète, dit-il. Je me trouvais endormi au milieu d'un champ cultivé. Je me vis moi-même couché sur le côté et profondément endormi. Je savais que c'était un *rêve,* parce que chaque nuit je m'y préparais. D'ordinaire, à chaque fois que je rêvais que je me voyais endormi, je me retrouvais au même endroit où je m'étais endormi. Cette fois-ci je n'étais pas dans mon lit, et pourtant je savais que je m'y étais couché la nuit. Dans ce *rêve* il faisait jour. Donc je me mis à explorer les lieux. Je quittai l'endroit où j'étais couché, et je m'orientai. Je savais où j'étais. A la vérité je ne me trouvais pas trop loin de chez moi, peut-être à trois kilomètres environ. Je déambulais en regardant chaque détail. Je restai debout à l'ombre d'un grand arbre, un peu plus loin, et j'observai attentivement des champs de blé au bord d'une colline, de l'autre côté d'un terrain plat. C'est alors que quelque chose d'insolite me frappa ; indépendamment de la durée de mon regard, les détails de l'environnement restaient tels quels et ne s'évanouissaient pas. Je pris peur et je retournai en courant à l'endroit où je dormais. J'étais toujours là, comme avant. Je me mis à me guetter. Je ressentais un sentiment étrange d'indifférence à l'égard du corps que j'avais sous les yeux.

« Puis j'entendis le bruit de gens qui s'approchaient. Décidément j'avais toujours des gens autour de moi. Les devançant, je courus jusqu'à une petite colline, d'où je les observai attentivement. Il y avait dix personnes, qui venaient d'un champ vers le champ où j'étais. C'étaient tous de jeunes hommes. Je retournai

en courant à l'endroit où j'étais couché et alors je vécus un des moments les plus éprouvants de ma vie, lorsque je me trouvai face à moi-même, ronflant comme un cochon. Je savais que je devais me réveiller, mais je n'avais pas la moindre idée de quelle façon cela se ferait. Or si ces jeunes gens me trouvaient là, ils en seraient très bouleversés. Toutes ces impressions qui me passaient par la tête n'étaient pas des pensées à vrai dire. C'étaient plutôt des scènes qui se déroulaient devant moi. La sensation d'inquiétude, par exemple, était rendue par une scène où je me regardais, tout en ayant l'impression d'y être enfermé. J'appelle ça de l'inquiétude. Cela m'est arrivé plusieurs fois par la suite.

« Alors, comme je ne savais que faire, je restai là à me regarder, en m'attendant au pis. Un flot d'images passagères défila devant mes yeux. Je m'accrochai à l'une d'elles en particulier, celle de ma maison et de mon lit. L'image devint très nette. O combien je désirais retourner dans mon lit ! Alors quelque chose me secoua. C'était comme si on me cognait, et je me réveillai. J'étais dans mon lit ! Naturellement j'avais *rêvé.* Je bondis hors de mon lit et je courus jusqu'à l'endroit de mon *rêve.* C'était exactement comme je l'avais vu. Les jeunes gens étaient là, en train de travailler. Je les observai pendant longtemps. C'étaient bien ceux que j'avais vus.

« Je retournai au même endroit en fin de journée, lorsque tout le monde fut parti, et je restai à la même place où je m'étais vu endormi. Quelqu'un s'était couché là. Les herbes étaient écrasées. »

Don Juan et don Genaro m'observaient. Ils ressemblaient à deux animaux étranges. Je sentis un frisson le long de mon dos. J'étais sur le point de céder à la peur très rationnelle engendrée par l'idée qu'ils

n'étaient pas vraiment des hommes comme moi, mais don Genaro éclata de rire.

– A cette époque j'étais exactement comme toi, Carlitos, dit-il. Je voulais tout vérifier. J'étais aussi méfiant que toi.

Il fit une pause, leva le doigt et le pointa vers moi. Puis il se tourna vers don Juan.

– Étais-tu aussi méfiant que ce gars-là ? demanda-t-il.

– Impossible, dit don Juan. Celui-ci bat tous les records.

Don Genaro se tourna vers moi et fit un geste d'excuse.

– Je pense que j'avais tort, dit-il. Je n'étais pas aussi méfiant que toi.

Ils se mirent à rire tout bas, comme s'ils ne voulaient pas faire de bruit. Le corps de don Juan était

agité d'un rire sourd.
– Cette place est pour toi un lieu de pouvoir, murmura don Genaro. Là où tu es assis, tu t'es usé les doigts à écrire. Est-ce que tu n'y as jamais fait de *rêve* profond ?
– Non. Il n'en a pas fait, dit don Juan à voix basse. Mais il a fait une écriture profonde.
Ils se tordirent de rire. On avait l'impression qu'ils ne voulaient pas rire fort. Leurs corps tremblaient. Leur rire bas était saccadé, de façon rythmée.
Don Genaro se dressa et se glissa près de moi. Il me donna des petites tapes répétées sur l'épaule en disant que j'étais un gredin, puis il me tira par le bras gauche vers lui avec force. Je perdis l'équilibre et je tombai en avant. Je faillis me cogner le visage contre le sol dur. De façon automatique j'allongeai mon bras droit et j'amortis la chute. L'un d'eux me fit baisser la tête, en faisant pression sur mon cou. Je ne savais pas lequel des deux c'était. La main qui me tenait semblait être

celle de don Genaro. Pendant un moment, je me sentis pris de panique. J'eus l'impression de m'évanouir, ce qui peut-être arriva. La pression qui s'exerçait sur mon ventre fut si forte, que je vomis. Ma première perception distincte qui s'ensuivit fut qu'on m'aidait à me relever. Don Genaro était accroupi devant moi. Je me retournai pour chercher don Juan. Il n'était nulle part. Don Genaro avait un sourire flamboyant. Ses yeux brillaient très fort. Ils fixaient les miens. Je lui demandai ce qu'il m'avait fait, et il dit que j'étais en morceaux. Il avait un ton de reproche et paraissait ennuyé ou mécontent de moi. Il répéta plusieurs fois que j'étais en morceaux et que je devais me reconstituer. Il essayait de feindre un ton sévère, mais au milieu de sa harangue il éclata de rire. Il me disait que c'était vraiment terrible que je sois éparpillé tout autour et qu'il devrait utiliser un balai pour réunir tous mes morceaux en un tas. Puis il ajouta que je pourrais remettre les morceaux aux mauvais endroits et en finir avec mon pénis à la place du pouce. C'est à ce moment-là qu'il craqua. Je voulais rire et je ressentis une sensation complètement inhabituelle. Mon corps se détachait ! C'était comme si j'avais été un jouet mécanique qui se désintégrait purement et simplement. Je n'avais de sensations physiques d'aucune sorte, et je n'éprouvais ni peur ni

inquiétude. Le fait de me désintégrer était plutôt un spectacle auquel j'assistais en observateur, bien que je ne perçusse rien du tout d'un point de vue sensoriel.

Puis je pris conscience que don Genaro était en train de manipuler mon corps. Alors je ressentis une sensation physique, une vibration si intense qu'elle me fit perdre de vue tout ce qui m'entourait.

De nouveau je sentis qu'on m'aidait à me lever. De nouveau je vis don Genaro accroupi devant moi. Il me leva par les aisselles et m'aida à faire quelques pas. Je

ne pouvais me représenter où j'étais. J'avais l'impression d'être dans un rêve et cependant j'avais absolument le sens de la séquence temporelle. J'étais parfaitement conscient que j'avais été, il y avait un instant, avec don Genaro et don Juan, dans la *ramada* de la maison de don Juan.

Don Genaro marchait avec moi, me soutenant sous mon aisselle gauche. La scène à laquelle j'assistais changeait constamment. Il ne m'était pourtant pas possible de déterminer la nature de ce que j'observais. Ce qui se trouvait devant moi était plutôt de l'ordre du sentiment ou de l'état d'âme, et le centre à partir duquel tous ces changements irradiaient était situé incontestablement dans mon ventre. Ce rapport m'était apparu non comme une pensée ou comme une prise de conscience, mais comme une sensation physique, qui s'établissait soudain et devenait prédominante. Les variations de mon entourage provenaient de mon ventre. J'étais en train de créer un monde, une suite infinie de sensations et d'images. Tout ce que je connaissais était là. Ceci était déjà en soi ni pensée ni jugement conscient, mais sentiment.

J'essayais de me concentrer sur tout cela pendant un moment, à cause de mon habitude presque insurmontable de tout juger, puis mes calculs cessèrent d'un coup et quelque chose sans nom m'enveloppa, des sentiments et des images de toutes sortes.

Un moment donné, quelque chose en moi reprit le classement des phénomènes, et je remarquai qu'il y avait une image qui se répétait : c'était celle de don Juan et de don Genaro essayant de m'atteindre. L'image était fugitive ; elle passa devant moi en vitesse. C'était comme si je les regardais de la fenêtre d'un véhicule qui aurait roulé très vite. Ils avaient l'air de vouloir m'attraper lorsque je passais devant eux. L'image devenait plus nette et durait plus long-

temps, lorsqu'elle se reproduisait. Un moment je pris conscience que j'étais délibérément en train de la détacher d'une multitude d'autres images. Je faisais un tri afin de parvenir à cette scène particulière. A la fin j'étais capable de la maintenir, en pensant simple ment à elle. Une fois que j'avais commencé à penser, mes opérations ordinaires prirent la relève. Elles n'étaient pas aussi définies que dans mes activités courantes, mais suffisamment claires pour que mon esprit réalisât que la scène ou le sentiment que j'avais isolé était que don Juan et don Genaro, dans la *ramada* de la maison de don Juan, me soulevaient par les aisselles. Je voulais continuer à me laisser emporter par d'autres images et sentiments, mais j'en fus empêché. Je luttai pendant un moment. Je me sentais souple et heureux. Je savais que je les aimais tous les deux et je savais aussi qu'ils ne me faisaient pas peur. Je voulais plaisanter avec eux ; je ne savais pas comment, et je continuai à rire et à leur taper sur l'épaule. l'eus une autre prise de conscience particulière. J'étais certain de *rêver.* Dès que je fixais mon regard sur quelque chose, ça devenait immédiatement trouble.

Don Juan et don Genaro me parlaient. Je ne pouvais pas les suivre ni distinguer lequel des deux parlait. Don Juan tourna mon corps dans l'autre sens et montra du doigt une masse, qui était sur le sol. Don Genaro m'y traîna plus près et me fit tourner autour d'elle. C'était un homme couché par terre. Il était étendu sur le ventre, le visage

tourné vers la droite. Ils continuèrent à me signaler l'homme, tout en parlant. Je ne pouvais pas du tout fixer mon regard sur lui, mais à la fin j'éprouvai un sentiment de sobriété et de sérénité, et je regardai l'homme. J'eus un lent réveil en réalisant que l'homme qui était couché par terre, c'était moi. Cette constatation ne suscita en moi ni

terreur ni malaise. Je l'acceptai simplement, sans émotion. Je n'étais alors ni tout à fait endormi ni tout à fait éveillé et lucide. Je devins encore plus conscient de don Juan et don Genaro et je pus les discerner l'un de l'autre, lorsqu'ils me parlaient. Don Juan dit qu'il nous fallait aller dans le lieu circulaire de pouvoir, dans le *chaparral.* A peine avait-il dit cela, que l'image de l'endroit surgit dans mon esprit. Je vis les masses sombres des buissons qui l'entouraient. Je me tournai vers ma droite : don Juan et don Genaro étaient là aussi. J'eus un choc et je sentis qu'ils me faisaient peur. C'était peut-être parce qu'ils avaient l'air de deux ombres menaçantes. Ils vinrent plus près de moi. Mes craintes s'évanouirent en voyant leurs visages. Je les aimais à nouveau. C'était comme si j'étais ivre, sans prise directe sur les choses. Ils me saisirent par les épaules et me secouèrent à l'unisson. Ils me donnèrent l'ordre de me réveiller. Je pouvais entendre leurs voix, clairement et distinctement. Je vécus alors un moment unique. le tenais deux images dans ma tête, deux rêves. Je sentais que quelque chose en moi était profondément endormi et commençait à se réveiller, et je me retrouvai couché sur le sol de la *ramada,* avec don Juan et don Genaro qui me secouaient. Mais je me trouvais aussi sur le lieu de pouvoir, et don Juan et don Genaro me secouaient encore. Il y avait un instant crucial où je n'étais nulle part en particulier, mais plutôt aux deux endroits simultanément, comme un observateur contemplant deux scènes à la fois. J'éprouvai la sensation incroyable qu'à cet instant précis, j'aurais pu basculer aussi bien d'un côté que de l'autre. Tout ce qui me restait à faire, à ce moment-là, c'était changer de perspective et, au lieu d'observer chaque scène de l'extérieur, je devais les sentir de façon subjective,

Une très grande chaleur entourait la maison de do Juan. Je préférai cette scène-là.

Puis je ressentis un choc effrayant, si éprouvant q toute ma conscience ordinaire revint à moi sur-le-cha Don Juan et don Genaro déversaient sur moi des se d'eau. j'étais dans la *ramada* de la maison de don Ju

Quelques heures plus tard, nous nous trouvions a dans la cuisine. Don Juan avait insisté pour que je m comportasse comme si rien n'avait eu lieu. Il me don la nourriture et me dit que je devais manger beaucou compenser la douche.

Il était neuf heures du soir passées quand je regar montre, après m'être assis pour manger. Mon expéri avait duré plusieurs heures. Toutefois, du point de vu ma mémoire, j'avais l'impression que je m'étais simp endormi très peu de temps.

Même après avoir récupéré mes esprits, je me se engourdi. Je ne retrouvai ma lucidité habituelle que l je commençai à transcrire dans mon carnet. Je fus s de m'apercevoir que le simple fait de prendre des no pouvait m'apporter le calme instantanément. Comme de nouveau moi-même, un tumulte de pensées ratio me vint immédiatement à l'esprit, qui se proposaient d'expliquer le phénomène que j'avais vécu. Je sus su champ que don Genaro m'avait hypnotisé, au mome même où il m'avait relevé, mais je ne fis pas d'effort déterminer comment il l'avait fait.

Lorsque je leur fis part de mes pensées, ils pouffè rire. Don Genaro examina mon crayon et dit que le c était la clé pour remonter ma mécanique. Je me sen d'agressivité. J'étais fatigué et irritable. J'étais pratiq en train de hurler, tandis que leurs corps se tordaien rire.

Don Juan dit qu'il était permis de manquer le train, mais pas avec une marge pareille, et que don Genaro était venu exclusivement pour m'aider ' et pour me montrer le mystère du rêveur et du rêvé.

Mon irritation atteignit son comble. Don Juan montra don Genaro d'un

mouvement de tête. Tous les deux se levèrent et me firent faire le tour de la maison. Alors don Genaro exhiba son large répertoire de grognements et de cris d'animaux. Il me demanda d'en choisir un et il m'apprit à le reproduire.

Après des heures de pratique, je parvins à un point où je pouvais l'imiter très bien. Le résultat final fut que mes essais maladroits les avaient tellement amusés, qu'ils en avaient ri jusqu'aux larmes ; quant à moi, j'avais soulagé ma tension en reproduisant le cri retentissant d'un animal. Je leur dis qu'il y avait dans mon imitation quelque chose de terrifiant. La relaxation de mon corps était sans pareille. Don Juan dit que si je perfectionnais ce cri, je pourrais le transformer en une affaire de pouvoir, ou l'utiliser simplement pour soulager ma tension, à chaque fois qu'il en serait nécessaire. Il me suggéra d'aller me coucher. Mais j'avais peur de m'endormir. Je restai assis près du feu de la cuisine avec eux pendant un certain temps, puis, sans m'en apercevoir, je sombrai dans un sommeil profond.

Je me réveillai à l'aube. Don Genaro dormait à côté de la porte. De toute évidence, il se réveilla en même temps que moi. Ils m'avaient couvert et ils avaient plié ma veste en guise d'oreiller. Je me sentais très calme et reposé. Je commentai à don Genaro que la nuit précédente, je m'étais senti épuisé. Il me répondit que lui aussi. Il le dit dans un murmure, comme s'il me faisait une confidence, et ajouta que don Juan l'était encore davantage parce qu'il était plus vieux.

– Toi et moi nous sommes jeunes, me dit-il avec

une lueur dans les yeux. Mais lui il est vieux. Il doit être maintenant près des trois cents ans.

Je me redressai brusquement. Don Genaro se cacha le visage sous la couverture et hurla de rire. C'est à ce moment-là que don Juan entra dans la chambre.

J'avais un sentiment de plénitude et de paix. Pour une fois rien n'avait vraiment de l'importance. Je me sentais si bien que je voulais fondre en larmes.

Don Juan dit que la nuit précédente, j'avais commencé à prendre conscience de ma luminosité. Il m'exhorta à ne pas m'abandonner à ce sentiment de bien-être que j'éprouvais, parce qu'il se transforme-

rait en suffisance.

– Je ne veux rien expliquer maintenant, lui dis-je. Je me fiche de ce que don Genaro m'a fait la nuit dernière.

– Je ne t'ai rien fait, protesta don Genaro. Regarde, c'est moi, Genaro ! Ton Genaro ! Touche-moi !

Je tombai dans ses bras et tous les deux nous éclatâmes de rire comme deux gamins.

Il me demanda si je ne trouvais pas étrange que je pusse l'embrasser, alors que la dernière fois que je l'avais vu, j'avais été incapable de le toucher. Je lui affirmai que ces événements n'avaient plus d'importance pour moi.

Don Juan commenta que je me complaisais dans ma largesse d'esprit et ma bonté.

– Méfie-toi, dit-il. Un guerrier n'abandonne jamais sa vigilance. Si tu continues à te sentir si heureux, tu vas épuiser le peu de pouvoir qu'il te reste.

– Que devrais-je faire ? demandai-je.

– Rester toi-même, dit-il. Doute de tout. Sois méfiant.

– Mais je n'aime pas être comme ça, don Juan.

– Ce n'est pas une question d'aimer ou de ne pas

aimer. Qu'importe le bouclier dont tu peux te servir ? Un guerrier doit utiliser tout ce qui lui tombe sous la main pour refermer sa brèche mortelle, quand elle est ouverte. Donc que tu n'aimes pas vraiment te méfier ou poser des questions, ça n'a pas d'importance. C'est ça ton bouclier à présent.

« Écris, écris, sinon tu crèveras. Crever de joie c'est une façon minable de mourir.

– Comment faut-il qu'un guerrier meure ? demanda don Genaro, en imitant ma voix.

Je fis un bond et tous les deux se tordirent de rire.

– Un guerrier meurt de la façon la plus dure, reprit don Juan. Sa mort doit lutter pour le prendre. Un guerrier ne s'y abandonne pas.

Les yeux de don Genaro se dilatèrent de façon extraordinaire, puis il battit des paupières.

– Ce que Genaro t'a montré la nuit dernière est extrêmement important, poursuivit don Juan, Tu ne peux pas t'en débarrasser en faisant du zèle. Hier tu m'as raconté que tu avais failli devenir fou avec l'idée du double. Regarde-toi donc maintenant. Tu t'en moques. Voilà l'ennui avec les gens qui deviennent fous, ils le deviennent de deux façons. Hier tu n'étais que questions, aujourd'hui tu n'es que soumission.

Je remarquai que j'avais trouvé toujours un point faible dans ce que je faisais, sans considération pour la façon dont je le faisais.

– Ce n'est pas vrai, s'exclama-t-il. Il n'y a pas d'accroc dans le comportement du guerrier. Suis-le, et personne ne pourra critiquer tes actes. Prends comme exemple ce qui s'est passé hier. Un guerrier aurait

commencé par poser des questions, sans peur ni méfiance ; puis il aurait laissé Genaro montrer le mystère du rêveur et du rêvé, sans le battre ni s'arroser lui-même. Aujourd'hui il aurait été digne du comportement du guerrier que de rassembler ce que

tu as appris, sans prétention ni zèle. Fais-le et personne ne trouvera d'accrocs sur ta route.

Au ton qu'il employait, je pensais que don Juan devait être extrêmement vexé de mes maladresses. Mais il me sourit et puis il ricana, comme si ses propres paroles l'avaient fait rire.

Je lui dis que j'étais simplement en train de me retenir et que je ne voulais pas les fatiguer avec mes questions. A la vérité, j'étais stupéfait par ce que don Genaro avait fait. J'étais convaincu, même si je ne m'en souciais plus, que don Genaro avait attendu dans les buissons, jusqu'à ce que don Juan l'appelât. Puis il avait misé sur ma frayeur et en avait profité pour m'assommer. Après avoir été retenu de force par terre, j'avais dû sans doute m'évanouir ; puis don Genaro avait dû m'hypnotiser.

Don Juan rétorqua que j'étais trop fort pour être réduit si facilement.

– Qu'est-ce qui s'est passé alors ? lui demandai-je.

– Genaro est venu te voir pour te dire quelque chose de très particulier, dit-il. Lorsqu'il est sorti des buissons, c'était Genaro le double. Il y a une autre façon d'en parler, qui rend les choses plus claires, mais je ne peux pas l'employer maintenant.

– Pourquoi pas, don Juan ?

– Parce que tu n'es pas encore prêt pour parler de la totalité de soi-même. Pour le moment, tout ce que je peux te dire, c'est que ce Genaro-ci n'est pas le double.

Il montra don Genaro d'un mouvement de tête. Don Genaro cligna des yeux plusieurs fois.

– Le Genaro de la nuit dernière était le double. Et, comme je te l'ai déjà dit, le double a un pouvoir inconcevable. Il t'a montré une voie extrêmement importante. Pour pouvoir le faire, il a dû te toucher. Le double t'a tapé simplement sur le cou, au même endroit où l'allié s'est promené sur toi, il y a des

années. Naturellement tu es parti comme un éclair- Naturellement aussi tu t'es laissé aller comme un fils de putain. Nous avons mis des heures pour te reconstituer. C'est ainsi que tu as gaspillé ton pouvoir, et lorsque le moment est arrivé pour que tu accomplisses une prouesse de guerrier, tu n'étais plus assez fluide.

– Qu'est-ce que c'est qu'une prouesse de guerrier, don Juan ?

– Je t'ai dit que Genaro était venu te montrer quelque chose, le mystère des êtres lumineux en tant que rêveurs. Tu voulais savoir ce que c'était que le double. Il a son origine dans les rêves. Mais après tu as demandé : « Qu'est-ce que c'est que le double ? » Et j'ai dit que le double était soi-même. C'est le moi qui rêve le double. Cela devrait être simple, si ce n'est qu'il n'y a rien de simple chez nous. Il se peut que les rêves ordinaires du moi soient simples, mais cela ne signifie pas que le moi le soit. Dès qu'il a appris à rêver le double, le moi parvient à ce carrefour mystérieux et, à un moment donné, on réalise que c'est le double qui rêve le moi.

J'avais transcrit tout ce qu'il disait. J'avais suivi avec attention tout ce qu'il disait, mais je n'étais pas capable de le comprendre.

Don Juan répéta ses propos.

– La leçon de la nuit dernière, comme je te l'ai dit, portait sur le rêveur et le rêvé, ou sur qui rêve qui.

– Je ne suis pas, dis-je.

Tous les deux éclatèrent de rire.

– La nuit dernière, reprit don Juan, tu as failli choisir de te réveiller dans le lieu de pouvoir.

– Que voulez-vous dire, don Juan ?

– C'est ça qui aurait été la prouesse. Si tu ne t'étais pas laissé aller de façon aussi stupide, tu aurais eu assez de pouvoir pour faire pencher la balance et, à coup sûr, tu aurais eu peur à en crever. Que ce soit par

malheur ou par bonheur, le fait est que tu n'as pas eu assez de pouvoir. A vrai dire, tu as gaspillé ton pouvoir en t'embrouillant de façon indigne, à tel point que tu as failli n'en avoir plus assez pour survivre.

« Donc, comme tu peux parfaitement comprendre, le fait que tu te sois laissé aller à tes petits caprices n'est pas seulement stupide et inutile, mais dangereux. Un guerrier qui se vide de cette façon ne peut pas vivre. Le corps n'est pas une chose indestructible. Tu aurais pu tomber gravement malade. Tu ne l'as pas fait parce que Genaro et moi nous avons neutralisé un peu tes imbécillités. »

Tout l'impact de ses paroles commençait à avoir prise sur moi.

– La nuit dernière Genaro t'a guidé à travers les complexités du double, continua don Juan. Il est le seul à pouvoir faire ça pour toi. Quand tu t'es vu toi-même couché par terre, ce n'était ni une vision ni une hallucination. Tu aurais pu t'en rendre compte parfaitement, si tu ne t'étais pas laissé aller ; tu aurais alors réalisé que tu n'es qu'un rêve et que ton double est en train de te rêver, de même que toi tu l'as rêvé la nuit dernière.

– Mais comment est-ce possible, don Juan ?

– Personne ne sait comment cela se passe. Ça se passe comme ça, c'est tout ce que l'on sait. Voilà notre mystère en tant qu'êtres lumineux. La nuit dernière tu as fait deux rêves, et tu aurais pu te réveiller dans l'un ou l'autre, mais tu n'avais pas assez de pouvoir pour comprendre cela.

Ils me regardèrent fixement pendant un moment.
– Je crois qu'il comprend, dit don Genaro.

Le secret des êtres lumineux

Don Genaro m'amusa pendant des heures en me donnant des instructions saugrenues concernant l'organisation de ma vie quotidienne. Don Juan dit que je devais être très attentif et prendre avec beaucoup de sérieux les recommandations de don Genaro, parce que, malgré leur drôlerie, ce n'étaient pas des blagues.

Vers midi don Genaro se leva et, sans mot dire, partit dans les buissons. J'allais me lever moi aussi mais don Juan, gentiment, me retint et, d'une voix solennelle, annonça que don Genaro allait encore me mettre à l'épreuve.

– Qu'est-ce qu'il manigance ? demandai-je. Que va-t-il me faire ?

Don Juan m'assura que je ne devais pas me faire de souci.

– Tu approches d'un carrefour, dit-il. Un carrefour inéluctable auquel tout guerrier parvient.

Je pensai qu'il se référait à ma mort. Il eut l'air de prévoir ma question et me fit signe de ne rien dire.

– Nous n'allons pas discuter cette question, dit-il. Il suffit de dire que le carrefour auquel je me réfère c'est l'explication des sorciers. Genaro croit que tu es prêt pour cela.

– Quand allez-vous m'en parler ?

[

– Je ne sais pas quand, Cela dépend de toi, puisque c'est à toi qu'elle s'adresse. C'est toi qui en décideras.

– Pourquoi ne pas le faire tout de suite ?

– Décider ne signifie pas choisir n'importe quel moment, dit-il. Décider signifie que tu as mis en ordre ton esprit de façon impeccable et que tu fais de ton mieux pour mériter la connaissance et le pouvoir.

« Aujourd'hui pourtant, il te faudra résoudre une petite devinette pour Genaro. Il nous a devancés et nous attend quelque part dans le *chaparral.* Personne ne connaît l'endroit où il se trouve, ni le temps exact qu'il faut pour y arriver. Si tu es capable de déterminer le moment précis où il faudra quitter la maison, tu seras également capable de te guider toi-même jusqu'à l'endroit où il se trouve. »

Je dis à don Juan que je ne pouvais pas imaginer qu'on pût être capable de résoudre cette énigme.

– Comment est-ce que le fait de quitter la maison à un moment précis peut me guider jusqu'à l'endroit où se trouve don Genaro ? demandai-je.

' Don Juan sourit et se mit à fredonner une chanson. Il paraissait se réjouir de mon agitation.

– Voilà le problème que Genaro t'a préparé, dit-il. Si tu as assez de pouvoir personnel, tu décideras avec une précision absolue, le moment voulu pour quitter la maison. J'ignore pourquoi le fait de partir à un moment précis peut te guider. Cependant, si tu as assez de pouvoir personnel, toi-même tu certifieras que c'est bien vrai.

– Mais de quelle façon vais-je être guidé ?

– Personne n'en sait rien non plus.

– Je crois que don Genaro se paie ma tête.

– Alors il vaut mieux que tu y prennes garde. Si Genaro se paye ta tête, il est capable de te l'arracher, dit-il.

Don Juan goûta sa plaisanterie. Je ne pouvais pas

l'accompagner dans son rire. J'avais bien trop peur du danger propre aux manigances de don Genaro.

– Pouvez-vous me donner quelques indices ? lui demandai-je.

– Il n'y a pas d'indices, dit don Juan d'un ton cassant.

– Pourquoi est-ce que don Genaro veut que je fasse ça ?

– Il veut te mettre à l'épreuve, répondit-il. Disons qu'il est très important pour lui de savoir si oui ou non tu peux recevoir l'explication des sorciers. Si tu résous l'énigme, ce sera la preuve que tu as emmagasiné suffisamment de pouvoir personnel et que tu es prêt. Mais si tu loupes ton affaire, c'est que tu n'as pas assez de pouvoir personnel et, dans ce cas, l'explication des sorciers n'aura pas de sens pour toi. Mon opinion est que je devrais te dire tout à ce sujet, sans me soucier si tu comprends ou non ; voilà le fond de ma pensée. Genaro est un guerrier plus conservateur ; il veut que les choses se fassent selon leur ordre et il ne cédera pas tant qu'il estimera que tu n'es pas prêt,

– Pourquoi ce ne serait pas vous qui me donneriez l'explication des sorciers ?

– Parce que c'est Genaro qui doit t'aider.

– Pourquoi donc, don Juan ?

– Genaro ne veut pas que je te dise pourquoi, dit-il. Pas encore.

– Est-ce qu'il serait dangereux pour moi de connaître l'explication des sorciers ? demandai-je.

– Je ne le pense pas.

– S'il vous plaît, don Juan, racontez-moi donc !

– Tu plaisantes, dit-il. Genaro a des idées précises sur cette question, et nous devons les accepter et les respecter.

Il me fit taire d'un geste péremptoire.

Après une pause longue et énervante, je hasardai une question :

– Comment puis-je résoudre cette énigme, don Juan ?

– Je t'avoue que je n'en sais rien, c'est pourquoi je ne peux pas te conseiller, dit-il. Genaro est plus compétent. Il a conçu l'énigme pour toi exclusivement. Puisqu'il le fait pour ton bien, il n'est en harmonie qu'avec toi ; par conséquent tu es le seul à pouvoir choisir le moment précis pour quitter la maison. Lui-même t'appellera et son appel te guidera jusqu'à lui.

– A quoi ressemblera son appel ?

– Je ne sais pas. Son appel s'adresse à toi et non à moi. Il entrera directement en contact avec ta *volonté*. Autrement dit, il faudra que tu te serves de ta *volonté* pour reconnaître l'appel.

« Genaro sent, au point où nous en sommes, qu'il doit s'assurer que tu as emmagasiné suffisammen pouvoir personnel pour que tu puisses transformer volonté en une unité agissante. »

La volonté était un autre concept que don Juan ava décrit d'une manière méticuleuse, sans toutefois le rendre explicite. De ses explications j'avais conclu la « volonté » était une force qui émanait de la régi ombilicale, à travers une ouverture invisible en dessous du nombril et qu'il appelait la « brèche ». En principe la « volonté » n'était cultivée que par les sorciers. Elle leur apparaissait enveloppée de mystère et on prétendait qu'elle leur donnait la capacité d'accomplir des actions extraordinaires.

Je fis remarquer à don Juan qu'il me semblait improbable qu'une chose aussi vague pût devenir jamais une unité agissante dans ma vie.

– C'est là que tu te trompes, dit-il. La *volonté* se

développe chez un guerrier en dépit de toute opposition de la raison.

– Est-ce que don Genaro, comme sorcier, peut savoir si oui ou non je suis prêt sans me mettre pour autant à l'épreuve ? demandai-je.

– Il le peut certainement, dit-il. Mais cette connaissance ne peut être d'aucune valeur ni avoir de conséquence, car elle n'a rien à voir avec toi. Tu es celui qui apprend ; c'est toi donc qui dois revendiquer la connaissance en tant que pouvoir, et non Genaro. Genaro n'est pas concerné ni par la connaissance qu'il peut en avoir ni par celle que tu peux en avoir. C'est à toi de découvrir si oui ou non ta *volonté* fonctionne. C'est une question très difficile à résoudre. En dépit de ce que moi ou Genaro nous connaissons sur toi, il faut que tu te prouves à toi-même que tu es en situation de prétendre à la connaissance, en tant que pouvoir. En d'autres termes, il faut que tu sois toi-même convaincu de pouvoir exercer ta *volonté.* Si tu n'en es pas capable, il faut alors que tu en sois convaincu aujourd'hui même. Car, si tu ne peux pas accomplir cette tâche, la conclusion de don Genaro sera que, malgré ce qu'il pourrait *voir* à ton sujet, tu n'es pas encore prêt.

Je ressentais une inquiétude extraordinaire.

– Est-ce que tout cela est nécessaire ? demandai-je.

– C'est Genaro qui l'exige, et tu dois lui obéir, dit-il d'un ton ferme mais amical.

– Qu'est-ce que don Genaro a à voir avec moi ?

– Peut-être le découvriras-tu aujourd'hui, dit-il en souriant.

Je discutai avec don Juan pour qu'il me tirât de cette situation intolérable et qu'il m'expliquât toute cette mystérieuse conversation. Il rit, me tapota la poitrine et fit une plaisanterie sur un haltérophile mexicain, qui avait des muscles pectoraux énormes,

mais qui ne pouvait pas faire de travaux physiques durs, parce qu'il avait le dos faible.

– Regarde ces muscles, dit-il. Ils ne devraient pas être là simplement pour être regardés.

– Mes muscles n'ont rien à voir avec tout ce que vous venez de dire, lui dis-je avec agressivité.

– Détrompe-toi, répliqua-t-il. Le corps doit être perfection, avant que la *volonté* ne devienne unité agissante.

Don Juan avait encore une fois dévié l'orientation de mon interrogatoire. Je me sentais inquiet et frustr

Je me levai et me rendis dans la cuisine, pour boire un peu d'eau. Don Juan me suivit et me suggéra de m'exercer à pousser le cri d'animal que don Genaro m'avait appris. Nous fîmes quelques pas jusqu'à un côté de la maison ; je m'assis sur un tas de bois et je me consacrai à reproduire le son. Don Juan fit quelques corrections et me donna quelques conseils au sujet de ma respiration ; le résultat final fut que je réussis à me relaxer totalement.

Nous regagnâmes la *ramada* et nous nous assîme nouveau. Je lui dis que parfois je m'impatientais ave moi-même, parce que j'étais très désemparé.

– Il n'y a pas de mal à se sentir désemparé, dit-il. Cela arrive à tout le monde. Rappelle-toi que nous avons vécu une éternité comme des enfants désemp rés. Je t'ai déjà dit que tu te trouves maintenant comme un enfant qui ne peut ni sortir de son bercea par ses propres moyens, ni encore moins agir à sa guise. Genaro te tire de ton berceau, disons qu'il te prend dans ses bras. Mais un enfant veut agir, et comme il ne peut pas, il se plaint. Il n'y a rien de mal ça, mais de là à se.complaire dans les protestations les plaintes, il y a un abîme.

Il me demanda de rester décontracté ; il me suggé

de lui poser des questions pendant quelque temps, jusqu'à ce que je fusse en meilleure forme.

Pendant un moment je demeurai dans l'embarras et je fus incapable de décider ce que j'allais lui demander.

Don Juan déroula une natte et me dit de m'asseoir dessus. Puis il remplit une grande gourde et la mit dans un filet. Il avait l'air de se préparer pour un voyage. Il se rassit et, d'un mouvement de sourcils, il m'exhorta à commencer mes questions.

Je lui demandai de me parler davantage du papillon.

Il me lança un regard long et pénétrant et eut un rire étouffé,

– C'était un allié, dit-il. Tu le sais bien.

– Mais qu'est-ce que c'est vraiment qu'un allié, don Juan ?

– Il n'y a pas moyen de dire ce qu'est exactement un allié, de même qu'il n'y a pas moyen de dire ce qu'est exactement un arbre.

– Un arbre est un organisme vivant, dis-je.

– Cela ne me dit pas grand-chose, dit-il. Je peux dire aussi qu'un allié est une force, une tension. Je te l'ai déjà dit, mais cela n'exprime pas bien ce qu'est un allié.

« De même que pour l'arbre, la seule façon de savoir ce qu'est un allié, c'est d'en avoir l'expérience. Pendant des années, j'ai lutté pour te préparer à cette occasion mémorable qu'est la rencontre avec l'allié. Peut-être tu ne t'en rends pas compte, mais il t'a fallu des années de préparation pour rencontrer l'arbre. Rencontrer l'allié n'est pas différent. Un maître doit familiariser son disciple avec l'allié petit à petit, peu à peu. Dans le courant de toutes ces années, tu as emmagasiné beaucoup de connaissance à son sujet, et maintenant tu es capable de rassembler toute cette connaissance pour faire l'expérience de l'allié, de même que tu as fait celle de l'arbre.

– Je ne me rends pas du tout compte que je fais cela, don Juan.

– Ta raison n'en est pas consciente parce qu'elle ne peut pas, pour commencer, accepter la possibilité de l'allié. Heureusement ce n'est pas la raison qui construit l'allié. C'est le corps. Tu as perçu l'allié à plusieurs degrés et en plusieurs occasions. Chacune de ces perceptions était conservée dans ton corps. La somme de tous ces éléments constitue l'allié. Je ne connais pas d'autre façon de te le décrire.

Je dis qu'il m'était impossible de concevoir mon corps comme pouvant agir indépendamment, comme une entité séparée de la raison.

– Il n'est pas séparé de la raison, mais c'est nous qui l'avons fait ainsi, dit-il. Notre raison est mesquine et elle est toujours brouillée avec le corps. Ce n'est qu'une façon de parler, évidemment, mais la victoire d'un homme de connaissance est de les avoir réunis tous les deux. Puisque tu n'es pas un homme de connaissance, ton corps fait des choses que ta raison ne peut pas comprendre. L'allié en est une. Cette nuit où tu as vu l'allié, là-bas, tu n'étais pas fou et tu ne rêvais pas.

Je le questionnai sur cette idée terrifiante que lui et don Genaro m'avaient inculquée, à savoir que l'allié était une entité qui m'attendait au bord d'une petite vallée, dans les montagnes du nord du Mexique. Ils m'avaient dit que tôt ou tard je devrais me rendre au rendez-vous avec mon allié et le combattre.

– Ce ne sont que des façons de parler sur des mystères pour lesquels les mots manquent, dit-il. Genaro et moi nous avons dit qu'au bord de cette plaine l'allié t'attendait. L'affirmation était vraie, mais il ne faut pas lui prêter la signification que tu lui

donnes. L'allié t'attend, cela est certain, mais il n'est pas au bord d'une quelconque plaine. Il est juste là, ou là-bas, ou ailleurs. L'allié t'attend, de même que la mort t'attend, partout et nulle part.

– Pourquoi est-ce que l'allié m'attend ?

– Pour la même raison que la mort t'attend, dit-il. Parce que tu es né. Il n'est pas encore possible d'expliquer ce que l'on entend par là. Tu dois d'abord avoir l'expérience de l'allié. Tu dois le percevoir dans toute sa force, puis l'explication des sorciers pourra t'éclairer là-dessus. Jusque-là tu as eu suffisamment de pouvoir pour élucider au moins une chose, à savoir que l'allié est un papillon.

« Il y a des années, toi et moi nous sommes allés dans les montagnes, et tu as été aux prises avec quelque chose. Je n'avais pas alors le moyen de te dire ce qui était en train de se passer ; tu avais vu une ombre étrange qui voletait à droite et à gauche devant le feu. Tu m'avais dit toi-même que ça ressemblait à un papillon ; tu avais beau ne pas savoir de quoi tu parlais, tu étais dans le vrai. L'ombre était un papillon. Puis à une autre occasion, quelque chose te rendit malade de trouille, après que tu te fus endormi, encore une fois, auprès du feu. Je t'avais mis en garde contre le danger de t'endormir, mais tu avais négligé mes conseils ; cet oubli te livra à la merci de l'allié ; et le papillon se promena sur ton cou. Cela reste pour moi un mystère que tu aies survécu à cela. Tu ne le savais pas à ce moment-là, mais je t'ai cru mort. Ta bêtise aurait pu te coûter très cher.

« Par la suite, chaque fois que nous sommes allés dans les montagnes, ou dans le désert, même si tu ne t'en es pas aperçu, le papillon nous a toujours suivis. En somme nous pouvons dire que ton allié c'est un papillon. Mais je ne veux pas dire par là qu'il soit un papillon véritable, de la façon dont nous l'entendons.

Si j'appelle l'allié papillon, ce n'est encore qu'une façon de parler, une façon de rendre intelligible toute cette immensité qui nous entoure.

– Pour vous aussi l'allié est un papillon ?

– Non. Chacun comprend l'allié à sa façon, dit-il.

Je signalai que nous étions revenus à notre point de départ, et que je ne savais toujours pas ce qu'était vraiment un allié.

– Il ne faut pas être déconcerté, dit-il. La confusion est un état d'esprit dans lequel on entre, mais dont on peut aussi sortir. Au point où nous en sommes, il n'y a pas moyen de tirer au clair quoi que ce soit. Peut-être tout à l'heure serons-nous en mesure de considérer ces

questions dans le détail; cela dépend de toi, ou plutôt de ton pouvoir personnel.

Il refusa de dire un mot de plus. Je fus totalement bouleversé à l'idée que j'allais échouer dans l'épreuve. Don Juan m'emmena jusqu'à l'arrière de la maison et me fit asseoir sur une natte, au bord d'un canal d'irrigation. L'eau coulait si lentement qu'on aurait dit qu'elle stagnait. Il m'ordonna de rester assis en silence, d'interrompre mon dialogue intérieur et de contempler l'eau. Il dit que quelques années auparavant, il avait découvert que j'avais une certaine affinité avec les éléments aquatiques, et ce sentiment convenait tout à fait aux efforts dans lesquels j'étais engagé. Je notai que je n'étais pas particulièrement entiché de liquides, mais que je ne les détestais pas non plus. Il dit que c'était précisément pour cette raison que l'eau m'était bénéfique, parce qu'elle m'était indifférente. Dans des conditions difficiles l'eau ne pourrait pas m'attraper, mais ne pourrait pas non plus me repousser.

Il s'assit un tout petit peu derrière moi, à ma droite, et m'exhorta à partir et à ne pas avoir peur, car il était là pour m'aider, si j'en avais besoin.

J’eus un moment de frayeur. Je le regardais, m’attendant à des instructions supplémentaires. Il tourna de force ma tête vers l’eau et m'ordonna d'agir. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il voulait que je fisse, alors je me décontractai simplement. En contemplant l’eau, je remarquai les roseaux sur le bord opposé. Inconsciemment je les regardai sans mettre au point l'image. Le lent courant les faisait frémir. L'eau avait la couleur de la terre du désert. J'observai que les ondulations autour des roseaux ressemblaient à des sillons ou à des fissures dans une surface lisse. Tout à coup, les roseaux devinrent énormes, l’eau était une surface ocre, lisse et plate et puis, quelques secondes après, je tombai profondément endormi ; ou peut-être entrai-je dans un état de perception qui m'était inconnu. La façon la plus fidèle de le décrire serait de dire que je m’endormis et que je fis un rêve extraordinaire.

Je sentais que j’aurais pu continuer dans le rêve indéfiniment, si je l’avais voulu, mais j’y mis fin délibérément, en m'engageant dans un dialogue conscient avec moi-même. J'ouvris les yeux. J’étais couché sur la natte. Don Juan était à quelques pas de moi. Mon rêve avait été tellement magnifique, que je commençai à le lui raconter. Il me fit signe de me taire. Avec une longue baguette il indiqua deux ombres allongées, que projetaient sur le sol des branches sèches du *chaparral* désertique. Le bout de sa baguette suivait le contour de l’une d’elles, comme s’il en faisait le dessin, puis il sauta sur l’autre et refit le même geste ; les ombres avaient environ trente centimètres de long et plus de deux centimètres de large ; elles étaient séparées l'une de l'autre par une distance de quinze centimètres environ. Le mouvement de la baguette brouilla mon regard et je me trouvai en train de regarder de biais quatre ombres allongées ; soudain les deux ombres du milieu se fondirent en une seule, ainsi une perception extraordinaire de profondeur. L'o ainsi formée avait une rondeur et un volume inexplica C'était presque comme un tube transparent, une barr ronde d'une substance inconnue. Je savais que mes louchaient, et pourtant ils semblaient être fixés sur un endroit dont l’image était claire comme du cristal. Je p bouger les yeux sans que l’image se dissipât.

Je continuai à observer, tout en restant sur mes gar ressentis une impulsion curieuse qui me poussait à pa à me plonger dans la scène. J’étais attiré par quelque chose, dans ce que j'observais; mais une partie de m fit surface et j’entrepris un dialogue semi-conscient ; presque instantanément je pris conscience de mon entourage, dans le monde de ma vie quotidienne.

Don Juan me surveillait. Il paraissait embarrassé. Je demandai s'il y avait quelque chose qui n’allait pas. Il répondit pas. Il m'aida à me redresser. Ce ne fut qu'à moment-là que je m'aperçus que j’étais couché sur le face au ciel, et que don Juan s’était penché sur mon v

Mon impulsion première fut de lui dire que j'avais vr vu les ombres sur le sol, alors que j’avais regardé le c mais il posa sa main sur mes lèvres. Nous restâmes a en silence pendant un certain temps. Je n'avais pas d pensées. Je ressentais une sensation de paix exquise puis, de façon tout à fait subite, je me sentis poussé d façon invincible à me lever et à entrer dans le *chaparr* recherche de don Genaro.

Je fis une tentative pour en parler à don Juan ; il ava menton et se tordit les lèvres, m’intimant silencieusem me taire. J'essayai de formuler cette situation d'une m rationnelle ; cependant

j'avais pris un tel plaisir à mon silence, que je ne voulus pas me tourmenter par des considérations logiques.

Après une courte pause, je ressentis à nouveau le besoin de marcher dans les buissons. Je suivis un sentier. Don Juan était derrière moi, sur mes talons, comme si j'étais le guide.

Nous marchâmes pendant une heure environ. Je réussis à faire disparaître mes pensées. Puis nous arrivâmes sur le versant d'une colline. Don Genaro était là, assis près du sommet d’un mur rocheux. Il me fit un accueil exubérant et dut crier ses mots ; il était à plus de quinze mètres du sol. Don Juan me dit de m'asseoir, puis il s’assit à mes

côtés.
Don Genaro expliqua que j'avais trouvé l'endroit où il m'avait attendu, parce qu'il m'avait guidé avec un son qu'il avait produit. Lorsqu'il me disait cela en vociférant, je me rendis compte en effet que j'avais entendu un son particulier, que j'avais pris pour un bourdonnement d'oreilles ; il m'avait semblé relever plutôt d'un problème interne, d'une condition physique, d'une sensation sonore si indéterminée qu'il échappait à l'évaluation et à l'interprétation conscientes.
Je croyais que Genaro avait un petit instrument dans la main gauche. De l'endroit où j'étais assis, je ne pouvais pas le distinguer de façon claire. On aurait dit une guimbarde, avec laquelle il produisait un son doux et mystérieux, qui était pratiquement indiscernable. Il continua à en jouer pendant un moment, comme s'il m'accordait du temps pour réaliser pleinement ce qu'il venait de dire. Puis il me montra sa main gauche. Il n'avait rien. Il ne tenait pas d'instrument. Il m'avait semblé qu'il jouait d'un instrument, à cause de la manière dont il avait mis sa main contre sa bouche ; à la vérité, c'étaient ses lèvres et le bord de sa

main gauche, entre le pouce et l'index, qui avaient produit le son.

Je me retournai vers don Juan pour lui expliquer que les mouvements de don Genaro m'avaient induit en erreur. Il fit un geste bref, et me dit de ne pas parler mais de concentrer toute mon attention sur ce que Genaro était en train de faire. Je me retournai pour regarder don Genaro, mais il n'était plus là. Je pensai qu'il devait être descendu de la paroi. J'attendis quelques instants qu'il émergeât de derrière les buissons. Le rocher sur lequel il s'était tenu avait une forme étrange ; c'était plutôt un énorme méplat à côté d'une paroi rocheuse plus grande. Je n'avais détourné mon regard de lui que quelques secondes. S'il avait grimpé, je l'aurais aperçu avant qu'il n'eût atteint le sommet de la paroi rocheuse, et s'il était descendu, il aurait été visible aussi de l'endroit où j'étais assis.

Je demandai à don Juan où donc s'était fourré don Genaro. Il répondit qu'il était toujours debout sur le méplat rocheux. Autant que je pusse en juger, il n'y avait personne, mais don Juan soutint maintes et maintes fois qu'il était toujours debout sur le rocher.

Il n'avait pas l'air de plaisanter. Ses yeux étaient fixes et farouches. Il dit d'un ton cassant que mes sens n'étaient pas la voie d'accès correcte pour estimer ce que don Genaro était en train de faire. Il me donna l'ordre d'interrompre mon dialogue intérieur. Je luttai pendant un moment, et je commençai à fermer les yeux. Don Juan bondit sur moi et me secoua par les épaules. Il chuchota que je devais maintenir mon regard sur le méplat rocheux.

J'éprouvai une sensation de somnolence et les mots de don Juan me semblèrent provenir de très loin. Automatiquement je regardai le méplat. Don Genaro était de nouveau là. Cela ne m'intéressait pas. Je remarquai de façon semi-consciente qu'il m'était très

difficile de respirer, mais avant que je pusse formuler cela en pensée, don Genaro, d'un bond, se trouva sur le sol. Cet acte également ne réussit pas à attirer mon intérêt. Il vint vers moi et m'aida à me relever, en me tenant par le bras ; don Juan me tenait par l'autre bras, Entre eux deux ils me soutenaient. Puis ce fut don Genaro qui m'aida, seul, à marcher. Il me chuchota à l'oreille quelque chose que je ne pus comprendre, et soudain je sentis qu'il me tirait par le corps d'une manière étrange : il m'avait saisi, si je puis dire, par la peau du ventre et m'avait soulevé jusqu'en haut du méplat ou d'un autre rocher. J'eus la certitude d'avoir été pendant un instant sur un rocher. J'aurais pu jurer que c'était le méplat ; cependant l'image était si fluide que je ne pouvais pas l'évaluer dans le détail. Puis je sentis que quelque chose en moi chancelait, et je tombai en arrière. J'eus un sentiment imprécis d'angoisse ou peut-être de malaise physique. Tout de suite après je sus que don Juan me parlait. Je ne comprenais pas ce qu'il disait. Je concentrai mon attention sur ses lèvres. J'éprouvais une sensation de type onirique ; je déchirais de l'intérieur une sorte de pellicule de film qui m'enveloppait, tandis que don Juan essayait de la déchirer de l'extérieur. Elle finit par craquer effectivement, et les paroles de don Juan devinrent audibles et leur signification, claire comme du cristal. Il était en train de m'ordonner de faire surface par mes propres moyens. Je luttais désespérément pour retrouver mon calme. De façon absolument consciente je me demandais pourquoi je me donnais tant de peine. D'ordinaire j'aurais pu le faire en quelques secondes. Je menais un véritable combat pour me parler à moi-même.

Don Juan paraissait conscient de ma difficulté. Il m'exhorta à essayer avec plus de force. Quelque chose là-bas m'empêchait de m'engager, comme à l'accoutu-

mée, dans mon dialogue intérieur. C'ét
une force étrange me rendait somnoler

Je luttai contre ça jusqu'à ce que le s
çât à me manquer. J'entendais don Jua
Mon corps fut agité de tressaillements
J'avais l'impression d'être étroitement e
qu'un dans un combat mortel, à quelqu
pêcherait de respirer. Je n'avais pas pe
plutôt une rage incontrôlable qui me po
colère atteignit de tels degrés, que je m
et à crier comme un animal. Puis mon
terrassé ; je subis un choc qui m'arrêta
mençai à respirer normalement, puis je
don Juan avait déversé l'eau de sa gou
ventre et mon cou, en m'inondant.

Il m'aida à me relever. Don Genaro
le méplat. Il cria mon nom et puis il des
bond jusqu'à terre. Je le vis tomber en
d'une hauteur de quinze mètres enviro
une sensation insupportable autour de
j'avais eu la même sensation lorsque je
chutes.

Don Genaro vint vers moi et me dem
souriant, si son saut m'avait plu. J'essa
dire quelque chose. Don Genaro m'app
par mon nom.

– Carlitos ! Regarde-moi ! dit-il.

Il balança les bras de chaque côté q
fois, comme pour prendre de l'élan, et
bond que je le perdis de vue, ou du mo
se peut encore qu'il eût fait quelque ch
je ne pouvais pas décrire. Il était à deu
mètres de moi, et puis il disparut comm
incontrôlable l'avait aspiré.

Je me sentais lointain et fatigué. J'ét
ment indifférent et ne voulais ni penser

n'étais pas effrayé mais inexplicablement triste. J'avais envie de pleurer. Don Juan me tapa plusieurs fois sur le sommet de la tête avec ses poings, en riant comme si tout ce qui s'était passé n'avait été qu'une bonne farce. Puis il me demanda de me remettre à parler, parce que c'était dans ces cas-là qu'on avait éperdument besoin du dialogue intérieur. Je l'entendis me dire de façon pressante :

– Parle, parle !

Les muscles de mes lèvres furent secoués d'un spasme involontaire. Ma bouche bougeait sans émettre de sons. Je me rappelai que don Genaro remuait les lèvres de la même façon, quand il faisait ses pitreries, et je souhaitais pouvoir dire, comme lui : « Ma bouche ne veut pas parler. » Je m'efforçai de prononcer des mots, et mes lèvres se tordirent de façon pénible. Don Juan était au bord de la syncope, tellement il riait. Sa joie était contagieuse, et moi aussi j'éclatai. A la fin il m'aida à me lever. Je lui demandai si don Genaro allait revenir. Il dit que don Genaro en avait assez de moi ce jour-là.

– Tu as failli réussir, dit don Juan.

Nous nous étions assis près du feu du four en terre. Il avait insisté pour que je mangeasse. Je n'étais ni affamé ni fatigué. J'étais en proie à une mélancolie inhabituelle ; je me sentais loin de tous les événements de la journée. Don Juan me conseilla de me ressaisir. Il me tendit mon carnet. Je fis un effort suprême pour retrouver mon calme habituel. Je couchai sur le papier quelques commentaires. Petit à petit je me ramenai jusqu'à mes anciennes frontières. C'était comme si un voile s'était levé, tout d'un coup je me

retrouvai plongé dans mon attitude familière d'intérêt et d'étonnement.

– C'est bien, c'est bien, dit don Juan, en me donnant de petites tapes sur la tête. Je t'ai dit que l'art véritable du guerrier c'est d'équilibrer la terreur et la surprise.

L'humeur de don Juan était exceptionnelle. Il paraissait presque nerveux, anxieux. Il avait l'air de vouloir parler spontanément. Je croyais qu'il était en train de me préparer pour l'explication des sorciers, et moi aussi je devins fort anxieux. Ses yeux avaient une lueur étrange que je n'avais vue que de rares fois auparavant. Après que je lui eus dit mon opinion sur son étrange attitude, il répondit qu'il était heureux pour moi : en tant que guerrier il pouvait se réjouir des succès de ses semblables, si ces succès étaient d triomphes de l'esprit. Il ajouta que malheureusement je n'étais pas encore prêt pour l'explication des sorciers, malgré ma réussite dans l'énigme de don Genaro. Il soutenait que, lorsqu'il m'avait versé de l'eau sur le corps, j'étais, à la vérité, au bord de la mort et que mon incapacité à parer le dernier assaut de don Genaro avait annulé mon exploit.

Le pouvoir de Genaro était comme une marée qui te submergeait, dit-il.

– Est-ce que don Genaro voulait me faire du mal ? lui demandai-je.

– Non. Genaro veut t'aider. Mais on ne peut faire face au pouvoir qu'avec du pouvoir, Il était en train de te mettre à l'épreuve, et tu as échoué.

– Mais j'ai résolu l'énigme correctement, n'est-ce pas ?

– Tu t'y es très bien pris, dit-il. Si bien que Genaro a dû croire que tu étais capable d'une véritable prouesse de guerrier. Tu as failli la faire. Et pourtant

cette fois-ci ce n’est pas ta complaisance qui t'a joué un mauvais tour.

– Qu’est-ce que c’est alors ?

– Tu es trop impatient et trop violent ; au lieu de te décontracter et d'aller avec Genaro, tu as commencé à lutter avec lui. Or tu ne peux pas l'emporter sur lui ; il est plus fort que toi.

Puis don Juan me donna spontanément quelques conseils et suggestions concernant mes relations personnelles avec les gens. Ses remarques complétaient de façon sérieuse ce que don Genaro m'avait dit précédemment, en plaisantant. Il était d’humeur bavarde et, sans qu'il y eût d'insistance de ma part, il me donna une explication circonstanciée de ce qui s'était passé les deux fois que je m'étais trouvé là.

– Comme tu sais, dit-il, le dialogue intérieur est le point capital de la sorcellerie : c'est la clé de tout. Lorsqu'un guerrier apprend à l'interrompre, tout devient possible ; les combinaisons les plus farfelues deviennent accessibles. Quand tu as cessé de te parler à toi-même, tu as eu accès à toutes ces expériences singulières et mystérieuses que tu as vécues récemment. Dans un état de lucidité totale, tu as été témoin de l’allié, du double de Genaro, du rêveur et du rêvé, et aujourd'hui tu as failli appréhender la totalité de toi-même ; telle était la prouesse de guerrier que Genaro attendait de toi. Tout cela a été possible grâce à la quantité de pouvoir personnel que tu as emmagasinée. Tout a commencé la dernière fois que tu es venu ici, lorsque j’ai perçu un signe de très bon augure. Quand tu es arrivé, j'ai entendu l'allié qui rôdait autour ; d’abord j'ai entendu ses pas feutrés, puis j’ai vu le papillon qui te regardait, au moment où tu sortais de ta voiture. L’allié était immobile et te guettait. C’était pour moi le meilleur augure. Si l’allié s'était agité, s'il avait tournoyé comme si ta présence

lui avait déplu – ce qui s'est toujours passé, le cours des événements aurait été différent. J’ai surpri plusieurs fois l’allié dans une attitude inamicale envers toi, mais cette fois-ci le signe était bon et j'ai s que l'allié t’apportait un fragment de connaissance.

C'est pourquoi je t’avais dit que tu avais rendez-vous avec la connaissance, un rendez-vous qu'un papillon avait laissé en suspens pendant longtemps. Pour de raisons que nous ne pouvons pas concevoir, l’allié a choisi la forme d’un papillon pour se manifester à toi.

– Mais vous avez dit que l’allié n'avait pas de forme et qu'on ne pouvait juger que ses effets, dis-je

– C’est vrai, dit-il. Mais l'allié est un papillon pour les spectateurs qui sont en rapport avec toi, Genaro moi. Pour toi l'allié n’est qu’un effet, une sensation dans ton corps, un son ou les flocons dorés de la connaissance. Néanmoins le fait est qu’en choisissa la forme d’un papillon, l'allié nous communique à Genaro et à moi une chose d’une importance extrêm Les papillons sont les donneurs de connaissance et amis et les aides des sorciers. Si Genaro s’intéresse tellement à ton cas, c’est parce que l’allié a choisi d’être un papillon pour te suivre.

« La nuit où tu as rencontré le papillon tu as eu, comme je l'avais prévu, un véritable rendez-vous ave la connaissance. Tu as appris l’appel du papillon, tu senti la poudre dorée de ses ailes, mais surtout cette nuit-là, pour la première fois, tu as pris conscience d *voir* et ton corps a appris que nous sommes des être lumineux. Tu n’as pas encore évalué correctement c événement extraordinaire dans ta vie. Avec une forc et une clarté effrayantes, Genaro a fait pour toi la démonstration que nous sommes un sentiment et qu ce que nous appelons notre corps est un faisceau de fibres lumineuses ayant une conscience.

« La nuit dernière tu t'es trouvé de nouveau sous le

auspices favorables de l'allié. Lorsque tu es arrivé, je suis allé vers toi et j'ai su que je devais appeler Genaro, pour qu'il pût t'expliquer le mystère du rêveur et du rêvé. C'est alors que tu as cru, comme à l'accoutumée, que je me moquais de toi ; mais Genaro n'était pas caché dans les buissons comme tu le croyais. Il est venu de loin pour toi, même si ta raison répugne à le croire. »

Cette partie de l'explication de don Juan était en effet la plus difficile à accepter telle quelle. Je ne pouvais pas l'admettre. Je dis que don Genaro avait bel et bien été réel et de ce monde.

– Tout ce dont tu as été témoin a été réel et de ce monde, dit-il. Il n'y a pas d'autre monde. Cette insistance particulière de ta part est ta pierre d'achoppement, et aucune explication ne peut modifier cette particularité qui t'est propre. C'est pourquoi aujourd'hui Genaro s'est adressé directement à ton corps. Un examen détaillé de ce que tu as fait aujourd'hui te révélera que ton corps rassemble des choses de la façon la plus louable. Tant bien que mal, tu t'es retenu et tu ne t'es pas laissé aller à tes visions, au bord du canal d'irrigation. Tu as conservé un contrôle et une distance rares, comme le doivent les guerriers ; tu ne croyais rien, mais tu as quand même agi avec efficacité, et ainsi tu as été capable de suivre l'appel de Genaro. Tu l'as vraiment trouvé sans que je t'aide en aucune façon.

« Lorsque nous sommes arrivés jusqu'au méplat rocheux, tu étais imprégné de pouvoir, et tu as *vu* Genaro debout à l'endroit même où d'autres sorciers s'étaient trouvés, pour des raisons similaires. Il s'est approché de toi après avoir sauté du rebord. Lui-même était tout pouvoir. Si tu avais agi comme tu l'avais fait précédemment, au bord du canal d'irrigation, tu l'aurais *vu* tel qu'il est en réalité, comme un

être lumineux. En revanche tu as été pris de paniqu notamment quand Genaro t'a fait sauter. Ce simple bond aurait dû suffire pour te transporter au-delà de tes limites. Mais tu n'en as pas eu la force et tu es retombé dans le monde de la raison. Puis, évidemment, tu t'es engagé dans un combat mortel avec to même. Quelque chose en toi, ta *volonté,* voulait alle avec Genaro, tandis que ta raison s'y opposait. Si je t'avais pas aidé, tu serais maintenant mort et enterr dans ce lieu de pouvoir. Or, même avec mon aide, l'issue a été incertaine pendant un moment. »

Nous restâmes en silence pendant quelques minutes. J'attendais qu'il parlât le premier. A la fin je demandai :

– Est-ce que don Genaro m'a fait sauter jusqu'au méplat rocheux ?

– Ne prends pas cet acte dans le sens où tu ente le terme de saut, dit-il. Une fois de plus, ce n'est qu'une façon de parler. Aussi longtemps que tu croi être un corps solide, tu ne pourras pas concevoir ce dont je parle.

Puis il jeta des cendres sur le sol, à côté de la lan en couvrant une surface d'une soixantaine de centir tres carrés, et traça avec ses doigts un diagramme consistait en huit points reliés entre eux par des lignes. C'était une figure géométrique trapézoïdale.

Il avait dessiné une autre figure similaire quelques années auparavant, quand il avait essayé de m'expl quer que, si j'avais observé la même feuille tomber quatre fois du même arbre, ce n'était pas l'effet d'un illusion.

Le diagramme tracé dans les cendres comportait deux épicentres; l'un, il l'appela *raison,* l'autre, *volonté.* La *raison* était reliée directement à la *parol* en outre, la *parole* établissait un lien entre la *raison,* d'une part, et le *rêve,* le *sentiment,* et l'acte de *voir*

d'autre part. L'autre épicentre, la *volonté,* était directement relié au *sentiment,* au *rêve* et à l'acte de *voir* et, indirectement, à la *raison* et à la *parole.*

Je remarquai que le diagramme était différent de celui que j'avais copié quelques années plus tôt.

– La forme extérieure n'a pas d'importance, dit-il. Ces points représentent l'être humain et on peut les tracer comme on veut.

– Est-ce que vous représentez le corps de l'être humain ? demandai-je.

– Ne l'appelle pas corps, dit-il. Ce sont huit points sur les fibres d'un être lumineux. Comme tu peux le voir sur le diagramme, un sorcier dit qu'un homme est avant tout *volonté,* parce que la *volonté* est directement reliée aux autres cinq points, qui incluent le *sentiment,* le *rêve* et l'acte de *voir ;* puis, en deuxième lieu, l'être humain est *raison.* C'est à vrai dire un centre moins important que la *volonté,* car il n'est en relation qu'avec la *parole.*

– Quels sont les deux autres points, don Juan ?

Il me regarda et sourit.

– Aujourd'hui tu es bien plus fort que tu ne l'étais la première fois que nous avons parlé de ce diagramme, dit-il. Mais tu n'es pas encore assez fort pour connaître tous les huit points. Un jour viendra où Genaro te montrera les deux qui restent.

– Est-ce que tout le monde possède ces huit points ou n'est-ce que l'apanage des sorciers ?

– Nous pouvons dire que chacun de nous vient au monde avec huit points dont deux, la *raison* et la *parole,* sont connus de tous. Le *sentiment* est toujours imprécis mais, d'une façon ou d'une autre, familier. Toutefois ce n'est que dans le monde des sorciers que l'on se familiarise complètement avec le *rêve,* l'acte de *voir* et la *volonté.* Enfin, ce n'est qu'à la limite extérieure de ce monde que l'on rencontre les deux autres points. Les huit points constituent la totalité de soi-même.

Il me montra qu'au fond tous les points du diagramme pouvaient être reliés entre eux indirectement.

Je lui posai de nouveau la question concernant les deux mystérieux points qui restaient. Il me montra qu'ils n'étaient en rapport qu'avec la *volonté* et qu'ils se trouvaient loin du *sentiment,* du *rêve* et de l'acte de *voir,* et bien plus de la *parole* et de la *raison.* Il fit un signe du doigt pour indiquer qu'ils étaient isolés, non seulement du reste, mais aussi l'un de l'autre.

– Ces deux points ne se soumettront jamais ni à la *parole* ni à la *raison,* dit-il. La *volonté* est la seule à pouvoir les manipuler. La *raison* en est si éloignée, qu'il est absolument inutile d'essayer de se les représenter. C'est une des choses les plus difficiles à comprendre ; en effet le point fort de la *raison* est de raisonner sur tout.

Je lui demandai si les huit points correspondaient à des zones du corps humain ou à certains organes.

– Oui, répondit-il sèchement, et il effaça le diagramme.

Il me toucha la tête et dit qu'elle était le centre de la *raison* et de la *parole.* L'extrémité de mon sternum était le centre du *sentiment.* La zone en dessous du nombril correspondait à la *volonté.* Le rêve était localisé sur le côté droit, contre les côtes. *Voir* se trouvait sur la côté gauche. Il dit que quelquefois, chez certain guerriers, *voir* et *rêver* se trouvaient du côté droit.

– Où sont les autres points ? demandai-je.

Il me répondit par un mot des plus obscènes et fut pris d'un accès de rire tonitruant.

– Sacré malin, va, tu me prends vraiment pour un vieux con.

Je lui expliquai que je me laissais emporter par mes questions.

– N'essaie pas de te hâter, dit-il. Tu le sauras le moment venu, et alors tu seras livré à toi-même, à toi seul.

– Vous voulez dire que je ne vous reverrai jamais plus, don Juan ?

– Jamais plus, dit-il. Genaro et moi nous serons, à ce moment-là, ce que nous avons toujours été, de la poussière sur la route.

J'eus un choc au creux de l'estomac.

– Qu'est-ce que vous dites là, don Juan ?

– Je dis que nous sommes des êtres impénétrables, lumineux et libres. Si toi, Genaro et moi nous sommes liés, c'est en vue d'un but qui échappe à notre décision.

– De quel but s'agit-il ?

– D'apprendre le comportement du guerrier. Tu ne

peux pas t'y soustraire, et nous non plus. Aussi longtemps que notre tâche restera en suspens, tu nous trouveras, moi ou Genaro, mais dès qu'elle sera accomplie, tu voleras librement et personne ne saura où te mènera la force de ta vie.

– Qu'est-ce que don Genaro a à faire dans tout ça ?

– Tu ne peux pas encore aborder ce sujet, dit-il. Aujourd'hui je dois enfoncer le clou que Genaro a planté, à savoir que nous sommes des êtres lumineux. Nous sommes des êtres qui perçoivent. Nous sommes une conscience, nous ne sommes pas des objets, nous n'avons pas de solidité. Nous sommes sans attaches. Le monde des objets et des solides n'est qu'une façon de faciliter notre passage sur terre. Ce n'est qu'une description créée pour nous aider. Nous, ou plutôt notre *raison,* nous oublions que la description n'est que description, et ainsi la totalité de notre être est

prise dans le piège du cercle vicieux, dont nous n'émergeons que rarement au cours de notre vie.

« Dans ce moment, par exemple, tu es aux prises avec les enchevêtrements de ta *raison* absurde. Pour toi il est irrationnel et impensable que Genaro puisse tout d'un coup apparaître au bord du *chaparral,* et pourtant tu ne peux pas nier que tu l'as vu. Que tu le veuilles ou pas, tu l'as vu en personne. »

Don Juan rit tout bas. Avec soin il traça un autre diagramme dans les cendres et le recouvrit de son chapeau avant que je ne pusse le copier.

– Nous sommes des êtres qui perçoivent, poursuivit-il. Le monde que nous percevons est pourtant une illusion. Il a été créé par une description qu'on nous a racontée depuis notre naissance.

« Nous, êtres lumineux, nous sommes nés avec deux anneaux de pouvoir, mais nous ne pouvons en utiliser qu'un pour créer le monde. Cet anneau, qui nous enserre très tôt après notre naissance, est constitué par la *raison* et par sa compagne, la *parole.* De concert elles inventent et maintiennent le monde.

« Donc, essentiellement, le monde que ta *raison* veut conserver est celui qui est créé par une description et par les règles dogmatiques et inviolables de celle-ci, que la *raison* apprend à accepter et à défendre.

« Le secret des êtres lumineux consiste dans un deuxième anneau de pouvoir qu'on n'utilise jamais et qui est constitué par la *volonté.* L'astuce du sorcier est similaire à celle de l'homme courant. Tous les deux ont en effet une description : l'un, l'homme courant, la fonde sur sa *raison ;* l'autre, le sorcier, la fonde sur sa *volonté.* Les deux descriptions possèdent leurs règles, et les règles peuvent être distinguées, mais le sorcier a l'avantage de s'appuyer sur la *volonté,* qui est une force plus totalisante que la *raison.*

« Il est temps maintenant que je te fasse la proposition suivante : dorénavant, il faudra que tu distingues si la description se fonde sur ta *raison* ou sur ta *volonté.* Je sens que c'est là la seule façon que tu as d'utiliser ton univers quotidien à la fois comme un défi et comme un moyen d'accumuler suffisamment de pouvoir personnel pour parvenir à la totalité de toi-même.

« Il est possible que la prochaine fois que tu viendras ici, tu auras assez de pouvoir personnel. En tout cas, attends jusqu'à ce que tu sentes qu'une voix intérieure te dise ce que tu dois faire, comme cela s'est passé aujourd'hui au bord du canal d'irrigation. Si tu viens dans une autre disposition d'esprit, ce sera une perte de temps pour toi et, de surcroît, un danger. »

Presque en plaisantant je remarquai que si je devais attendre cette voix intérieure, je ne les reverrais plus jamais, ni l'un ni l'autre.

– Tu seras étonné de voir ce dont nous sommes capables, quand nous nous trouvons au pied du mur, dit-il.

Il se leva et ramassa un fagot de bois. Il mit quelques brindilles sèches dans le poêle en terre. Les flammes projetaient une lueur jaunâtre sur le sol. Puis il éteignit la lampe et s'accroupit devant son chapeau, qui recouvrait le dessin qu'il avait tracé dans les cendres.

Il me donna l'ordre de rester assis calmement, d'interrompre mon dialogue intérieur et de fixer mon regard sur le chapeau. Je me débattis pendant quelques moments et puis j'eus la sensation de flotter, de tomber du haut d'une falaise. C'était comme si je n'avais plus aucun appui, comme si je n'étais pas assis ou comme si je n'avais pas de corps.

Don Juan souleva son chapeau. En dessous il y avait des spirales de cendres. Je les observai sans pens à rien. Je sentis les spirales bouger. Je les sentis dans mon ventre. On aurait dit que les cendres formaient un tas. Puis elles s'agitèrent et s'ébouriffère et tout d'un coup Genaro se trouva là, assis devant moi.

La scène me fit retomber de nouveau dans mon dialogue intérieur. Je crus que je m'étais endormi. J commençai à haleter, et j'essayai d'ouvrir les yeux, mais mes yeux étaient ouverts.

J'entendis la voix de don Juan me disant de me et de faire un tour. Je me redressai d'un bond et je courus jusqu'à la *ramada.* Don Juan et don Genaro couraient derrière moi. Don Juan portait la lampe. J n'arrivais pas à reprendre souffle. J'essayai de me calmer, comme je l'avais fait auparavant, en trottinant sur place tout en me tournant vers l'ouest. Je levai les bras et commençai à respirer. Don Juan v à côté de moi et dit que je ne devais faire ces mouvements-là qu'à l'heure du crépuscule.

Don Genaro hurla que pour moi c'était le crépuscule, et tous les deux éclatèrent de rire. Don Genar courut vers le bord des buissons, et puis il bondit e arrière jusqu'à la *ramada,* comme s'il avait été attac à un élastique géant qui l'aurait fait revenir brusquement. Il répéta les mêmes mouvements trois ou qu fois, et puis il revint à côté de moi. Don Juan avait gardé les yeux fixés sur moi, gloussant comme un gosse.

Ils échangèrent un regard furtif. Don Juan dit à d Genaro, en forçant le ton de sa voix, que ma raison était dangereuse et qu'elle pourrait me tuer si elle n'était pas maîtrisée.

– Au nom du ciel ! s'exclama don Genaro, dans u rugissement. Maîtrise sa raison !

Ils faisaient des bonds et riaient comme des enfa

Don Juan me fit asseoir sous la lampe et me tendit mon carnet.

– Cette fois-ci nous nous payons vraiment ta tête, dit-il, conciliant. N'aie pas peur. Genaro était caché dans mon chapeau.

Deuxième partie

LE « TONAL » ET LE « NAGUAL »

Devoir croire

J'allais vers la ville basse, en descendant le Paseo de la Reforma. J'étais fatigué ; sans doute l'altitude de la ville de Mexico y était pour quelque chose. J'aurais pu prendre un autobus ou un taxi mais, malgré ma fatigue, j'avais envie de marcher. C'était un dimanche après-midi. La circulation était très réduite et pourtant les gaz d'échappement des autobus et des camions diesel rendaient les rues étroites de la ville basse semblables à des canons enfumés de brouillard.

J'arrivai dans le Zocalo et je remarquai que la cathédrale de Mexico avait l'air encore plus penchée que la dernière fois que je l'avais vue. Je fis quelques pas à l'intérieur des nefs immenses. Une pensée cynique me traversa l'esprit.

De là je me dirigeai vers le marché de Lagunilla. Je n'avais pas de but précis en tête. Je me promenais avec insouciance mais d'un bon pas, sans rien regarder en particulier. J'aboutis à ces étalages où l'on vend des vieilles pièces de monnaie et des livres d'occasion.

– Salut ! Tiens, te voilà! dit quelqu'un, en me donnant une petite tape sur l'épaule.

La voix et le contact me firent sursauter. Je me retournai immédiatement sur ma droite. Je restai bouche bée de surprise. La personne qui me parlait c'était don Juan.

– Mon Dieu, don Juan ! – Je poussai un cri et un frisson me parcourut le corps de la tête aux pieds. – Qu'est-ce que vous faites là ?

– Qu'est-ce que tu fais là ? rétorqua-t-il comme un écho.

Je lui dis que je m'étais arrêté dans la ville pour quelques jours avant de m'aventurer dans les montagnes du Mexique central pour aller lui rendre visite.

– Bien, disons donc que je suis descendu des montagnes pour te rencontrer, dit-il en souriant.

Il me tapota l'épaule plusieurs fois. Il avait l'air content de me voir. Il mit les mains sur ses hanches et bomba le torse, en me demandant si son allure me plaisait ou non. Ce fut à ce moment-là que je m'aperçus qu'il portait un complet. Cette incongruité me frappa de façon incroyable. Je n'en revenais pas.

– Est-ce que mon *tacuche* te plaît? dit-il, en exultant.

Il employa le terme argotique de *tacuche* au lieu de l'équivalent espagnol *traje,* pour désigner le complet.

– Aujourd'hui je suis en complet, dit-il, comme s'il devait me fournir une explication, puis, en désignant du doigt ma bouche ouverte, il ajouta : Ferme-la, ferme-la.

Je ris d'un air distrait. Il remarqua mon embarras. Il se tordait de rire, tout en pivotant pour se faire voir sous tous les angles. Son vêtement était incroyable. C'était un costume marron clair à rayures ; il portait des chaussures brunes et une chemise blanche. Il avait même une cravate ! Je me demandai s'il avait mis des chaussettes ou bien s'il avait les souliers à même la peau.

Ce qui augmentait mon trouble et m'affolait, c'est qu'en sentant qu'on me tapait sur l'épaule, je m'étais retourné et j'avais vu don Juan habillé, à mon avis, avec ses pantalons et sa chemise couleur kaki, ses

sandales et son chapeau' de paille ; ce ne fut qu'après qu'il m'eut fait remarquer sa tenue, que je fis vraiment attention à lui et que l'unité entière de son costume se constitua, comme si je l'avais créée de mes propres pensées. Ma bouche semblait la zone de mon corps la plus frappée par la surprise. Elle s'ouvrait involontairement. Don Juan toucha doucement mon menton, comme s'il m'aidait à la refermer.

– Il va sans doute te pousser un double menton, dit-il, et il se mit à rire à petites saccades.

C'est là que je m'aperçus qu'il ne portait pas de chapeau et que ses cheveux blancs et courts étaient partagés par une raie sur le côté droit. Il ressemblait à

un vieux monsieur mexicain, à un citadin habillé de façon impeccable par un tailleur.

Je lui dis que j'avais été tellement impressionné de le rencontrer là, qu'il fallait que je m'assoie. Il se montra très compréhensif et suggéra d'aller dans un parc proche de là.

Nous marchâmes le long de quelques pâtés de maisons sans mot dire, et puis nous arrivâmes à la place Garibaldi, endroit où les musiciens offrent leurs services, une sorte de centre d'embauche pour musiciens.

Don Juan et moi nous nous mêlâmes à un grand nombre de badauds et de touristes, et nous nous promenâmes dans le parc. Quelque temps après il s'arrêta, s'appuya contre un mur et retroussa ses pantalons jusqu'aux genoux; il portait des chaussettes brun clair. Je lui demandai de dire la raison de cet accoutrement insolite. Il me fit une vague réponse, comme quoi ce jour-là il devait simplement être en costume, pour des motifs qu'il éclaircirait plus tard.

La rencontre avec don Juan en complet avait été si étrange, que je n'arrivais pas à maîtriser mon trouble. Je ne l'avais pas vu depuis plusieurs mois et je

souhaitais par-dessus tout bavarder avec lui, mais le cadre ne s'y prêtait pas et mon attention errait çà et là. Don Juan dut remarquer mon anxiété, et suggéra de nous rendre à la Alameda, qui était un parc plus tranquille, pas loin d'où nous nous trouvions.

Il n'y avait pas trop de monde dans le parc, et nous trouvâmes facilement un banc vide. Nous nous y assîmes. Ma nervosité avait laissé place à un état d'inquiétude. Je n'osais pas regarder don Juan.

La pause fut longue et énervante ; toujours sans le regarder, je lui dis que la voix intérieure m'avait finalement poussé à partir à sa recherche, que les événements époustouflants dont j'avais été témoin chez lui avaient affecté ma vie très profondément et qu'il me fallait justement en parler.

De la main il fit un geste d'impatience et dit que sa politique était de ne jamais s'attarder sur des événements passés.

– Ce qui est important à présent, c'est que tu as suivi mes conseils, dit-il. Tu as pris ta vie quotidienne comme un défi, et la preuve que tu as emmagasiné suffisamment de pouvoir personnel, c'est que tu m'as trouvé sans difficulté, au moment même où tu étais censé le faire.

– Je doute beaucoup que je puisse croire à ça, dis-je.

– Je t'attendais et puis tu es arrivé, dit-il. C'est tout ce que je sais ; c'est tout ce qu'un guerrier se donnerait la peine de savoir.

– Maintenant que je vous ai trouvé, que va-t-il se passer ? demandai-je.

– Pour commencer, dit-il, nous n'allons pas discuter les dilemmes de ta raison ; ces expériences correspondent à un autre temps et à un autre état d'esprit. A vrai dire ce ne sont que des degrés d'une échelle sans

bout. Leur accorder de l'importance équivaudrait à en

enlever à ce qui est en train de se produire maintenant. Un guerrier ne peut pas se permettre de faire ça.

J'éprouvais le désir presque irrésistible de me plaindre. Je ne souffrais pas exactement, mais j'étais affamé d'affection et de sympathie. Don Juan paraissait connaître mon état d'âme, et me parla comme si j'avais vraiment exprimé tout haut mes pensées.

– Ce n'est qu'en guerrier que l'on peut supporter la voie de la connaissance, dit-il. Un guerrier ne peut ni se plaindre ni regretter quoi que ce soit. Sa vie est un défi perpétuel, et les défis ne peuvent pas être vraiment bons ou mauvais. Les défis sont simplement des défis.

Le ton était sec et sévère, mais son sourire était chaleureux et désarmant.

– Puisque tu es là, nous allons attendre le présage, dit-il.

– Quel présage ? demandai-je.

– Il faut que nous découvrions si ton pouvoir peut voler de ses propres ailes, dit-il. La dernière fois il s'est tari piteusement ; cette fois-ci les circonstances de ta vie personnelle paraissent t'avoir donné, ne fût-ce qu'en surface, tous les éléments nécessaires pour aborder l'explication des sorciers.

– Y a-t-il une chance pour que vous m'en parliez ? demandai-je.

– Cela dépendra de ton pouvoir personnel, dit-il. Le pouvoir personnel est la seule chose qui compte, comme c'est toujours le cas dans ce que les guerriers font ou ne font pas. Jusqu'ici je dirais que tu te comportes bien.

Après un moment de silence, il se leva et montra du doigt son costume, comme s'il voulait changer de sujet.

– J'ai mis mon costume pour toi, dit-il d'un ton mystérieux. Ce costume est mon défi. Regarde comme

je présente bien là-dedans ! Comme c'est facile, hein ? Ça ne coûte rien !

Don Juan présentait vraiment très bien dans son complet. Tout ce que je pouvais prendre comme terme de comparaison était la façon dont mon grand-père avait l'habitude de porter son lourd costume anglais en flanelle. Il m'avait toujours donné l'impression de ne pas être naturel dans un costume, mais déplacé. Don Juan, en revanche, était tout à fait à son aise.

– Crois-tu qu'il soit facile pour moi de paraître naturel en costume ? dit-il.

Je ne savais que dire. J'en conclus, pour moi, que si l'on jugeait d'après son apparence et son comportement, c'était pour lui une chose très facile.

– Porter un costume représente un défi pour moi, dit-il. Un défi aussi difficile pour moi que l'est pour toi

de mettre des sandales et un poncho. Pourtant tu n'as jamais éprouvé le besoin de considérer ces choses-là comme un défi. Mon cas est différent : je suis un Indien.

Nous nous regardâmes mutuellement. Il leva les sourcils en guise d'interrogation muette, comme s'il attendait mes commentaires.

– La différence fondamentale entre un homme ordinaire et un guerrier, c'est que le guerrier prend tout comme un défi, continua-t-il, tandis que l'homme ordinaire prend les choses, soit comme une bénédiction, soit comme une malédiction. Le fait que tu sois là aujourd'hui indique que tu as fait pencher la balance à l'avantage du comportement de guerrier.

La fixité de son regard me rendit nerveux. J'essayai de me lever et de marcher, mais il me fit rasseoir.

– Tu vas rester assis ici sans te ronger, jusqu'à ce que nous en soyons venus à bout, dit-il d'un ton impératif. Nous attendons le présage ; nous ne pouvons pas progresser sans lui, parce qu'il ne suffit pas

que tu m'aies trouvé, comme il ne suffisait pas non plus que tu aies trouvé Genaro la fois dernière, dans le désert. Ton pouvoir doit se rassembler et fournir une indication.

– Je ne peux pas concevoir ce que vous voulez, dis-je.

– J'ai *vu* quelque chose qui rôdait autour de ce parc, dit-il.

– Était-ce l'allié ? demandai-je.

– Non. Ce n'était pas lui. Nous devons donc rester assis là et découvrir quelle sorte de présage ton pouvoir est en train de cerner.

Puis il me demanda de lui faire un récit détaillé de la façon dont j'avais suivi les recommandations que don Genaro et lui-même m'avaient faites au sujet de ma vie quotidienne et de mes rapports avec les gens. Je me sentais un peu embarrassé, mais il me mit à l'aise en mettant en avant que mes affaires personnelles n'étaient pas privées, car elles supposaient une tâche de sorcellerie, que lui et don Genaro m'inculquaient. En plaisantant je lui fis remarquer que ma vie avait été gâchée à cause de cette tâche de sorcellerie, et je lui racontai les difficultés auxquelles je m'étais heurté, dans la conduite de ma vie quotidienne.

Je parlai longtemps. Don Juan riait jusqu'aux larmes en écoutant mon récit. Il se tapa les cuisses à plusieurs reprises ; ce geste, que je lui avais vu faire des centaines de fois, était décidément déplacé chez quelqu'un qui portait un complet. J'étais envahi d'une inquiétude que je ne pus m'empêcher d'exprimer.

– Votre costume m'effraie bien plus que tout ce que vous m'avez fait, dis-je.

– Tu t'y habitueras, dit-il. Un guerrier doit être fluide et doit se mouvoir harmonieusement dans le

monde qui l'entoure, que ce soit celui de la *raison* ou celui de la *volonté.*

« L'aspect le plus dangereux de ce mouvement apparaît lorsque le guerrier découvre que le monde n'est ni le produit de la *raison,* ni celui de la *volonté.* On m'avait dit que la seule façon de réussir cette navigation capitale était de continuer à agir comme si l'on croyait à son action. En d'autres mots, le secret du guerrier c'est qu'il croit sans y croire vraiment. Mais naturellement un guerrier ne peut pas se borner à dire qu'il croit, en laissant les choses telles quelles. Ce serait trop facile. Le seul fait de croire le dispenserait d'examiner la situation. A chaque fois qu'un guerrier s'engage à croire, le choix qu'il fait est l'expression de sa prédilection la plus intime. Un guerrier ne croit pas, un guerrier doit croire. »

Il me regarda fixement pendant quelques secondes, pendant que j'écrivais dans mon carnet. Je restai silencieux. Je ne pouvais pas dire que je comprenais la différence, mais je ne voulais pas discuter, ni poser des questions. Je voulais réfléchir à ce qu'il avait dit, mais mon attention fut détournée pendant que je regardais autour de nous. Dans la rue qui était derrière nous, il y avait une longue file de voitures et d'autobus qui klaxonnaient. A l'autre extrémité du parc, peut-être à une cinquantaine de mètres, sur la même ligne que le banc où j'étais assis, un groupe de sept à huit personnes, dont trois agents de police vêtus en uniforme gris clair, étaient penchés sur un homme immobile, étendu sur l'herbe. Il paraissait ivre ou peut-être gravement malade.

Je lançai un regard à don Juan. Lui aussi avait regardé l'homme.

Je lui dis que, pour une raison quelconque, j'étais incapable d'élucider tout seul ce qu'il venait de me dire.

– Je ne veux plus poser des questions, dis-je. Mais si je ne vous demande pas de m'expliquer tout ça, je ne pourrai pas le comprendre. Pour moi il n'est pas normal de ne pas poser de questions.

– Je t'en prie, fais de ton mieux pour être normal, dit-il, avec un sérieux feint.

Je lui dis que je ne comprenais pas la différence entre croire et devoir croire. Pour moi ces deux ‘ notions étaient identiques. J'avais l'impression de pinailler, en essayant de déterminer leur différence.

– Tu te souviens de cette histoire que tu m'avais racontée, au sujet de cette amie à toi et de ses chats ? demanda-t-il de façon naturelle.

Il leva les yeux vers le ciel et s'appuya contre le dossier du banc, en allongeant les jambes. Il mit les mains derrière sa tête et contracta tous les muscles de son corps. Comme à l'accoutumée, ses os craquèrent

très fort.

Il faisait allusion à une histoire que je lui avais racontée jadis d'une amie à moi qui avait trouvé deux petits chats à l'intérieur d'une machine à sécher le linge, dans une laverie automatique. Elle les avait fait revivre et, grâce à une alimentation et à des soins excellents, ils étaient devenus des chats très gros, l’un noir et l'autre roux.

Deux ans plus tard elle vendit sa maison. Comme elle ne pouvait pas garder les chats avec elle et qu’elle ne pouvait pas non plus leur trouver un autre foyer, elle se décida, poussée par les circonstances, à les emmener dans un hôpital pour animaux, où ils seraient endormis et tués.

Je l’aidai à les prendre. Les chats n'avaient jamais été dans une voiture. Elle essaya de les calmer, ils la griffèrent et la mordirent, surtout celui à poil rouge, qu’elle appelait Max. Lorsque nous arrivâmes enfin à

l'hôpital pour animaux, mon amie prit d’abord le chat noir dans ses bras, et sans un mot elle sortit de la voiture. Le chat jouait avec elle ; il la caressait gentiment, pendant qu'elle poussait la porte d’entrée vitrée de l'hôpital.

e jetai un regard vers Max ; il était assis sur le siège arrière. Le mouvement de ma tête dut l'effrayer, car il plongea sous le siège du conducteur. Je glissai le siège en arrière. Je ne voulais pas toucher le chat de peur qu’il ne me griffât ou me mordît la main. Il s'était allongé dans un creux du plancher de la voiture. Il avait l’air très agité ; son souffle s'était accéléré. Il me regarda ; nos yeux se rencontrèrent, et je me sentis dominé par un sentiment étonnant. Quelque chose s'empara de moi, une sorte de crainte, ou de désespoir ou peut-être d'embarras, de participer à ce qui était en train de se produire.

Je ressentis le besoin d'expliquer à Max que c'était mon amie qui l’avait décidé ainsi, et que moi je n'étais là que pour l'accompagner. Le chat continuait à me regarder comme s’il comprenait mes paroles.

Je jetai un coup d’œil pour voir si elle venait. Je pouvais l'apercevoir à travers la porte vitrée. Elle

parlait à la personne préposée à la réception. Mon corps tressaillit de façon inconnue et machinalement j'ouvris la porte de ma voiture.

– Cours, Max, cours ! dis-je au chat.

Il bondit hors de la voiture, traversa la rue à toute vitesse, comme un véritable félin, le corps près du sol. Le côté opposé était dégagé ; il n'y avait pas de voitures en stationnement, et je pouvais voir Max descendre la rue en courant le long du caniveau. Il atteignit l'angle d'un grand boulevard et puis il s'engouffra dans un égout, en se faufilant à travers la grille.

Mon amie revint. Je lui dis que Max s'était sauvé.

Elle monta dans la voiture et nous roulâmes sans nous dire un seul mot.

Dans les mois qui suivirent, l'incident se transforma en symbole pour moi. J'avais imaginé, ou peut-être j'avais vu, une lueur singulière dans les yeux de Max, lorsqu'il m'avait regardé avant de bondir hors de la voiture. J'avais cru que l'espace d'un instant cet animal d'appartement, châtré, obèse et inutile, était devenu un chat.

J'avais raconté à don Juan que j'étais convaincu que, quand Max avait traversé la rue pour s'engouffrer dans la bouche de l'égout, son « esprit de chat » avait été impeccable, et que probablement cette nature féline n'avait jamais été dans sa vie si manifeste. L'incident me laissa une impression inoubliable.

Je racontai l'histoire à tous mes amis ; après l'avoir racontée et répétée maintes et maintes fois, mon identification avec le chat se transforma en une véritable volupté.

Je m'imaginais moi-même comme Max, trop faible, domestiqué à plusieurs égards, et pourtant je ne pouvais pas m'empêcher de penser qu'il me restait peut-être une chance pour que l'esprit de l'homme pût l'emporter sur moi, de même que l'esprit du félin l'avait emporté sur le corps bouffi et avachi de Max.

Don Juan avait aimé l'histoire et en avait fait quelques commentaires détachés. Il avait dit qu'il n'était pas si difficile de laisser libre cours à l'esprit de l'homme et de lui laisser prendre le dessus ; toutefois seul le guerrier pouvait l'entretenir.

– Qu'est-ce qui se passe avec cette histoire de chats ? demandai-je.

– Tu m’as dit que tu croyais pouvoir prendre des risques, comme Max, dit-il.

– Je le crois vraiment.

– Ce que je me suis efforcé de te dire, c’est qu’en tant que guerrier, tu ne peux pas croire simplement à quelque chose, sans plus. Dans le cas de Max, devoir croire signifie que tu acceptes le fait que sa fuite pourrait avoir été un élan inutile. Peut-être a-t-il sauté dans l'égout et en est-il mort sur-le-champ. Peut-être encore s'est-il noyé, ou bien est-il mort de faim, ou dévoré par les rats. Un guerrier considère toutes ces possibilités, et puis il choisit de croire selon sa prédilection la plus profonde.

« En tant que guerrier, tu dois croire que Max a réussi, que non seulement il s'est sauvé mais qu'en outre il a entretenu son pouvoir. Tu *dois* le croire. Disons que sans cette croyance, tu n'as rien. »

La distinction devenait claire. Je pensai que vraiment j’avais choisi de croire que Max avait survécu, tout en sachant qu’il était désavantagé par une vie molle et douillette.

– Il est facile de croire, poursuivit don Juan. Devoir croire est une tout autre chose. Dans ce cas, par exemple, le pouvoir t'a donné une leçon splendide, mais tu as choisi d'en utiliser seulement une partie. Or, devoir croire implique que tu te serves de tout ce qui s’est passé.

– Je crois ce que vous entendez par là.

Mon esprit était parfaitement lucide, et je pensais saisir tous ses concepts sans faire aucun effort.

– Je crains que tu ne comprennes pas encore, dit-il, presque dans un murmure.

Il m'observa. Je soutins son regard pendant un moment.

– Qu'est-ce qui s’est passé avec l’autre chat ? demanda-t-il.

Hein ? L'autre chat ? répétai-je mécaniquement.

Je l'avais oublié. C'est Max qui avait été le centre autour duquel le symbole s’était constitué. L’autre chat n'avait pas d'importance pour moi.

Il en a pourtant, s’exclama don Juan, lorsque je lui communiquai mes réflexions. Devoir croire signifie que tu dois tenir compte aussi de l'autre chat. Celui qui est parti insouciant, en léchant les mains qui le conduisaient à sa perte, ce chat-là est allé vers la mort en toute confiance, imbu de ses idées de chat.

a Tu penses être comme Max, c’est pourquoi tu as oublié l'autre chat. Tu ne sais même pas son nom. Devoir croire signifie qu'il te faut tenir compte de tout, et qu'avant de décider que tu es comme Max, tu dois envisager la possibilité d’être comme l'autre

chat ; au lieu de chercher ton salut dans la fuite, en prenant des risques, tu peux te trouver en train d'aller joyeusement à ta perte, imbu de tes opinions. »

Ses paroles avaient une tristesse qui m'intriguait, ou alors il se pouvait que cette tristesse vînt de moi. Nous gardâmes longtemps le silence. L'idée de pouvoir être comme l'autre chat ne m'avait jamais effleuré. Cette pensée m'angoissait beaucoup.

Brusquement je fus tiré de mes élucubrations par une rumeur lointaine et par le bruit étouffé de voix. Des agents de police dispersaient des gens qui s'étaient rassemblés autour de l'homme qui gisait par terre. On avait mis sous sa tête une veste enroulée. L'homme était étendu parallèlement à la rue. Il regardait vers l'est. De l'endroit où j'étais assis, je pouvais presque affirmer que ses yeux étaient ouverts. Don Juan poussa un soupir.

– Quel après-midi magnifique ! dit-il, en regardant le ciel.

– Je n'aime pas la ville de Mexico, dis-je.

– Pourquoi ?

– Je déteste les vapeurs d'essence.

Il hocha la tête avec cadence, comme s'il était d'accord avec moi.

– J'aimerais mieux être avec vous dans le désert ou dans les montagnes, dis-je.

– Si j'étais toi, je ne dirais jamais une chose pareille, dit-il.

– Je ne voulais rien dire de mal, don Juan.

– Bien sûr. Nous le savons bien, tous les deux. Ce que tu as voulu dire n'a pas vraiment d'importance. Un guerrier, comme n'importe qui du reste, ne peut pas vraiment souhaiter de se trouver à un autre endroit. Un guerrier, parce qu'il vit dans le défi ; un homme ordinaire, parce qu'il ignore où sa mort le rencontrera.

« Regarde l'homme qui est couché sur l'herbe. Qu'est-ce qui ne va pas dans son cas, d'après toi ?

– Il est ivre, ou peut-être malade.

– Il est en train de mourir, dit don Juan, avec une assurance suprême. Lorsque nous nous sommes assis là, j'ai aperçu sa mort, tournant autour de lui. C'est pourquoi je t'ai dit de ne pas te lever ; qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, tu ne peux pas te lever de ce banc avant que tout ne soit fini. Voilà le présage que nous avons attendu. C'est la fin de l'après-midi. Le soleil est sur le point de se coucher. Voici ton heure de pouvoir. Regarde. Le spectacle de cet homme nous est destiné exclusivement.

Il me fit remarquer que, de l'endroit où nous étions assis, nous avions une vue dégagée sur l'homme. Un groupe de badauds s'étaient rassemblés en demi-cercle de l'autre côté de lui, vis-à-vis de nous.

La vue de l'homme qui gisait sur l'herbe me bouleversait. Il était maigre, au teint bistré, encore jeune. Ses cheveux noirs étaient courts et frisés, Sa chemise était déboutonnée, découvrant sa poitrine. Il portait

un tricot orange, troué aux coudes, et de vieux pantalons gris un peu fatigués. Ses chaussures, d'une couleur fade et indéfinie, étaient délacées. Il était raide. Je ne pouvais pas dire si oui ou non il respirait. Je me demandais s'il était vraiment en train de mourir, comme don Juan l'avait affirmé. Ou bien est-ce que don Juan n'était pas justement en train de se servir de l'événement, pour illustrer quelque chose ? D'après les anciennes expériences que j'avais eues avec lui, j'avais la certitude que, d'une manière ou d'une autre, il accommodait tout à un schéma préconçu.

Après un long silence, je me tournai vers lui, Ses yeux étaient fermés. Il commença à parler sans les ouvrir.

– Cet homme est en train de mourir à cet instant même, dit-il. Et pourtant tu ne le crois pas, n'est-ce pas ?

Il ouvrit les yeux et me fixa pendant une seconde. Son regard était si pénétrant que j'en fus étourdi.

– Non. Je ne le crois pas, dis-je.

Je sentais vraiment que tout ça était trop facile. Nous étions venus nous asseoir dans un parc où un homme se mourait, comme si cela avait été mis en scène.

– Le monde s'adapte à lui-même, dit don Juan après avoir écouté mes objections. Ce n'est pas une chose préparée d'avance. C'est un présage, un acte de pouvoir.

« Le monde fondé sur la *raison* transforme tout ça en un événement, que nous pouvons observer pendant un moment, au cours de notre route vers des horizons plus importants. Tout ce que nous pouvons en dire, c'est qu'un homme était étendu sur l'herbe, dans un parc, et qu'il était peut-être soûl.

« Le monde fondé sur la *volonté* transforme ça en un

acte de pouvoir, que nous pouvons *voir.* Nous pouvons *voir* la mort tourner autour de l'homme, jetant ses hameçons dans ses fibres lumineuses, de plus en plus profondément. Nous pouvons *voir* les filaments lumineux perdre leur raideur et disparaître un à un.

« Voilà les deux possibilités qui nous sont offertes à nous, êtres lumineux. Tu es quelque part à mi-chemin, désirant encore tout rassembler sous la rubrique de la *raison.* Et pourtant comment peux-tu écarter le fait que ton pouvoir personnel guettait un présage ? Nous sommes venus dans ce parc après que tu m'eus trouvé là où j'étais resté à t'attendre – tu m'as trouvé en venant simplement jusqu'à moi, sans penser ni calculer, sans utiliser sciemment la *raison.* Après nous être assis là pour attendre le présage, nous avons remarqué cet homme, chacun de nous l'apercevant selon le mode qui lui est propre, toi avec ta *raison,* moi avec

ma *volonté.*

« Cet homme qui meurt est un de ces centimètres cubes de chance que le pouvoir met toujours à la portée du guerrier. Tout l'art du guerrier consiste à être perpétuellement fluide, afin de saisir cette chance au vol. Je l'ai saisie, mais toi ? »

Je ne pouvais pas lui répondre. Je pris conscience d'une profonde fissure à l'intérieur de moi-même, et pendant un moment je fus capable, en quelque sorte, d'appréhender les deux mondes dont il parlait, bien que je ne fusse pas très compétent dans celui fondé sur la *volonté.*

– Quel merveilleux présage ! poursuivit-il. Et tout ça pour toi. Le pouvoir est en train de te montrer que la mort est l'ingrédient indispensable de devoir croire. Sans la prise de conscience de la mort, tout est ordinaire et trivial. Ce n'est que parce que la mort nous harcèle que le monde est un mystère insondable, Voilà ce que le pouvoir t'a montré. Je n'ai fait que

rassembler les détails du présage, pour que son sens soit clair pour toi ; mais en rassemblant les détails, je t'ai montré aussi que tout ce que je t'ai dit aujourd'hui, c'est ce que je dois croire, parce que telle est la prédilection de mon esprit.

Nous nous regardâmes dans les yeux pendant un moment.

– Je me souviens d'un poème que tu avais l'habitude de me lire, dit-il, en battant des paupières. Il parlait d'un homme qui avait fait le vœu de mourir à Paris. Comment était-ce donc ?

Le poème était de César Vallejo, *Pierre noire sur pierre blanche.* Je lui avais lu et récité les deux premières strophes d'innombrables fois, à sa demande.

Me moriré en Paris con aguacero,
un dira del cual tengo ya el recuerdo.
Me moriré en Paris – y no me corro –
tal vez un jueves, como es boy, de otono.

Jueves serd,
porque boy,
jueves, que
proso estos
versos, los
humeros me he
puesto
a la mala, y
jamds como
boy, me he
vuelto con todo
mi camino, a
verme solo[1].

1. Je mourrai à Paris par un jour de pluie,
un jour dont j'ai déjà le souvenir.
Je mourrai à Paris – et je n'en ai pas peur.
Peut-être un jeudi d'automne, comme aujourd'hui.

Ce sera un jeudi, parce que ce jeudi où j'écris
Ces vers, mes os me font souffrir,
et que jamais comme aujourd'hui, après tant de chemin
je ne me suis retrouvé aussi seul.

Le poème m'inspirait une mélancolie indescriptible.

Don Juan chuchota qu'il devait croire que l'homme mourant avait eu assez de pouvoir personnel pour être capable de choisir les rues de Mexico pour y mourir.

– Et nous revoilà dans l'histoire des deux chats, dit-il. Nous devons croire que Max fut conscient d'être traqué et que, ainsi que cet homme-là, il eut assez de pouvoir personnel, du moins pour choisir l'endroit de sa mort. Mais il y avait l'autre chat, de même qu'il y a des hommes que la mort encerclera, au moment où ils seront seuls, ignorants, les yeux fixés sur les murs et le plafond d'une chambre laide et banale.

« En revanche cet homme se meurt là où il a toujours vécu, dans la rue. Trois agents de police sont ses gardes d'honneur. Et à mesure qu'il s'éteint, ses yeux saisiront une dernière image des lumières des magasins qui sont en face, des voitures, des arbres, du grouillement de la foule, et les bruits de la circulation et les voix des hommes et des femmes qui passent rempliront pour la dernière fois ses oreilles.

« Tu vois donc que sans une prise de conscience de la présence de la mort, il n'y a pas de pouvoir ni de mystère. n

Je contemplai l'homme pendant longtemps. Il était immobile. Peut-être mort. Mais mon incrédulité n'avait plus d'importance. Don Juan avait raison. Devoir croire que le monde est mystérieux et insondable, voilà l'expression de la prédilection la plus profonde du guerrier. Sans ça il ne lui restait rien.

L'île du « tonal »

Le lendemain matin, vers midi, don Juan et moi nous nous retrouvâmes dans le même parc. Il portait encore son costume marron. Nous nous assîmes sur un banc ; il enleva son manteau, le plia avec grand soin, mais avec une indifférence suprême, et le posa sur le banc. Son indifférence était très affectée et en même temps très naturelle. Je me surpris en train de l'observer fixement. Il paraissait conscient du paradoxe qu'il m'offrait et eut un sourire. Il rectifia sa cravate. Il portait une chemise beige à manches longues. Elle lui allait très bien.

– le porte encore mon complet, parce que je veux te dire quelque chose d'extrêmement important, dit-il, en me donnant une tape sur l'épaule. Hier tu t'es bien conduit. Il est temps aujourd'hui que nous parvenions à un dernier accord.

Il fit une pause qui dura un long moment. Il avait l'air de préparer un exposé. J'éprouvai dans le ventre une sensation étrange. Ma première idée fut qu'il allait me révéler l'explication des sorciers. Il se leva à deux reprises et marcha devant moi, de long en large, comme s'il lui était difficile de dire tout haut ce qu'il avait en tête.

– Allons au restaurant qui est en face, et mangeons quelque chose, dit-il enfin.

Il déplia son manteau et, avant de le mettre, il me fit observer qu'il était entièrement doublé.

– Il est fait sur mesure, dit-il, et il sourit, comme s'il en était fier et comme si c'était une chose importante.

« Je dois attirer ton attention sur tout cela, car autrement tu ne remarquerais rien, et il est fondamental que tu prennes conscience des choses. Tu n'en es conscient que lorsque tu penses que tu devrais l'être ; pourtant la condition de guerrier exige d'être conscient de tout, à tout moment.

« Mon costume et tous ces accessoires sont importants, parce qu'ils représentent mon mode de vie, ou plutôt le mode de vie qui correspond à l'une des deux parties de ma totalité. Nous avons laissé pendante cette discussion. Je sens que le moment de l'aborder est arrivé. Cependant il faut qu'elle soit menée de façon correcte ; sinon, elle ne sera jamais intelligible. Je voulais mon complet pour te donner le premier indice. Je pense que ça y est. Maintenant nous devons parler, parce que dans des thèmes de cette nature, la compréhension ne vient que par la parole.

– De quel thème s'agit-il, don Juan ?

– De la totalité de soi-même, dit-il.

Il se leva brusquement et m'emmena au restaurant qui se trouvait dans un grand hôtel, de l'autre côté de la rue. Une hôtesse peu aimable nous donna une table à l'intérieur, dans un coin du fond. Il était évident que les meilleures places étaient autour des fenêtres.

Je dis à don Juan que cette femme me rappelait une autre hôtesse d'un restaurant de l'Arizona, où don Juan et moi nous étions allés manger un jour, et qui nous avait demandé, avant de nous présenter le menu, si nous avions assez d'argent pour payer.

– Je ne critique pas non plus cette pauvre femme, dit don Juan, comme s'il sympathisait avec elle. Comme l'autre, elle aussi a peur des Mexicains.

Il rit tout bas. Deux personnes des tables voisine retournèrent, et nous regardèrent.

Don Juan dit que sans le savoir, ou peut-être mê malgré elle, l'hôtesse nous avait donné la meilleur table de la maison, une table où nous pourrions pa et où je pourrais écrire tout ce que je voudrais.

Je venais de sortir mon carnet de ma poche pou poser sur la table, lorsque le serveur surgit brusqu ment devant nous. Lui aussi paraissait de mauvais humeur. Il était debout devant nous, avec un air insolent.

Don Juan commanda un menu très élaboré pour Il le fit sans regarder la carte, comme s'il la connai sait par cœur. Je ne savais que faire ; l'apparition serveur avait été soudaine, et je n'avais pas eu le temps de lire la carte, donc je lui dis que je voulai même chose.

Don Juan me chuchota à l'oreille :

– Qu'est-ce que tu veux parier qu'ils n'ont pas ce que nous avons commandé ?

Il allongea les bras et les jambes, et me dit de m décontracter et de m'asseoir confortablement, par que la préparation du repas durerait une éternité.

– Tu te trouves à un carrefour très angoissant, d il. C'est peut-être le dernier et peut-être aussi le pl difficile à comprendre. Parmi les choses que je va montrer aujourd'hui, certaines ne seront probablement jamais claires. De toute façon, elles ne sont censées l'être. Donc il ne faut pas que tu te sentes embarrassé ni découragé. Nous sommes tous des sots lorsque nous pénétrons dans le monde de la sorcellerie, et le fait que nous soyons dedans n'im que pas nécessairement que nous changerons un

Il y en a qui restent bouchés jusqu'à la dernière minute.

Je l'aimais quand il s'incluait dans les idiots. Je savais qu'il ne le faisait pas par gentillesse, mais dans un dessein didactique.

– Ne te tourmente pas si tu ne comprends pas ce que je vais dire, poursuivit-il. Vu ton tempérament, j'ai peur que tu ne t'épuises en essayant de comprendre. Ne le fais pas. Ce que je vais te dire n'a pour but que d'indiquer une orientation.

J'eus soudain un sentiment de crainte. Les avertissements de don Juan me précipitaient dans une spéculation sans fin. Dans d'autres occasions il m'avait prévenu à peu près de la même façon, et à chaque fois qu'il l'avait fait, ses révélations avaient été accablantes.

– Je deviens très nerveux quand vous parlez de cette façon-là, dis-je.

– Je le sais, répondit-il calmement. Je fais exprès de te mettre sur des charbons ardents. J'ai besoin de

ton attention, de ton attention tout entière.

Il s'arrêta et me regarda. Je ris nerveusement et sans le vouloir. Je savais qu'il était en train de tirer profit au maximum des ressources dramatiques de la situation.

– Je ne te dis pas tout ça pour t'impressionner, dit-il, comme s'il avait lu dans mes pensées. Je te donne simplement du temps pour que tu fasses une mise au point correcte.

A ce moment-là, le serveur s'arrêta à notre table pour annoncer qu'on n'avait pas ce que nous avions commandé. Don Juan éclata de rire et demanda des *tortillas* et des haricots. Le serveur ricana avec mépris, et dit qu'ils ne servaient pas ces choses-là; il nous suggéra de prendre du steak ou du poulet. Nous nous décidâmes pour de la soupe.

Nous mangions en silence. Je n'aimais pas la soupe et je ne pouvais pas la terminer, mais don Juan finit son assiette.

– J'ai mis mon complet, dit-il brusquement, pour te parler de quelque chose, quelque chose que tu connais déjà mais qui a besoin d'être éclairci pour pouvoir être efficace. J'ai attendu jusqu'à aujourd'hui, parce que Genaro sent que tu dois être désireux de t'engager dans la voie de la connaissance, et qu'en outre tes propres efforts doivent être suffisamment impeccables pour te rendre digne de cette connaissance. Tu as bien agi. Maintenant je veux te donner l'explication des sorciers.

Il s'interrompit encore une fois, se frotta les joues et joua avec sa langue dans sa bouche, comme s'il sentait ses dents.

– Je vais te parler du *tonal* et du *nagual,* dit-il, en me lançant un regard perçant.

C'était la première fois, depuis notre fréquentation, qu'il utilisait ces deux termes. J'étais vaguement familiarisé avec ces concepts à travers la littérature anthropologique relative aux cultures du Mexique central. Je savais que le *tonal* était considéré comme une sorte d'esprit gardien, généralement zoomorphe, que l'enfant obtenait à sa naissance et avec lequel il conservait des liens étroits pendant toute sa vie. *Nagual* était le nom donné à l'animal en lequel les sorciers prétendaient pouvoir se transformer, ou au sorcier capable d'une telle transformation.

– Voilà mon *tonal,* dit don Juan, en se frottant les mains sur sa poitrine.

– Est-ce votre complet ?

– Non. Ma personne.

Il se tapa la poitrine, les cuisses et les côtes.

– Tout ça c'est mon *tonal.*

Il expliqua que chaque être humain avait deux

côtés, deux entités distinctes, deux parties contraires qui prenaient force au moment de la naissance ; l'une s'appelait *tonal,* l'autre, *nagual.*

Je lui dis ce que les anthropologues connaissaient sur ces concepts. Il me laissa parler sans m'interrompre.

– Tout ce que tu crois savoir là-dessus n'est que pure bêtise, dit-il. Si je l'affirme, c'est que je considère que personne n'a pu t'avoir dit auparavant ce que je vais te raconter sur le *tonal* et le *nagual.* N'importe quel idiot s'apercevrait que tu ne connais rien à ces choses-là, parce que pour les rencontrer il t'aurait fallu être sorcier, ce que tu n'es pas. Donc laisse tomber tout ce que tu as entendu là-dessus, parce que c'est inapplicable.

– Ce n'était qu'un commentaire, dis-je.

Il leva les sourcils en faisant un geste comique.

– Tes commentaires sont déplacés, dit-il. Cette fois-ci j'ai besoin de ton attention tout entière, car je veux te faire connaître le *tonal* et le *nagual,* Les sorciers portent un intérêt particulier et unique à cette connaissance. Je dirais que le *tonal* et le *nagual* sont du domaine exclusif des hommes de connaissance. Dans ton cas, ils représentent le couvercle qui ferme tout ce que je t'ai appris. C'est pourquoi nous avons attendu jusqu'à aujourd'hui pour en parler.

c Le *tonal* n'est pas un animal protecteur. Je dirais plutôt que c'est un gardien qu'on peut éventuellement représenter comme un animal. Mais cela est sans importance. »

Il sourit et me fit un clin d'œil.

– Je vais maintenant utiliser tes propres termes, dit-il. Le *tonal* c'est la personne sociale.

Il se mit à rire. En voyant mon étonnement, j'imagine.

– Donc, à juste titre, dit-il, le *tonal* est un protec-

teur, un gardien, un gardien qui la plupart des fois se transforme en garde.

Je tripotai maladroitement mon carnet. J'essayais de me concentrer sur ce qu'il disait. Il rit et contrefit mes mouvements nerveux.

– Le *tonal* est l'organisateur du monde, poursuivit-il. Peut-être que la meilleure façon de décrire son travail monumental serait de dire que sur ses épaules repose la tâche de mettre en ordre le chaos du monde. Il n'est pas abusif d'affirmer, comme le font les sorciers, que tout ce que nous connaissons et tout ce que nous faisons en tant qu'hommes est l'œuvre du *tonal.*

« Dans ce moment-là, par exemple, c'est ton *tonal* qui s'efforce de comprendre le sens de notre conversation ; sans lui, ce ne seraient que des sons bizarres et des grimaces, et tu ne comprendrais pas un mot de ce que je raconte.

« Disons donc que le *tonal* est un gardien, qui protège quelque chose qui n'a pas de prix, notre propre être. C'est pourquoi une qualité inhérente au *tonal* est d'être prudent et jaloux de ses actes. Et

puisque ses actes constituent largement l'aspect le plus important de notre vie, il n'est pas étonnant que le *tonal* se transforme en chacun de nous, de gardien en garde. »

Il s'arrêta et me demanda si j'avais compris. Machinalement je hochai la tête en signe affirmatif, et il me sourit d'un air dubitatif.

– Un gardien a l'esprit large et compréhensif, expliqua-t-il. En revanche, un garde est un surveillant à l'esprit borné et souvent despotique. Je veux donc dire qu'en chacun de nous, le *tonal* est devenu un garde mesquin et despotique, alors qu'il devrait être un gardien large d'esprit.

Je ne suivais pas tout à fait le fil de son explication.

J'écoutais et je notais chaque terme, et pourtant j'avais l'impression d'être empêtré dans mon propre dialogue intérieur.

– Je suis très difficilement votre exposé, dis-je.

– Si tu ne t'obstinais pas à te parler à toi-même, tu n'aurais pas de problèmes, dit-il d'un ton coupant.

Sa remarque m'entraîna dans un long discours d'explication. Finalement je me repris et je lui fis mes excuses, pour mon insistance à me justifier.

Il sourit et fit un geste qui semblait indiquer que mon attitude ne l'avait pas vraiment dérangé.

– Le *tonal* est tout ce que nous sommes, continua-t-il. Dis un nom. Tout ce que nous nommons fait partie du *tonal.* Et puisque le *tonal* est constitué par nos propres actes, il est donc naturel que tout tombe sous sa coupe.

Je lui rappelai qu'il avait dit que le *tonal* était la personne sociale, terme que j'avais employé moi-même pour désigner l'être humain comme produit de la socialisation. Je signalai que, si le *tonal* était donc un résultat, il ne pouvait pas être tout, comme il avait dit, parce que le monde qui nous entourait n'était pas le produit de la socialisation.

Don Juan me rappela que pour lui mon argument n'était pas fondé, car il avait lui-même insisté depuis longtemps sur le fait qu'il n'y avait pas de monde en soi, mais seulement une description de celui-ci, une représentation qu'on nous avait apprise et qui nous paraissait normale.

– Le *tonal* est tout ce que nous connaissons, dit-il. Je pense que cela est en soi une raison suffisante pour conférer au *tonal* une puissance extraordinaire.

Il s'arrêta pendant un moment. Il paraissait attendre concrètement mes commentaires ou mes questions, mais je restai muet. Cependant je me sentais contraint de poser une question, et je me creusais pour

en formuler une qui fût pertinente. J'échouai. Je sentais que les avertissements par lesquels il avait entamé notre conversation m'avaient probablement

détourné de poser des questions. Je me sentais singulièrement engourdi. En fait j'avais le sentiment, je savais sans l'ombre d'un doute, que j'étais incapable de penser, et pourtant, si c'était possible, je le savais sans penser à proprement parler.

Je regardai don Juan. Il examinait fixement le milieu de mon corps. Il leva les yeux, et la clarté revint aussitôt à mon esprit.

– Le *tonal* est tout ce que nous savons, répéta-t-il doucement. Cela inclut non seulement nous-mêmes, en tant que personnes, mais aussi tout ce qui existe dans notre monde. On peut dire que le *tonal* est tout ce que nous voyons.

« Nous commençons à le garnir dès notre naissance. En respirant le premier souffle d'air, nous respirons également du pouvoir pour le *tonal.* Par conséquent nous pouvons affirmer que le *tonal* d'un être humain est intimement lié à sa naissance.

« Il ne faudra pas que tu oublies ce fait. Il est fondamental que tu comprennes tout ça. Le *tonal* commence à la naissance et s'achève à la mort. »

Je voulais récapituler tous les points de son exposé. J'ouvris la bouche pour lui demander de répéter les points principaux de notre conversation, lorsque, à ma grande surprise, je fus incapable d'émettre un seul son. J'éprouvais une incapacité extrêmement bizarre, j'avais peine à parler et je ne pouvais pas maîtriser cette sensation.

Je regardai don Juan pour lui indiquer que je ne pouvais pas parler. Il fixait de nouveau la zone autour de mon ventre.

Il leva les yeux et me demanda comment je me sentais. Les mots jaillirent hors de moi, comme si on

m'avait enlevé un bouchon. Je lui racontai que je venais d'éprouver la sensation étrange de ne pouvoir ni parler ni penser, bien que mes pensées eussent été d'une clarté limpide.

– Ce sont tes pensées qui ont été d'une clarté limpide ? demanda-t-il.

C'est alors que je m'aperçus que la clarté n'était pas dans mes pensées, mais dans ma perception du monde.

– Qu'est-ce que vous êtes en train de me faire, don Juan ? demandai-je.

– Je suis en train de te convaincre de l'inutilité de tes commentaires, répondit-il, en éclatant d'un rire tonitruant.

– Vous voulez dire que vous préférez que je ne pose pas de questions ?

– Non, non. Demande-moi tout ce que tu veux, mais ne laisse pas fléchir ton attention.

J'avouai avoir été distrait par l'immensité du thème.

– Je ne peux pas encore comprendre, don Juan, ce que vous voulez dire quand vous affirmez que le *tonal* est tout, dis-je après une courte pause.

– Le *tonal* est ce qui fait le monde.

– Le *tonal* est donc le créateur du monde ?
Don Juan se gratta les tempes.
– Le *tonal* fait le monde, mais ce n'est qu'une façon de parler. Il ne peut ni créer ni changer quoi que ce soit, bien qu'il fasse le monde parce qu'il a pour fonction de juger, d'affirmer et d'observer. Je dis que le *tonal* fait le monde parce qu'il en est témoin et parce qu'il le juge selon ses propres règles. D'une façon curieuse, le *tonal* est un créateur qui ne crée rien. Autrement dit, le *tonal* construit les règles au moyen desquelles il appréhende le monde. Donc il crée le monde, pour ainsi dire.

Il fredonna une chanson populaire, en battant la mesure avec ses doigts, sur le bord de la chaise. Ses yeux reluisaient ; on aurait dit qu'ils scintillaient. Il rit sous cape, en secouant la tête.
– Tu ne me suis pas, dit-il en souriant.
- Si. Je n'ai pas de problèmes, dis-je, mais mon ton n'était pas très convaincant.
– Le *tonal* est une île, expliqua-t-il. La meilleure façon de le décrire est de dire que le *tonal* c'est ça.
De sa main, il parcourut la surface de la table.
– Nous pouvons dire que le *tonal* est comme la surface de cette table. C'est une île, et sur cette île tout y est. En fait cette île est le monde.
« Chacun de nous possède son propre *tonal,* mais il existe aussi un *tonal* collectif, propre à un moment donné, qu'on peut appeler le *tonal* de l'époque. »
Il montra du doigt la série des tables du restaurant.
– Regarde. Toutes les tables ont la même configuration. Certains éléments se retrouvent dans toutes. Cependant, elles sont toutes différentes : il y en a qui sont plus encombrées que d'autres, ou qui ont plus de nourriture, ou des plats différents, ou une atmosphère particulière, et pourtant il nous faut bien admettre que toutes les tables de ce restaurant sont semblables. Or chaque table prise séparément constitue un cas particulier, et il en est de même pour le *tonal* personnel de chacun de nous. Ce qui compte et ce qu'il faut retenir, c'est que tout ce que nous savons sur nous et sur notre monde se trouve sur l'île du *tonal.* Tu vois ce que je veux dire ?
– Si le *tonal* c'est tout ce que nous savons sur nous-mêmes et sur notre monde, qu'est-ce donc que le *nagual ?*
– Le *nagual* est cette partie de nous pour laquelle il n'y a pas de description, ni de mots, ni de sentiments, ni de connaissance.

– C'est une contradiction, don Juan. A mon avis, quelque chose qu'on ne peut ni sentir, ni décrire, ni nommer ne peut pas exister.
– Cette contradiction n'existe que pour toi. Je t'ai déjà prévenu ; ne te casse pas la tête en essayant de comprendre ça.
– Voulez-vous dire que le *nagual* c'est l'esprit ?
– Non. L'esprit est un élément de la table. L'esprit fait partie du *tonal.* Disons que l'esprit c'est la sauce chili.
Il prit une bouteille de *tabasco* et la posa devant moi.
– Est-ce que le *nagual* c'est l'âme ?
– Non. L'âme se trouve aussi sur la table. Disons que l'âme c'est le cendrier.
– Est-ce que ce sont les pensées des hommes ?
– Non. Les pensées se trouvent aussi sur la table. Ce sont les couverts en argent.
Il prit une fourchette et la plaça à côté de la sauce chili et du cendrier.
– Est-ce un état de grâce ? Est-ce le ciel ?
– Ce n'est pas ça non plus. Tout ça, quoi qu'il en soit, fait aussi partie du *tonal.* Disons que c'est la serviette.
Je continuai à lui donner toute une série de descriptions correspondant à ce dont il avait fait allusion ; je citai l'intellect pur, la psyché, l'énergie, la force vitale, l'immortalité, le principe de vie. Pour chaque chose que je nommais, il trouvait un élément sur la table qui servait d'équivalent, et le poussait devant moi, jusqu'à ce qu'il eût fait un tas avec tous les objets de la table.
Don Juan avait l'air de s'amuser énormément. Il poussait de petits rires et se frottait les mains chaque fois que j'énonçais une autre possibilité.

L'île du « tonal »

– Est-ce que le *nagual* est l'Etre Suprême ? Le Tout-Puissant, Dieu ? demandai-je.
– Non. Dieu se trouve aussi sur la table. Disons que Dieu, c'est la nappe.
Il fit le geste drôle de tirer la nappe, afin de la mettre sur le même tas que les autres objets qu'il avait empilés devant moi.
– Mais est-ce donc que pour vous Dieu n'existe pas ?
– Non. Je n'ai pas dit ça. Tout ce que j'ai dit c'est que le *nagual* n'est pas Dieu, parce que Dieu est un élément de notre *tonal* personnel ainsi que du *tonal* de chaque époque. Comme je te l'ai déjà dit, le *tonal* est tout ce dont nous pensons que le monde se compose, Dieu inclus, naturellement. Dieu n'a pas d'autre importance que celle d'être une partie du *tonal* de

notre époque.

– D’après mes conceptions, don Juan, Dieu est tout. Sommes-nous en train de parler de la même chose ?

– Non. Dieu n'est que tout ce que tu peux penser de lui, et par conséquent il n'est, pour ainsi dire, qu’un autre élément de l'île. Nous ne pouvons pas être témoin de Dieu selon notre bon plaisir ; la seule chose que nous pouvons faire, c'est en parler. En revanche, le *nagual* est au service du guerrier. Celui-ci peut en être témoin, mais il ne peut pas en parler.

– Si le *nagual* n'est rien de ce que j’ai mentionné, dis-je, vous pourriez au moins décrire sa localisation. Où est-il donc ?

Don Juan fit un geste circulaire et signala l’espace au-delà de la table. Il balança la main comme si, du revers, il nettoyait une surface imaginaire s’étendant au-delà des bords de la table.

– Le *nagual* est là, dit-il. Là, autour de l’île. Le *nagual* est là où le pouvoir plane.

« Dès notre naissance, nous avons l’intuition des deux parties qui existent en nous. A notre naissance, et pendant un certain temps, nous ne sommes que *nagual.* Nous sentons intuitivement qu’il nous faut une contrepartie pour fonctionner. Le *tonal* nous manque, et cela nous donne, dès le début, un sentiment d’incomplétude. Puis le *tonal* commence à se développer et devient capital pour notre fonctionnement, tellement important qu’il offusque l’éclat du *nagual* et l'écrase. A partir du moment où nous devenons entièrement *tonal,* tout ce que nous faisons par la suite est d’accroître cet ancien sentiment d’incomplétude, qui nous accompagne dès la naissance et qui nous dit constamment qu’il nous manque une autre partie pour être complets.

« A partir du moment où nous devenons entièrement *tonal,* nous commençons à nous voir doubles. Nous avons l’intuition de nos deux aspects, mais nous nous les représentons toujours avec des éléments du *tonal.* Nous disons que nos deux composantes sont l’âme et le corps, l'esprit ou la matière, le bien et le mal, Dieu et Satan. Or nous ne réalisons jamais que nous accouplons simplement des éléments de l’île, comme si on appariait du café et du thé, du pain et des *tortillas,* du chili et de la moutarde. Je t'ai déjà dit que nous étions des animaux bizarres. Nous sommes entraînés et, dans notre folie, nous croyons que nous comprenons parfaitement. »

Don Juan se leva et s’adressa à moi comme s’il était orateur. Il pointa vers moi son index, et j’en eus le frisson.

– L’homme ne se meut pas entre le bien et le mal, dit-il d'un ton à la fois rhétorique et gai, en saisissant dans chaque main la salière et la poivrière. A la vérité il se meut entre la négation et la certitude.

Il laissa tomber le sel et le poivre, et empoigna un couteau et une fourchette.

– Tu te trompes ! Il n'y a pas de mouvement ! dit-il, en se répondant à lui-même. L'homme n'est qu'esprit.

Il prit la bouteille de *tabasco* et la leva en l'air. Puis il la reposa.

– Comme tu peux voir, dit-il doucement, on peut mettre facilement la sauce chili à la place de l'esprit et conclure en disant : « L'homme n'est que sauce chili ! » Cela ne nous rend pas plus déments que nous ne le sommes.

– Je crains de ne pas avoir posé la question correcte, dis-je. Peut-être pourrons-nous parvenir à une compréhension meilleure si je demande ce qu'on peut trouver de spécifique dans cet espace-là au-delà de l'île.

– Il n'y a pas moyen de répondre. Si je disais : rien, je transformerais le *nagual* en une partie du *tonal.* Tout ce que je peux dire c'est que là, au-delà de l'île, il y a le *nagual.*

– Mais lorsque vous nommez le *nagual,* n'êtes-vous pas déjà en train de le placer sur l'île ?

– Non. Je l'ai nommé uniquement pour que tu en prennes conscience.

– D'accord. Mais cette prise de conscience est le seuil qui a transformé le *nagual* en un nouvel élément de mon *tonal.*

– Je crains que tu ne comprennes pas. J'ai nommé le *tonal* et le *nagual* constituant un couple véritable. C'est tout ce que j'ai fait.

Il me rappela qu'une fois que je tentais de lui expliquer pourquoi je m'efforçais à comprendre la signification des choses, j'avais débattu la question suivante : il se pourrait que les enfants ne fussent pas capables de comprendre la différence entre « père » et « mère » avant d'avoir acquis un grand développe-

ment dans le domaine de la manipulation sémantique. Il se pourrait que le père fût pour eux celui qui portait les pantalons ; et la mère, celle qui mettait des jupes, pour ne citer qu'un exemple parmi d'autres termes possibles d'opposition se rapportant à la coiffure, au corps ou aux pièces du vêtement.

– Nous faisons certainement la même chose avec les deux parties qui nous composent, dit-il. Nous savons intuitivement que nous avons une deuxième dimension, mais quand nous essayons de la cerner, le *tonal* prend la direction des choses et, en tant que chef, il se montre très mesquin et jaloux, Il nous éblouit de son astuce, et nous force à oblitérer complètement l'autre composante du couple véritable, le *nagual.*

Le jour du « tonal »

En quittant le restaurant, je dis à don Juan qu'il avait été correct de me prévenir de la difficulté de la matière et que je n'avais pas la capacité intellectuelle suffisante pour saisir ses concepts et ses explications. Je lui suggérai que, si je rentrais chez moi pour y lire mes notes, je pourrais éventuellement parvenir à une meilleure compréhension du sujet. Il essaya de me mettre à l'aise ; il dit que je me tracassais pour des mots. Pendant qu'il me parlait, je sentis une sorte de frisson dans le corps et, l'espace d'un instant, je découvris qu'il existait vraiment en moi une autre dimension.

Je fis part à don Juan des sentiments inexplicables que j'éprouvais. Apparemment mes propos éveillèrent sa curiosité. Je lui dis que j'avais éprouvé des sentiments analogues auparavant, et que je les avais interprétés comme des défaillances momentanées, ou des interruptions du cours de ma conscience. Ces sentiments se manifestaient toujours sous la forme d'une secousse physique, suivie de la sensation d'être suspendu quelque part.

Nous nous dirigeâmes vers la ville basse en flânant. Don Juan me demanda de lui raconter dans le détail toutes mes défaillances. J'eus du mal à les lui décrire

et à progresser au-delà de ce que j'appelais mes moments d'oubli, de distraction ou d'inattention.

Il me rembarra patiemment, en disant que j'étais un homme exigeant, d'une mémoire excellente, et très prudent dans tout ce que j'entreprenais. Au début j'avais eu l'impression que ces défaillances particulières étaient liées à l'interruption de mon dialogue intérieur, mais je les avais aussi ressenties lorsque je me parlais longuement à moi-même. Elles paraissaient être issues d'une région de mon corps totale-

ment indépendante de celles qui m’étaient familières.
Don Juan me donna des tapes dans le dos. Il souriait avec un plaisir évident.
– Tu commences enfin à faire des associations réelles, dit-il.
Je lui demandai de m’expliquer ses propos sibyllins, mais il mit fin brusquement à notre conversation, et il me fit signe de le suivre jusqu’à une petite place en face d'une église.
– Ici s’arrête notre promenade vers la ville basse, dit-il, en s'asseyant sur un banc. Voilà l’endroit idéal pour observer les gens. Il y a ceux qui passent dans la rue et ceux qui vont à l’église. D’ici nous pouvons les voir tous.
Il signala une large rue commerçante et l'allée de graviers qui menait aux marches de l’église. Notre banc était situé à mi-chemin entre l’église et la rue.
– C’est mon banc préféré, dit-il, en caressant les planches.
Il me fit un clin d’oeil et ajouta, avec un sourire narquois :
– Il m’aime bien. C’est pourquoi il n’y avait personne d'assis. Il savait que j’allais venir.
– Le banc le savait-il ?
– Non, pas le banc. Mon *nagual.*

– Le *nagual* a-t-il une conscience ? Est-il conscient des choses ?
– Bien sûr. Il est conscient de tout, Voilà pourquoi ton récit m’intéresse. Ce que tu appelles des défaillances et des sentiments n'est autre que le *nagual.* Pour pouvoir en parler, nous devons emprunter des concepts à l'île du *tonal.* Il est donc préférable de ne pas l’expliquer, mais de raconter simplement ses effets.
Je voulais ajouter quelque chose au sujet de ces sentiments particuliers, mais il me fit taire.
– Ça suffit. Aujourd’hui ce n’est pas le jour du *nagual,* mais celui du *tonal,* dit-il. Je me suis mis en costume parce que aujourd'hui, je suis tout *tonal.*
Il me regarda fixement. J’étais sur le point de lui dire que le sujet se révélait d’une difficulté bien plus grande que tout ce qu’il m’avait expliqué jusque-là, mais il eut l’air d'anticiper sur mes paroles.
– C'est difficile, je le sais, poursuivit-il. Mais si l'on considère que c'est ce qui ferme le tout, que c'est le dernier échelon de ton apprentissage, il n’est pas exagéré de dire que cette matière contient tout ce dont je t’ai parlé depuis le premier jour de notre rencontre.
Nous demeurâmes en silence pendant un long moment. Je sentis que je devais attendre qu’il reprît ses explications, mais soudain je fus saisi d’appréhension, et je lui demandai précipitamment :
– Est-ce que le *nagual* et le *tonal* se trouvent à l'intérieur de nous-mêmes ?
Il me transperça du regard.
– Voilà une question très difficile, dit-il. Toi tu dirais qu'ils se trouvent à l’intérieur de nous-mêmes. Moi je dirais que non, mais tous les deux nous aurions

tort. Le *tonal* de ton temps t'invite à affirmer que tout ce qui se rapporte à tes sentiments et à tes pensées a lieu à l'intérieur de toi-même. Le *tonal* de mon temps

dit le contraire; il affirme que tout est extérieur. Lequel des deux a raison ? Ni l'un ni l'autre. Que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur, ça n'a aucune importance.

Je soulevais une question en lui disant que, lorsqu'il se référait au *tonal* et au *nagual,* on avait l'impression qu'il y avait encore une troisième partie. Il avait dit que le *tonal* nous « forçait » à agir. Je lui demandai de me dire ce qui était « forcé » d'après lui.

Il ne me répondit pas directement.

– Il n'est pas simple d'expliquer tout ça, dit-il. Le *tonal* a beau exercer un contrôle très habile, ce qui importe c'est que le *nagual* émerge. Cependant, sa manifestation passe toujours inaperçue. Le grand art du *tonal* est de supprimer toute apparition du *nagual,* à tel point que, même si celle-ci est la chose la plus naturelle du monde, on ne la remarque pas.

– Qui est-ce qui ne la remarque pas ?

Il rit tout bas, en hochant la tête de haut en bas. Je le pressai pour qu'il me donnât une réponse.

– Le *tonal,* dit-il. Je ne parle que de lui, exclusivement. Je peux contourner le problème, mais cela ne doit ni te surprendre ni te déranger. Je t'ai déjà prévenu de la difficulté de comprendre ce que je dois te raconter. le tiens ces propos désordonnés parce que mon *tonal* est conscient qu'il parle de lui-même. En d'autres termes, mon *tonal* se sert de lui-même afin de comprendre le message que je veux transmettre à ton *tonal.* Disons que le *tonal,* puisqu'il se rend parfaitement compte de la difficulté qu'implique le fait de parler de lui, a créé les termes de c moi x, « moi-même » et tous ceux du même ordre, en guise de compensation, et c'est grâce à ces termes que nous pouvons parler soit à d'autres *tonals,* soit à notre propre *tonal* ou au sujet de lui.

« Maintenant, lorsque je te dis que le *tonal* nous

force à faire quelque chose, je ne fais aucune allusion à une troisième partie. Il est évident qu'il se force lui-même à suivre ses propres opinions.

« Toutefois en certaines occasions, ou dans des circonstances spéciales, quelque chose dans le *tonal* même prend conscience qu'il y a en nous une partie qui lui échappe. C'est comme une voix venant des profondeurs, la voix du *nagual.* Tu vois, la totalité de nous-mêmes est une condition naturelle que le *tonal* ne peut pas effacer complètement, et il y a des moments, surtout dans la vie d'un guerrier, où cette totalité se manifeste. C'est dans ces circonstances-là que nous pouvons nous interroger sur nous et évaluer ce que nous sommes.

« J'étais préoccupé par ces chocs que tu avais ressentis, car c'est la façon dont le *nagual* émerge. C'est à ces moments-là que le *tonal* prend conscience de la totalité de l'être. Cela se manifeste toujours par un choc, car cette prise de conscience rompt le calme dans lequel nous sommes installés. Cette prise de conscience correspond, d'après moi, à la totalité de l'être qui va mourir. L'idée est qu'au moment de la mort, autre paire du couple véritable, le *nagual* entre en action, et ces états de conscience, ces souvenirs et ces perceptions emmagasinés dans nos genoux et dans nos cuisses, dans notre dos, dans nos épaules et dans notre cou, commencent à se dilater et à se désintégrer. Sans la force intégrante de la vie, tous ces éléments se séparent, à la manière des perles d'un collier cassé et sans fin. »

Il me regarda. Son regard était serein. Je me sentais mal à l'aise, stupide.

– La totalité de nous-mêmes est quelque chose d'insaisissable, dit-il. Nous n'en avons besoin que d'une petite partie, pour exécuter nos tâches vitales, même les plus complexes. Pourtant quand nous mou-

rons, nous mourons avec la totalité de nous-mêmes. Un sorcier pose donc la question suivante : « S'il nous faut mourir avec la totalité de nous-mêmes, pourquoi ne pas vivre alors avec elle ? »

Il me fit, de la tête, signe d'observer la foule des gens qui passaient.

– Ils sont tout *tonal,* dit-il. Je vais en choisir quelques-uns, pour que ton *tonal* puisse les évaluer et, en les évaluant, il s'évaluera lui-même.

Il attira mon attention sur deux vieilles dames qui étaient sorties de l'église. Elles étaient restées debout sur le bord des marches en pierre pendant un moment, puis elles commencèrent à les descendre avec beaucoup de précaution, en s'arrêtant à chaque marche.

– Fais bien attention à ces deux dames, dit-il. Mais ne les vois pas comme des personnes ni comme des visages ayant des traits en commun avec nous ; vois-les comme des *tonals.*

Les deux femmes arrivèrent en bas de l'escalier. Elles commencèrent à avancer comme si le gravier fruste était du marbre et qu'elles étaient sur le point de glisser et de perdre leur équilibre. Elles marchaient en se tenant par le bras, en s'appuyant l'une contre l'autre de tout leur poids.

– Regarde-les, s'exclama don Juan. Ces femmes offrent le meilleur exemple du *tonal* le plus pitoyable qu'on puisse trouver.

Je remarquai que les deux femmes avaient une petite ossature, mais qu'elles étaient grosses. Elles avaient peut-être dans les cinquante ans. Leur visage avait un aspect pénible, comme si descendre les marches de l'église dépassait leurs forces.

Elles étaient devant nous ; elles chancelèrent pendant un instant, puis elles firent une pause. Il leur restait encore une marche dans l'allée des graviers.

– Regardez où vous mettez les pieds, mesdames, cria don Juan, en se levant de façon théâtrale.

Les femmes le regardèrent, apparemment confuses de cet éclat soudain.

– Ma mère s'est cassé la hanche à cet endroit même, l'autre jour, ajouta-t-il, en se précipitant pour les aider.

Elles se confondirent en remerciements, et il leur conseilla, si jamais elles perdaient l'équilibre et tombaient par terre, de rester sur place sans bouger jusqu'à l'arrivée de l'ambulance. Son ton était sincère et convaincant. Les femmes firent le signe de la croix.

Don Juan se rassit. Ses yeux brillaient. Il parla doucement.

– Ces femmes ne sont pas aussi vieilles qu'elles en ont l'air, ni leur corps aussi faible, et pourtant elles sont décrépites. Tout ce qui les concerne est lugubre : leurs vêtements, leur odeur, leur attitude. Quelle en est la raison, d'après toi ?

Elles sont peut-être nées ainsi, dis-je.

– On ne naît pas ainsi. On le devient. Le *tonal* de ces femmes est faible et timide.

« Je t'ai dit qu'aujourd'hui ce serait le jour du *tonal ;* je voulais dire qu'aujourd'hui je veux m'occuper de lui exclusivement. Je t'ai dit aussi que dans ce dessein spécifique, je m'étais mis en costume. Je voulais te montrer par là qu'un guerrier traite son *tonal* d'une manière très spéciale. Je t'ai indiqué que mon costume avait été fait sur mesure et que tout ce que je porte aujourd'hui me va à la perfection. Je ne voulais pas montrer ma vanité, mais mon esprit de guerrier, mon *tonal* de guerrier.

« Ces deux femmes t'ont donné aujourd'hui la première image du *tonal.* La vie peut être avec toi aussi impitoyable qu'elle l'est avec elles, si tu négliges ton *tonal.* Moi je représente l'exemple contraire. Si tu

comprends correctement, je n'aurai pas besoin d'insister davantage. »

Je me sentis tout d'un coup en proie à l'incertitude, et je lui demandai d'exposer ce que j'étais censé comprendre.

Je devais avoir l'air désespéré. Il éclata de rire.

– Regarde ce jeune homme aux pantalons verts et à la chemise rose, chuchota don Juan, en signalant un jeune homme très mince, au teint basané, dont les traits du visage étaient tirés et qui se trouvait debout presque devant nous.

Il paraissait hésiter entre l'église et la rue. A deux reprises il leva la main en direction de l'église, comme s'il se parlait à lui-même et se disposait à aller de ce côté-là. Puis il me fixa, l'air déconcerté.

– Observe la façon dont il est habillé, murmura don Juan. Regarde ses souliers.

Les vêtements du jeune homme étaient fripés et en loques, et ses souliers tombaient littéralement en morceaux.

– Il est certainement très pauvre, dis-je.

– C'est tout ce que tu peux dire de lui ? demanda-t-il.

J’énumérai une série de raisons qui auraient pu justifier l’apparence miteuse du jeune homme : mauvaise santé, malchance, indolence, indifférence envers son apparence personnelle ou, éventuellement, le fait d’être tout juste sorti de prison.

Don Juan dit que je ne faisais que spéculer et qu’il ne voyait pas l’intérêt de justifier quoi que ce fût, en suggérant que l’homme était victime de contraintes insurmontables.

– C’est peut-être un agent secret déguisé en malotru, dit-il, en plaisantant à moitié.

Le jeune homme s’en alla vers la rue ; sa démarche était désarticulée.

– Il n'est pas déguisé en malotru ; c'en est un, dit don Juan. Regarde comme son corps est faible ! Il a des bras et des jambes maigres ; il peut à peine marcher. Personne ne peut simuler une apparence pareille. Il y a en lui quelque chose qui cloche, mais il ne s’agit pas pourtant de sa situation. J’insiste encore, il faut que tu voies cet homme en tant que *tonal.*

– Qu’est-ce qui s’ensuit, quand on voit' quelqu'un en tant que *tonal ?*

– Il s’ensuit qu’on cesse de le juger d’un point de vue moral, ou de l’excuser sous prétexte qu'il n’est qu'une feuille à la merci du vent. Autrement dit, il s’ensuit qu’on voit quelqu’un sans penser qu’il soit perdu ou impuissant.

« Tu sais très bien de quoi je parle. Tu peux considérer cet homme, sans le condamner ni le pardonner.

– Il boit beaucoup, dis-je.

Mon jugement n’était pas voulu. Je l’avais émis sans vraiment savoir pourquoi. Pendant un instant, je crus même qu’on avait prononcé ces mots derrière moi. Je fus obligé d'expliquer que mon jugement était encore une spéculation.

– Ce n’était pas le cas, dit don Juan. Le ton de ta voix avait une assurance qui lui manquait auparavant. Tu n’as pas dit : « C’est peut-être un ivrogne. »

Je me sentais gêné, bien que je ne pusse pas en préciser la raison. Don Juan rit.

– Tu as *vu* à travers l'homme, dit-il. C’est ça, *voir.* C'est ainsi que ça se passe. On émet des jugements avec une grande assurance, mais on en ignore la raison.

« Tu sais que son *tonal* est atteint, mais tu ignores comment tu le sais. »

Je dus admettre que, d’une manière ou d’une autre, j'avais eu cette impression.

– Tu as raison, dit don Juan. Ce n’est pas vraiment important qu'il soit jeune, car il est aussi décrépit que les deux femmes. La jeunesse n’est d'aucune façon une barrière contre la détérioration du *tonal.*

« Tu as pensé qu'il pourrait y avoir beaucoup de raisons pour expliquer la condition de cet homme. Je trouve qu’il n’y en a qu'une, son *tonal.* Son *tonal* n’est pas faible parce qu’il boit ; c'est le contraire, il boit parce que son *tonal* est faible. Cette faiblesse l'amène à être comme il est. Mais la même chose nous arrive à tous, d’une façon ou d’une autre.

– Mais ne justifiez-vous pas aussi son comportement en disant qu'il s’agit de son *tonal ?*

– Je te donne une explication que personne ne t’a donnée auparavant. Il ne s’agit pourtant ni d'une justification ni d'une condamnation. Le *tonal* de ce jeune homme est faible et timide. Cependant cet homme n’est pas un cas unique. Nous sommes tous plus ou moins dans le même lot.

A ce moment-là un homme très grand passa devant nous, en direction de l’église. Il était habillé comme un homme d'affaires, avec un costume cher, gris foncé, et tenait une mallette. Le col de sa chemise était déboutonné et le nœud de sa cravate desserré. Il transpirait abondamment. Il avait une carnation très claire, qui faisait ressortir la sueur.

– Observe-le, m’ordonna don Juan.

Les pas de l'homme étaient courts mais lourds. Sa démarche était légèrement titubante. Il ne monta pas jusqu’à l'église, mais la contourna et disparut derrière elle.

– A quoi bon traiter le corps de cette façon horrible ? commenta don Juan avec une pointe de mépris. Malheureusement il faut bien constater que nous tous, nous avons appris à la perfection la façon d’affaiblir notre *tonal.* J’appelle ça se laisser aller.

Il mit la main sur mon carnet, m’empêchant de continuer à écrire. D'après lui, tant que je prendrais des notes, je serais incapable de me concentrer. Il me suggéra de me décontracter, d’interrompre mon dialogue intérieur et de me laisser entraîner, en me fondant avec la personne que j'observais.

Je lui demandai ce qu'il entendait par « se fondre ». Il répondit qu'il n'y avait pas moyen de l'expliquer, que c'était le corps qui, en contact avec d'autres corps par l'intermédiaire de l'observation, sentait ou agissait. Puis il explicita la question en

ajoutant que, dans le passé, il avait dénommé ce processus « voir » ; celui-ci consistait en un moment de calme véritable, suivi d'un prolongement vers l'extérieur d'une partie du moi, prolongement qui rencontrait un autre corps ou un élément quelconque du domaine de notre perception et se fondait avec lui.

Lorsque don Juan aborda cette question, je voulus reprendre mon carnet de notes, mais il m'arrêta et se mit à choisir, parmi la foule des passants, des personnes diverses. Il désigna des douzaines de personnes composant un vaste échantillon de types d'hommes, de femmes et d'enfants, de différents âges. Don Juan me dit qu'il avait sélectionné des gens qui, vu la faiblesse de leur *tonal,* entraient dans une même catégorie classificatrice, me familiarisant ainsi avec une variété préétablie de formes de laisser-aller.

Je ne me souvenais plus de tous ceux qu'il avait signalés et sur lesquels il avait discuté. Je me plaignis de ne pas avoir pu prendre des notes, ce qui m'aurait permis au moins d'ébaucher les complexités de sa notion de laisser-aller. Le fait est qu'il ne voulait pas se répéter, ou qu'il ne s'en souvenait probablement pas, lui non plus.

Il rit et dit qu'il ne se rappelait plus, parce que dans

la vie d'un sorcier le *nagual* était le seul à rendre compte de la créativité.

Il contempla le ciel, dit qu'il se faisait tard et qu'il nous fallait désormais changer d'orientation. Plutôt que d'observer des *tonals* faibles, nous allions attendre l'apparition d'un « vrai *tonal* ». Il ajouta que seul un guerrier possédait un « vrai *tonal* » et que l'homme courant pouvait, au mieux, avoir un « bon *tonal* ».

Après quelques minutes d'attente, il se tapa sur les cuisses en gloussant.

– Regarde qui vient là, dit-il, en montrant d'un mouvement de menton la rue. C'est comme s'ils étaient faits sur mesure.

Je vis trois Indiens qui s'approchaient. Ils portaient des ponchos en laine courts et bruns, des pantalons blancs qui leur arrivaient aux genoux, des chemises blanches à manches longues, des sandales sales et usées et de vieux chapeaux de paille. Chacun d'eux portait un ballot sur le dos.

Don Juan se leva et alla à leur rencontre. Il leur

parla. Ils eurent l'air surpris et l'entourèrent. Ils lui souriaient. Apparemment il leur racontait quelque chose à mon sujet ; tous les trois firent demi-tour et m'adressèrent un sourire. Ils étaient à une distance de quatre mètres environ. Je tendis l'oreille attentivement, mais je ne pus entendre ce qu'ils disaient.

Don Juan plongea la main dans sa poche et leur tendit quelques billets. Ils avaient l'air content ; ils trépignaient nerveusement. Ils me plaisaient beaucoup. Ils ressemblaient à des enfants. Tous les trois avaient de petites dents blanches et des traits doux et plaisants. Celui qui semblait être le plus âgé portait des rouflaquettes. Ses yeux étaient fatigués, mais leur expression était pleine de gentillesse. Il ôta son chapeau et s'approcha du banc. Les autres le suivirent. Tous les trois me saluèrent à l'unisson. Nous nous

serrâmes la main. Don Juan me dit de leur donner un peu d'argent. Ils me remercièrent et, après un silence poli, ils dirent au revoir. Don Juan se rassit sur le banc et nous les regardâmes disparaître dans la foule.

Je commentai à don Juan que, pour quelque étrange raison, ils m'avaient beaucoup plu.

– Ce n'est pas étrange, dit-il. Tu as dû sentir que leur *tonal* était bon. Il l'est, en effet, mais ce n'est pas ce que nous cherchons.

« Tu as probablement senti qu'ils étaient comme des enfants. C'est juste, mais c'est très dur. Moi je les comprends mieux que toi, et pour cette raison je n'ai pas pu m'empêcher d'éprouver une teinte de tristesse. Les Indiens sont comme des chiens, ils n'ont rien. Mais ça c'est inscrit dans leur destin, et je ne devrais pas m'en attrister. Il est certain que la tristesse est ma façon particulière de me laisser aller.

– D'où viennent-ils, don Juan ?

– Des montagnes. Ils sont venus ici pour tenter leur chance. Ils veulent devenir commerçants. Je leur ai dit que moi aussi je venais des montagnes et que j'étais commerçant. Je t'ai présenté comme mon associé. L'argent que nous leur avons donné était une marque d'amitié ; un guerrier devrait donner des marques de cette sorte à tout moment. Ils avaient certainement besoin d'argent, mais le besoin ne devrait pas être une considération essentielle pour leur témoigner de l'amitié. Ce qui compte, c'est le sentiment. Moi personnellement, j'ai été touché par ces trois-là.

« Les Indiens sont les vaincus de notre époque. Leur déclin a commencé avec les Espagnols, et aujourd'hui, sous le règne de leurs descendants, les Indiens ont tout perdu. Je n'exagère pas si je dis que les Indiens ont perdu leur *tonal.*

– Est-ce une métaphore, don Juan ?

– Non. C'est un fait. Le *tonal* est très vulnérable. Il

ne peut pas résister aux mauvais traitements. Dès le premier jour de son arrivée, l'homme blanc a détruit systématiquement non seulement le *tonal* indien de l'époque, mais aussi le *tonal* personnel de chaque Indien. On devine aisément que pour le pauvre Indien moyen, le règne de l'homme blanc a été un véritable enfer. Et pourtant l'ironie veut que pour une autre catégorie d'Indiens, il a représenté le bonheur suprême.

– De quoi parlez-vous ? De quelle catégorie d'Indiens s'agit-il ?

– Des sorciers. Pour le sorcier, la conquête a transformé sa vie en défi. Les sorciers ont été les seuls à ne pas être détruits. Bien au contraire, ils se sont adaptés à cette nouvelle situation, et l'ont utilisée à leur plus grand avantage.

– Comment cela a-t-il été possible, don Juan ? Je croyais que les Espagnols n'avaient pas laissé une seule pierre debout.

– Disons qu'ils ont renversé toutes les pierres qui se trouvaient à l'intérieur des limites de leur propre *tonal.* Or il y avait dans la vie des Indiens des aspects incompréhensibles pour l'homme blanc ; ces aspects il ne les a même pas remarqués. Que ce fût l'œuvre du pur hasard, ou de leur connaissance, le fait est que les sorciers ont été sauvés. Lorsque le *tonal* de l'époque et celui de chaque Indien individuellement furent effacés, les sorciers se cramponnèrent à la seule chose incontestée, le *nagual.* Autrement dit, leur *tonal* se réfugia dans leur *nagual.* Cela ne se serait pas produit si les conditions de leur défaite n'avaient pas été si éprouvantes. Les hommes de connaissance d'aujourd'hui sont issus de ces conditions-là ; ce sont les connaisseurs du *nagual* les plus accomplis, car ils ont été laissés complètement seuls. L'homme blanc ne

s'est jamais hasardé dans ce domaine. En fait, il n'a même pas l'idée qu'il existe.

Je me sentis contraint de contester ce point-là. J'objectai sincèrement que la pensée européenne avait conçu des notions correspondant à ce qu'il appelait le *nagual.* J'introduisis le concept de l'Ego transcendant, ou celui de l'observateur non observé, toujours présent dans nos pensées, nos perceptions et nos sentiments. J'expliquai à don Juan qu'on pouvait se percevoir soi-même ou se connaître intuitivement, par l'intermédiaire de l'Ego transcendant, qui était la seule entité capable de juger et de dévoiler la réalité, au sein de sa propre conscience.

Don Juan ne bronchait pas. Puis il éclata de rire.

– Dévoiler la réalité, dit-il, d'un ton railleur, c'est le propre du *tonal.*

J'objectai que le *tonal* pouvait être appelé l'Ego empirique, existant dans le flot éphémère de notre conscience ou de notre expérience, alors que l'Ego transcendant se trouvait au-delà.

– Observant, je suppose, dit-il, ironique.

– C'est ça. S'observant.

– J'entends ton baratin, mais tu ne dis rien, dit-il.

Le *nagual* n'est ni expérience, ni intuition, ni conscience. Ces termes et tout ce que tu pourrais t'efforcer de dire ne sont que des éléments de l'île du *tonal.* D'autre part, le *nagual* n'est qu'action. Le *tonal* commence à la naissance et s'achève à la mort, mais le *nagual* ne finit jamais. Le *nagual* n'a pas de limites. J'ai dit que le pouvoir planait dans le *nagual.* Ce n'était qu'une façon d'y faire référence. En vertu de son action, il est probable que le *nagual* puisse être mieux compris en termes de pouvoir. Par exemple, quand tout à l'heure tu te sentais engourdi et que tu ne pouvais pas parler, j'étais à la vérité en train de t'apaiser ; c'est-à-dire que mon *nagual* agissait sur toi,

– Comment est-ce possible, don Juan ?

– Personne ne le sait, même si tu n'y crois pas. Tout ce que je sais, c'est que j'ai exigé de toi ton attention tout entière, puis mon *nagual* s'est exercé sur toi. Si je t'en parle, c'est parce que je peux être témoin de son action, mais j'ignore comment il fonctionne.

Il resta silencieux pendant un moment. Je voulais continuer sur le même thème. Je tentai de lui poser une question ; il me fit taire.

– On peut dire que le *nagual* rend compte de la créativité, dit-il enfin, en me transperçant du regard. Le *nagual* est la seule partie de nous qui peut créer.

Il se tut de nouveau, en me regardant. Je sentais qu'il était enfin en train de me conduire dans un domaine sur lequel j'aurais souhaité qu'il me donnât plus de lumières. Il avait dit que le *tonal* ne créait rien, mais qu'il observait et évaluait. Je lui demandai comment, d'après lui, nous pouvions construire des structures et des machines superbes.

– Ce n'est pas de la créativité, dit-il. C'est de la reproduction. Nous pouvons reproduire n'importe quoi avec nos mains, individuellement ou de concert avec les mains d'autres *tonals.* Un groupe de *tonals* peut reproduire n'importe quoi, des structures superbes, comme tu dis.

– Mais alors, qu'est-ce que la créativité, don Juan ?

Il me dévisagea, en louchant. Il rit tout bas, leva la main droite au-dessus de sa tête, et tordit son poignet d'un mouvement brusque, comme s'il tournait la poignée d'une porte.

– C'est ça la créativité, dit-il, en mettant la paume de sa main au niveau de mes yeux.

Je mis un temps incroyable à fixer mon regard sur cette main. Je sentais qu'une membrane transparente

figeait mon corps tout entier et que je devais la déchirer, afin de concentrer mon regard sur sa main.

Je me débattis jusqu'à ce que des gouttes de sueur coulassent dans mes yeux. A la fin j'entendis ou je

sentis un craquement, et mes yeux et ma tête se libérèrent tout d'un coup.

Sur sa paume droite se trouvait le rongeur le plus étonnant que j'eusse jamais vu. Il ressemblait à un écureuil à la queue touffue. Cependant la queue était du même type que celle du porc-épic, avec des piquants raides.

– Touche-le, dit don Juan doucement.

Je lui obéis machinalement et je parcourus du doigt sa douce échine. Don Juan rapprocha la main de mes yeux, et puis je remarquai quelque chose qui me fit prendre une crise de nerfs. L'écureuil avait des lunettes et de grandes dents.

– Il a l'air d'un Japonais ! dis-je, en me mettant à rire de façon hystérique.

Alors le rongeur se mit à grandir sur la paume de la main de don Juan. Et, tandis que mes yeux étaient encore remplis de larmes de rire, le rongeur devint si énorme qu'il disparut. Il sortit littéralement du cadre. Cela se passa si rapidement que j'en fus frappé, au milieu d'un accès de rire. Lorsque je regardai de nouveau ou lorsque je fixai correctement les yeux, après les avoir essuyés, mon regard rencontra don Juan. Il était assis sur le banc, et moi, je me trouvais debout devant lui, bien que je n'eusse aucun souvenir de m'être levé.

Pendant un moment je ne pus retenir ma nervosité. Don Juan se releva calmement, me força à m'asseoir, emprisonna mon menton entre son biceps et son avant-bras gauche et, avec les articulations des doigts de sa main droite, il me donna des petits coups sur la

tête. L'effet fut analogue à celui d'une décharge électrique. Il me calma sur-le-champ.

Je voulais lui demander une foule de choses, mais mes mots ne pouvaient pas se frayer un chemin à travers toutes ces pensées. Puis je pris nettement conscience que j'avais perdu le contrôle de mes cordes vocales. Cependant je ne voulais pas faire d'effort pour parler et je m'adossai au banc. Don Juan dit énergiquement que je devais me ressaisir et mettre un frein à mon laisser-aller. J'avais vaguement le vertige. D'un ton autoritaire, il me donna l'ordre de prendre des notes, et me tendit mon carnet et mon crayon, après les avoir ramassés sous le banc.

Je fis un effort suprême pour dire quelque chose et de nouveau j'eus la sensation nette d'être enveloppé d'une membrane. Je soufflai et je gémis pendant un moment, tandis que don Juan riait. Tout d'un coup j'entendis un autre craquement.

Je commençai à écrire immédiatement. Don Juan parlait comme s'il était en train de me dicter.

– Une des actions du guerrier consiste à ne jamais se laisser impressionner par quoi que ce soit, dit-il. C'est ainsi qu'un guerrier, même s'il voit le démon en personne, ne laissera rien transparaître devant quiconque. Le guerrier doit avoir une maîtrise de soi impeccable.

Il attendit que j'eusse fini d'écrire, puis il me

demanda en riant :

– As-tu pigé tout ça ?

Je lui suggérai d'aller au restaurant et de manger quelque chose. J'étais affamé. Il dit que nous devions rester là jusqu'à ce que le « véritable *tonal* » survînt. Il ajouta d'un ton sérieux que si le « *tonal* véritable » ne paraissait pas ce jour-là, il nous faudrait rester sur ce banc jusqu'à ce qu'il daignât se montrer.

– Qu'est-ce que c'est que le « véritable *tonal* » ? demandai-je.

– Un *tonal* qui est simplement correct, équilibré et harmonieux. Tu es censé en trouver un aujourd'hui, ou plutôt c'est ton pouvoir qui est censé nous en amener un.

– Mais comment puis-je le distinguer des autres *tonals ?*

– Peu importe. Je te l'indiquerai.

– A quoi ressemble-t-il, don Juan ?

– C'est difficile à dire. Cela dépend de toi. C'est un spectacle pour toi ; c'est donc toi qui dois fixer les conditions.

– Comment donc ?

– Je n'en sais rien. Ton pouvoir, ton *nagual,* s'en chargera, mais ça c'est une autre question.

« Aujourd'hui nous devons nous consacrer au *tonal.* Il y a, pour parler grossièrement, deux côtés dans chaque *tonal.* L'un constitue la partie extérieure, la bordure, la surface de l'île. C'est la partie liée à l'action et au fait d'agir : c'est le côté fort. L'autre partie correspond à la décision et au jugement : c'est le *tonal* intérieur, plus doux, plus délicat et plus complexe.

« Le " *tonal* véritable " est celui où les deux parties sont en harmonie et en équilibre parfaits. »

Don Juan s'arrêta de parler. Il faisait déjà franchement sombre, et j'eus des difficultés à prendre des notes. Il me dit de m'étirer et de me décontracter. Il remarqua que la journée avait été vraiment épuisante, mais très profitable, et qu'il était sûr que le « véritable *tonal* » allait se montrer.

Des douzaines de gens passaient par là. Nous restâmes assis dans un silence apaisant pendant dix ou quinze minutes. Puis don Juan se leva brusquement.

– Grand Dieu ! Tu l'as fait ! Regarde qui vient là ! C'est une fille !

D'un geste de la tête, il m'indiqua une jeune femme qui traversait le parc et qui se rapprochait de notre banc. Don Juan dit que cette femme était le « véritable *tonal* », et que si elle s'arrêtait pour parler à l'un de nous, ce serait un présage extraordinaire. Il nous faudrait alors faire tout ce qu'elle voudrait.

Je ne pouvais pas distinguer nettement les traits de la jeune femme, bien qu'il y eût encore de la lumière. Elle s'approcha à quelques pas de nous, mais poursuivit son chemin sans nous parler. Don Juan m'ordonna, dans un murmure, de me lever et d'aller lui parler.

Je courus après elle et lui demandai un renseignement. Elle était jeune, de vingt-cinq ans environ, de taille moyenne, très attirante et bien soignée. Elle me sourit pendant que je lui parlais. Je lui trouvais quelque chose de séduisant. Elle me plut autant que les trois Indiens.

Je regagnai le banc et me rassis.

– Est-elle guerrier ? demandai-je. •

– Pas encore, dit don Juan. Ton pouvoir n'est pas encore assez fort pour faire venir un guerrier. Mais elle a un « bon *tonal* ». Un *tonal* qui pourrait devenir « véritable ». Les guerriers proviennent de cette souche-là.

Ses propos éveillèrent ma curiosité. Je lui demandai si les femmes pouvaient être des guerriers. Il me regarda, apparemment stupéfait de ma question.

– Naturellement, dit-il. Les femmes sont même mieux armées que les hommes pour affronter la voie de la connaissance. Mais les hommes sont un tout petit peu plus souples. Je dirais cependant que, d'une façon absolue, les femmes ont un léger avantage.

Je lui dis que le fait que nous n'ayons jamais parlé des femmes en rapport avec son savoir m'intriguait.

– Tu es un homme, dit-il, c'est pourquoi, lorsque je te parle, j'utilise le genre masculin. C'est tout. Il n'y a pas de différence.

Je souhaitais lui poser d'autres questions, mais il fit un geste pour clore ce sujet de conversation. Il leva les yeux. Le ciel était presque noir. Les nuages formaient une masse très sombre, mais il restait encore quelques zones où ils avaient une couleur orange clair.

– La fin de la journée est ton meilleur moment, dit don Juan. L'apparition de cette femme, juste à la tombée du soir, est un présage. Comme nous étions en train de parler du *tonal,* il s'agit donc d'un présage en rapport avec ton *tonal.*

– Que signifie ce présage, don Juan ?

– Il signifie qu'il te reste très peu de temps pour organiser tes affaires. Toutes celles que tu aurais pu entreprendre doivent aboutir, car tu n'as plus de temps pour en préparer de nouvelles. Il faut que les choses marchent, autrement rien ne sera possible.

« Je te conseille de vérifier ta forme, en rentrant chez toi, pour être sûr qu'elle est bonne. Tu en auras besoin.

– Qu'est-ce qui va m'arriver, don Juan ?

– Il y a des années que tu désires le pouvoir. Tu as suivi fidèlement un apprentissage difficile, sans hâte ni impatience. Te voilà maintenant arrivé au moment critique.

– Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Pour un *tonal véritable,* tout ce qui se trouve sur l'île du *tonal* représente un défi. Autrement dit, pour

un guerrier tout ce qui existe dans le monde est un défi. Le plus grand défi est certainement son désir de pouvoir. Car le pouvoir vient du *nagual* et, lorsqu'un guerrier se trouve lui-même dans ce moment critique, c'est le signe que l'heure du *nagual* approche, l'heure de pouvoir pour le guerrier.

Histoires de pouvoir

194

– Je ne comprends toujours pas le sens de tout cela, don Juan. Est-ce que cela signifie que je vais bientôt mourir ?

– Oui, si tu te comportes bêtement, rétorqua-t-il sèchement. Mais pour exprimer cela de façon moins brutale, disons que tu es sur le point de chier dans ton froc. Jadis tu as demandé le pouvoir et cette demande est irréversible. Je ne veux pas dire que tu es sur le point d'accomplir ta destinée, parce qu'il n'y a pas de destinée. La seule chose que l'on peut avancer c'est que tu es prêt à accomplir ton pouvoir. Le présage était clair. La jeune femme est venue vers toi, à la tombée de la nuit. Il te reste très peu de temps et rien du tout pour des conneries. C'est une bonne situation. Je dirais que le meilleur de nous-mêmes surgit lorsque nous sommes au pied du mur, lorsque nous sentons l'épée suspendue sur notre tête. Personnellement je ne voudrais pas du tout être à ta place.

Le rétrécissement du « tonal »

Le mercredi matin, je quittai mon hôtel vers dix heures moins le quart. Je marchais lentement, en m'accordant une marge de quinze minutes pour me rendre à l'endroit où don Juan m'avait donné rendez-vous. Il avait choisi un angle du Paseo de la Reforma, à cinq ou six pâtés de maisons de là, en face d'une compagnie d'aviation.

Je venais de finir mon petit déjeuner avec un ami. Il avait voulu se promener avec moi, mais je lui avais laissé entendre que j'allais retrouver une fille. Je fis exprès de marcher sur le trottoir opposé à celui de la compagnie d'aviation. Je craignais avec agacement que, si mon ami savait que j'allais rencontrer don Juan, il ne me suivît, pour que je le lui présentasse, comme il me l'avait toujours demandé. J'avais peur de me retourner et de le trouver derrière moi.

J'aperçus don Juan devant un kiosque à journaux, de l'autre côté de la rue.- Je commençai à traverser, mais je dus m'arrêter au milieu de la chaussée et attendre que la voie fût libre, pour atteindre l'autre côté du large boulevard. Je me retournai comme par hasard, pour voir si mon ami était là. Il était débout au coin de la rue, derrière moi. Il sourit d'un air embarrassé, et m'adressa de la main un salut, comme pour me dire qu'il n'avait pas pu se contrôler. Je

traversai précipitamment la rue, sans lui donner le temps de me rattraper.

Don Juan paraissait avoir compris la situation. Quand je me retrouvai auprès de lui, il lança un regard furtif par-dessus mon épaule.

– Il vient, dit-il. Il vaut mieux que nous prenions cette rue latérale.

Il signala une rue qui coupait obliquement le Paseo de la Reforma, à l'endroit où nous nous trouvions. Je m'orientai tout de suite. Je n'étais jamais allé dans cette rue, mais deux jours auparavant je m'étais rendu au service des billets de la compagnie d'aviation. Je connaissais la disposition particulière des lieux. Le bureau était situé dans l'angle obtus formé par les deux rues. Il avait deux portes ouvrant respectivement sur chaque rue, et entre les deux il y avait une distance approximative de quatre mètres. Un couloir traversait le bureau d'une porte à l'autre, et il était donc facile de passer d'une rue à l'autre. Sur un côté du passage, il y avait des bureaux ; sur l'autre, un grand guichet rond avec des employés et des caissiers. Le jour où j'y étais allé, il y avait beaucoup de monde.

Je voulais me dépêcher, quitte à me mettre à courir, mais la démarche de don Juan était tranquille. Lorsque nous parvînmes à la porte donnant sur la rue en diagonale, j'eus la certitude, sans avoir à me retourner, que mon ami avait lui aussi traversé le boulevard, et qu'il était sur le point de tourner dans la rue où nous nous trouvions. Je regardai don Juan, espérant qu'il trouverait une solution. Il haussa les épaules. J'étais embêté et je ne pouvais trouver rien d'autre, que de donner à mon ami un coup de poing en pleine figure. C'est à ce moment-là que je dus pousser un soupir ou exhaler une bouffée d'air, car tout de suite après je sentis brusquement que j'avais le souffle coupé, en raison d'un coup formidable que m'assena

don Juan et qui me fit valser à travers la porte de la compagnie d'aviation. Propulsé par un tel coup, j'éch pour ainsi dire dans la pièce. Don Juan m'avait pris tellement au dépourvu que mon corps n'avait pas off résistance ; ma peur se mêla à l'impact physique. Machinalement j'avançai les bras pour me protéger l visage. Le coup de don Juan avait été tellement fort salive jaillit de ma bouche et que je ressentis un dou vertige, en trébuchant à l'intérieur de la pièce. Je fail perdre l'équilibre et je dus faire un effort suprême po pas m'étaler par terre. Je pivotai deux fois de suite ; l'impression que la rapidité de mes mouvements m'empêchait d'y voir clair. Je remarquai vaguement foule de clients qui s'occupaient de leurs affaires. Je sentais extrêmement gêné. Je savais que tout le mo m'avait regardé lorsque j'avais traversé la pièce en ti L'idée du ridicule m'était plus que déplaisante. Une s pensées me vinrent à l'esprit. J'avais la certitude que tomber à plat ventre. Ou alors j'allais me cogner con client, peut-être une vieille dame, qui serait blessée p choc. Pire encore, la porte vitrée de l'autre bout sera fermée, et je me jetterais dedans.

Complètement sonné, j'atteignis la porte qui donna le Paseo de la Reforma. Elle était ouverte, et je sortis le moment, la seule chose qui me préoccupait c'était que je devais garder mon sang-froid, tourner à droite marcher le long du boulevard vers la ville basse, com rien n'était arrivé. J'étais sûr que don Juan me rejoin que probablement mon ami avait continué son chem s'engageant dans la rue en diagonale.

J'ouvris les yeux, ou plutôt je les fixai sur un endro se trouvait devant moi. Après un long moment d'hébe je réalisai pleinement ce qui s'était passé.

Je n'étais pas dans le Paseo de la Reforma, comme j'aurais dû l'être, mais dans le marché de Lagunilla, à plus de deux kilomètres de distance.

En m'en rendant compte, je fus tellement stupéfait que je restai les yeux grands ouverts, ébahi. Je regardai autour de moi pour m'orienter. Je m'aperçus qu'à la vérité je me trouvais très près de l'endroit où j'avais rencontré don Juan pour la première fois, à Mexico. Il se pouvait même que je fusse au même endroit. Les étalages de vieilles pièces de monnaie étaient à deux mètres à peine. Je fis un effort suprême pour me ressaisir. Il était évident que j'étais en proie à une hallucination. Il ne pouvait pas en être autrement. Je me retournai d'un geste vif pour revenir sur mes pas jusqu'à la porte du bureau, mais derrière moi il n'y avait qu'une série d'étalages, avec des livres et des revues d'occasion. Don Juan se trouvait à côté de moi, sur ma droite. Son visage arborait un sourire radieux.

Je sentis une sorte de pression dans ma tête, semblable à une chatouille, comme si de l'eau pétillante me sortait par le nez. J'avais le souffle coupé. J'essayai en vain de dire quelque chose.

J'entendis clairement don Juan dire que je ne devais pas essayer de parler ou de penser, mais moi je voulais dire quelque chose, n'importe quoi. Une angoisse affreuse me serrait de plus en plus le cœur. Je sentis les larmes couler le long de mes jours. Contrairement à ce qu'il faisait chaque fois que je me laissais dominer par la frayeur, don Juan ne me secoua pas. Bien au contraire, il me caressa gentiment la tête.

– Alors, alors, Carlos, mon petit, ne perds pas le nord, dit-il.

Il me tint la tête dans ses mains pendant un instant.

– N'essaie pas de parler, dit-il.

Il me laissa reprendre mes esprits, et montra du doigt ce qui se passait autour de nous.

On ne peut pas parler de tout ça, dit-il. On ne peut qu'observer. Observe. Observe tout.

Je pleurais vraiment. Cependant je réagissais à l'égard de mes sanglots de façon fort étrange. Je pleurais de plus belle sans que cela me troublât. A ce moment-là je ne me souciais absolument pas du ridicule.

Je regardai autour de moi. Juste en face, il y avait un homme d'âge moyen, vêtu d'une chemise rose à manches courtes et de pantalons vert foncé. Il avait l'air américain. Une femme boulotte, apparemment son épouse, était cramponnée à son bras. L'homme tenait dans la main quelques pièces de monnaie, tandis qu'un garçon de treize à quatorze ans le surveillait. Le garçon suivait chaque mouvement que l'homme faisait. A la fin, l'homme remit toutes les monnaies sur la table, et le garçon fut immédiatemen soulagé.

– Observe tout, exigea de nouveau don Juan.

Il n'y avait rien de particulier à observer. Des gens allaient et venaient dans toutes les directions. le me retournai. L'homme qui avait l'air de tenir le kiosque à journaux me regardait attentivement. Les paupière de ses yeux se fermaient à plusieurs reprises, comm s'il allait s'endormir. Il paraissait fatigué ou malade ; en tout cas, il n'était pas dans son assiette.

Je sentis qu'il n'y avait rien à observer, du moins rien d'important. Je contemplais le spectacle. Je ne parvenais à concentrer mon attention sur rien en particulier. Don Juan tourna autour de moi, en me regardant. Il secouait la tête et plissait les lèvres.

– Viens, viens, dit-il, en me prenant gentiment par le bras. Il est temps que nous marchions un peu.

Dès que nous commençâmes à bouger, je sentis q mon corps était très léger. En fait j'avais l'impression que la plante de mes pieds était spongieuse. Elle ava

une consistance élastique, comme si c'était du caoutchouc.

Don Juan dut s'apercevoir de mes réactions ; il me tint fermement, comme pour m'empêcher de m'échapper. Il faisait pression sur moi, comme s'il craignait de me voir m'élever comme un ballon, hors de son atteinte.

La marche me fit du bien. Ma nervosité se transforma en une sensation agréable de bien-être.

Don Juan insista encore une fois pour que j'observe tout. Je lui dis qu'il n'y avait rien qui fût digne d'observation, que ce que faisaient les gens dans le marché m'était complètement égal et que je ne voulais pas être là comme un idiot à observer soigneusement l'activité imbécile de gens qui achetaient des monnaies ou de vieux livres, alors que la chose essentielle me glissait entre les doigts.

– Quelle est la chose essentielle ? demanda-t-il.

Je m'arrêtai de marcher et avec véhémence je lui répondis que la chose essentielle était ce qu'il avait fait pour me mettre devant la preuve, que j'avais couvert en quelques secondes la distance séparant le bureau de la compagnie d'aviation et le marché.

A ce moment-là je me mis à trembler et je sentis que j'allais tomber malade. Don Juan me dit de mettre les mains sur mon ventre.

Il montra du doigt tout ce qui nous entourait, et affirma de nouveau que ces activités courantes qui se déroulaient autour de nous étaient la seule chose qui importait.

J'étais vexé de ses réflexions. J'avais la sensation physique du vertige. Je respirai profondément.

– Qu'avez-vous fait, don Juan ? demandai-je, avec un naturel forcé.

D'un ton rassurant il me dit qu'il pourrait m'en parler à un autre moment, mais que ce qui se passait autour de moi ne se répéterait jamais, J'étais d'accor sur ce point. Il était évident que ce dont j'étais témoir ne pourrait jamais se reproduire de façon identique. Mais, d'après moi, il me semblait que je pouvais observer des activités du même genre, à n'importe quel moment. En revanche, le fait d'avoir été transporté à une si grande distance, d'une manière ou d'u autre, était d'une portée incalculable.

Lorsque je lui fis part de ces opinions, don Juan secoua la tête, comme si ce qu'il venait d'entendre lu avait été vraiment pénible.

Nous marchâmes sans mot dire pendant un moment. Mon corps était fiévreux. Je remarquai que mes paumes et la plante de mes pieds étaient brûlantes. La même chaleur inhabituelle semblait avoir gagné aussi mes narines et mes paupières.

– Qu'avez-vous fait, don Juan ? demandai-je, d'un ton suppliant.

Il ne me répondit pas, mais me donna de petits coups sur la poitrine. Il dit que les hommes étaient de créatures fragiles et que leur tendance à se laisser aller accentuait encore cet aspect. Très sérieusemen il m'exhorta à ne plus me sentir comme si j'étais au bord de la mort, mais à me pousser hors de mes limites et à me concentrer simplement sur ce qui m'entourait.

Nous poursuivîmes notre promenade à pas très lents. Mon inquiétude était extrême. Je ne pouvais faire attention à rien. Don Juan s'arrêta et eut l'air de soupeser s'il devait ou non parler. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais il changea d'avis aussitôt, et nous nous remîmes à marcher.

– Il s'est passé que tu es arrivé ici, dit-il abruptement, en se tournant vers moi et en braquant sur mo son regard.

– Comment cela s'est-il passé ?

Il dit qu'il l'ignorait et que la seule chose qu'il savait vraiment c'était que j'avais moi-même choisi l'endroit.

Plus nous parlions, plus l'impasse où nous nous trouvions me désespérait. Je voulais connaître les étapes, et il insistait en disant que le choix de l'endroit était la seule chose sur laquelle nous pouvions discuter : puisque j'ignorais les raisons de mon choix, il était totalement inutile d'en parler. Sans se fâcher pour autant, il critiqua mon obsession de vouloir raisonner sur tout, ce qu'il qualifiait de laisser-aller superflu. Il dit qu'il était plus simple et plus efficace d'agir sans chercher des explications, et qu'à force de parler de mon expérience et d'y réfléchir, j'étais en train de la dissiper.

Après un moment, il dit que nous devions quitter l'endroit parce que je l'avais gâché et qu'il me serait de plus en plus nuisible.

Nous quittâmes le marché, et nous nous rendîmes au parc de l'Alameda. J'étais épuisé. Je m'affalai sur un banc. Ce ne fut qu'alors que j'eus l'idée de regarder ma montre. Il était dix heures vingt. Je dus faire un véritable effort pour concentrer mon attention. Je ne me souvenais pas de l'heure exacte à laquelle j'avais rencontré don Juan. Je calculai que cela devait être vers dix heures. Et comme le fait de revenir à pied du marché jusqu'au parc ne pouvait pas nous avoir pris plus de dix minutes, il ne restait plus que dix minutes dont il fallait rendre compte.

Je communiquai à don Juan mes élucubrations. Il sourit. J'avais la certitude que ce sourire cachait du mépris à mon égard, même si rien sur son visage ne trahissait un sentiment de la sorte.

– Vous pensez que je suis un crétin indécrottable, n'est-ce pas, don Juan ?

– Ha ! ha ! dit-il, en se levant d'un bond.

Sa réaction était tellement inattendue, que moi aussi je fis un bond en même temps.

– Dis-moi exactement quels sont mes sentiments d'après toi.

Je sentais que je connaissais ses sentiments. C'ét comme si je les éprouvais moi-même. Mais lorsque j m'efforçai d'exprimer ce que je ressentais, je m'aper çus que j'en étais incapable. Le fait de parler me demandait un effort immense. Don Juan dit que je n'avais pas encore suffisamment de pouvoir pour le *voir.* Mais je pouvais certainement *voir* assez pour trouver moi-même des explications appropriées pour ce qui était en train de se passer.

– Ne sois pas modeste, dit-il. Dis-moi exactement ce que tu *vois.*

J'eus une pensée soudaine et étrange, très s aux réflexions qui me venaient à l'esprit avant de m'endormir. Le terme de pensée n'était pas exact, au demeurant; c'était plutôt une image totale. J'avais sou yeux un tableau contenant plusieurs personnages. Ce se trouvait directement en face de moi était un homm sur le châssis d'une fenêtre. La zone au-delà du châs était diffuse, mais celui-ci et l'homme se détachaient a une très grande netteté. L'homme me regardait ; il av tête légèrement tournée sur sa gauche, ce qui rendait regard méfiant. Je pouvais voir ses yeux bouger ; j'en le point de mire. Son coude droit était appuyé contre l rebord de la fenêtre. Il avait le poing crispé et les mus tendus.

A gauche de l'homme, il y avait une autre image da tableau. C'était un lion qui volait. C'est-à-dire qu'il ava tête et la crinière du lion, mais les pattes d'un caniche et frisé.

J'allais concentrer mon attention sur lui, lorsque l'h fit claquer ses lèvres, et pencha la tête et le

buste hors de la fenêtre. Tout son corps émergea, comme si on l'avait poussé. Il resta suspendu un moment, accroché au rebord du bout des doigts, en se balançant comme un pendule. Puis il lâcha.

Je ressentis dans mon propre corps la sensation de tomber. Ce n'était pas une chute libre, mais une descente douce suivie d'un atterrissage amorti. L'homme n'avait pas de poids. Il demeura immobile pendant un moment, puis il disparut, comme si une force incontrôlable l'avait aspiré à travers une fente du tableau. Un instant plus tard, il revenait à la fenêtre, et me regardait toujours avec méfiance. Son avant-bras droit était posé sur le rebord de la fenêtre, mais cette fois-ci, il agitait la main en signe d'adieu.

Don Juan commenta que ce que j'avais *vu* était trop élaboré.

– Tu peux faire mieux que ça, dit-il. Tu voudrais que je t'explique ce qui s'est passé. Moi, en revanche, je veux que tu te serves de ta faculté de *voir* pour le faire. Tu as *vu,* mais tu n'as *vu* que des conneries. Des informations de ce genre ne servent en rien au guerrier. Il serait trop long d'interpréter le sens de chaque chose. L'acte de *voir* doit être direct, car un guerrier ne peut pas perdre son temps à démêler ce qu'il est en train de *voir. Voir* veut vraiment dire *voir,* c'est-à-dire se frayer un chemin à travers l'absurdité.

Je lui demandai si mon expérience avait été une hallucination ou un véritable acte de *voir.* Il était convaincu que j'avais *vu,* à cause de la complexité des détails, mais cet acte ne convenait pas à la situation.

– Croyez-vous que mes visions expliquent quelque chose ? demandai-je.

– Certainement. Mais si j'étais à ta place, je n'essaierais pas de les interpréter. Au début, l'acte de *voir* est confus, et on s'y perd aisément. Cependant, au fur et à mesure que le guerrier se perfectionne. *voir*

devient ce que ça devrait être, une façon directe de connaître.

Pendant que don Juan parlait, j'eus une *de* ces défaillances ou sentiments étranges, et j'eus le net pressentiment que j'étais sur le point de dévoiler quelque chose que je savais déjà, mais qui m'échap-pait, en se transformant en une vision confuse. Je pr conscience que je me trouvais engagé dans un comb Plus je m'efforçais de définir ou d'atteindre ce fragment insaisissable de connaissance, plus il s'en-fonçait encore.

– Cet acte de *voir* était... trop visionnaire, dit don Juan.

Le son de sa voix me fit tressaillir.

– Un guerrier s'interroge et, selon sa façon *de voir* obtient une réponse, mais celle-ci est simple, elle n'e jamais tarabiscotée au point de donner des caniches volants.

Nous éclatâmes *de* rire en évoquant l'image. En plaisantant à moitié je lui dis qu'il était trop strict, car quiconque aurait enduré ce que j'avais fait ce matin mériterait un peu de clémence.

– Voilà une façon facile de s'en sortir, dit-il. C'est la solution du laisser-aller. Tout tourne autour de l'idée que les choses te dépassent. Tu ne vis pas comme un guerrier.

Je lui dis que ce qu'il considérait comme le propre d'un guerrier possédait tellement de facettes, qu'il était impossible de les accomplir toutes et que le sen de cette notion ne devenait clair pour moi que lorsqu je me trouvais devant de nouveaux exemples, où il m fallait appliquer ce que je connaissais.

– Dans la pratique, un guerrier prend des décisions avec une telle prudence que rien de ce qui peu se produire ne peut par conséquent le surprendre et encore moins épuiser son pouvoir.

« Quand on est guerrier, il faut être humble et alerte. Aujourd'hui tu étais censé regarder la scène qui se déroulait sous tes yeux, sans t'interroger sur les raisons de son existence. Tu as dirigé ton attention sur le mauvais point. Si je voulais faire preuve d'indulgence envers toi, je dirais que, étant donné que c'était la première fois que ça t'arrivait, tu n'étais pas préparé. Mais on ne peut pas admettre cela, parce que tu es venu ici en guerrier, prêt à mourir ; donc ce qui t'est arrivé aujourd'hui n'aurait pas dû te surprendre la culotte baissée. »

J'admis que ma tendance était de me laisser aller à la peur et à l'étonnement.

– Disons que dans la pratique, lorsque tu viens me voir, il faudrait que tu sois préparé à mourir, dit-il. Si tu viens prêt à mourir, il ne devrait donc pas y avoir ni pièges, ni surprises mal venues, ni actes inutiles. Chaque chose serait tranquillement à sa place, puisque tu n'en attendrais rien.

– Voilà qui est facile à dire, don Juan. Mais c'est à moi que ces choses-là arrivent. C'est moi qui dois vivre avec tout ça.

– Ce n'est pas que tu doives vivre avec tout ça. Tu es tout ça. Ce n'est pas que tu le tolères simplement pour le moment. Ta décision de t'associer à ce monde néfaste de la sorcellerie aurait dû consumer tous tes sentiments chroniques de confusion, en te donnant le courage de revendiquer tout ça comme faisant partie de ton monde.

Je me sentais embarrassé et triste. Les agissements de don Juan, aussi préparé fussé-je, m'avaient mis tellement à l'épreuve que, dès que j'entrais en contact avec lui, il ne me restait plus d'autre recours que d'agir et sentir comme une personne à moitié rationnelle et faisant sans cesse des reproches. Une vague de colère m'envahit et je ne voulus plus écrire. Sur le

coup j'avais envie de déchirer mes notes et de tout je
dans une boîte à ordures. Je l'aurais fait si don Juan
m'en avait pas empêché, en riant et en retenant mon

D'un ton railleur, il dit que mon *tonal* allait de nouv
faire des bêtises. Il me conseilla d'aller jusqu'au bass
de me jeter de l'eau sur le cou et les oreilles.

L'eau m'apaisa. Nous restâmes en silence pendant longtemps.

– Écris, écris, m'exhorta don Juan d'un ton amical. Disons que ta sorcellerie à toi est ce carnet de notes. Le mettre en pièces serait une autre façon de t'exposer à la mort. Tu auras un autre accès de colère superficiel dans le meilleur des cas, mais ça ne changera rien. Un guerrier n'abandonne jamais l'île du *tonal.* Il l'utilise.

Il signala tout ce qui m'entourait d'un mouvement rapide de la main, puis il toucha mon carnet.

– Voilà ton monde. Tu ne peux pas renoncer à lui. Ça ne sert à rien de se mettre en colère et de se senti déçu de soi. Ça ne prouve qu'une chose : que ton *tona* est engagé dans un combat interne ; livrer un combat à l'intérieur de son propre *tonal* est une des épreuves les plus saugrenues que je puisse imaginer. La vie dure d'un guerrier est destinée à mettre fin à ce combat. Dès le début je t'ai appris à éviter la détérioration. Maintenant il n'y a plus, comme avant, de luttes à l'intérieur de toi-même, parce que le comportement du guerrier est harmonie ; en premier lieu, il y a harmonie entre les actions et les décisions ; en deuxième instance, entre le *tonal* et le *nagual.*

« Depuis que je te connais, je me suis adressé auss bien à ton *tonal* qu'à ton *nagual.* Voilà la façon dont il faudrait mener l'enseignement.

« Au début, il faut parler au *tonal.* Le *tonal* doit

renoncer au contrôle. Mais il faudrait le lui faire faire de bon gré. Par exemple, ton tonal a renoncé à certains contrôles sans grand combat, parce qu'il a compris que, s'il restait tel quel, la totalité de toi-même serait morte à l'heure actuelle. Autrement dit, le *tonal* est forcé de se débarrasser de choses inutiles, telles que la suffisance et le laisser-aller, qui ne font que le plonger dans l'ennui. Le problème c'est que le *tonal* s'accroche à ces choses-là, alors qu'il devrait se réjouir de se débarrasser de ces conneries. Il s'agit donc de convaincre le *tonal* d'être libre et fluide. C'est un *tonal* libre et fort qui est avant tout nécessaire à un sorcier. Plus le *tonal* est fort, plus il se dégage de ce qui l'entrave et se rétrécit facilement. Ce matin, j'ai vu l'occasion de rétrécir ton *tonal.* Tu as été distrait pendant un moment, tu te dépêchais et tu ne pensais à rien, alors j'ai profité de l'occasion pour te pousser.

« Le *tonal* se rétrécit dans certains cas, notamment quand il est gêné. En fait, une des caractéristiques du *tonal* c'est sa timidité. A la vérité, celle-ci ne jaillit pas nécessairement, mais quelquefois, lorsque le *tonal* est pris au dépourvu, elle le force inévitablement à se faire tout petit.

« Ce matin j'ai cueilli au vol mon centimètre cube de chance. J'ai remarqué la porte ouverte de ce bureau, et je t'ai donné un coup. Ce coup est donc une technique pour rétrécir le *tonal.* Il faut qu'il soit donné à l'instant précis ; pour cela il faut, naturellement, apprendre à *voir.*

« Une fois que l'homme a été frappé et que son *tonal* s'est rétréci, son *nagual,* s'il est déjà en mouvement, si petit que soit ce mouvement, prend le dessus et exécute des actions extraordinaires. Ce matin ton *nagual* a pris le dessus, et tu t'es retrouvé dans le marché. »

Il se tut pendant un moment. Il paraissait attendre des questions. Nous nous regardâmes l'un l'autre.

– J'ignore quelle en est la raison, dit-il, comme s'i lisait dans ma pensée. Tout ce que je sais c'est que *nagual* est capable de faits inconcevables. Pendant années, j'ai essayé de rétrécir ton *tonal.* C'est tout c que je peux te dire ou t'apprendre. Le *nagual* appar-tient à l'expérience personnelle.

« Ce matin je t'avais demandé de faire attention à qui t'entourait. Cette scène qui se déroulait sous tes yeux, quelle qu'elle fût, avait pour toi une valeur incalculable. Mais au lieu de suivre mon conseil, tu t'es laissé aller à la commisération et à la confusion tu n'as pas observé.

« Pendant un moment, tu n'as été que *nagual* et t n'as pas pu parler. C'est à ce moment-là qu'il te falla faire attention. Puis, petit à petit, ton *tonal* a repris le dessus ; alors, plutôt que de t'engager dans un com mortel entre ton *tonal* et ton *nagual,* je t'ai emmené ici.

– Qu'est-ce qu'il y avait donc dans cette scène, d Juan ? Qu'est-ce qui était si important ?

– Je n'en sais rien. Je n'étais pas concerné par c scène.

– Que voulez-vous dire par là ?

– C'était ton expérience, ce n'était pas la mienne.

– Mais vous étiez avec moi, n'est-ce pas ?

– Non. Je n'étais pas là. Tu étais seul. Je t'ai dit plusieurs fois de tout observer, parce que la scène n'était que pour toi.

– Mais n'étiez-vous pas à côté de moi, don Juan ?

– Non. Je n'y étais pas. Mais ça n'a pas de sens d parler. Rien de ce que je pourrais dire n'aurait de se car à ce moment-là nous nous trouvions dans le ten du *nagual.* C'est le corps, et non la raison, qui peut témoigner des faits du *nagual.*

– Si vous n'étiez pas avec moi, don Juan, qui ou quoi était la personne que j'ai prise pour vous ?
– C'était moi, même si je n'étais pas là.
– Où étiez-vous alors ?
– J'étais avec toi, mais je n'étais pas là. Disons que j'étais près de toi, mais que je n'étais pas dans cet endroit particulier où ton *nagual* t'a emmené.
– Vous voulez dire que vous ne saviez pas que nous étions dans le marché.
– Non. Je ne le savais pas. Je me suis simplement collé à toi, pour ne pas te perdre.
– Cela est franchement terrifiant, don Juan.
– Nous étions dans le temps du *nagual,* ce qui n'a rien de terrifiant. Nous sommes capables de prouesses plus difficiles. C'est le propre de notre nature à nous, êtres lumineux. Notre défaut est l'insistance avec laquelle nous nous attachons à notre île monotone et fatigante, mais commode. Notre *tonal* est un traître, alors qu'il ne devrait pas l'être.

Je lui décrivis le peu dont je me souvenais. Il voulait savoir si j'avais observé des signes quelconques dans le ciel, comme la lumière du jour, les nuages ou le soleil. Ou bien, si j'avais entendu des bruits particuliers, ou si j'avais aperçu des gens curieux ou des événements insolites. Il voulait savoir s'il y avait eu des querelles, ou si des gens hurlaient, et dans ce cas, ce qu'ils criaient.

Je ne pouvais répondre à aucune de ces questions. A vrai dire, j'avais accepté l'événement comme tel, admettant comme un truisme le fait que j'avais parcouru en « volant » une distance considérable en quelques secondes et que, grâce au savoir de don Juan, quel qu'il fût, j'avais atterri dans le marché dans toute ma réalité physique et corporelle,

Mes réactions étaient le corollaire direct d'une telle interprétation. Je voulais connaître le procédé, les

trucs employés, le « savoir-faire ». C'est pourquoi je m'étais pas soucié d'observer ce qui, pour moi, n'éta qu'une situation banale, qu'un épisode de la vie cou

– Croyez-vous que les gens m'ont vu dans le marché ? demandai-je.

Don Juan ne répondit pas. Il rit et me tapota doucement de son poing.

J'essayai de me rappeler si j'avais vraiment eu des contacts physiques avec des gens. Ma mémoire me défaut.

– Qu'est-ce que les gens du bureau de la compagnie d'aviation ont vu, quand je suis entré en trombe demandai-je.
– Ils ont probablement vu un homme qui s'avançait en chancelant d'une porte à l'autre.
– Mais est-ce qu'ils m'ont vu disparaître dans l'air ?

– Le *nagual* se charge de cela, je ne sais pas comment. Tout ce que je peux te dire, c'est que nous sommes fluides, des êtres lumineux faits de fibres. C'est le *tonal* qui affirme que nous sommes solides. Lorsque le *tonal* se rétrécit, les choses les plus extrac dinaires deviennent possibles. Mais elles ne sont extraordinaires que pour le *tonal.*

« Pour le *nagual,* se déplacer comme tu l'as fait ce matin n'est pas une affaire. Surtout pour ton *nagual,* qui est déjà capable d'exécuter des tours difficiles. De toute évidence, il a plongé dans quelque chose de trè mystérieux. Peux-tu comprendre de quoi il s'agit ? »

Des questions et des sentiments innombrables m'as saillirent. C'était comme si un coup de vent avait emporté mon vernis de sang-froid. Je tressaillis. Mon corps se sentait au bord d'un gouffre. Je luttai contre un fragment concret mais mystérieux de connaissance. J'avais l'impression d'être sur le point de

découvrir quelque chose, mais qu'une partie obstinée de mon être m'empêchait de lever le voile. Le combat m'engourdit progressivement, jusqu'à ce que je ne sentisse plus mon corps. Ma bouche était ouverte et mes paupières mi-closes. J'avais la sensation que je pouvais voir mon visage se raidir de plus en plus, jusqu'à devenir celui d'un cadavre desséché, avec la peau jaunâtre adhérant au crâne.

Puis je ressentis une décharge. Don Juan était à côté de moi, tenant un seau vide. J'étais trempé. Je toussais et j'essuyais l'eau de mon visage ; alors je sentis un frisson froid dans le dos. D'un saut, je me levai. Don Juan avait versé un peu d'eau le long de mon cou.

Il y avait un groupe d'enfants qui me regardaient et qui riaient. Don Juan me sourit. Il avait à la main mon carnet de notes, et me dit que je ferais mieux de rentrer avec lui dans mon hôtel pour changer de vêtements. Il me conduisit hors du parc. Nous restâmes debout sur le trottoir, à attendre un taxi.

Quelques heures plus tard, après avoir déjeuné et nous être reposés, don Juan et moi nous retournâmes sur son banc favori, dans le parc devant l'église. D'une façon détournée nous abordâmes la question de mon étrange réaction. Il se montra très prudent, et ne me confronta pas directement avec lui.

– On sait que des choses de ce genre arrivent, dit-il. Dès qu'il apprend à faire surface, le *nagual* peut causer un grand tort au *tonal,* en émergeant de façon incontrôlée. Pourtant ton cas est spécial. Tu as une tendance à te laisser aller tellement excessive, que tu pourrais mourir sans même t'en soucier, ou pis encore, sans même en prendre conscience.

Je lui dis que ma réaction avait été déclenchée lorsqu'il m'avait demandé si je pouvais sentir ce que mon *nagual* avait fait. Je croyais savoir exactement à quoi il faisait allusion, mais lorsque j'avais essayé de le décrire, je m'aperçus que je ne parvenais pas à réfléchir correctement. J'avais d'abord éprouvé un sentiment d'insouciance, voire d'indifférence, comme si rien ne m'importait vraiment. Puis ce sentiment s'était transformé en concentration hypnotique. C'était comme si tout mon être était aspiré lentement. Ce qui avait attiré mon attention, en la trompant, était le sentiment clair d'être au bord de la découverte d'un secret merveilleux et le désir d'éviter toute interférence pouvant troubler cette révélation.

– Ce qui allait t'être révélé, c'était ta mort, dit don Juan. Voilà le danger de se laisser aller. Surtout dans ton cas, vu que tu es par nature tellement exagéré. T *tonal* est si enclin à se laisser aller, que la totalité de toi-même en est menacée. Tu as une façon de te comporter épouvantable.

– Que puis-je faire ?

– Il faut convaincre ton *tonal* avec des raisonnements et ton *nagual* avec des actions, jusqu'à ce que l'un soutienne l'autre. Comme je te l'ai dit, c'est le *tonal* qui gouverne et néanmoins il est très vulnérable. D'autre part le *nagual* ne s'exprime presque jamais directement mais, quand il le fait, il terrifie le *tonal.*

« Ce matin, ton *tonal* s'est effrayé et il a commencé tout seul, à se rétrécir. Puis ton *nagual* a pris le dess

« J'ai dû emprunter un seau à un des photographes du parc afin de remettre ton *nagual* à sa place, à cou de cravache, comme si c'était un chien enragé. Le *tonal* doit être protégé à tout prix. Il faut lui arracher la suprématie, mais il doit rester en tant que surveillant protégé.

« Toute menace contre le *tonal* aboutit inexorablement à sa mort. Et si le *tonal* meurt, c'est tout l'homme qui meurt. En raison de sa faiblesse intrinsèque, le *tonal* est facilement détruit. C'est ainsi qu'un

des stratagèmes régulateurs du *tonal* consiste à faire émerger le *nagual* pour étayer le *tonal.* Je dis bien stratagème, parce que les sorciers savent que le *nagual* ne peut émerger que lorsque le *tonal* est renforcé. Tu vois ce que je veux dire ? Ce soutien s'appelle pouvoir personnel. »

Don Juan se leva, étira les bras et courba le dos. Moi aussi je fis le geste de me relever, mais il me repoussa gentiment.

– Tu dois rester sur ce banc jusqu'au crépuscule, dit-il. Je dois partir tout de suite. Genaro m'attend dans les montagnes. Viens chez lui dans trois jours, et nous nous retrouverons là-bas.

– Qu'allons-nous faire chez don Genaro ? demandai-je.

– Cela dépendra de ton pouvoir personnel, dit-il. Genaro peut te montrer le *nagual.*

Je voulais encore soulever tout haut une autre question, concernant notre entretien. Je voulais savoir si son costume était une ruse destinée à me choquer, ou s'il faisait vraiment partie de ses habitudes. Jamais aucun de ses actes ne m'avait bouleversé autant que de le voir habillé en costume. Ce n'était pas tellement l'acte en soi qui me terrifiait, mais le fait que don Juan était élégant. Ses jambes avaient la souplesse de celles d'un homme jeune. C'était comme si le fait de porter des souliers avait déplacé son centre d'équilibre, et ses pas étaient plus longs et plus fermes que d'habitude.

– Est-ce que vous portez toujours ce costume ? demandai-je.

– Oui, répondit-il, avec un sourire charmant. J'en ai d'autres, mais je ne voulais pas en mettre un différent aujourd'hui, pour ne pas t'effrayer davantage.

Je ne savais que penser. Je sentais que j'étais parvenu au bout de ma route. Si don Juan était capable de porter un costume et d'avoir une apparence élégante, alors tout était possible.

Il paraissait s'amuser de mon trouble et éclata de rire.

– Je suis un actionnaire, dit-il d'un ton mystérieu mais naturel.

Puis il s'en alla.

Le lendemain matin – c'était donc un jeudi –, je demandai à un ami de m'accompagner à pied du bureau dans lequel don Juan m'avait poussé jusqu marché de Lagunilla. Nous prîmes la route la plus directe, et nous mîmes trente-cinq minutes. Une fo que nous fûmes arrivés, j'essayai de me repérer. J'échouai. J'entrai dans une boutique de vêtements situé à l'angle même de la large avenue dans laque nous nous trouvions.

– Excusez-moi, dis-je à une jeune femme qui époussetait gentiment un chapeau. Où se trouvent étalages de monnaies et de livres d'occasion ?

– Il n'y en a pas, dit-elle, d'un ton désagréable.

– Mais je les ai vus hier dans ce marché.

– Vous plaisantez ! dit-elle, et elle se dirigea de l'autre côté du comptoir.

Je courus après elle et j'insistai pour qu'elle me d où se trouvaient ces étalages-là. Elle me toisa.

– Vous ne pouvez pas les avoir vus hier, dit-elle. On ne les installe que le dimanche, le long du mur. n'y en a pas le reste de la semaine.

– Que le dimanche ? répétai-je automatiquemen

– Oui. Seulement le dimanche. C'est l'habitude. En semaine ils gêneraient la circulation.

D'un geste, elle montra la large avenue bondée d voitures.

Dans le temps du « nagual »

Je montai en courant la pente qui se trouvait devant la maison de don Genaro, et je vis don Juan et don Genaro, qui étaient assis en un endroit dégagé, à côté de la porte. Ils m'adressèrent chacun un sourire. Mais il y avait une telle cordialité et une telle innocence dans leurs sourires, que je me redressai soudain, à l'affût. D'un bond je dévalai la pente jusqu'à l'allée. Je les saluai tous les deux.

– Comment vas-tu ? me demanda don Genaro, sur un ton tellement affecté que nous nous esclaffâmes tous les trois.

– Il est en très bonne forme, remarqua don Juan, sans attendre ma réponse.

– Ça se voit, commenta don Genaro. Regarde ce double menton ! Regarde ses joues, rondes comme deux morceaux de jambon !

Don Juan se tenait les côtes.

– Tu as le visage tout rond, poursuivit don Genaro. A quoi as-tu passé ton temps ? A manger ?

Don Juan certifia, de façon amusante, que mon style de vie m'imposait de manger beaucoup ; ils firent des blagues amicales au sujet de ma vie, puis don Juan me demanda de m'asseoir entre eux deux. Le soleil s'était déjà couché derrière la grande chaîne de montagnes, à l'ouest.

– Où est ton fameux carnet ? me demanda don Genaro, et lorsque je le tirai de ma poche, il hurla : « Yipi ! » en me l'arrachant des mains.

Il était clair qu'il m'avait observé avec une grande minutie et qu'il connaissait mes manières à la perfection. Il prit le carnet à deux mains, et joua avec lui nerveusement, comme s'il ne savait pas quoi en faire. A deux reprises, il fut apparemment sur le point de le jeter, mais fit mine de se retenir. Puis, le posant sur ses genoux, il fit semblant d'y écrire fébrilement, comme je le faisais.

Don Juan se mit à rire si fort, qu'il faillit s'étouffer.

– Qu'as-tu fait après mon départ ? demanda don Juan, quand tous les deux se furent calmés.

– Je suis allé au marché le jeudi, dis-je.

– Qu'est-ce que tu y as fait ? Retraçais-tu ton itinéraire ? demanda-t-il.

Don Genaro tomba en arrière et de ses lèvres fit le bruit sec d'une tête se cognant contre le sol. Il me regarda de côté et me fit un clin d'œil.

– Il me fallait y aller, dis-je. Et j'ai découvert qu'en semaine, on n'installe pas les étalages de monnaies et de livres d'occasion.

Tous les deux poussèrent des hurlements de rire.

Puis don Juan dit que toutes ces questions ne m'apporteraient rien de nouveau.

– Qu'est-ce qui s'est passé vraiment, don Juan ? demandai-je.

– Crois-moi, on ne peut pas le savoir, dit-il sèchement. Sur ces questions, nous sommes toi et moi sur un pied d'égalité. Maintenant j'ai sur toi l'avantage de savoir comment parvenir au *nagual,* ce que tu ne sais pas. Mais dès que tu y seras parvenu, je n'aurai pas plus d'avantage ni de connaissance que toi.

– Ai-je vraiment atterri sur le marché, don Juan ? demandai-je.

– Bien sûr. Je t'ai dit que le *nagual* est aux ordres du guerrier. N'est-ce pas, Genaro ?
– Juste, s'écria don Genaro, d'une voix tonitruante, en se levant d'un bond.
C'était comme si sa seule voix l'avait tiré de la position couchée à la verticale parfaite. Don Juan se roulait littéralement par terre de rire. Don Genaro, avec nonchalance, fit une révérence comique et nous dit au revoir.
– Genaro reviendra plus tard, dit don Juan. Maintenant tu dois rester assis ici et garder un silence complet.
Nous ne prononçâmes plus une parole. Après des heures de silence, je m'endormis.

Je regardai ma montre. Il était presque six heures du matin. Don Juan examinait la masse compacte d'épais nuages blancs, à l'horizon oriental, et en conclut que la journée serait couverte. Don Genaro renifla l'air et ajouta qu'elle serait aussi chaude et sans vent.
– Allons-nous loin ? demandai-je.
– Jusqu'à ces eucalyptus qui sont là-bas, répondit don Genaro, en montrant du doigt ce qui paraissait être un bosquet d'arbres, à presque deux kilomètres de distance.
Lorsque nous atteignîmes les arbres, je m'aperçus que ce n'était pas un bosquet, mais que les eucalyptus avaient été plantés en ligne droite, afin de marquer les limites des différentes cultures. Nous marchâmes au bord d'un champ de blé, en longeant des arbres énormes, minces et droits, de plus de trente mètres de haut, et nous aboutîmes dans un champ vide. Je pensai qu'on venait tout juste de faire les moissons. Il n'y avait que des tiges sèches et des feuilles de quelques plantes que je ne réussis pas à identifier. Je

me penchai pour cueillir une feuille, mais don Genar m'arrêta. Il me retint par le bras avec beaucoup de force. Je reculai de douleur, et ce ne fut qu'à ce moment-là que je remarquai qu'il n'avait fait que poser doucement ses doigts sur mon bras.
Il se rendait parfaitement compte de ce qu'il avait fait et de ce que j'avais éprouvé. Il retira rapidement ses doigts de mon bras, puis les reposa doucement. répéta ce geste encore une fois, puis il pouffa comm un enfant amusé, en voyant la grimace que j'avais faite. Ensuite il me montra son profil. Son nez aquilin le faisait ressembler à un oiseau, un oiseau qui aurai de longues et étranges dents blanches.
D'une voix douce don Juan me pria de ne toucher rien. Je lui demandai s'il savait ce qu'on avait cultivé là. Il paraissait être sur le point de me répondre, mais don Genaro intervint pour préciser que c'était un champ de vers.
Don Juan me regarda fixement, sans esquisser le moindre sourire. Je pris la réponse absurde de don Genaro pour une blague. J'attendis une indication po éclater de rire, mais ils me regardèrent simplement.
– Un champ de vers magnifiques, dit don Genaro. Oui, ici ont poussé les vers les plus exquis que tu as jamais vus.
Il se tourna vers don Juan. Pendant un instant, ils regardèrent l'un l'autre.
– Est-ce vrai ? demanda-t-il.
– C'est tout à fait vrai, dit don Juan. – Et, en se tournant vers moi, il ajouta d'une voix douce : – Aujourd'hui c'est Genaro qui commande ; lui seul peu dire quelle est la signification de chaque chose. Fais donc exactement ce qu'il dit.
L'idée que don Genaro avait le contrôle de la situation me remplit de terreur. Je me tournai vers don Juan pour lui faire part de mon appréhension,

mais avant que j'eusse le temps de dire tout haut ce que je pensais, don Genaro proféra un cri formidable, un hurlement si fort et si effrayant que je sentis la sueur couler le long de ma nuque et que mes cheveux se dressèrent comme s'ils avaient été soufflés par le vent. Pendant un instant je me sentis totalement dissocié, et je serais resté piqué sur place si don Juan, avec une rapidité et une maîtrise incroyables, n'avait pas fait pivoter mon corps pour que je pusse être témoin d'un fait inconcevable. Don Genaro était debout à l'horizontale, à trente mètres environ du sol, sur le tronc d'un eucalyptus qui se trouvait lui-même à une cinquantaine de mètres de là. Je veux dire qu'il était bien debout sur ses jambes, écartées l'une de l'autre d'un peu moins d'un mètre et perpendiculaires à l'arbre. C'était comme s'il avait eu des crampons aux chaussures, lui permettant de défier la gravité. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine, et il me tournait le dos.

Je braquai les yeux sur lui. Je ne voulais pas sourciller de peur de le perdre de vue. J'évaluai rapidement la situation et j'en conclus que si je pouvais le garder à l'intérieur de mon champ visuel, je pourrais peut-être déceler un indice, un mouvement, un geste, n'importe quoi, qui m'aiderait à comprendre ce qui se passait.

Je sentis la tête de don Juan près de mon oreille droite, et je l'entendis chuchoter que toute tentative d'explication était vaine et idiote. Je l'entendis répéter :

– Rentre ton ventre, rentre-le, rentre-le.

C'était une technique qu'il m'avait apprise des années auparavant, pour que je m'en serve dans les moments de grand danger, ou de peur ou d'angoisse. Elle consistait à pousser le diaphragme vers le bas, tout en aspirant par la bouche quatre bouffées d'air

courtes, suivies de quatre inhalations profondes
nez. Il avait expliqué que les bouffées d'air devai
répercuter comme des décharges dans la partie
moyenne de mon corps, et que le geste de tenir
mains fortement serrées contre le nombril confér
des forces à l'abdomen. Ce geste servait à contr
bouffées et les inhalations profondes, qu'on deva
retenir jusqu'à en compter huit, pendant qu'on po
sait le diaphragme vers le bas. Les exhalations é
faites deux fois par le nez et deux fois par la bou
façon lente ou accélérée, selon les préférences i
duelles.

J'obéis à don Juan automatiquement. Toutefoi
n'osais pas écarter mes yeux de don Genaro. Pe
que je respirais, mon corps se relaxa et je m'ape
que don Juan me tordait les jambes. Manifestem
lorsque don Juan m'avait fait pivoter, mon pied d
avait heurté une motte de terre, et ma jambe s'ét
pliée de façon inconfortable. Quand il me redres
me rendis compte que le choc que la vue de don
Genaro sur le tronc de l'arbre m'avait provoqué
m'avait fait oublier ma gêne.

Don Juan me murmura à l'oreille que je ne dev
pas regarder don Genaro fixement. Je l'entendis

– Bats des paupières, bats des paupières.

J'hésitai pendant un moment, mais don Juan m
donna de nouveau l'ordre. J'étais convaincu que
ce qui se déroulait était, d'une manière ou d'une
lié à ma présence, en tant que spectateur, et que
moi, seul témoin de l'exploit de don Genaro, je c
de le regarder, il tomberait par terre ou la scène
entière se dissiperait probablement.

Après une période d'une immobilité longue et p
ble, don Genaro pivota sur ses talons de quarant
degrés sur sa droite, et commença à monter le lo
tronc. Son corps tremblait. Je le vis faire huit pet

pas, les uns après les autres. Il lui arriva même de contourner une branche. Puis, les bras croisés sur sa poitrine, il s'assit sur le tronc en me tournant le dos. Ses jambes pendaient, comme s'il était assis sur une chaise, comme si la gravité n'avait aucun effet sur lui. Puis il se déplaça assis vers le bas. Il atteignit une branche qui était parallèle à son corps, et appuya sur elle le bras gauche et la tête pendant quelques secondes ; ce geste semblait chercher plus un effet dramatique qu'un support. Ensuite, il continua à se mouvoir, sur ses fesses, en se déplaçant lentement du tronc jusqu'à la branche, parvenant ainsi à changer de position et à se retrouver assis sur la branche, comme tout un chacun aurait pu faire.

Don Juan riait tout bas. Moi j'avais un goût affreux dans la bouche. Je voulais me retourner et faire face à don Juan, qui était légèrement derrière moi, à ma droite, mais je n'osais pas manquer le moindre geste de don Genaro.

Il laissa pendre ses pieds pendant un moment, puis il les croisa et les balança doucement ; ensuite, il se glissa vers le haut et se retrouva sur le tronc.

Don Juan me prit la tête gentiment dans ses mains et me tordit le cou du côté gauche, jusqu'à ce que mon champ de vision fût parallèle à l'arbre, au lieu d'être perpendiculaire à lui. Vu sous cet angle, don Genaro ne paraissait pas défier la gravité. Il était simplement assis sur le tronc d'un arbre. Puis je remarquai que si je fixais mon regard sans sourciller, le fond devenait flou et diffus, alors que le corps de don Genaro se détachait avec une netteté plus grande ; sa forme dominait, comme si rien d'autre n'existait.

D'un mouvement rapide, don Genaro se laissa glisser vers le bas, jusqu'à la branche. Il s'y assit, en laissant pendre ses pieds, comme sur un trapèze. Le

fait de le regarder dans une perspective déforn
rendait possibles les deux positions, notammer
où il était assis sur le tronc de l'arbre.

Don Juan pencha ma tête à droite, jusqu'à la
sur mon épaule. La position de don Genaro sur
branche paraissait parfaitement normale, mais
qu'il se remit sur le tronc, je ne réussis pas à ré
façon correcte ma perception, et je le vis sens
dessous, la tête pointée vers le sol.

Don Genaro recula et avança plusieurs fois,
chaque mouvement qu'il faisait, don Juan boug
ma tête d'un côté et de l'autre. Ces manipulatio
eurent pour résultat de me faire perdre complè
l'orientation de ma perspective normale, sans l
les actions de don Genaro n'étaient plus tellem
terrifiantes.

Don Genaro resta sur la branche pendant lo
temps. Don Juan redressa mon cou et murmur
don Genaro allait descendre. Je l'entendis chu
d'un ton impératif :

– Pousse vers le bas, pousse vers le bas.

J'étais au milieu d'une exhalation rapide, lors
le corps de don Genaro parut paralysé par une
sion étrange ; il brilla, devint flasque, se balanç
arrière et resta suspendu quelques instants par
genoux. Ses jambes paraissaient si molles, qu'
furent incapables de rester pliées, et il tomba p
terre.

Au moment où il commença à tomber, je res
aussi cette sensation de chute dans un espace
Tout mon corps éprouva une angoisse doulour
en même temps, extrêmement agréable ; une
d'une intensité et d'une durée telles, que mes j
ne purent plus supporter le poids de mon corps
je tombai dans la boue. Je pus à peine bouger
pour amortir la chute. Je respirais si puissamm

que la boue entra dans mes narines, et j'en eus des démangeaisons. J'essayai de me relever, mais je n'avais plus de force dans les muscles.

Don Juan et don Genaro accoururent et restèrent debout auprès de moi. Leurs voix me paraissaient très lointaines, et pourtant je sentais bien que tous les deux me tiraient. Ils avaient dû me soulever, en me prenant l'un par les bras et l'autre par les jambes et me transporter un peu plus loin. J'étais parfaitement conscient de la position inconfortable de mon cou et de ma tête, qui pendaient en dodelinant. J'avais les yeux ouverts. Je pouvais voir le sol et les touffes d'herbes en dessous de moi. A la fin j'eus un frisson. De l'eau entra dans ma bouche et mon nez, et je me mis à tousser. Mes bras et mes jambes s'agitaient frénétiquement. Je commençais à nager, mais il n'y avait pas assez d'eau, et je me retrouvai debout sur le ruisseau peu profond où ils m'avaient déposé.

Don Juan et don Genaro riaient bêtement. Don Juan retroussa ses pantalons et s'approcha de moi ; il me regarda dans les yeux, dit que je n'étais pas encore parfait et me repoussa doucement dans l'eau. Mon corps ne lui opposa pas de résistance. Je ne voulais pas être trempé de nouveau, mais il m'était impossible d'établir de liaison entre ma volonté et mes muscles, et je m'écroulai encore une fois en arrière. La fraîcheur de l'eau était encore plus vive. Je me relevai d'un bond et, par erreur, je tombai sur la rive opposée. Don Juan et don Genaro poussèrent des hurlements, sifflèrent et jetèrent des cailloux dans les buissons qui se trouvaient devant moi, comme s'ils voulaient renfermer un taureau qui se serait égaré. Je traversai de nouveau la rivière, et je m'assis sur un rocher à côté d'eux. Don Genaro me tendit mes vêtements, et ce fut alors que je m'aperçus que j'étais nu, bien que je ne pusse pas me rappeler quand et comment je m'étais

déshabillé. J'étais trempé et je ne voulais pas
remettre tout de suite. Don Juan se tourna ver
Genaro et d'une voix de stentor dit :

– Pour l'amour de Dieu, donnez-lui une serv

Je mis quelques secondes à réaliser l'absurd
situation.

Je me sentais très bien. J'étais si heureux qu
voulais pas parler. Du reste j'avais la certitude
je manifestais mon euphorie, ils me jetteraient
nouveau dans l'eau.

Don Genaro m'observait. Ses yeux avaient l'
ceux d'un animal sauvage. Ils me transperçaie
Juan ne me regardait pas du tout.

– Tu t'es bien comporté, me dit-il brusqueme
Maintenant tu te maîtrises, mais tout à l'heure
les eucalyptus, tu t'es laissé aller comme un fi
pute.

Je voulais rire hystériquement. Les paroles d
Juan me paraissaient vraiment tellement drôle
dus faire un effort suprême pour me retenir. P
quelque chose en moi me lança un ordre. Une
geaison insupportable dans la région du ventre
poussa à me déshabiller, et je replongeai dans
restai dans la rivière cinq minutes environ. La
cheur me redonna la lucidité. En sortant j'étais
nouveau moi-même.

– Beau spectacle, commenta don Juan, en m
tapotant l'épaule.

Ils me reconduisirent jusqu'aux eucalyptus. T
marchant, don Juan expliquait que mon *tonal*
révélé dangereusement vulnérable et que l'inc
gruité des actes de don Genaro l'avait dépass
qu'ils avaient décidé de ne plus insister et de r
chez don Genaro, mais, comme j'avais su mo
qu'il me fallait replonger dans la rivière, leurs p

avaient changé, Toutefois il ne me dit pas ce qu'ils avaient l'intention de faire.

Nous nous trouvions au milieu d'un champ, au même endroit où nous étions tout à l'heure. Don Juan était à ma droite, et don Genaro à ma gauche. Les deux étaient debout, les muscles tendus, en état d'alerte. Ils maintinrent cette tension pendant une dizaine de minutes. Je les suivais des yeux successivement. Je pensais que don Juan allait me donner un indice correspondant à ce qu'il fallait faire. J'avais raison. Un moment donné, il se décontracta et donna des coups de pied dans des mottes de terre. Sans me regarder il dit :

– Je crois que nous ferions mieux d'y aller.

Instinctivement je pensai que don Genaro devait avoir eu l'intention de me donner une autre démonstration du *nagual,* mais qu'il avait changé d'idée. Je me sentis soulagé. J'attendais un autre moment pour une confirmation finale. Don Genaro se détendit lui aussi, puis tous les deux firent un pas en avant. C'est alors que je réalisai que nous nous étions acquittés de notre tâche. Mais à cet instant précis où je me décontractais, don Genaro proféra de nouveau son hurlement incroyable.

Je commençai à respirer frénétiquement. Je regardais autour de moi. Don Genaro avait disparu, mais don Juan était debout devant moi. Son corps se tordait de rire. Il se tourna vers moi.

– Je regrette, dit-il en un murmure. Il n'y a pas d'autre moyen.

Je voulais l'interroger sur don Genaro, mais je sentais qu'il me fallait à tout prix continuer à respirer et à pousser pour ne pas mourir. D'un signe du menton, don Juan me montra un endroit derrière moi. Sans bouger les pieds, je commençai à tourner la tête

par-dessus l'épaule gauche. Mais avant que je p
qu'il m'indiquait, don Juan fit un bond et m'arrêta
son saut et la vitesse à laquelle il m'empoigna m
perdre l'équilibre. En tombant à la renverse j'eus
que, dans ma surprise, je m'étais agrippé à don
je l'avais ainsi entraîné dans ma chute. Mais qu
les yeux, je constatai que mes sensations tactile
étaient en parfait désaccord. Je vis don Juan de
de moi, riant, alors que mon corps ressentait le
pression inconfondables d'un autre corps sur le
ligotait presque.

Don Juan allongea la main et m'aida à me rel
sensation physique que j'éprouvais fut qu'il était
soulever deux corps. Il sourit d'un air entendu e
qu'il ne fallait jamais se tourner vers la gauche,
affrontait le *nagual.* Il dit que le *nagual* était meu
ne fallait pas accroître des risques qui étaient de
dangereux. Puis, doucement, il m'obligea à me
je me trouvai en face d'un énorme eucalyptus. C
être le plus vieil arbre des alentours. Son tronc e
deux fois plus épais que les autres. D'un mouve
yeux, il m'indiqua le sommet. Don Genaro était
une branche. Il se trouvait en face de moi. Je po
ses yeux, pareils à deux grands miroirs où se re
lumière. Je ne voulais pas regarder, mais don J
pressait de ne pas le quitter des yeux. En chuch
ton très ferme, il me donna l'ordre de battre des
de ne succomber ni à la peur ni au laisser-aller.

Je remarquai que si je battais des paupières
régulièrement, les yeux de don Genaro n'étaient
tellement effrayants. L'éclat de ses yeux devena
seulement quand je fixais sur eux mon regard.

Il resta accroupi sur la branche pendant un lo

moment. Puis, sans bouger nullement le corps, il sauta jusqu'à terre et atterrit à deux mètres de moi, dans la même position accroupie. Je fus témoin de tout le déroulement de son saut ; je sus aussi que j'avais perçu plus que ce que mes yeux m'avaient permis. Don Genaro n'avait pas vraiment sauté. C'était comme si on l'avait poussé par-derrière et si on lui avait fait décrire une courbe parabolique. La branche sur laquelle il était perché se trouvait probablement à trente mètres de hauteur, et l'arbre à plus de quarante mètres de moi ; c'est ainsi que son corps devait tracer une parabole, pour atterrir à l'endroit où il l'avait fait. Mais la force requise pour couvrir cette distance n'était 'pas produite par les muscles de don Genaro ; son corps avait été « soufflé » loin de la branche, jusqu'à terre. Pendant un moment je fus capable de voir les semelles de ses souliers et son arrière-train, lorsque son corps décrivait la parabole. Puis il se posa doucement, bien que son poids écrasât les mottes de terre sèche et même soulevât un peu de poussière.

Don Juan ricanait derrière moi. Don Genaro se releva comme si rien ne s'était passé, et me tira par la manche de ma chemise, pour me donner le signal du départ.

Personne ne parla sur le chemin du retour vers la maison de don Genaro. Je me sentais lucide et calme. A deux reprises don Juan s'arrêta et examina mes yeux attentivement. Il avait l'air satisfait. Dès que nous fûmes arrivés, don Genaro alla dans la partie arrière de la maison. Don Juan s'assit par terre à côté de la porte et m'indiqua une place où m'asseoir. Il était encore tôt, mais j'étais épuisé. Je me couchai et je tombai foudroyé.

Je me réveillai quand don Juan me secoua. J'essayai de voir l'heure. Je n'avais plus de montre. Don Juan la tira de la poche de ma chemise, et me la tendit. Il était

une heure environ de l'après-midi. Je levai les y
nos regards se rencontrèrent.

– Non. Il n'y a pas d'explication, dit-il, en se
détournant de moi. Le *nagual* ne peut qu'être ob

Je fis le tour de la maison à la recherche de do
Genaro, mais il n'était pas là. Je revins sur le de
Don Juan m'avait préparé quelque chose à man
Quand j'eus fini mon repas, nous commençâme
parler.

– Lorsqu'on entre en rapport avec le *nagual,* il
faut jamais le regarder en face, dit-il. Ce matin t
transpercé de ton regard, et c'est pour cette rais
qu'il t'a terrassé. On ne peut regarder le *nagual*
comme si c'était une affaire banale. Il faut battre
paupières pour rompre la fixité. Nos yeux sont le
yeux du tonal, ou peut-être serait-il plus exact de
que nos yeux ont été entraînés par le *tonal* et, p
conséquent, le *tonal* les revendique. Une des so
de notre stupéfaction et de notre malaise, c'est
tonal ne veut pas quitter tes yeux. Le jour où ce
lieu, le *nagual* aura gagne une grande bataille. T
obsession, ou plutôt l'obsession de chacun, con
arranger le monde selon les règles du *tonal ;* do
chaque fois que nous sommes confrontés avec
nagual, nous dévions de notre but en rendant no
rigides et intransigeants. Moi je dois faire appel
partie de ton *tonal* qui comprend ce dilemme, et
dois faire un effort pour libérer tes yeux. Le tout
de convaincre le *tonal* de l'existence d'autres mo
à travers les mêmes fenêtres. Le *nagual* t'est ap
matin. Laisse donc tes yeux en liberté ; laisse-le
devenir des fenêtres. Les yeux peuvent être des
tres qui s'ouvrent sur l'ennui ou qui plongent da
infini.

Don Juan fit un demi-cercle du bras gauche, p

indiquer tout ce qui nous entourait. Ses yeux avaient un éclat, et son sourire était à la fois effrayant et désarmant.

– Comment puis-je faire ? demandai-je.

– Je dis que c'est une question très simple. Il se peut que je trouve ça simple, parce que je le fais depuis longtemps. Tout ce que tu dois faire, c'est organiser tes intentions en fonction d'une douane. Chaque fois que tu te trouves dans le monde du *tonal,* tu dois être un *tonal* impeccable : ce n'est pas le moment de conneries rationnelles. La porte entre les deux mondes est, pour le guerrier, l'intention. Chaque fois qu'il franchit le seuil, elle se referme complètement derrière lui.

« Une autre chose qu'on devrait faire lorsqu'on se trouve devant le *nagual,* c'est déplacer la ligne des yeux de temps en temps, afin de rompre le charme du *nagual.* Le fait de changer l'orientation des yeux soulage toujours le *tonal.* Ce matin j'ai remarqué que tu étais extrêmement vulnérable et j'ai changé la position de ta tête. Si jamais tu te retrouves dans un

pétrin pareil, il faudra que tu sois capable de dévier ton champ visuel par tes propres moyens. Ce changement de perspective doit pourtant être fait seulement pour se procurer un soulagement et non pour se défendre, afin de sauvegarder l'ordre du *tonal.* Je préférerais que tu t'efforces d'utiliser cette technique pour cacher derrière elle la rationalité du *tonal.* Or, cette crainte n'est pas fondée.

« Je ne peux rien te dire de plus, si ce n'est que tu dois suivre chaque mouvement que fait don Genaro, sans t'épuiser pour autant. Tu es maintenant en train de mettre à l'épreuve ton *tonal,* pour savoir si oui ou non il est rempli de choses essentielles. S'il y a beaucoup d'éléments superflus sur ton île, tu ne seras pas capable de supporter la rencontre avec le *nagual.*

-- Qu'est-ce qui va m'arriver ?

– Tu peux mourir. Personne n'est capable de survivre à une rencontre délibérée avec le *nagual,* sans un long entraînement. Il faut des années pour préparer le *tonal* à une telle rencontre. D'ordinaire, si un homme quelconque se trouve face à face avec le *nagual,* le choc qu'il éprouve est si fort qu'il en meurt. Le but de l'entraînement du guerrier n'est donc pas de lui apprendre à ensorceler ou à faire des charmes, mais à préparer son *tonal* à ne pas déconner. C'est un des exploits les plus difficiles. Un guerrier doit apprendre à être impeccable et à se dépouiller de tout ce qui est superflu, avant qu'il puisse même concevoir de contempler le *nagual.*

e Dans ton cas, par exemple, tu dois cesser de réfléchir. Ce que tu faisais ce matin était absurde. Tu appelles ça expliquer. Moi je considère cette attitude comme la preuve d'une insistance stérile et fastidieuse de la part de ton *tonal,* qui veut garder tout sous son contrôle. Chaque fois qu'il ne réussit pas, il s'ensuit un moment de stupeur, puis le *tonal* s'expose lui-même à la mort. Quelle connerie ! Il préférerait se tuer lui-même, plutôt que de renoncer à son contrôle. Cependant nous ne pouvons quasi rien faire pour modifier cet état des choses.

– Comment l'avez-vous modifié, don Juan ?

– Il faut nettoyer et entretenir l'île du *tonal.* Il n'y a pas d'autre alternative pour le guerrier. Une île rangée n'offre pas de résistance; c'est comme si elle était vide.

Il contourna la maison et s'assit sur une grosse pierre lisse. De là on pouvait regarder le fond d'un ravin profond. Il me fit signe de m'asseoir à côté de lui.

– Pouvez-vous me dire, don Juan, ce que nous ferons aujourd'hui ? demandai-je.

Nous ne ferons rien. Je veux dire que toi et moi nous ne ferons rien d'autre que d'assister au spectacle. C'est Genaro qui est ton *benefactor.*

Je pensai avoir mal compris, dans ma hâte de prendre des notes. Dans les premières étapes de mon apprentissage, don Juan lui-même avait introduit le terme de *benefactor,* et j'avais toujours cru que c'était lui le mien.

Don Juan s'était tu et me regardait. Je réfléchis rapidement et j'en conclus que don Juan avait voulu dire qu'à cette occasion don Genaro serait la vedette.

Don Juan rit tout bas, comme s'il lisait dans mes pensées.

– Genaro est ton *benefactor,* répéta-t-il.

– Mais c'est vous qui l'êtes ! m'écriai-je, d'un ton fébrile.

– Moi je suis celui qui t'a aidé à nettoyer ton île du *tonal,* dit-il. Genaro a deux apprentis, Pablito et Nestor. Il les aide à nettoyer leur île, mais c'est moi qui leur montrerai le *nagual.* Je serai leur *benefactor.* Genaro n'est pour eux qu'un maître. Sur toutes ces questions, on peut parler ou agir, mais on ne peut pas faire les deux choses avec la même personne. L'un s'occupe de l'île du *tonal,* l'autre, du *nagual.* Dans ton cas, j'ai eu pour tâche de travailler avec ton *tonal.*

En écoutant les paroles de don Juan, je fus saisi d'une peur si intense que je faillis me trouver mal. J'avais le sentiment qu'il allait me laisser seul avec don Genaro, ce que je considérais comme une machination extrêmement effrayante.

Don Juan rit longuement quand je .lui manifestai mes inquiétudes.

– La même chose se passe avec Pablito, dit-il. Dès qu'il me voit, il tombe malade. L'autre jour, il était entré dans la maison, pendant que Genaro était parti. J'étais tout seul ici et j'avais laissé mon chapeau à côté de la porte. Pablito l'a vu, et son *tonal* en eut tellement peur qu'il chia littéralement dans son froc.

Je pouvais facilement comprendre les sentiments de Pablito, et me projeter en eux. Si j'examinais la question soigneusement, je devais bien admettre que don Juan était terrifiant. Cependant j'avais appris à me sentir à l'aise avec lui. Je partageais avec lui une intimité issue de notre longue fréquentation.

– Je ne vais pas te laisser seul avec Genaro, dit-il en riant de nouveau. Je suis celui qui veille sur ton *tonal.* Sans lui, tu es un homme mort.

– Est-ce que tous les apprentis ont un maître et un *benefactor?* demandai-je, pour faire cesser mon angoisse.

– Non. Pas tous les apprentis, mais certains seulement.

– Pourquoi il y en a qui ont et un maître et un *benefactor ?*

– Lorsqu'un homme ordinaire est prêt, le pouvoir lui fournit un maître, et il devient son apprenti. Lorsque l'apprenti est prêt, le pouvoir lui fournit un *benefactor,* et il devient sorcier.

– Qu'est-ce qui fait qu'un homme soit prêt et que le pouvoir lui fournisse un maître ?

– On l'ignore. Nous ne sommes que des hommes. Parmi nous il y en a qui ont appris à *voir* et à se servir du *nagual,* mais rien de ce que nous avons accumulé dans le cours de notre vie ne peut nous révéler les desseins du pouvoir. C'est pourquoi tous les apprentis n'ont pas de *benefactor.* C'est le pouvoir qui en décide.

Je lui demandai si lui-même avait eu un maître et un *benefactor,* et pour la première fois en treize ans, il parla librement d'eux. Il dit qu'aussi bien son maître que son *benefactor* étaient du Mexique central. J'avais toujours considéré que toutes les informations concernant don Juan avaient une importance pour mon

enquête anthropologique, mais au moment où il me fit cette révélation, je n'en tins pas compte.

Don Juan me lança un regard. Je crus que c'était un regard méprisant. Puis il changea brusquement de sujet et me demanda de lui raconter par le menu tout ce que j'avais vécu dans la matinée.

– Une peur soudaine rétrécit toujours le *tonal,* dit-il en guise de commentaire, quand je lui décrivis les sentiments que j'avais éprouvés au moment où don Genaro poussa son cri. La question est d'empêcher que le *tonal* disparaisse, à force de se faire tout petit. Un problème grave qui se pose au guerrier est de savoir exactement à quel moment il doit permettre à son *tonal* de se rétrécir et à quel moment il doit l'arrêter. Ça c'est du grand art. Un guerrier doit lutter comme un forcené pour rétrécir son *tonal;* et pourtant, dès que le *tonal* se rétrécit, le guerrier doit renverser immédiatement la situation, pour mettre fin à ce rétrécissement.

– Mais en faisant cela, ne revient-il pas à la situation initiale ? demandai-je.

– Non. Une fois qu'il a rétréci le *tonal,* le guerrier referme la porte qui communique avec l'autre côté. Tant que son *tonal* règne sans conteste et que ses yeux sont uniquement adaptés au monde du *tonal,* le guerrier est du bon côté de la barrière. Il se trouve sur un territoire familier, dont il connaît toutes les règles. Mais lorsque le *tonal* se rétrécit, il passe du côté exposé au vent, et cette voie doit être refermée aussitôt, à cause du risque d'être emporté par une rafale. Ce n'est pas simplement une façon de parler. Au-delà de la porte que constituent les yeux du *tonal,* le vent se déchaîne. Je parle d'un vrai vent, et non d'une métaphore. Un vent qui peut emporter la vie même. En fait tout ce qui est vivant sur terre est emporté par le vent. Il y a déjà des années que je t'ai

familiarisé avec le vent. Pourtant tu avais pris la chos
pour une blague.

Il se référait à cette fois où il m'avait emmené dans les montagnes et où il m'avait expliqué quelques propriétés particulières du vent. Toutefois je n'avais jamais cru qu'il blaguait.

– Que tu aies pris ça au sérieux ou pas, ça n'a pas d'importance, dit-il après avoir entendu mes protestations. En règle générale, le *tonal* doit se défendre à tout prix, dès qu'il est menacé ; donc les réactions du *tonal* en vue d'organiser sa défense ne sont pas vraiment importantes. La seule question qui importe c'est que le *tonal* d'un guerrier doit s'ouvrir à d'autres possibilités. Dans ce cas, le rôle d'un maître est de montrer tout le poids de ces possibilités. C'est en fonction de cela que le *tonal* peut se rétrécir. Du mêm coup et en vertu du même principe, le *tonal* apprend à s'arrêter à temps pour ne pas disparaître.

Il me fit signe de poursuivre la narration des événements de la matinée, et il m'interrompit lorsque j'arrivai à l'épisode de don Genaro, glissant en avant et en arrière, du tronc de l'arbre à la branche.

– Le *nagual* peut accomplir des actes extraordinaires, dit-il. Des choses qui sont impossibles, impen-sables, pour le *tonal.* Mais le plus extraordinaire est que l'exécutant ignore comment ces choses-là se pro-duisent. Genaro, par exemple, ne sait pas comment i fait ce qu'il fait ; il sait seulement qu'il le fait. Le secret du sorcier, c'est qu'il sait comment parvenir au *nagual,* mais une fois qu'il y est arrivé, il n'a pas plus d'intuition que toi au sujet de ce qui se passe.

– Mais qu'est-ce qu'on ressent, quand on fait des choses pareilles ?

– On sent qu'on agit.

– Est-ce que don Genaro a l'impression de monter le long du tronc d'un arbre ?

Don Juan me regarda pendant un moment, puis il détourna la tête.

– Non, répondit-il, dans un violent murmure. Non, de la façon où tu l'entends.

Il ne dit plus rien. Je retenais pratiquement mon souffle dans l'attente d'une explication. A la fin je me sentis contraint de redemander :

– Mais qu'est-ce qu'on ressent ?

– Je ne peux rien dire, non pas parce que c'est une affaire personnelle, mais parce qu'il n'y a pas moyen de la décrire.

– Allez-y, insistai-je. Il n'y a rien qui ne puisse être expliqué ou élucidé au moyen de mots. Même si l'on ne peut pas décrire directement quelque chose, an peut y faire allusion, tourner autour du pot.

Don Juan éclata de rire, de façon amicale et aimable. Pourtant il y avait encore une touche de raillerie et de franche malice dans son rire.

– Changeons de conversation, dit-il. Disons seulement que le *nagual* s'adressait à toi seul, hier matin. Tout ce que Genaro faisait était un mélange de lui et de toi. Son *nagual* était modéré par ton *tonal.*

J'insistai pour en savoir davantage et je lui demandai :

– Lorsque vous montrez le *nagual* à Pablito, qu'est-ce que vous ressentez ?

– Je ne peux pas l'expliquer, dit-il doucement. Ce n'est pas de la mauvaise volonté, mais j'en suis incapable. Mon *tonal* s'arrête là.

Je ne voulais pas l'embêter davantage. Nous restâmes en silence quelque temps, puis il se remit à parler.

– Disons qu'un guerrier apprend à accorder sa volonté, à la mettre en veilleuse ou à la régler, chaque fois qu'il le désire. C'est comme si sa volonté, qui provient de la région abdominale de son corps, n'était qu'une fibre lumineuse, qu'un intermédiaire qu'il pourrait diriger vers n'importe quel but concev ble. Cette fibre est la voie du *nagual.* Je pourrais d encore que le guerrier plonge dans le *nagual* grâce cette fibre lumineuse.

« Une fois qu'il y a plongé, le *nagual* s'exprime s son tempérament particulier. Si le guerrier est drôl le *nagual* l'est aussi. Si le guerrier est sinistre, le *nagual* sera sinistre. Si le guerrier est méchant, le *nagual* sera méchant.

« Ce qui me sidère toujours chez Genaro, c'est est un des hommes les plus charmants que je connaisse. Je ne sais jamais ce qu'il a dans la tête Pour moi, ce côté imprévisible est l'essence de la sorcellerie. Genaro est un guerrier tellement fluide qu'au moindre effort de concentration de sa volont fait agir son *nagual* de mille incroyables façons.

– Avez-vous vu ce que don Genaro faisait dans arbres ? demandai-je.

– Non. Si je le sais, c'est parce que j'ai *vu* que s *nagual* était dans les arbres. Le reste du spectacle t'était destiné à toi uniquement.

– Vous voulez donc dire, don Juan, que, de mêr que la fois où vous m'aviez poussé et que je m'éta retrouvé dans le marché, vous n'étiez encore pas a moi ?

– C'était un peu comme ça. Lorsqu'on se trouve face à face avec le *nagual,* il faut toujours être seu n'étais près de toi que pour protéger ton *tonal.* C'e mon devoir.

Don Juan dit que mon *tonal* était presque anéan quand don Genaro était descendu de l'arbre ; ce n'était pas tellement à cause du danger intrinsèque *nagual,* que parce que je m'étais laissé aller à l'éto ment. Il dit que l'un des objectifs de l'entraînement guerrier était de le libérer de l'étonnement du *tonal*

jusqu'à lui faire acquérir une fluidité telle, qu'il pût admettre tout sans l'admettre vraiment.

Lorsque je racontai à don Juan le saut de don Genaro pour monter sur l'arbre et celui qu'il fit pour descendre à terre, il me répondit que le cri d'un guerrier était un des éléments capitaux de la sorcellerie, et que don Genaro était capable de se concentrer sur ce hurlement, afin de l'utiliser comme véhicule.

– Tu as raison, dit-il. Genaro a été tiré en partie par son cri, et en partie par l'arbre. Tu as donc bien *vu.* C'était une vraie représentation du *nagual.* La volonté de Genaro était entièrement concentrée sur le cri, et ses dons personnels ont forcé l'arbre à tirer le *nagual.* Les forces allaient dans deux directions : de Genaro à l'arbre, et de l'arbre à Genaro.

« Tu aurais pu *voir,* lorsque Genaro sauta de l'arbre, qu'il était en train de se concentrer sur un point qui se trouvait juste devant toi, et puis l'arbre le poussa. Mais ce n'était un coup qu'en apparence; en fait c'était plutôt comme s'il avait été libéré par l'arbre. L'arbre a délivré le *nagual,* et le *nagual* est revenu

dans le monde du *tonal,* à l’endroit même où il s’était concentré.

« La deuxième fois que Genaro est descendu de l’arbre, ton *tonal* n’était plus tellement étonné ; tu ne te laissais pas aller beaucoup, c'est pourquoi tu as été moins assommé que la première fois. »

Vers quatre heures de l’après-midi, don Juan arrêta notre conversation.

– Nous allons de nouveau nous rendre jusqu’aux eucalyptus, dit-il. Le *nagual* nous y attend.

– Ne risquons-nous pas d’être vus par des gens ? demandai-je.

– Non. Le *nagual* laissera tout en suspens, dit-il,

Le chuchotement du « nagual »

Tandis que nous nous approchions des eucalyptus, je vis don Genaro assis sur une souche d'arbre. Il agita la main en souriant. Nous le rejoignîmes.

Il y avait une volée de corbeaux dans les arbres. Ils croassaient, comme s'ils étaient effrayés par quelque chose. Don Genaro dit que nous devrions rester immobiles et en silence, jusqu'à ce que les corbeaux se fussent calmés.

Don Juan s'appuya le dos contre un arbre, et me fit signe de l'imiter, en signalant l'arbre qui était à côté du sien, à sa gauche. Nous étions tous les deux face à don Genaro, qui se trouvait à trois ou quatre mètres de nous.

D'un mouvement subtil des yeux, don Juan me fit signe de changer la position de mes pieds. Il se tenait debout, bien droit, les pieds légèrement écartés, ne touchant le tronc de l'arbre qu'avec la partie supérieure de ses omoplates et l'arrière de la tête. Ses bras pendaient de part et d'autre.

Nous restâmes dans cette position pendant une heure environ. Je les guettais attentivement l'un et l'autre, notamment don Juan. Un moment donné, il se laissa glisser doucement le long du tronc, et s'assit par terre, en conservant les mêmes régions de son corps en contact avec l'arbre. Il avait les jambes pliées et posa

les bras sur ses genoux. J'imitai ses mouvements. Je sentais mes jambes très fatiguées, et le changement de position me fut agréable.

Progressivement les corbeaux cessèrent de croasser, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus un bruit dans le champ. Le silence m'énervait encore plus que les cris des corbeaux.

Don Juan me parla sur un ton très calme. Il dit que le crépuscule était ma meilleure heure. Il regarda le ciel. Il devait être environ six heures du soir. La journée avait été couverte, et je n'avais pas eu moyen de vérifier la position du soleil. J'entendis les cris lointains des oies et peut-être aussi des dindons. Mais dans le champ aux eucalyptus, il n'y avait pas de bruit. Depuis longtemps on n'entendait plus ni piaillements d'oiseaux, ni bruits de grands insectes.

Les corps de don Juan et de don Genaro étaient restés parfaitement immobiles, autant que je pusse en juger, à l'exception de quelques secondes, quand ils changèrent de position pour se reposer.

Après que don Juan et moi nous eûmes glissé par terre, don Genaro fit un mouvement brusque. Il leva les pieds et s'accroupit sur la souche. Puis il se tourna de quarante-cinq degrés, et je pus voir son profil gauche. Je fixai mon regard sur don Juan, à la recherche d'un indice. Il avança le menton ; c'était un ordre, pour que je regarde don Genaro.

Je fus en proie à une agitation monstrueuse. J'étais incapable de me retenir. Mes intestins étaient relâchés. Je pensai à Pablito et à ce qu'il avait ressenti en voyant le chapeau de don Juan. J'éprouvai de tels tord-boyaux que je dus me lever et courir dans les buissons. Je les entendais hurler de rire.

Je n'osais pas retourner où ils étaient. J'hésitai un moment. Je pensais que le charme avait été rompu par mon éclat soudain. Je n'eus pas à réfléchir

longtemps. Don Juan et don Genaro vinrent m
se placèrent de part et d'autre de moi, et nous
dans un autre champ. Nous nous arrêtâmes au
du terrain, et je reconnus l'endroit où nous nou
le matin.

Don Juan me parla. Il me dit d'être fluide et s
m'exhorta à interrompre mon dialogue intérieur
attentivement. Don Genaro s'était sans doute a
toute mon attention était concentrée sur les av
don Juan ; alors il profita de l'occasion pour ref
du matin : de nouveau il proféra un cri terrifiant
l'improviste, mais cette fois-ci j'étais pré-paré.
immédiatement je récupérai mon sang-froid, e
mes respirations. Le choc avait été épouvantal
pas sur moi un effet prolongé, et je fus capable
yeux les mouvements de don Genaro. Je le vis
une branche de l'arbre. Comme je suivais des
trajectoire, sur une longueur d'une vingtaine de
environ, ma vue subit une distorsion étonnante
m'apparut pas comme ayant été provoqué par
muscles. Don Genaro avait plutôt glissé dans l
partie par son cri formidable, mais attiré aussi
ténues qui émanaient de l'arbre. C'était comme
même l'aspirait au moyen de ses fibres.

Don Genaro resta perché sur la branche infé
un moment. Son profil gauche était tourné vers
entreprit une série de mouvements bizarres. S
son corps tremblait. A plusieurs reprises, il se
entre les genoux. Plus il bougeait et s'agitait, p
difficile de fixer mon regard sur son corps. Il av
dissoudre. Je battais des paupières désespéré
déplaçais ma perspective visuelle, en tordant

la tête tantôt à droite tantôt à gauche, comme don Juan m’avait appris. Si je me plaçais dans la perspective gauche, je voyais le corps de don Genaro comme jamais je ne l'avais vu auparavant. C’était comme s'il avait endossé un déguisement. Il portait un costume en fourrure ; le poil avait la couleur d’un chat siamois, brun clair avec des touches de brun chocolat sur les pattes et sur le dos ; il avait une longue queue touffue. Avec ce costume, don Genaro ressemblait à un crocodile brun, poilu et à longues pattes, qui serait assis sur une branche. Je ne pouvais distinguer ni sa tête ni ses traits:

Je redressai la tête dans une position normale. La vision de don Genaro déguisé resta immobile.

Les bras de don Genaro se mirent à trembler. Il se mit debout sur la branche, se courba et sauta à terre. La branche était probablement à une hauteur de cinq ou six mètres environ. Autant que je pusse en juger, c'était un saut ordinaire, fait par un homme portant un déguisement. Je vis le corps de don Genaro frôler presque le sol, puis la queue épaisse de son déguisement vibra et, au lieu de se poser par terre, il se renvola, comme s’il était propulsé par un moteur silencieux. Il s'éleva au-dessus du sommet des arbres, puis il descendit en vol plané, pour ainsi dire, jusqu’à terre. Il répéta cela plusieurs fois. Parfois il s’agrippait à une branche et se balançait autour d’un arbre, ou bien il s’enroulait entre les branches comme une anguille. Puis il glissait et tournait autour de nous, ou bien il battait des bras, lorsqu'il touchait le sommet même des arbres avec son ventre.

Les extravagances de don Genaro me remplirent de terreur. Je ne le quittais pas des yeux et, à deux ou trois reprises, je perçus nettement qu’il utilisait des fibres brillantes en guise de poulies, pour se déplacer d'un endroit à l’autre. Ensuite il s’éleva au-dessus des arbres et disparut derrière eux, en se dirigeant vers sud. J’essayai de prévoir l'endroit où il apparaîtrait d nouveau, mais il ne se montra plus.

Puis je m’aperçus que j'étais couché sur le dos, b que je n'eusse pas pris conscience d'un changemen perspective. J'avais cru, pendant tout ce temps-là, c je regardais don Genaro en étant debout.

Don Juan m'aida à m’asseoir, puis je vis don Genaro, qui s'approchait de nous avec nonchalance sourit modestement et me demanda si j'avais aimé son vol. J’étais muet. J’essayai de dire quelque chos mais j’en fus incapable.

Don Genaro échangea un regard étrange avec do Juan et retourna à la position accroupie. Il se pench vers moi et me chuchota quelque chose à l’oreille gauche. Je l'entendis dire :

– Pourquoi ne viens-tu pas avec moi ?

Il répéta cette proposition cinq ou six fois.

Don Juan vint vers moi et me murmura à l’oreille droite :

– Ne parle pas. Borne-toi à suivre Genaro.

Don Genaro m’ordonna de m’accroupir et me chu chota de nouveau à l'oreille. Je l'entendais avec une netteté cristalline. Il répéta ses propos peut-être une dizaine de fois. Il dit :

– Aie confiance dans le *nagual.* Le *nagual* va te prendre.

Puis don Juan me murmura à l'oreille un autre conseil. Il dit :

– Change tes sentiments.

Je pouvais les entendre tous les deux me parler e même temps, mais je pouvais aussi les entendre individuellement. Tous les propos de don Genaro concernaient le thème général de déplacements da l’air, Ses propos, qu'il répéta des dizaines de fois, furent ceux qui restèrent gravés apparemment dans

ma mémoire. En revanche les mots de don Juan se référaient à des ordres spécifiques, sur lesquels il insista une infinité de fois. Ce double chuchotement eut sur moi un effet extraordinaire. C'était comme si le son de leurs paroles individuelles me coupait en deux. A la fin il y eut entre mes deux oreilles un écart si grand, que je perdis complètement le sens de l'unité. Mon moi existait incontestablement, mais il n'était pas solide. Il n'était pas liquide non plus. Ce n'était pas une masse, mais une brume brillante, une buée jaune et sombre qui aurait eu des sentiments.

Don Juan me dit qu'il allait me façonner pour que je pusse voler. Puis j'eus la sensation que ses paroles étaient comme des pinces, tordant et « façonnant » mes sentiments.

Les mots de don Genaro étaient une invitation à le suivre. Je sentais que je désirais le faire, mais que je ne le pouvais pas. La dissociation que je subissais était si grande, que j'étais incapable d'agir. Puis j'entendis les mêmes propos brefs répétés inlassablement par tous les deux; c'étaient des phrases du type : « Regarde cette magnifique forme qui vole », « saute, saute ! », « tes jambes vont atteindre le sommet des arbres », « les eucalyptus sont comme des points verts », « les vers sont des lumières ».

A un moment donné, quelque chose en moi cessa ; ce fut peut-être le sentiment d'être interpellé. Je sentais que don Genaro était encore avec moi, mais du point de vue de ma perception, je ne pouvais distinguer qu'une masse énorme de lumières, absolument extraordinaire. Par moments leur éclat diminuait, puis il reprenait de plus belle. J'éprouvais aussi le mouvement. C'était comme si j'étais aspiré par un appareil qui m'aurait empêché de m'arrêter. Dès que mon élan flanchait et que je ne pouvais plus me

concentrer vraiment sur les lumières, l'aspirateur r
nouveau.

A un moment donné, alors que j'étais tiré en ava
ressentis une confusion extrême. Le monde qui m
qu'il fût, se déplaçait lui aussi, comme s'il était sou
sorte d'aspirateur. Je pouvais voir deux mondes d
s'éloignait de moi et l'autre qui se rapprochait de p
Pourtant je ne découvris pas cette réalité de la faç
fait couramment : c'est-à-dire qu'elle ne m'apparut
révélation. J'eus plutôt la perception d'une double
pouvoir en opérer la synthèse.

Après cela mes perceptions se brouillèrent. Ou
manquaient de précision, ou bien elles devenaient
et je n'avais plus le moyen d'en faire un choix. L'er
perceptions discernable qui s'ensuivit fut une série
jaillissaient à l'extrémité d'une sorte de long tube. I
moi, et les sons provenaient toujours de don Juan
qui me parlaient de nouveau, à chaque oreille. Plu
le tube se raccourcissait, jusqu'à ce que les sons s
à un niveau qui m'était familier. Je veux dire que le
don Juan et don Genaro atteignirent le degré norm
perception ; ils furent tout d'abord reconnaissables
bruits, puis en tant que mots proférés, enfin en tan
chuchotées à mes oreilles.

Ensuite je distinguai des choses appartenant au
Apparemment j'étais couché sur le ventre. le pouv
mottes de terre, de petits cailloux, des feuilles sèc
remarquai le champ aux eucalyptus.

Don Juan et don Genaro étaient debout à côté d
encore jour. J'éprouvai le besoin d'aller

dans l'eau, afin de récupérer des forces. Je marchai jusqu'à la rivière, j'ôtai mes vêtements, et je demeurai dans l'eau froide suffisamment de temps pour que l'équilibre de mes perceptions se rétablît.

Dès que nous arrivâmes chez lui, don Genaro nous quitta. En partant, il me tapota l'épaule de façon naturelle. Je m'écartai d'un bond, réaction qui était plutôt instinctive. Je croyais qu'il allait me faire mal ; à ma grande surprise, ce n'était qu'une petite tape sur l'épaule.

Don Juan et don Genaro riaient comme des gosses, après une plaisanterie.

– Ne sois pas si nerveux, dit don Genaro. Le *nagual* n'est pas tout le temps après toi.

Il fit claquer ses lèvres comme s'il désapprouvait ma réaction exagérée, et d'un air candide et amical, il tendit les bras pour m'embrasser. J'eus un moment de crainte et de doute mais, sans savoir pourquoi, j'eus l'impression que don Genaro était vraiment sincère et je l'embrassai. Il me donna des tapes dans le dos, avec beaucoup de cordialité et d'affection.

– Ce n'est qu'à certains moments que tu dois t'intéresser au *nagual,* dit-il. Le reste du temps, toi et moi nous sommes comme tous les autres gens qui vivent sur terre.

Il regarda don Juan en face et lui sourit.

– N'est-ce pas, Juancho ? demanda-t-il, en mettant l'accent sur le nom de Juancho, sobriquet de don Juan.

– C'est bien ça, Gerancho, répondit don Juan, en inventant le mot de Gerancho.

Tous les deux s'esclaffèrent.

– Il faut que je te prévienne, me dit don Juan, que tu dois faire extrêmement attention, pour discerner

un homme ordinaire d'un *nagual.* Tu peux mourir d'un contact physique direct avec le *nagual.*

Don Juan se tourna vers don Genaro et, avec u sourire radieux, lui demanda :

– N'est-ce pas, Gerancho ?

– C'est ça, Juancho, c'est tout à fait ça, répliqua don Genaro, et tous les deux éclatèrent de rire.

Leur gaieté infantile me touchait beaucoup. Les événements de la journée avaient été épuisants, e me sentais très émotif. Une vague de pitié à mon me submergea. J'allais éclater en sanglots, tout en répétant que ce qu'ils m'avaient fait était irréversib et, très probablement, nuisible.

Don Juan paraissait lire mes pensées, et il secc tête en un geste d'incrédulité. Il émit un rire étouffé Je fis un effort, j'interrompis mon dialogue intérieu et le sentiment de pitié s'évanouit.

– Genaro est très affectueux, commenta don Ju lorsque don Genaro fut parti. Le dessein du pouvo était que tu trouves un *benefactor* gentil.

Je ne savais que dire. L'idée que don Genaro ét mon *benefactor* ne cessait pas de m'intriguer. Je voulais que don Juan m'en dît davantage, mais il n semblait pas enclin à la conversation. Il regarda le et le sommet de la silhouette sombre des arbres q trouvaient à côté de la maison. Il se rassit, le dos contre un gros poteau en forme de fourche, planté presque devant la porte, et m'invita à m'asseoir auprès de lui, à sa gauche.

Je m'assis à ses côtés. Il me tira par le bras plu de lui, jusqu'à ce que nous nous touchions. Il dit qu cette heure-là du soir était dangereuse pour moi, surtout dans cette occasion. D'une voix très calme me donna une série d'instructions : il ne fallait pas que nous bougions de là avant qu'il n'ait vu le mon convenable de le faire ; il fallait que nous continuio

à parler, à un débit régulier, sans faire de longues interruptions, et je devais encore respirer et battre des paupières, comme si je me trouvais devant le *nagual.*

– Est-ce que le *nagual* rôde autour d'ici ?

– Bien sûr, dit-il, en riant tout bas.

Je me blottis pratiquement contre don Juan. Il commença à parler et me sollicita vraiment, pour que je lui pose toutes sortes de questions. Il me tendit même mon carnet et mon crayon, comme si je pouvais écrire dans l'obscurité. Il prétendait que je devais rester aussi calme et normal que possible, et qu'il n'y avait pas meilleure façon de fortifier mon *tonal,* qu'en prenant des notes. Il posa tout le problème au niveau de la contrainte : si ce que je préférais était de prendre des notes, alors je devrais être capable de le faire, même par une obscurité totale. Il y avait dans sa voix un ton de défi, lorsqu'il me dit que je pouvais transformer cette écriture en une tâche de guerrier, auquel cas l'obscurité ne serait plus un obstacle.

D'une certaine façon il dut me convaincre, parce que je me débrouillai pour griffonner des passages de notre conversation. Le thème principal était le rôle de *benefactor* assumé par don Genaro à mon égard. J'étais curieux de savoir quand don Genaro était devenu mon *benefactor,* et don Juan m'encouragea à me rappeler un prétendu événement extraordinaire, qui serait survenu le jour où je rencontrai don Genaro pour la .première fois, et qui avait servi de véritable présage. Je ne pouvais me souvenir de rien; autant que ma mémoire me le permettait, cette rencontre avait été très insignifiante et banale, et elle s'était produite au ***printemps de 1968***. Don Juan m'arrêta.

– Si tu es assez bête pour ne plus t'en souvenir, nous ferons mieux de laisser tomber tout ça aujourd'hui, dit-il. Un guerrier suit ce que lui dicte le pouvoir. Tu t'en souviendras en temps voulu.

Don Juan dit qu'une question des plus difficiles était d'avoir un *benefactor.* Il prit comme exemple le cas de son propre apprenti, Eligio, qui avait été à se côtés pendant plusieurs années. Il dit qu'Eligio avai été incapable de trouver un *benefactor.* Je lui dema dai si Eligio pourrait éventuellement en trouver un ; me répondit qu'il n'y avait aucun moyen de prévoir les caprices du pouvoir. Il me rappela qu'une fois, i avait des années déjà, nous avions rencontré un groupe de jeunes Indiens qui traversaient le désert dans le Mexique central. Il dit qu'il avait *vu* qu'aucu d'eux n'avait de *benefactor* et que, le cadre généra l'atmosphère étant favorables à ce qu'il leur vînt en aide, il leur montra le *nagual.* Il se référait à une nu où quatre jeunes gens étaient assis auprès d'un feu pendant que don Juan exécutait ce que j'avais pris pour un numéro spectaculaire, dans lequel il apparaissait à chacun de nous avec un déguisement dif rent.

– Ces gars connaissaient des tas de choses, dit-Tu étais le seul blanc-bec de l'assistance.

– Que leur est-il arrivé par la suite ?

– Certains ont trouvé un *benefactor,* répondit-il.

Il faisait allusion indirectement à Benigno, un des jeunes Indiens avec lequel j'avais établi un lien inexplicable d'amitié.

Don Juan dit que c'était le devoir du *benefactor* c livrer son protégé au pouvoir et que le *benefactor* communiquait au néophyte sa touche personnelle autant, sinon plus, que son maître.

Pendant une courte pause dans notre conversat j'entendis un crissement étrange, à l'arrière de la maison. Don Juan me retint. Ma réaction m'avait presque fait lever. Avant que le bruit ne se produisî notre conversation s'était déroulée de façon nature Mais lorsque la pause était survenue et que le silen

s'était fait, le bruit étrange s'imposa. A ce moment-là j'eus la certitude que notre conversation était un événement exceptionnel. J'eus la sensation que le son des mots aussi bien de don Juan que de moi était comme une feuille que l'on déchirait, et que le crissement avait rôdé délibérément, attendant l'occasion favorable pour s'introduire.

Don Juan m'ordonna de rester assis sans bouger et de ne pas prêter attention à mon entourage. J'essayai de dire quelque chose, mais je n'avais pas la tête à ça. Le crissement me rappela le son d'un serpent noir, grattant la terre sèche et dure. Au moment où cette image me vint à l'esprit, j'eus aussi la représentation d'un rongeur, semblable à celui que don Juan m'avait montré sur sa paume. C'était comme si je m'endormais et comme si mes pensées se métamorphosaient en rêves.

Je commençai mes exercices respiratoires et je me serrai le ventre à deux mains. Cela m'aidait. Le bruit disparut. Don Juan poursuivit sa conversation, mais je ne l'écoutais pas. Mon attention s'était portée sur un autre bruit, mais un bruissement doux provoqué par un serpent, se faufilant entre de petites feuilles sèches. J'eus un moment de panique et de dégoût physique, à la pensée d'un serpent rampant sur moi. Involontairement, je mis mes pieds sous les jambes de don Juan et je me mis à respirer et à battre des paupières frénétiquement.

J'entendais le bruit si près qu'il me parut être seulement à cinquante centimètres de moi. Ma panique augmenta. Don Juan dit que le seul moyen de contrecarrer le *nagual* était de rester imperturbable. Il m'ordonna d'étirer les jambes et de ne plus faire attention au bruit. De façon impérative, il me demanda d'écrire ou de poser des questions et de faire un effort pour ne pas céder à la tentation d'écouter bruit.

Après un dur combat, je lui demandai si c'était d Genaro qui faisait ce bruit. Il répondit que c'était le *nagual* et que je ne devais pas les confondre ; Ge était le nom du *tonal.* Puis il ajouta quelque chose d'autre, mais je ne pus pas comprendre. Quelque faisait le tour de la maison, et je ne pouvais pas m concentrer sur notre conversation. Il m'ordonna de faire un effort suprême. Un moment-donné, je me trouvai en train de balbutier des inepties, concerna ma conduite indigne. J'eus un accès de frayeur et retrouvai soudain ma lucidité. Alors don Juan me que je pouvais écouter. Mais il n'y avait plus de br

– Le *nagual* est parti, dit don Juan.

Puis il se leva et entra dans la maison.

Il alluma la lampe de kérosène de don Genaro e prépara un peu de nourriture. Nous mangeâmes e silence. Je lui demandai si le *nagual* allait revenir.

– Non, dit-il, d'un air très sérieux. Il n'était là que pour te mettre à l'épreuve. A cette heure-là du soi juste après le crépuscule, tu devrais toujours être occupé à faire quelque chose. N'importe quoi. Rie que pour une courte période, une heure peut-être, heure qui dans ton cas pourrait t'être absolument fatale.

« Tout à l'heure le *nagual* a essayé de te faire trébucher, mais tu as été assez fort pour parer so assaut. Une fois tu y avais succombé, et j'ai dû ve de l'eau sur ton corps ; cette fois-ci tu as été parfa

Je remarquai que le terme d' « assaut » faisait paraître l'événement comme quelque chose de trè dangereux.

– Paraître dangereux ? dit-il. Voilà une façon bie curieuse de s'exprimer. Les actions du *nagual* son meurtrières, je te l'ai déjà dit. Ce n'est pas Genar

a essayé de te nuire ; au contraire, il s'occupe de toi de façon impeccable, mais si tu n'as pas assez de pouvoir pour détourner l'assaut du *nagual,* tu es un homme mort, malgré toute mon aide et tout l'intérêt que te porte Genaro.

Après avoir fini de manger, don Juan prit place près de moi et regarda mes notes par-dessus mon épaule. Je remarquai que je mettrais probablement des années à classer tout ce qui m'était arrivé ce jour-là. Je savais que j'avais été dépassé par des perceptions, que je ne pourrais jamais espérer comprendre.

– Si tu ne peux pas comprendre, c'est que tu es en pleine forme, dit-il. C'est quand tu comprends, que tu es dans le pétrin. Je parle, bien sûr, en tant que sorcier. Du point de vue de l'homme moyen, si tu ne peux pas comprendre, tu coules. En ce qui te concerne, je crois qu'un homme moyen penserait que tu es dissocié, ou que tu commences à l'être.

Le choix de ses mots me fit rire. Je savais qu'il était en train de me renvoyer le concept de dissociation ; je lui en avais parlé quelquefois, lorsque je me référais à mes craintes. Je lui dis que cette fois-là je ne l'interrogerais pas du tout au sujet de tout ce que j'avais vécu.

– Je ne t'ai jamais interdit de parler, dit-il. Nous pouvons parler du *nagual* tant que tu voudras, pourvu que tu n'essaies pas de l'expliquer. Si tu t'en souviens correctement, je t'ai dit que le *nagual* pouvait seulement être observé. Donc nous pouvons parler de ce dont nous avons été témoins et de la façon dont cela s'est fait. Or toi tu veux poursuivre l'explication de ce processus, ce qui est une abomination. Tu veux expliquer le *nagual* par le *tonal.* C'est stupide, surtout dans ton cas, car tu ne peux plus te retrancher derrière une prétendue ignorance. Tu sais très bien que les mots ne nous servent à comprendre qu'à l'intérieur de cer-

taines limites et que ces limites n'englobent pas le *nagual.*

Je tâchai de clarifier la question. Ce n'était pas seulement que je voulusse tout expliquer d'un poin de vue rationnel, mais surtout mon besoin d'explica tions était issu du fait qu'il me fallait maintenir l'ordre, malgré les assauts terribles des excitations des perceptions chaotiques que j'avais subies.

Don Juan observa que j'essayais de défendre un point de vue avec lequel je n'étais plus d'accord.

– Tu sais parfaitement que tu te laisses aller, dit-i Maintenir l'ordre signifie être un *tonal* parfait, et êtr un *tonal* parfait signifie que l'on est conscient de to ce qui se passe sur l'île du *tonal.* Mais ce n'est pas cas. Donc ton argument concernant le maintien de l'ordre n'est pas vrai. Tu ne t'en sers que pour te persuader.

Je ne savais que dire. Don Juan me consola d'un certaine façon en me disant que le nettoyage de l'î du *tonal* supposait une lutte titanesque. Puis il me demanda de lui raconter tout ce que j'avais perçu l de ma deuxième séance avec le *nagual.* Lorsque j' terminé, il dit que ce que j'avais pris pour un croco poilu n'était que la quintessence de l'humour de do Genaro.

– C'est dommage que tu sois encore tellement lourdaud, dit-il. Tu es toujours saisi par la surprise, tu manques ainsi ce qui constitue l'art véritable de Genaro.

– Étiez-vous conscient de son aspect, don Juan ?

– Non. La représentation n'était que pour toi.

– Qu'avez-vous *vu,* alors ?

– Aujourd'hui je n'ai pu *voir* que le mouvement du *nagual,* se glissant entre les arbres et tournoyant autour de nous. Toute personne qui *voit* peut en êt témoin.

– Et celui qui ne *voit* pas ?

– Il ne remarquera rien, sauf peut-être que les arbres sont fouettés par un vent sauvage. Nous traduisons toute manifestation inconnue du *nagual* en des termes qui nous sont familiers. Dans ce cas-là, par exemple, on aurait pu prendre le *nagual* pour une brise secouant les feuillages, et même pour une lumière étrange, voire pour un insecte lumineux de taille inhabituelle. Si l'on insiste auprès de quelqu'un qui ne *voit* pas, il pourra admettre qu'il a bien cru voir quelque chose, mais qu'il ne s'en souvient pas. C'est une réaction tout à fait naturelle. Un tel homme dira des choses raisonnables. Après tout, ses yeux auraient pu constater qu'il n'y avait rien d'extraordinaire ; puisque ce sont les yeux du *tonal,* ils doivent se limiter au monde du *tonal* et dans ce monde il n'y a rien d'extraordinairement neuf, rien que les yeux ne puissent comprendre et que le *tonal* ne puisse expliquer.

Je l'interrogeai sur ces perceptions inconnues qui résultaient du double chuchotement à mes oreilles.

– Voilà la meilleure partie de tout l'épisode, dit-il. On aurait pu se passer du reste, mais ça, ça été le bouquet. La règle exige que ce soit le *benefactor* et le maître qui fassent cet ajustement final, qui est l'acte le plus difficile de tous. Il faut que l'un et l'autre soient des guerriers impeccables, pour qu'ils osent tenter de dédoubler un homme. Tu ne connais pas ça, parce que c'est encore en dehors de ton domaine, mais le pouvoir a été indulgent avec toi. Genaro est le guerrier le plus impeccable qui existe.

– Pourquoi est-ce un grand exploit que de dédoubler un homme ?

– Parce que c'est dangereux. Tu aurais pu mourir, écrasé comme une punaise. Ou pire encore, nous aurions pu ne jamais réussir à te reconstituer de

nouveau, et tu serais resté toujours au même point même niveau de sensations.

– Pourquoi était-il nécessaire de me faire une chose pareille, don Juan ?

– Il faut qu'à un moment donné, le *nagual* chuchote à l'oreille de l'apprenti et le dédouble.

– Qu'est-ce que cela signifie, don Juan ?

– Pour être un *tonal* moyen, on doit avoir une unité. On doit appartenir entièrement à l'île du *tona* Sans cette unité, on peut devenir fou ; cependant u sorcier doit briser cette unité, sans se mettre pour autant en danger. Le but du sorcier est de survivre ne prend donc pas de risques inutiles. C'est pourqu il passe des années à balayer son île jusqu'au mon où il pourra – mais ce n'est qu'une façon de parler se glisser hors d'elle. La porte qu'il faut franchir pou s'en évader, c'est le dédoublement.

"Le dédoublement, qui est l'épreuve la plus dange reuse par laquelle tu sois passé, a été simple et sa heurts. Le *nagual* t'a guidé de main de maître. Croi moi, il n'y a que le guerrier impeccable qui soit capable d'une chose pareille. J'étais très content po toi. »

Don Juan me mit la main sur l'épaule, et je sent une envie incoercible de pleurer.

– Est-ce que je suis arrivé à un point tel que dorénavant vous ne me reverrez jamais plus ? demandai-je.

Il rit et secoua la tête.

– Tu te laisses aller comme un fils de pute, dit-il. Nous faisons tous ça, note bien, mais chacun à sa façon. Moi aussi il m'arrive de me laisser aller. Da mon cas, ça se manifeste par le sentiment de t'avo trop dorloté et de t'avoir ainsi affaibli. Je sais que Genaro ressent le même sentiment pour Pablito. I dorlote comme un enfant. Mais le pouvoir l'a décid

ainsi. Genaro donne à Pablito tout ce dont il est capable, et il n'est pas souhaitable qu'il puisse faire autrement. On ne peut pas critiquer un guerrier qui fait de son mieux et de manière impeccable.

Il resta silencieux un moment. J'étais trop énervé pour rester assis sans rien dire.

– Que m'est-il arrivé, d'après vous, lorsque je me suis senti sucé comme par une sorte d'aspirateur ?

– Tu étais en train de glisser, dit-il, d'un ton naturel.

– Dans l'air ?

– Non. Pour le *nagual,* il n'y a ni terre, ni air, ni eau. Au point où nous en sommes, toi-même tu peux en convenir. Par deux fois tu as été libre dans les limbes, alors que tu n'étais qu'à la porte du *nagual.* Tu m'as dit que tout ce que tu avais rencontré était inconnu. C'est que le *nagual* glisse, vole ou fait tout ce dont il est capable, dans le temps du *nagual,* qui n'a rien à voir avec le temps du *tonal.* Ce sont deux moments qui ne vont pas de pair.

Pendant que don Juan parlait, je sentais que mon corps se mettait à trembler. Ma mâchoire tomba, et ma bouche s'ouvrit involontairement. Mes oreilles se débouchèrent, et je pus entendre un tintement ou une vibration à peine perceptibles. Lorsque je fis part à don Juan de mes sensations, je remarquai qu'en parlant, ma voix résonnait comme si c'était celle d'un autre. Il s'agissait d'une sensation complexe, qui faisait parvenir à mon ouïe ce que j'étais sur le point de dire avant que je ne l'eusse fait.

Mon oreille gauche était une source de sensations extraordinaires. Je m'aperçus qu'elle était plus puissante et plus précise que mon oreille droite. Il y avait en elle quelque chose qui ne s'y trouvait pas précédemment. Lorsque je me retournai vers don Juan, qui était à ma droite, je m'aperçus que cette oreille avait une acuité de perception bien particulière. C'était u espace physique, une étendue à l'intérieur de laque je pouvais tout entendre avec une fidélité incroyabl En faisant pivoter ma tête, je pouvais mesurer ave mon oreille ce qui m'entourait.

– C'est le chuchotement du *nagual* qui t'a fait ça, dit don Juan, lorsque je lui décrivis mon expérienc sensorielle. Tu auras ça parfois, puis ça disparaîtr Tu ne dois pas avoir peur, ni de ça, ni de n'importe quelle autre sensation insolite que tu pourrais avoi désormais. Il faut, avant tout; que tu ne te laisses p aller et que tu ne t'obsèdes pas avec ces sensation sais que tu y parviendras. Ton dédoublement s'est bien passé. C'est le pouvoir qui l'a fixé. Maintenant tout est entre tes mains. Si tu es assez fort, tu résisteras au grand choc qui résulte du dédoublem Mais si tu es incapable de persévérer, tu mourras. te mettras à dépérir, à perdre du poids, à pâlir, à devenir distrait, irritable, silencieux.

– Peut-être que si vous m'aviez dit jadis, dis-je, c que vous et don Genaro alliez me faire, j'aurais eu suffisamment...

Il leva la main et ne me laissa pas terminer.

– Voilà des propos absurdes, dit-il. Une fois tu m'as dit que, si tu n'avais pas été buté et enclin au explications rationnelles, tu serais déjà sorcier. Or dans ton cas, pour devenir sorcier il te faut surmon ton opiniâtreté et ton besoin d'explications rationne les, qui sont des obstacles. Mieux encore, ces faibl constituent la voie du pouvoir. Tu ne peux pas dire que le pouvoir serait accouru vers toi, si ta vie avai été différente.

« Genaro et moi nous devons agir de la même fa que toi, à l'intérieur de certaines limites. Le pouvoir établit ces limites et le guerrier est, pour ainsi dire, prisonnier du pouvoir ; un prisonnier qui n'a qu'un

libre choix : le choix d'agir comme un guerrier impeccable, ou bien comme un crétin. En dernière instance je dirais que le guerrier n'est pas le prisonnier du pouvoir, mais son esclave, parce que, à la vérité, ce choix n'en est plus un pour lui. Genaro ne peut pas agir autrement que de façon impeccable. S'il agissait comme un crétin, il se viderait, et ce serait sa perte.

« La raison pour laquelle tu as peur de Genaro, c'est qu'il a choisi de t'effrayer, pour rétrécir ton *tonal.* Ton corps le sait, bien que ta raison ne le sache peut-être pas ; c'est pourquoi, dès que Genaro est dans les parages, ton corps veut s'enfuir. »

Je signalai que je souhaitais savoir si don Genaro avait décidé, de plein gré, de me faire peur. Il dit que le *nagual* faisait des choses étranges, des choses que l'on ne pouvait pas prévoir. En guise d'exemple il me cita ce qui s'était passé entre nous dans la matinée, lorsqu'il m'avait empêché de me tourner à gauche, pour regarder don Genaro dans l'arbre. Il dit qu'il était conscient de ce que son *nagual* avait fait, bien qu'il n'eût pas eu moyen de le savoir au préalable. L'explication qu'il donnait de l'incident était que mon geste brusque vers la gauche était un pas vers la mort, que mon *tonal* allait volontairement à sa perte. Ce geste avait troublé son *nagual,* et le résultat fut qu'une partie de lui tomba sur moi.

Je fis un geste involontaire d'incrédulité.

– Ta raison est en train de te dire, encore une fois, que tu es immortel, n'est-ce pas ? dit-il.

– Qu'est-ce que vous voulez dire par là, don Juan ?

– Un être immortel a toute sa vie pour douter, s'étonner et craindre, En revanche, un guerrier ne peut pas s'attarder dans les significations construites sous l'ordre du *tonal,* parce qu'il sait, comme une évidence, que la totalité de lui-même n'a que très peu ' de temps sur cette terre.

Je voulais tirer tout cela au clair. Mes craintes doutes et étonnements n'étaient pas conscients même si j'essayais de les maîtriser avec la plus vigueur, je me sentais désemparé chaque fois c me trouvais confronté à lui ou à don Genaro.

– Un guerrier ne peut pas être désemparé, di Dans aucune circonstance, il ne peut être ni éto effrayé. Un guerrier ne peut consacrer son temp être impeccable ; tout le reste épuise son pouvo alors que l'impeccabilité le nourrit.

– Nous sommes de nouveau revenus à la vie question, don Juan. Qu'est-ce donc que l'impec lité ?

– Oui, nous revoilà devant cette vieille questio par conséquent, je te redonnerai ma vieille répo « L'impeccabilité consiste à faire de son mieux, que fois que l'on s'engage dans quelque chose.

– Mais, don Juan, mon problème est que j'ai toujours l'impression de faire de mon mieux, alo manifestement je me trompe.

– Les choses sont en fait beaucoup moins co quées. La clé de l'impeccabilité réside dans le s ment que l'on a par rapport au temps dont on di En règle générale, quand tu sens et tu agis com tu étais un être immortel ayant tout son temps, t pas impeccable ; à ces moments-là, tu devrais t retourner, regarder autour de toi, et tu réaliserai ton sentiment d'avoir du temps est idiot. Il n'y a de survivants sur terre !

Les ailes de la perception

Don Juan et moi nous passâmes toute la journée dans les montagnes. Nous partîmes à l'aube. Il m'emmena dans quatre lieux de pouvoir et, devant chacun, il me donna des instructions spécifiques sur la façon dont je devais procéder, afin d'accomplir la tâche particulière qu'il m'avait esquissée quelques années auparavant et assignée comme mode de vie. En fin d'après-midi nous rentrâmes. Après avoir mangé, don Juan quitta la maison de don Genaro. Il me dit d'attendre Pablito, qui allait apporter du kérosène pour la lampe, et de bavarder avec lui.

J'étais tellement absorbé par l'exploitation de mes notes, que je n'entendis Pablito que quand il fut tout près de moi. Pablito observa que, comme il pratiquait la « marche de pouvoir », je ne pouvais pas vraiment l'avoir entendu avant d'être capable de *voir.*

J'avais toujours aimé Pablito. Cependant je n'avais pas eu dans le passé beaucoup d'occasions de me trouver seul avec lui, bien que nous fussions de bons amis. Pablito m'avait toujours fait l'impression d'une personne extrêmement charmante. Il s'appelait Pablo, naturellement, mais le diminutif de Pablito lui allait mieux. Il avait une carrure petite mais nerveuse. Comme don Genaro, il était maigre, mais incroyablement musclé et fort. Il avait dans les trente ans, mais

il en faisait dix-huit. Il avait le teint foncé et une taille moyenne. Ses yeux bruns étaient clairs et brillants et, de même que don Genaro, il avait un sourire engageant, un rien diabolique.

Je lui demandai des nouvelles de son ami Nestor, l'autre apprenti de don Genaro. Dans le passé, je les avais toujours vus ensemble, et ils m'avaient toujours donné l'impression d'être en excellents termes ; pourtant ils étaient opposés, quant à l'aspect physique et au caractère. Alors que Pablito était jovial et ouvert, Nestor était renfrogné et effacé. Il était aussi plus grand, plus lourd, plus foncé de peau et nettement plus âgé.

Pablito dit que Nestor s'était engagé à fond dans ses activités avec don Genaro, et qu'il avait complètement changé depuis la dernière fois que je l'avais vu. Il ne voulut pas entrer dans les détails des activités de Nestor ou des changements de sa personnalité, et brusquement il changea de sujet de conversation.

– Je comprends que le *nagual* te talonne, dit-il.

J'étais étonné qu'il le sût, et je lui demandai comment il l'avait découvert.

– Genaro me raconte tout, dit-il.

Je remarquai qu'il ne parlait pas de don Genaro cérémonieusement comme je le faisais. Il l'appelait simplement Genaro, avec familiarité. Il dit que don Genaro était comme un frère pour lui, et qu'ils se plaisaient tous les deux ensemble, comme s'ils étaient de la même famille. Il affirma ouvertement qu'il aimait don Genaro profondément. Sa simplicité et sa candeur me touchaient beaucoup. En bavardant avec lui je m'aperçus que don Juan et moi nous avions un tempérament très similaire, ce qui expliquait que nos rapports fussent formels et stricts, en comparaison de

ceux qui s'étaient établis entre don Genaro et Pablito.

Je demandai à Pablito pourquoi il avait peur de don

Juan. Ses yeux scintillèrent. C'était comme si le simple fait de penser à' don Juan le crispait. Il ne répondit pas. Il avait l'air de me juger de façon mystérieuse.

– Et toi, tu n'as pas peur de lui ?

Je lui dis que c'était don Genaro qui me faisait peur, et il éclata de rire, comme si c'était la dernière chose à laquelle il s'attendait. Il dit que la différence entre don Juan et don Genaro était comme celle entre le jour et la nuit. Don Genaro était le jour ; don Juan était la nuit, et par conséquent, l'être le plus effrayant qui existât sur terre. En décrivant la peur que don Juan lui inspirait, Pablito fut amené à faire quelques commentaires sur sa propre condition d'apprenti.

– Je me trouve dans une situation très pénible, dit-il. Si tu pouvais voir ce que j'ai, tu t'apercevrais que je connais beaucoup trop de choses pour un homme ordinaire ; pourtant, si tu me voyais avec le *nagual,* tu te rendrais compte que je n'en sais pas assez.

Il changea de sujet rapidement et commença à rire en me voyant prendre des notes. Il dit que don Genaro l'avait fait rire pendant des heures, en m'imitant. Il ajouta que don Genaro m'aimait beaucoup, malgré mes bizarreries, et qu'il était très content de m'avoir pour *protegido.*

C'était la première fois que j'entendais ce mot. Il rappelait un autre terme que don Juan avait introduit au début de notre association. A cette occasion-là il m'avait appelé son *escogido,* celui qui avait été choisi.

Je posai à Pablito des questions concernant ses rencontres avec le *nagual,* et il me raconta la première fois qu'il eut affaire à lui. Une fois don Juan lui avait donné un panier, ce qu'il prit pour une marque de bonne volonté. Il le suspendit à un crochet qui était au-dessus de la porte de sa chambre et, comme il ne savait pas quoi en faire, il l'oublia aussitôt après. Il dit

que pour lui le panier avait été un cadeau du pouvoir et qu'il fallait le destiner à un usage très spécial.

Au début de la soirée – moment qui était redoutable aussi pour lui – il entra dans sa chambre pour prendre sa veste. Il était seul dans la maison, et il s'apprêtait à rendre visite à un ami. La chambre était sombre. Il saisit la veste, et, lorsqu'il fut sur le point de franchir le seuil de la porte, le panier tomba devant lui et roula à ses pieds. Pablito dit qu'il avait chassé sa peur en riant, quand il s'aperçut que ce n'était que le panier qui s'était décroché. Il se pencha pour le ramasser et il éprouva alors le plus grand choc de sa vie. Le panier sauta hors de sa portée et commença à s'agiter et à craquer, comme si on le tordait et que l'on exerçait une pression sur lui. Pablito dit qu'il venait assez de lumière de la cuisine pour qu'il pût distinguer nettement tout ce qui se trouvait dans la pièce. Il fixa son regard sur le panier pendant un moment, quoiqu'il eût le sentiment que c'était une chose qu'il ne fallait pas faire. Le panier commença à se tordre, dans un souffle lourd, grinçant et pénible. Pablito assurait, en racontant son aventure, qu'il avait vraiment vu et entendu respirer le panier, et que celui-ci était bien vivant ; il l'avait pourchassé à travers la chambre, dont il avait bloqué l'issue. Il dit qu'alors le panier se mit à enfler, que toute l'armature en osier se desserra et qu'il se transforma en un énorme ballon, semblable à un grand chardon, roulant vers lui. Il tomba par terre à la renverse, et le ballon commença à rouler sur ses pieds. A ce moment-là, dit Pablito, il était complètement hors de lui et criait de façon hystérique. La balle le tenait prisonnier, et il sentait comme si des épines le transperçaient lorsqu'elle se déplaçait sur ses jambes. Il essaya de repousser le ballon, et puis il s'aperçut que c'était la tête de don

Juan, la bouche grande ouverte et prête à le dévorer. Sa terreur fut si insupportable qu'il s'évanouit.

Pablito, avec beaucoup de franchise et de simplicité, me raconta d'autres rencontres terrifiantes que lui et des membres de sa famille avaient faites avec le *nagual.* Nous passâmes des heures à bavarder. Il semblait se trouver aux prises avec les mêmes difficultés que moi, mais il avait finalement plus de sensibilité pour se diriger à l'intérieur du cadre de référence des sorciers.

Un moment donné, il se leva et dit qu'il sentait que don Juan allait venir et qu'il ne voulait pas qu'il le trouvât là. Il s'enfuit à une vitesse incroyable. C'était comme si quelque chose l'avait tiré hors de la pièce. Il me laissa au milieu des adieux.

Peu après, don Juan et don Genaro arrivaient. Ils riaient.

– Pablito descendait la route en courant comme s'il avait eu le diable à ses trousses, dit don Juan. Je me demande bien pourquoi.

– Je crois qu'il a pris peur en voyant Carlitos user ses doigts jusqu'à l'os, dit don Genaro, en se moquant de mon habitude de tout écrire.

Il se rapprocha encore de moi.

– Hé, j'ai une idée, dit-il, presque dans un murmure. Puisque tu aimes tant écrire, pourquoi n'apprends-tu pas à le faire avec ton doigt, au lieu d'utiliser ton crayon ? Ça, ce serait un coup fumant !

Don Juan et don Genaro s'assirent à mes côtés, et se mirent à spéculer sur la possibilité d'écrire avec le doigt. Don Juan, d'un ton très sérieux, fit quelques commentaires étranges. Il dit :

– Il est certain qu'il pourrait écrire avec son doigt, mais est-ce qu'il serait capable de lire après ?

Don Genaro se plia en deux de rire et ajouta :

– Je suis sûr qu'il peut lire n'importe quoi.

Puis il se mit à raconter un conte extrêmement déconcertant au sujet d'un rustre, qui était devenu un fonctionnaire important, dans une période de bouleversements politiques. Don Genaro dit que le héros d son histoire avait été nommé ministre, ou gouverneur ou peut-être même président, car on ne peut pas savoir ce dont est capable la bêtise humaine. A cause de sa charge, il vint à croire qu'il était vraiment important et il apprit à faire des décrets.

Don Genaro s'interrompit et m'examina d'un air cabotin, en jouant son rôle de façon très appuyée. Il me fit un clin d'œil, leva et baissa les sourcils. Il dit que le héros de l'histoire était parfait dans les cérémonies publiques, car il pouvait improviser un discours sans aucune difficulté. Or sa situation exigeait qu'il lise les discours, et l'homme était illettré. Alors il consacra tout son talent à leurrer tout le monde. Il avait une feuille de papier avec un texte écrit, qu'il exhibait à chaque fois qu'il prononçait un discours. C'est ainsi que pour tous les péquenauds, il avait une efficacité et des qualités indéniables. Mais un jour arriva un étranger lettré, et il remarqua que le héros était en train de lire son discours sur une feuille qui était à l'envers. Il s'esclaffa et démasqua la tromperie devant tout le monde.

De nouveau don Genaro fit une courte pause et, en me regardant de côté, me demanda :

– Penses-tu que le héros fut pris ? Absolument pas Il fit face à tous avec calme et dit : « A l'envers ? Quand on sait lire, qu'importe la position de la feuille ? » Et les péquenauds furent d'accord avec lui.

Don Juan se poussa encore plus près de moi. Il se pencha et me murmura à l'oreille droite :

– Crois-tu que ce soit drôle ?

Don Genaro se pencha aussi vers moi, et me chuchota à l'oreille gauche :

– Qu’est-ce qu’il a dit ?

Je réagis automatiquement aux deux questions et, sans le vouloir, j'en fis la synthèse.

– Oui. Je crois qu’il a demandé si c’était drôle, dis-je.

Naturellement, ils étaient conscients de leurs manœuvres ; ils éclatèrent de rire, au point que des larmes coulaient le long de leurs joues. Don Genaro, comme d’habitude, était plus exagéré que don Juan ; il se renversa en arrière et roula sur le dos à quelques mètres de moi. Il resta couché sur le ventre, en allongeant les bras et les jambes, et se mit à tourner sur le sol, comme s’il était couché sur un pivot. Il tournoya jusqu’à ce qu’il fût près de moi et que ses pieds touchassent les miens. Il se releva brusquement et sourit d'un air décontenancé.

Don Juan se tenait les côtes. Il riait très fort et il eut l’air d’en avoir mal au ventre.

Après un moment, tous les deux se penchèrent sur moi et continuèrent à chuchoter à chacune de mes oreilles. J’essayai de me rappeler la suite de leurs propos mais, après un vain effort, j’abandonnai. Il y en avait beaucoup trop.

Ils me chuchotèrent à l’oreille, jusqu'à ce que je ressentisse de nouveau la sensation d’avoir été dédoublé. Je devins brouillard, comme la veille ; j'étais une lueur jaune, qui percevait tout directement. C'est-à-dire que je pouvais « connaître » des choses. Il ne s’agissait pas de pensées, mais de certitudes. Et lorsque j'entrai en contact avec une sensation molle, spongieuse, élastique, qui se trouvait en dehors de moi, et qui pourtant en faisait partie, je « sus » que c’était un arbre. Je compris que c'était un arbre à son odeur. Ce n'était pas l'odeur d’un arbre en particulier, dont je pouvais me souvenir, et néanmoins quelque chose en moi « savait » que cette odeur spécifique

était l’ " essence x de l'arbre. Cette connaissance n'était pas simplement de l’ordre de l'intuition, et je ne l’avais pas non plus acquise par le raisonnement ou l'induction. Je savais simplement qu'il y avait là quelque chose qui était en contact avec moi, qui m'entourait d'une odeur amicale, chaude, irrésistible, émanant de quelque chose qui n’était ni solide, ni liquide, mais autre, quelque chose d’indéfini dont je « savais » que c’était un arbre. Je me rendis compte que, grâce à ce savoir, j’abordais son essence. Il ne me repoussait pas. Il m'invitait plutôt à me fondre avec lui. Il me submergeait, ou bien je le submergeais. Il y avait entre nous un lien qui n’était n exquis ni déplaisant.

La sensation qui s’ensuivit et que je pus remémore avec netteté, fut une vague d'émerveillement et de joie. Tout mon être vibra. C’était comme si j’étais secoué par des décharges électriques. Elles ne me faisaient pas mal. Elles étaient agréables, mais d'une manière si vague que je ne pouvais les ranger dans aucune catégorie. Cependant je sus que j’étais en contact avec la terre. Mais dès que j’essayai de discerner l'infinité de perceptions directes que j’avais, je perdis toute capacité de retenir ma perception. Quelque chose en moi s'emballa.

Puis, tout d'un coup, je redevins moi-même. J’étais en train de penser. La transition fut tellement abrupte que je crus que je m’étais réveillé. Pourtant il y avait quelque chose, dans la façon dont je me sentais, qui n'était pas tout à fait moi. Je savais qu’il me manquait quelque chose, avant même d'ouvrir les yeux. Je regardai autour de moi. J'étais encore dans un rêve, ou alors j'avais une vision du même ordre. Cependan mes raisonnements n’étaient pas seulement sans égal, mais aussi extraordinairement nets. Je réfléchis rapidement. Il ne me faisait pas de doute que don Juan et

don Genaro avaient induit en moi cet état de rêverie, dans un dessein spécifique. Il me sembla que j'étais sur le point de comprendre quel but ils s'étaient fixé, lorsque quelque chose d'extérieur à moi me força à faire attention à ce qui m'entourait. Je mis un long moment avant de m'orienter. J'étais effectivement couché sur le ventre, et ce sur quoi j'étais étendu était un sol des plus spectaculaires. En l'examinant, je ne pus réprimer un sentiment de terreur et d'étonnement. Je ne pouvais pas concevoir en quoi il était fait. On avait posé des plaques irrégulières d'une matière inconnue, de la façon la plus compliquée, qui était pourtant simple. Ces plaques avaient été assemblées, mais elles n'adhéraient pas à la terre, ni entre elles. Elles étaient élastiques et cédaient sous la pression de mes doigts, qui cherchaient à les décoller, mais, lorsque je relâchais la tension, elles revenaient dans leur position primitive.

J'essayai de me lever et je fus frappé par une distorsion sensorielle des plus extraordinaires. Je n'avais plus de contrôle sur mon corps ; en fait mon corps ne semblait pas m'appartenir. Il était inerte. Je n'avais plus de connexions avec les autres parties et, lorsque je tâchai de me relever, je fus incapable de bouger les bras ; impuissant, je vacillai, je fis de nouveau presque un tour complet sur mon ventre. Comme j'avais les mains et les jambes étendues, je ne me renversai pas, et je pus reposer sur le dos. Dans cette position, j'aperçus deux jambes de forme étrange et les pieds les plus tordus que j'eusse jamais vus. C'était mon corps ! J'avais l'impression d'être enroulé dans une tunique. La pensée que j'étais en train de me voir en estropié ou en invalide me traversa l'esprit. J'essayai de courber le dos et de regarder mes jambes, mais je ne réussis qu'à secouer mon corps. J'avais, juste au-dessus de moi, un ciel jaune : un ciel profond

et d'un jaune citron intense. Il avait des stries ou des canaux d'un jaune plus fort, et un nombre infini de protubérances, qui étaient suspendues comme des gouttes d'eau. L'effet d'ensemble de ce ciel incroyable était époustouflant. Je n'arrivais pas à déterminer si le protubérances étaient des nuages. Il y avait aussi des aires d'ombres, et des aires de différents tons de jaune, que je découvrais lorsque je bougeais la tête à droite et à gauche.

Puis quelque chose d'autre attira mon attention : un soleil, au zénith même du ciel jaune, juste au-dessus de ma tête ; un soleil doux – à en juger par le fait que je pouvais le contempler sans détourner les yeux –, qu projetait une lumière apaisante et uniformément blanchâtre.

Avant d'avoir le temps de m'interroger sur toutes ce représentations célestes, je fus violemment secoué ; ma tête branla et s'agita d'arrière en avant. Je sentis qu'on me soulevait. J'entendis une voix aiguë et un ricanement, et je me trouvai confronté à la plus étonnante des images : celle d'une femelle géante, aux pieds nus. Elle avait un visage rond et énorme. Ses cheveux noirs étaient coupés à la manière des petits grooms d'hôtel. Ses bras et ses jambes étaient démesurés. Elle me prit et me souleva jusqu'à ses épaules, comme si j'étais une poupée. Mon corps pendant comme une chiffe molle. Je plongeai le regar le long de son vaste dos. Elle avait du duvet sur les épaules et le long de l'épine dorsale. En regardant en bas, de son épaule, je vis de nouveau un sol magnifique. Je pouvais l'entendre céder de façon élastique sous son poids énorme et je pouvais voir aussi les marques que la pression de ses pieds laissaient sur lui.

Elle me remit par terre sur mon ventre, devant une structure, une sorte de bâtiment. C'est là que je m'aperçus que quelque chose n'allait pas dans ma

perception de la profondeur. Je ne pouvais pas me représenter la dimension du bâtiment en le regardant simplement. Par moments il me paraissait ridiculement petit, mais lorsque j'ajustai ma perception, je m'émerveillai sincèrement devant ses proportions monumentales.

La fille gigantesque s'assit à côté de moi et fit craquer le sol. Je touchai son genou énorme. Elle sentait le sucre ou les fraises. Elle me parla, et je compris tout ce qu'elle me disait ; en montrant du doigt la structure, elle me dit que j'allais vivre là.

L'acuité de mon observation parut augmenter, lorsque je me repris, après le choc initial que j'éprouvai, en me trouvant à cet endroit. Je remarquai alors que le bâtiment avait quatre colonnes merveilleuses, qui ne servaient strictement à rien. Elles ne supportaient rien ; elles se trouvaient sur le sommet du bâtiment. Leur forme était la simplicité même ; c'étaient de longues et gracieuses projections, qui paraissaient tendre vers ce terrifiant et incroyable ciel jaune. L'effet de ces colonnes inversées était d'une beauté sublime. Je fus transporté d'émotion esthétique.

Les colonnes semblaient avoir été faites d'une seule pièce ; je ne pouvais même pas imaginer comment. Les deux colonnes de devant étaient réunies par une poutre mince, ou une baguette extraordinairement longue : je pensai qu'elle pouvait avoir servi de balustrade, ou de véranda surplombant la façade.

La fille géante me fit glisser sur le dos jusque dans la structure. Le toit était blanc et plat, percé de trous symétriques qui laissaient filtrer la lumière jaunâtre du soleil, créant les dessins les plus complexes. J'étais vraiment effrayé de cette simplicité totale et de la beauté de ces taches de ciel jaune, qu'on voyait à travers ces trous réguliers du toit, et des jeux d'ombres qu'ils formaient, sur ce plancher magnifique et compliqué. La structure était nette et, en dehors de s poignante, elle demeurait pour moi incompréhensible

Mon état d'exaltation fut si intense à ce moment-là fondre en larmes ou rester là définitivement. Mais un tension, ou quelque chose d'indéfinissable, commen Tout d'un coup je me retrouvai hors de la structure, t sur le dos. La fille géante était là, mais il y avait quelq avec elle, une femme si grande qu'elle atteignait le c soleil. La grande femme était fâchée ; elle saisit la st de ses colonnes, la souleva, la renversa et la posa p une chaise !

Cette constatation agit sur moi comme un catalyse déclencha des perceptions étonnantes. Je passai à t séries d'images, qui étaient sans lien les unes avec l qui pouvaient former une séquence. Dans des éclairs m'aperçus que ce plancher magnifique et incompréh une natte ; le ciel jaune était le plafond peint de la ch soleil, une ampoule électrique; la structure qui avait s cette émotion si intense était une chaise qu'une petit renversée pour jouer à la maison.

J'eus une vision plus cohérente et continue d'une architecturale mystérieuse, aux proportions monume avait presque l'air de la carapace dessinée d'une tort vers le haut. Les murs étaient faits de plaques conca convexes, d'un étrange matériau couleur pourpre ; c avait des stries qui paraissaient plus fonctionnelles qu'ornementales.

J'examinai méticuleusement la structure et je la tro incompréhensible, comme la précédente. J'espérais subitement ma perception,

pour découvrir la « véritable x nature de la structure, mais rien de la sorte ne se produisit. Puis j'eus un tourbillon de « prises de conscience » ou de « découvertes » étrangères et inextricables; concernant le bâtiment et sa fonction, qui étaient dépourvues de sens, tout simplement parce que je ne pouvais pas les faire entrer dans un cadre de référence.

Je retrouvai ma conscience normale tout d'un coup. Don Juan et don Genaro étaient près de moi. J'étais fatigué. Je regardai ma montre : je ne l'avais plus. Don Juan et don Genaro ricanèrent à l'unisson. Don Juan dit que je ne devais pas me soucier du temps et que je devais me concentrer pour suivre certaines recommandations que don Genaro m'avait faites.

Je me tournai vers don Genaro, et il fit une blague. Il dit que la recommandation la plus importante était qu'il me fallait apprendre à écrire avec mon doigt, pour économiser les crayons et faire de l'esbroufe.

Ils me taquinèrent au sujet de mes notes pendant un moment et puis j'allai dormir.

Don Juan et don Genaro écoutèrent le récit détaillé de mon expérience, récit que je leur fis à la demande de don Juan, dès que je fus réveillé le lendemain.

– Genaro pense que tu en as assez eu pour le moment, dit don Juan, quand j'eus fini de parler.

Don Genaro acquiesça d'un geste.

– Quel était le sens de ce que j'ai vécu la nuit dernière ? demandai-je.

– Tu as eu un aperçu de la question fondamentale en sorcellerie, dit don Juan. La nuit dernière tu as jeté un regard rapide sur la totalité de toi-même. Il est évident cependant, qu'à ce stade, ce que je te dis n'a aucun sens pour toi. Il va de soi qu'atteindre la totalité de soi-même n'est pas une chose vers laquelle le désir tend ni que notre volonté apprend. Genaro pense qu'il

faut du temps à ton corps pour que le chuchotemen du *nagual* puisse sombrer en toi.

Don Genaro acquiesça de nouveau.

– Beaucoup de temps, dit-il, en secouant la tête haut en bas. Vingt ans, ou peut-être trente.

Je ne savais pas comment réagir. Je me tournai don Juan en quête d'indices. Tous les deux avaien expressions sérieuses.

– Est-ce que j'en ai encore pour vingt ou trente ans ? demandai-je.

– Bien sûr que non, hurla don Genaro, et tous le deux s'esclaffèrent.

Don Juan dit que je reviendrais chaque fois que voix intérieure me le dirait et qu'entre-temps je devrais essayer de réunir toutes les suggestions qu m'avaient faites, pendant que j'étais dédoublé.

– Comment puis-je faire ça ? demandai-je.

– En fermant ton dialogue intérieur, et en laissan sortir et se répandre une partie de toi, dit don Juan me réfère à la perception, mais il est inutile que tu essaies de te représenter ce que je veux dire par là Laisse-toi simplement guider par le chuchotement *nagual.*

Puis il dit que la nuit précédente, j'avais eu deux représentations intrinsèquement différentes. L'une était inexplicable ; l'autre, parfaitement naturelle, et l'ordre dans lequel elles s'étaient présentées indiqu une condition qui était intrinsèque à nous tous.

– L'une était la représentation du *nagual,* l'autre, celle du *tonal,* ajouta don Genaro.

Je voulus qu'il m'expliquât ces propos. Il me regarda et me tapota dans le dos.

Don Juan intervint et dit que les deux premières images appartenaient au *nagual* et que Genaro ava choisi comme centres d'attention l'arbre et la terre. Les deux autres étaient des images du *tonal,* que lu

même avait sélectionnées, l'une d'elles étant ma perception du monde, quand j'étais enfant.

– Tu as eu l'impression que c'était un monde qui t'était étranger, parce que ta perception n'est pas encore suffisamment fine pour s'adapter au moule désiré, dit-il.

– C'est de cette façon-là que j'ai vraiment vu le monde ? demandai-je,

– Certainement, dit-il. C'était un souvenir.

Je demandai à don Juan si le sentiment de valeur esthétique qui m'avait ravi faisait aussi partie de mon souvenir.

– Nous pénétrons dans ces représentations avec notre configuration actuelle, dit-il. Tu as contemplé cette scène avec tes yeux d'aujourd'hui. Pourtant il s'agissait d'un exercice de perception. Cette scène remontait à l'époque où le monde était devenu pour toi ce qu'il est à présent. Une époque où une chaise était devenue une chaise.

Il ne voulut pas discuter sur l'autre scène.

– Celle-là n'était pas un souvenir d'enfance, dis-je.

– Tu as raison. C'était quelque chose d'autre, dit-il.

– Quelque chose que je verrai dans l'avenir ? demandai-je.

– Il n'y a pas d'avenir, répondit-il, d'un ton coupant. L'avenir n'est qu'une façon de parler. Pour un sorcier il n'y a que l'ici et le maintenant.

Il dit qu'il n'y avait rien à dire de particulier sur ça, parce que le but de l'exercice avait été de déployer les ailes de ma perception et que, même si je n'avais pas pris mon envol avec ces ailes-là, j'avais néanmoins abordé quatre questions, ce qui aurait été inconcevable avec ma perception ordinaire.

Je commençai à rassembler mes affaires pour partir. Don Genaro m'aida à ranger mon cahier ; il le r
au fond de ma serviette.

– Là il sera au chaud et douillet, dit-il, en clignant
de l'oeil. Tu peux dormir sur tes deux oreilles, car i
prendra pas froid.

Puis don Juan eut l'air de changer d'avis au sujet
mon départ et commença à parler de mon expérie
Automatiquement j'essayai d'attraper ma serviette
des mains de don Genaro, mais il la laissa tomber
terre, avant que je ne pusse mettre la main dessus
la repris et je cherchai nerveusement mon cahier.
fait don Genaro avait tellement tassé les affaires, q
je mis un temps infernal à le retrouver ; finalement
le tirai et me mis à écrire. Don Juan et don Genaro
avaient les yeux fixés sur moi, et puis ils furent secoués de rires.

– Tu es dans une forme terrible, dit don Juan. Tu
te cramponnes à ton carnet comme un pochard se
cramponne à sa bouteille.

– Comme une mère aimante se cramponne à so
enfant, commenta don Genaro.

– Comme un curé se cramponne à son crucifix, ajouta don Juan.

– Comme une femme se cramponne à sa culotte
hurla don Genaro.

Ils continuèrent de plus belle, en souriant et en hurlant de rire, tout en m'accompagnant à la voitur

Trois témoins du « nagual »

De retour chez moi, je fus de nouveau confronté avec la tâche d'organiser mes notes de terrain. Ce que don Juan et don Genaro m'avaient fait vivre devenait encore plus poignant à mesure que je récapitulais les événements. Cependant je remarquai que ma réaction habituelle de me laisser aller, pendant des mois, à la confusion et à la peur à l'égard de tout ce que j'avais enduré n'était pas aussi intense que dans le passé. A plusieurs reprises je tentai délibérément d'orienter mes sentiments vers la spéculation et même vers l'autocompassion, comme je l'avais fait à l'accoutumée ; mais il y manquait quelque chose. J'avais eu aussi l'intention de rédiger un certain nombre de questions que je poserais soit à don Juan, soit à don Genaro, ou éventuellement à Pablito. Le projet tomba à l'eau avant qu'il ne fût entrepris. Quelque chose en moi m'empêchait de me livrer à la recherche ou à la perplexité.

Je ne cherchais pas volontairement à retourner chez don Juan ni chez don Genaro, mais je n'écartais pas non plus cette possibilité. Un jour cependant, sans qu'il y eût de ma part une préméditation quelconque, je sentis simplement que le moment était venu de les voir.

Dans le passé, chaque fois que je me disposais à

partir pour Mexico, j'avais toujours eu le sentiment que j'avais des questions importantes et urgentes, que je voulais poser à don Juan ; cette fois-ci je n'en avais aucune. C'était comme si d'avoir travaillé sur mes notes m'avait libéré du passé et préparé pour l'ici et le maintenant du monde de don Juan et de don Genaro.

Je ne dus attendre que quelques heures avant que don Juan me trouvât dans le marché d'un petit village dans les montagnes du Mexique central. Il me salua avec la plus grande affection et me fit, en passant, une suggestion. Il dit qu'avant que nous nous rendions à l'endroit où se trouvait don Genaro, il aurait voulu rendre visite aux apprentis de celui-ci, Pablito et Nestor. Lorsque je quittai la grande route, il me dit de bien observer s'il y avait quelque chose d'insolite sur le bord de la route, ou sur la route même. Je lui dis de me donner quelques indices plus précis sur ce qu'il avait en tête.

– Je ne peux pas, dit-il. Le *nagual* n'a pas besoin de préciser des indices.

En guise de réponse automatique à ce qu'il venait de dire, je ralentis. Il rit aux éclats et, d'un geste de la main, il me fit signe de continuer à rouler, et de .regarder en avant, ou de chaque côté de la route.

Lorsque nous fûmes près du village où Pablito et Nestor habitaient, don Juan me dit d'arrêter la voiture. Il fit du menton un geste imperceptible et signala un groupe de pierres de taille moyenne, disposées sur le côté gauche de la route.

– Voilà le *nagual,* dit-il, dans un chuchotement.

Il n'y avait personne dans les parages. Je m'étais attendu à voir don Genaro. Je regardai les pierres encore une fois, et puis je promenai mon regard sur les alentours. Il n'y avait personne. Je fis un effort pour essayer de distinguer quelque chose, un petit animal, un insecte, une ombre, une formation rocheuse

étrange, bref, quelque chose d'inhabituel. Après qu
temps, j'abandonnai et je me tournai vers don Juar
soutint sans sourire mon regard inquisiteur puis il
poussa doucement mon bras du revers de la main,
me faire regarder les pierres de nouveau. Je les
observai ; ensuite, don Juan sortit de la voiture et n
de le suivre et de les examiner.

Nous montâmes lentement une pente douce de
de cinquante mètres, jusqu'à la base des rochers.
resta là, debout, pendant un moment, et me chuch
l'oreille que le *nagual* m'attendait là. Je lui dis que,
malgré mes efforts, je ne pouvais distinguer que de
rochers, quelques touffes d'herbes et des cactus. Il
insista pourtant, disant que le *nagual* était là et qu'il
m'attendait.

Il m'ordonna de m'asseoir, d'interrompre mon
dialogue intérieur et de ne plus maintenir mes yeux
sur le sommet des rochers. Il s'assit à côté de moi
approchant ses lèvres de mon oreille droite, il chuc
que le *nagual* m'avait vu, qu'il était là, même si je n
parvenais pas à l'apercevoir, et que le seul ennui a
moi était que je ne pouvais pas interrompre mon
dialogue intérieur complètement. J'entendais chaqu
mot qu'il prononçait dans un état de silence intérieu
compris tout, bien que je fusse incapable d'y répon
m'était impossible de faire à la fois l'effort de pense
de parler. Mes réactions à ses commentaires n'éta
pas proprement des pensées, mais plutôt des unité
entières de sentiments, qui impliquaient toutes une
signification que l'on associe d'ordinaire au process
pensée.

Il chuchota qu'il était très difficile de s'engager to
seul sur le chemin du *nagual* et que j'avais, à la vér
une chance énorme d'y avoir été lancé par le papill
par son chant. Il répéta un nombre infini de fois qu'
évoquant le souvenir de l' « appel du papillon »,

je pourrais le faire venir de nouveau, pour qu'il m'aidât.

Soit que ses paroles eussent un pouvoir extraordinaire de suggestion, soit peut-être que je fisse venir ce phénomène sonore qu'il appelait l' « appel du papillon », toujours est-il qu'il n'avait pas fini de me chuchoter ces paroles, qu'un crépitement extraordinaire retentit. La richesse de sa tonalité me donna l'impression de me trouver à l'intérieur d'une chambre à écho. Au fur et à mesure que le son s'élevait, ou qu'il se rapprochait, je détectais aussi, dans une sorte d'état onirique, un mouvement au sommet des pierres. J'en fus si effrayé que je retrouvai la netteté cristalline de ma conscience. Mes yeux se fixèrent sur les pierres. Don Genaro était assis au sommet de l'une d'elles ! Ses pieds se balançaient, et, du talon de ses souliers, il martelait le rocher, en produisant un son cadencé, qui paraissait synchronisé avec l' « appel du papillon ». Il sourit et me fit un signe de la main. Je voulais raisonner. Je voulais, je désirais me représenter comment il était arrivé là, ou comment je l'avais vu à cet endroit, mais je ne pouvais pas du tout engager ma raison en ce domaine. Dans ces circonstances, tout ce que je pouvais faire, c'était de le regarder pendant qu'il était assis, souriant et agitant la main.

Après quelque temps, il sembla être près de se laisser glisser le long de la pierre ronde. Je le vis raidir ses jambes, préparer ses pieds pour atterrir sur la terre dure et arquer le dos jusqu'à ce qu'il touchât presque la surface du roc, afin de prendre son élan pour la glissade. Mais, au milieu de sa descente, son corps s'immobilisa. J'avais l'impression qu'il était resté collé. Ses deux jambes gigotèrent par deux fois, comme s'il nageait. Il paraissait vouloir se dégager de quelque chose qui l'aurait attrapé par le siège de son

pantalon. Il se frotta les deux fesses, frénétiquement de ses deux mains. Il me donnait vraiment l'impression d'être attrapé de façon pénible. Je voulus courir vers lui pour l'aider, mais don Juan me retint par le bras. Je l'entendis qui me disait, en s'étranglant à moitié de rire :

– Regarde ! Regarde-le !

Don Genaro donnait des coups de pied, frétillait de tout son corps et se trémoussait en un va-et-vient, comme s'il arrachait un clou ; puis j'entendis un fort craquement et il glissa, ou il fut projeté, là où don Juan et moi nous nous trouvions. Il atterrit à un mètr et demi de moi, sur ses pieds. Il se frotta les fesses e sautilla, en dansant de douleur et en vociférant des jurons.

– Le rocher ne voulait pas me laisser partir et m'a attrapé par le cul, dit-il, d'un ton niais.

J'éprouvai un sentiment de joie sans pareil. J'éclata de rire. Je remarquai que ma joie était égale à la clar de mon esprit. A ce moment-là, j'étais plongé dans u état de lucidité totale. Tout ce qui m'entourait était clair comme du cristal. Au préalable, mon silence intérieur m'avait assoupi ou distrait. Mais ensuite l'apparition soudaine de don Genaro avait amené un état de lucidité tel, que mes yeux et mes oreilles notamment fonctionnaient comme si on avait soulev un voile qui les aurait recouverts. En fait, j'avais été capable d'observer l'étonnante série des mouvemen de don Genaro sur le rocher. Des filaments unissaie son corps à la pierre ; c'était une substance élastique qui s'étirait, chaque fois qu'il bougeait. Tout d'un coup, la force des ébats de don Genaro déchira les filaments, et son corps bondit loin du rocher, comme s'il avait été une balle en caoutchouc.

Quelques secondes après son « détachement » du rocher, je pus voir l'empreinte que le corps avait

laissée sur la pierre. Je vis des marques allongées sur le roc, comme si celui-ci avait été un morceau mou d'argile ou de pâte. Puis je vis le rocher recouvrer sa surface lisse.

Don Genaro continua à se frotter les fesses et à sautiller pendant un grand moment, puis il s'en alla clopin-clopant jusqu'à ma voiture, il ouvrit la portière et s'affala sur le siège arrière.

Automatiquement je me retournai pour parler à don Juan. Je l'avais perdu de vue. Je me mis à l'appeler à haute voix. Don Genaro sortit de la voiture et commença à tourner autour d'elle, en courant et en appelant aussi don Juan, d'un ton strident, frénétique même. Lorsque je l'observai, je m'aperçus seulement qu'il était en train de m'imiter. En me trouvant seul avec don Genaro, j'avais ressenti une frayeur si intense que j'avais couru trois ou quatre fois autour de la voiture, sans m'en rendre compte et en hurlant le nom de don Juan.

Don Genaro dit que nous devions passer chez Pablito et Nestor, et que don Juan nous attendrait quelque part sur la route.

Après avoir surmonté ma peur initiale, je lui dis que j'étais content de le voir. Il me taquina sur ma réaction. Il me dit que don Juan n'était pas un père pour moi, mais plutôt une mère. Il fit quelques commentaires et quelques jeux de mots sur les « mères », qui étaient extrêmement drôles. Je riais si fort que je ne remarquai pas que nous étions arrivés chez Pablito. Don Genaro me dit d'arrêter et il descendit de la voiture. Pablito se tenait debout, près de la porte de sa maison. Il accourut, entra dans la voiture et s'assit devant, à côté de moi.

– Allons chez Nestor, dit-il, comme s'il était pressé.

Je me retournai pour regarder don Genaro, mais il avait disparu. Pablito me pressa, d'un ton suppliant, de ne plus perdre de temps et de nous dépêcher.

Nous roulâmes jusqu'à la maison de Nestor. Lui aussi attendait devant la porte. Nous sortîmes de la voiture. J'eus le sentiment que tous les deux savaient ce qui se passait.

– Où allons-nous ? demandai-je.

– Comment ? Genaro ne t'a rien dit ? me demanda Pablito, d'un ton incrédule.

Je leur assurai que ni don Juan ni don Genaro ne m'avaient soufflé mot.

– Nous allons dans un lieu de pouvoir, dit Pablito.

– Qu'est-ce que nous allons y faire ? demandai-je.

Les deux répondirent à l'unisson qu'ils n'en savaient rien. Nestor ajouta que don Genaro lui avait dit de me conduire à cet endroit.

– Est-ce que tu viens de la maison de Genaro ? demanda Pablito.

Je signalai que j'avais été avec don Juan, que nous avions rencontré don Genaro sur notre route et que don Juan m'avait laissé seul avec lui.

– Où est allé don Genaro ? demandai-je à Pablito.

Mais Pablito ne comprenait pas ce que je disais. Il n'avait pas vu don Genaro dans ma voiture.

– Il m'a conduit jusqu'à ta maison, dis-je.

– Je crois que tu avais le *nagual* dans ta voiture, di Nestor, épouvanté.

Il ne voulut pas s'asseoir sur les sièges de derrière se serra devant, à côté de Pablito.

Nous roulâmes dans un silence entrecoupé par les brèves indications de Nestor, qui nous montrait la route.

Je voulais réfléchir sur les événements de la matin mais, d'une manière ou d'une autre, je savais que toute tentative de ma part pour les expliquer était la preuve d'un laisser-aller inutile. J'essayai d'engager

une conversation avec Nestor et Pablito; ils dirent qu'ils se sentaient trop énervés dans la voiture et qu'ils étaient incapables de parler. Leur réponse candide m'amusa, et je n'insistai plus.

Après plus d'une heure de route, nous garâmes la voiture sur un côté et nous montâmes la pente escarpée d'une montagne. Nous marchâmes en silence pendant une heure approximativement, avec Nestor en tête, et nous nous arrêtâmes au bas d'une falaise, qui se dressait abruptement à plus de soixante mètres. Les yeux à moitié clos, Nestor scruta le sol, à la recherche d'une place appropriée, où nous pourrions nous asseoir. Je constatai avec inquiétude que ses gestes scrutateurs étaient maladroits. Pablito, qui était à côté de moi, parut à plusieurs reprises sur le point d'intervenir et de le corriger, mais il se retint et se décontracta. Puis, après un moment d'hésitation, Nestor choisit une place. Pablito poussa un soupir de soulagement. Je savais que la place que Nestor avait choisie était celle qui convenait, mais je ne pouvais pas concevoir la façon dont il l'avait découverte. C'est alors que je me trouvai impliqué dans le faux problème d'imaginer la place que j'aurais choisie moi-même, si j'avais été leur guide. Cependant je ne pouvais même pas commencer à spéculer sur la procédure que j'aurais suivie. Pablito était pleinement conscient de ce que je pensais.

– Tu ne peux pas le faire, murmura-t-il.

Je ris embarrassé, comme s'il m'avait attrapé en train de faire quelque chose d'illicite. Pablito rit et dit que don Genaro se promenait toujours avec eux dans les montagnes, et que de temps en temps il leur donnait la direction à l'un ou à l'autre, raison pour laquelle il savait pertinemment qu'on ne pouvait pas imaginer le choix qu'on aurait pu faire.

– Genaro dit que la raison pour laquelle on ne peut

pas, c'est parce qu'il n'y a que deux types de choix : bons et les mauvais. Si tu fais un mauvais choix, dit-ton corps, ou celui de n'importe qui, le sait ; mais si ton choix est bon, le corps le sait aussi et se décontracte, oubliant immédiatement qu'il y avait un choix. Tu vois, on recharge son corps comme on recharge arme, pour le choix suivant. On ne peut pas se servi de nouveau de son corps pour faire le même choix. ne marche plus.

Nestor me regarda ; il avait l'air curieux des notes que je prenais. Il fit un signe de tête, comme s'il marquait son accord avec Pablito, puis il sourit pour la première fois. Il avait deux dents supérieures recourbées. Pablito expliqua que Nestor n'était ni mauvais ni triste, mais que ses dents le gênaient et que, pour cette raison, il ne souriait jamais. Nestor ri en se mettant la main devant la bouche. Je lui dis qu je pourrais l'envoyer chez un dentiste, qui lui redresserait les dents. Ils prirent ma suggestion pour une plaisanterie et s'esclaffèrent comme deux gosses.

– Genaro dit qu'il doit surmonter tout seul cette honte, dit Pablito. En outre Genaro dit qu'il a de la chance ; alors que chacun de nous mord de la mêm façon, Nestor peut fendre un os en longueur, avec se dents fortes et recourbées, et il peut aussi transperc un doigt, comme avec un clou.

Nestor ouvrit la bouche et me montra les dents. L'incisive et la canine gauches avaient poussé de cô Il fit claquer les dents en faisant semblant de mordre et grogna comme un chien. Il fit, pour s'amuser, deu ou trois gestes à mon égard. Pablito riait.

Je n'avais jamais vu Nestor si drôle. Les rares fois que je m'étais trouvé avec lui dans le passé, il m'ava donné l'impression d'être un homme d'âge moyen. L assis et souriant, avec ses dents recourbées, il avait aspect juvénile étonnant. Il paraissait avoir vingt ans.

Pablito lut de nouveau mes pensées à la perfection.

– Il est en train de perdre sa suffisance, dit-il. C'est pourquoi il est plus jeune.

Nestor hocha la tête en signe affirmatif et, sans mot dire, il lâcha un pet très sonore. J'en fus surpris et je laissai tomber mon crayon.

Pablito et Nestor faillirent crever de rire. Quand ils se furent calmés, Nestor s'approcha de moi et me montra un dispositif artisanal, qui faisait un bruit particulier, quand on le pressait avec la main. Il expliqua que c'était don Genaro qui lui avait montré comment le faire. L'appareil avait un tout petit soufflet, et le vibrateur pouvait être une feuille quelconque, posée dans une fente entre les deux morceaux de bois, qui servaient de compresseurs. Nestor dit que le type de son qu'il produisait dépendait du type de feuille que l'on utilisait comme vibrateur. Il voulut que je l'essaye et me montra la façon dont je devais presser les compresseurs, pour produire un type déterminé de son, ainsi que la manière dont je devais les ouvrir, pour en produire un autre.

– A quoi ça te sert ? demandai-je.

Ils échangèrent tous les deux un regard.

– A attraper son esprit, idiot ! s'exclama Pablito, d'un ton cassant.

Il s'était exprimé avec humeur, mais son sourire était amical. Ils étaient tous les deux un mélange étrange et énervant de don Genaro et de don Juan.

Je fus saisi d'une pensée horrible. Est-ce que don Juan et don Genaro me jouaient des tours ? J'eus un instant de terreur panique. Mais quelque chose se déclencha dans mon ventre et, instantanément, je retrouvai mon calme. C'était évident que Pablito et Nestor se servaient de don Genaro et de don Juan comme de modèles de comportement. Moi-même je me comportais de plus en plus comme eux.

Pablito dit que Nestor avait de la chance d'avoir un appareil à attraper l'esprit, alors que lui n'en avait pas.

– Qu'allons-nous faire ici ? demandai-je à Pablito.

Nestor répondit, comme si c'était à lui que j'avais adressé la question.

– Genaro m'a dit que nous devrions attendre ici et qu'en attendant nous devrions rire et nous amuser ensemble, dit-il.

– Il nous faudra attendre longtemps ? demandai-je.

Il ne répondit pas. Il secoua la tête et regarda Pablito, comme s'il l'interrogeait.

– Je n'en ai pas la moindre idée, dit Pablito.

Puis nous nous engageâmes dans une conversa animée sur les sœurs de Pablito. Nestor le taquina sa sœur aînée, en disant qu'elle avait un regard si méchant qu'elle pouvait tuer la vermine avec les ye Il dit que Pablito en avait peur, car elle était telleme forte qu'un jour, dans une crise de colère, elle lui av arraché une poignée de cheveux, comme elle aura arraché des plumes de poulet.

Pablito admit que sa sœur aînée s'était comport en brute, mais que le *nagual* l'avait désignée et l'av ramenée dans le droit chemin. Après qu'il m'eut raconté comment elle avait été amenée à changer comportement, je me rendis compte que Pablito et Nestor ne faisaient jamais allusion à don Juan direc ment, mais ils se référaient à lui comme au *nagual* semblait que don Juan était intervenu dans la vie d Pablito et avait forcé ses sœurs à mener une vie pl harmonieuse. Pablito dit qu'une fois que le nagu passé par elles, elles étaient devenues des saint Nestor voulut savoir ce que je faisais de mes no Je leur expliquai mon travail. J'avais le sentimen étrange que ce que je leur disais les intéressait,

conclus en parlant d'anthropologie et de philosophie. Je me sentais ridicule et voulus m'arrêter, mais je me trouvai moi-même empêtré dans mes explications et incapable d'y couper court. J'avais la sensation troublante que tous les deux, de concert, me forçaient en quelque sorte à fournir ces longues explications. Leurs yeux étaient braqués sur moi. Ils n'avaient pas l'air d'être ennuyés ou fatigués.

J'étais au beau milieu d'un commentaire, lorsque j'entendis le son faible de l' « appel de papillon ». Mon corps se raidit, et je laissai tomber ma phrase.

– Voilà le *nagual,* dis-je, automatiquement.

Nestor et Pablito échangèrent un regard, que je pris pour le signe d'une violente terreur, et ils bondirent auprès de moi, chacun d'un côté. Ils avaient la bouche ouverte et ressemblaient à deux enfants effrayés.

Puis je ressentis une expérience sensorielle inconcevable. Mon oreille gauche commença à bouger. C'était comme si elle s'agitait toute seule. Elle fit faire à ma tête pratiquement un demi-tour, jusqu'à ce que je fusse devant ce que je crus être l'est. Ma tête se pencha légèrement à droite ; dans cette position, j'étais capable de détecter le crépitement intense de l' « appel du papillon ». Il sonnait comme s'il provenait de très loin, du nord-est. Dès que j'eus établi la direction, mon oreille saisit une quantité incroyable de sons. Cependant je ne parvenais pas à savoir si c'étaient des souvenirs de sons que j'avais entendus auparavant, ou si c'étaient de vrais bruits qui étaient en train de se produire à l'instant même.

Nous nous trouvions sur le versant occidental et escarpé d'une chaîne de montagnes. Vers le nord-est on voyait des bosquets et des parcelles cultivées sur les pentes. Mon oreille sembla capter le son de quelque chose de lourd, se déplaçant sur les rochers et provenant de cette direction-là.

Je ne savais pas si Nestor et Pablito répondaient à
ou s'ils entendaient eux aussi les mêmes bruits. J'au
interroger, mais je n'osais pas, ou peut-être étais-je i
d'interrompre ma concentration.

Nestor et Pablito se serrèrent contre moi, à mes c
son augmenta et se rapprocha. Nestor semblait être
; son corps tremblait de façon incontrôlable. Un mom
mon bras gauche s'ébranla ; il se leva sans que ma
intervînt, jusqu'à se mettre presque au niveau de mo
savoir du tout ni pourquoi ni comment j'agissais ains
cri horrible qui me glaça le sang. Je sentis que la peu
provoquée m'avait donné une clairvoyance sans par
trouvé dans une situation identique, lorsque don Ger
apparu, collé au rocher ; cette fois-ci pourtant, tous n
étaient concernés par cet état. Je pouvais évaluer to
m'entourait avec une lucidité unique, et pourtant je n
et je ne me parlais pas.

Mon bras gauche se raidit, se durcit et signala un
d'arbustes. J'entendis un son vibratoire ou un hurlem
son familier. Je l'avais déjà entendu quelques année
sous l'emprise des plantes psychotropiques. Je déce
arbustes une forme noire énorme. C'était comme si
devenaient progressivement plus sombres, jusqu'à s
cette obscurité inquiétante. Ça n'avait pas de forme
bougeait. Ça avait l'air de respirer. J'entendis un cri p
aux hurlements de terreur de Pablito et de Nestor ; a
arbustes, ou la forme noire en quoi ils s'étaient trans
jetèrent vers nous.

Je ne pus garder mon sang-froid. Je ne sais pas p
quelque chose en moi chancela. Ou bien je

m'évanouis, ou bien la forme plana au-dessus de nous, ou peut-être nous submergea-t-elle ; tout d'un coup, ma vue cristalline du monde se dissipa. La lumière autour de nous devint opaque. C'était comme si le soleil s'était couché. Ou comme si, brusquement, le crépuscule était venu. Je sentis la tête de Nestor et de Pablito sous mes aisselles ; je baissai les bras sur leur tête, dans un mouvement protecteur inconscient, et je tombai en arrière, en tournoyant.

Cependant je n'atteignis pas le sol rocheux, car un instant plus tard je me retrouvai debout, flanqué de Pablito et de Nestor. Tous les deux, bien que plus grands que moi, paraissaient s'être ratatinés ; en pliant leurs jambes et leurs bras, ils étaient effectivement plus petits que moi, et s'emboîtaient sous mes bras.

Don Juan et don Genaro étaient debout devant nous. Les yeux de don Genaro brillaient comme ceux d'un chat dans la nuit. Ceux de don Juan avaient le même éclat. Je n'avais jamais vu don Juan avec cet air. Il était vraiment terrifiant. Bien plus que don Genaro. Il paraissait plus jeune et plus fort que d'habitude. En les regardant tous les deux, j'eus le sentiment affolant qu'ils n'étaient pas des hommes comme moi.

Pablito et Nestor gémissaient doucement. Puis don Genaro dit que nous étions l'image de la Trinité. Moi j'étais le Père ; Pablito, le Fils ; et Nestor, le Saint-Esprit. Don Juan et don Genaro poussaient des rires tonitruants. Pablito et Nestor sourirent humblement.

Don Genaro dit que nous devions nous désentortiller, parce que les embrassades n'étaient permises qu'entre un homme et une femme, ou entre un homme et son âne.

C'est alors que je réalisai que j'étais debout au même endroit qu'avant et que, de toute évidence, je

n'avais pas tournoyé en arrière, comme il m'avait sen
Pablito étaient aussi au même endroit qu'auparavant

Don Genaro montra Pablito et Nestor d'un mouver
Don Juan me fit signe de les suivre. Nestor prit la dir
groupe, et m'indiqua une place pour m'asseoir, ainsi
pour Pablito. Nous nous assîmes sur la même ligne,
mètres environ de l'endroit où don Juan et don Gena
dressaient, immobiles, au pied de la falaise. J'essaya
de me parler, mais je ne sais quelle force éteignit me
J'avais l'impression de subir une force extérieure, pa
sentais dans mon corps sa présence étrangère. Malg
intentions de m'embarquer dans mon dialogue intérie
et, de même que je l'avais senti quelque temps aupa
désert de Sonora, je me crus enfermé dans un cocon
permettait pas de parler. Cette fois-ci cependant, je n
contre ça, mais je cédai. Mes yeux étaient fixés sur d
Genaro, mais comme je continuais à les regarder, m
brouillèrent involontairement. Je savais que je loucha
doute, parce que je voyais quatre personnes. Puis m
don Juan perçue par mon œil gauche se surimposa
mon œil droit me renvoyait de don Genaro ; le résulta
fusion fut un être irisé, se trouvant entre don Juan et
Ce n'était pas un homme, du moins un homme ordin
plutôt une boule de feu blanche, recouverte de fibres
secouai la tête ; la double image disparut, et pourtan
don Juan et de don Genaro, en tant qu'êtres lumineu
voyais deux objets étranges, allongés et lumineux. Ils
ressemblaient à des ballons de foot blancs et irisés,
qui avaient leur propre lumière.

Les deux êtres lumineux frissonnèrent ; je vis vraiment leurs fibres s'agiter et puis, avec un sifflement, ils disparurent. Un long filament, une sorte de toile d'araignée qui semblait provenir du haut de la falaise, les tira vers le haut. J'eus la sensation qu'un long rayon de lumière, ou un fil lumineux, avait jailli du rocher et les avait hissés. Je perçus cette suite d'événements avec mes yeux et avec mon corps.

J'étais capable aussi de remarquer des disparités énormes dans mon mode de perception, mais j'étais incapable de spéculer sur ce sujet, comme je l'aurais fait d'habitude. C'est ainsi que je m'aperçus que je regardais tout droit, vers la base de la falaise, alors que je voyais don Juan et don Genaro sur le sommet, comme si j'avais levé la tête de quarante-cinq degrés.

Je voulais avoir peur, cacher mon visage éventuellement et me mettre à pleurer, ou bien faire quelque chose d'autre, dans la gamme normale de mes réactions. Mais j'étais bloqué. Mes désirs n'étaient pas des pensées, comme celles auxquelles j'étais habitué ; par conséquent, ils ne pouvaient pas susciter la réponse émotionnelle que d'habitude je faisais jaillir en moi.

Don Juan et don Genaro sautèrent dans le vide. Je sentis qu'ils l'avaient fait, à en juger par le sentiment épuisant de chute que je ressentis dans le ventre.

Don Genaro resta là où il avait atterri, mais don Juan marcha vers nous et s'assit derrière moi, à ma droite. Nestor était accroupi; ses jambes étaient repliées contre son ventre, et son menton reposait dans la paume de ses mains ; ses avant-bras, appuyés sur ses cuisses, servaient de supports. Pablito était assis, le corps légèrement penché en avant, tenant ses mains contre son ventre. Puis je m'aperçus que j'avais mis mes avant-bras le long de ma région ombilicale et que je me tenais moi-même par la peau, de chaque

côté. Je m'étais empoigné si fort que j'eus mal aux côtés.

Don Juan parla dans un murmure sec, en s'adres-sant à nous tous.

– Vous devez maintenir votre regard sur le *nagual* dit-il. Il faut effacer toute pensée, toute parole.

Il répéta cela cinq ou six fois. Sa voix était étrange inconnue de moi ; elle me donna le sentiment réel d écailles d'un lézard, Cette comparaison était de l'or-dre du sentiment, et non de celui du raisonnement conscient. C'était comme si chacun des mots s'écail-lait; leur rythme était extraordinaire : ils étaient étouffés, secs, semblables à un toussotement. C'éta un chuchotement cadencé qui devenait impératif.

Don Genaro se dressait immobile. Je le fixai, mais ne pus maintenir la direction de mon regard, et mes yeux biaisèrent involontairement. Dans cet état je remarquai de nouveau une luminosité étrange dans l corps de don Genaro. Mes yeux commençaient à se fermer, ou à se déchirer. Don Juan vint à ma res-cousse. Je l'entendis m'ordonner de ne pas loucher. sentis une petite tape sur la tête. Apparemment il m'avait frappé avec un caillou. Je vis la pierre faire deux ricochets sur les rochers, près de moi. Il avait certainement frappé aussi Nestor et Pablito ; j'enten-dis le bruit d'autres cailloux, qui ricochaient sur les rochers.

Don Genaro adopta une posture de danse étrange Ses genoux étaient pliés, ses bras étaient allongés le long de chaque côté, ses doigts étaient étirés. Il semblait se préparer à faire une pirouette ; en fait, il fit un demi-tour, puis il fut tiré vers le haut. J'eus la perception nette qu'il avait été hissé par une chenille gigantesque, qui avait soulevé son corps jusqu'au sommet même de la falaise. Ma perception du mouv ment ascendant était un mélange extrêmement

curieux de sensations visuelles et corporelles. Je vis et je sentis à moitié son envol jusqu'au sommet. Il semblait y avoir un trait ou un fil presque imperceptible de lumière, l'attirant vers le haut. Je ne vis pas son envol dans le sens où j'aurais suivi des yeux celui d'un oiseau. Ses mouvements ne formaient pas de séquence linéaire. Je n'eus pas à lever la tête pour le garder dans mon champ visuel. Je vis le fil qui le tirait, puis je sentis le mouvement dans mon corps, ou avec mon corps, et tout de suite après, il apparut sur le sommet de la falaise, à des dizaines de mètres de hauteur.

Quelques minutes après, il tomba à la verticale. Je ressentis personnellement sa chute et, sans le vouloir, je poussai un soupir.

Don Genaro répéta son exploit trois fois de suite. Chaque fois ma perception se réglait en fonction de ses mouvements. Au cours de son dernier saut en hauteur, je pus vraiment distinguer des réseaux de fils, qui émanaient de sa région abdominale, et je sus à quel moment il allait monter ou descendre, d'après la façon dont les fils de son corps bougeaient. Lorsqu'il se disposait à sauter vers le haut, les fils se tendaient aussi vers le haut, comme si on fermait un parapluie ; en revanche, lorsqu'il allait sauter jusqu'à terre, les fils se tendaient vers l'extérieur, comme les rayons d'un parapluie qu'on déploie.

Après son quatrième saut, don Genaro nous rejoignit, et s'assit derrière Pablito et Nestor. Puis don Juan se mit en face et resta à l'endroit où don Genaro s'était tenu. Il resta debout, immobile, pendant un certain temps. Don Genaro donna quelques brèves instructions à Pablito et à Nestor. Je ne compris pas ce qu'il leur avait dit. Je leur lançai un regard et je vis qu'il leur avait fait prendre à chacun une pierre, pour qu'ils la missent contre leur nombril. Je me demandai si moi aussi je devais faire de même, quand il me dit

que cette précaution ne s'adressait pas à moi, bien qu
avoir une pierre à ma portée, au cas où je serais pris
Don Genaro avança le menton pour m'indiquer que je
regarder don Juan, puis il dit des paroles inintelligibles
propos, et, sans comprendre les mots, je sus qu'il pro
près la même formule que don Juan. Les mots n'avai
vraiment d'importance ; c'était le rythme qui comptait,
du ton, sa qualité voisine de la toux. J'eus la certitude
fût le langage employé par don Genaro, il convenait m
l'espagnol, à cause de son rythme saccadé.

Don Juan fit exactement ce que don Genaro avait
début, mais, au lieu de sauter en hauteur, il fit une pir
semblable à un saut d'acrobate, comme un gymnaste
demi consciente, j'attendais qu'il retombât sur ses pie
jamais. Son corps continua à virevolter à quelques ce
sol. Au début les cercles décrits étaient très rapides ;
se ralentit. D'où j'étais, je pouvais voir le corps de don
suspendu à une lumière filamenteuse, comme cela av
pour don Genaro. Il tournoyait lentement, comme pou
permettre de mieux le voir. Puis il commença à s'élev
la hauteur, jusqu'à atteindre le sommet de la falaise.
Juan flottait, comme s'il n'avait pas de poids. Ses tour
et rappelaient l'image d'un astronaute dans l'espace,
état d'apesanteur.

En le suivant des yeux, je fus pris de vertige. Le ma
ressentais paraissait le propulser, et il se mit à tourne
plus grande. Il s'écarta de la falaise et, comme il gagn
vitesse, je me sentis vraiment mal. Je pris la pierre et
contre mon ventre. Je la pressai contre mon corps

aussi fort que je le pus. Son contact me soulagea un peu. Le geste de saisir la pierre et de la serrer contre moi m'avait permis un moment de répit. Sans avoir détourné mon regard de don Juan, j'avais cependant brisé ma concentration. Avant de prendre la pierre, j'eus l'impression que la vitesse acquise par son corps dans l'air était en train de brouiller sa forme ; il ressemblait à un disque giratoire, et puis à une lumière tournoyante. Dès que je posai la pierre sur mon corps, sa vitesse diminua ; il se mit alors à ressembler à un chapeau flottant dans l'air, à un cerf-volant pendillant.

Le mouvement du cerf-volant était encore plus troublant que les autres. Je fus pris d'un malaise incontrôlable. J'entendis un oiseau battre des ailes et, après un moment d'incertitude, je sus que l'événement s'était terminé.

Je me sentis si malade et épuisé, que je me couchai par terre pour dormir. Je dus m'assoupir quelques instants. Quand on me secoua par le bras, j'ouvris les yeux. C'était Pablito. Il était hors de lui. D'un ton frénétique, il me dit que je ne pouvais pas m'endormir car, si je le faisais, nous allions tous mourir. Il insista pour partir sur-le-champ, même si nous devions nous traîner à quatre pattes. Lui aussi paraissait physiquement éprouvé, mais j'étais tellement fatigué, que je ne me souciai plus d'observer quoi que ce fût. En fait j'avais l'idée qu'il fallait passer la nuit à cet endroit. La perspective de marcher dans le noir jusqu'à ma voiture me paraissait bien plus terrifiante. J'essayai de convaincre Pablito, dont l'agitation croissait. Nestor était tellement malade, qu'il était devenu indifférent.

Pablito s'assit par terre, dans un état de détresse totale. Je fis un effort pour organiser mes pensées. Il faisait alors très sombre, bien qu'il y eût encore assez

de lumière pour qu'on distinguât les rochers qui nous
calme était exquis et apaisant. Je jouissais pleinemen
mais soudain mon corps tressaillit; j'entendis le bruit d
branche que l'on craquait. Automatiquement je me re
Pablito. Il paraissait savoir ce qui m'était arrivé. Nous
Nestor par les aisselles et pratiquement nous le soule
le traînâmes, et nous nous mîmes à courir. Apparemm
seul qui connaissait le chemin. De temps en temps, il
des ordres brefs.

Je n'étais pas concerné par ce que nous faisions. M
se portait exclusivement sur mon oreille gauche, qui s
une unité indépendante de moi. Quelque chose en m
m'arrêter de temps en temps et à scruter les alentour
servant de mon oreille. Je savais qu'on nous suivait. C
chose de massif; au fur et à mesure que ça avançait,
petites pierres.

Nestor recouvra un peu son sang-froid et marcha p
moyens, en s'agrippant de temps à autre au bras de P

Nous arrivâmes dans un bosquet. A ce moment-là
totale. J'entendis un bruit soudain, un craquement, ex
fort. C'était comme le claquement d'un fouet monstru
sommet des arbres. Je pouvais sentir une sorte de va
au-dessus de ma tête.

Pablito et Nestor poussèrent un hurlement et priren
à leur cou. le voulais qu'ils s'arrêtent, J'avais la certitu
étaient tout à fait capables de courir dans le noir, alors
n'étais pas sûr de pouvoir le faire. Mais à cet instant, j
sentis un souffle fort, juste derrière moi. Ma frayeur ét
indescriptible.

Tous les trois, nous avons couru ensemble, jusqu'à

atteindre la voiture. Nestor nous conduisait, sans que je puisse dire comment.

Je pensai que je devrais les ramener chez eux et puis que j'irais dans un hôtel de la ville. Je ne serais retourné chez don Genaro pour rien au monde ; mais Nestor ne voulait pas quitter la voiture, et Pablito et moi non plus. Nous échouâmes chez Pablito. Il envoya Nestor acheter des bières et des boissons fraîches, pendant que sa mère et ses sœurs préparaient un repas pour nous. Nestor fit une plaisanterie et demanda s'il pouvait être escorté par la sœur aînée, au cas où il serait attaqué par des chiens ou des ivrognes. Pablito éclata de rire, et me dit qu'il avait Nestor à sa charge.

– Qui te l'a donné en charge ? demandai-je.

– Le pouvoir, bien entendu, répondit-il. Avant, Nestor était plus vieux que moi, mais Genaro lui a fait quelque chose et maintenant il est beaucoup plus jeune. Tu l’as vu, n’est-ce pas ?

– Que lui a-t-il fait, don Genaro ? demandai-je.

– Tu sais, il l'a rendu enfant de nouveau. Il était trop important et trop pesant. S'il n'avait pas rajeuni, il serait mort.

Il y avait chez Pablito une sincérité candide et enfantine. La simplicité de son explication me bouleversa. Nestor était, en effet, plus jeune ; non seulement il en avait l’aspect, mais il se comportait aussi comme un enfant innocent. Je savais sans l’ombre d’un doute, qu'il en avait lui-même le sentiment.

– Je prends soin de lui, continua Pablito. Genaro dit que c’est un honneur de s’occuper d'un guerrier. Nestor est un très bon 'guerrier.

Ses yeux luisaient, comme ceux de don Genaro. Il me donna de fortes tapes dans le dos et se mit à rire.

– Il faut lui vouloir du bien, Carlitos, dit-il. Il faut lui vouloir du bien.

J'étais très fatigué. Je fus envahi d’une tristesse ét
réconfortante. Je lui dis que je venais d’un endroit où
voulaient rarement du bien aux autres, si tant est qu'
voulussent jamais.

La stratégie d'un sorcier

Don Juan se trouvait chez don Genaro, lorsque j'arrivai, en fin de matinée. Je le saluai.

– Hé ! Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Genaro et moi nous t'avons attendu toute la nuit, dit-il.

Je savais qu'il plaisantait. Je me sentais léger et heureux. J'avais refusé systématiquement de m'appesantir sur tout ce dont j'avais été témoin la veille. Cependant ma curiosité se réveilla à ce moment-là, et je l'interrogeai.

– Oh, ce n'était qu'une simple démonstration de tout ce que tu devrais savoir, avant de recevoir l'explication des sorciers, dit-il. Ce que tu as fait hier a convaincu Genaro que tu as emmagasiné suffisamment de pouvoir personnel pour pouvoir aller à l'essentiel. Manifestement tu as suivi ses suggestions. Hier tu as déployé les ailes de ta perception. Tu manquais encore de souplesse, mais tu as quand même perçu toutes les allées et venues du *nagual ;* autrement dit, tu as *vu.* Tu as aussi confirmé quelque chose qui, au point où nous en sommes, est encore plus important que *voir :* à présent, tu peux fixer ton attention sur le *nagual,* sans faiblir. Voilà ce qui sera décisif pour aborder la dernière question, l'explication des sorciers.

« Pablito et toi, vous serez initiés en même temps.

C'est un cadeau du pouvoir, que d'être en compagnie d'un guerrier aussi parfait. »

Il n'avait pas l'air de vouloir en dire davantage. Après un moment, je l'interrogeai sur don Genaro.

– Il est par là, dit-il. Il est allé dans les buissons pour faire trembler les montagnes. Même s'il est un très bon *nagual,* il doit encore aller dans les buissons.

J'entendis alors un grondement distant, comme un coup de tonnerre assourdi.

Don Juan me regarda et se mit à rire.

Il me fit asseoir et me demanda si j'avais mangé. Comme je répondais par l'affirmative, il me tendit mon cahier et me conduisit jusqu'à l'endroit favori de don Genaro, un grand rocher sur le côté ouest de la maison, surplombant un profond ravin.

– C'est maintenant qu'il me faut ton attention, dit don Juan. Attention dans le sens où les guerriers l'entendent : une pause véritable, qui doit permettre à l'explication des sorciers de t'imbiber. Nous sommes arrivés au bout de notre tâche ; nous t'avons donné toute l'instruction nécessaire et maintenant tu dois t'arrêter, regarder en arrière et reconsidérer tes démarches. Les sorciers disent que c'est le seul moyen de consolider ses gains. Moi j'aurais incontestablement préféré te révéler tout ça sur ton propre lieu de

pouvoir, mais Genaro est ton *benefactor* et, dans un cas comme celui-ci, son lieu doit être plus bénéfique pour toi que tout autre.

Ce qu'il appelait mon « lieu de pouvoir » était le sommet d'une colline, dans le désert du nord du Mexique, qu'il m'avait montré jadis et que, plaisantant à moitié, il m'avait « attribué ».

– Dois-je vous écouter sans prendre de notes ? demandai-je.

– Voilà en effet une question délicate, dit-il. D'une part, j'ai besoin de ton attention tout entière ; d'autre

part, il faut que tu sois calme et que tu te sentes sûr de toi. Or pour toi, la seule façon de te sentir à l'aise c'est de prendre des notes. C'est donc l'occasion de faire appel à tout ton pouvoir personnel et d'accomplir cette tâche impossible, qui consiste à être toi-même, sans l'être vraiment.

Il se tapa sur la cuisse et éclata de rire.

– Je t'ai déjà dit que je ne m'occupe que de ton *tonal* et que ton *nagual* est l'affaire de Genaro, poursuivit-il. C'était de mon devoir de t'aider dans chaque question concernant ton *tonal* et tout ce que j'ai fait avec toi ou à ton égard a eu pour but de mener à terme une tâche unique, la tâche de nettoyer et de réaménager ton île du *tonal.* Tel a été mon rôle, en tant que maître. Celui de Genaro, en tant que ton *benefactor,* a été de te donner des démonstrations indéniables du *nagual* et de te montrer comment y parvenir.

– Que voulez-vous dire par nettoyer et réaménager l'île du *tonal ?* demandai-je.

– ' Je me réfère à ce changement total, dont je t'ai parlé dès le premier jour de notre rencontre, dit-il. Je t'ai dit un nombre infini de fois qu'il te fallait un changement extrêmement drastique, si tu voulais réussir dans ta quête de la connaissance. Il ne s'agit pas d'un changement d'humeur, d'attitude, ou d'apparence ; ce changement implique la transformation de l'île du *tonal.* C'est ce que tu as accompli.

– Croyez-vous que j'aie changé ? demandai-je.

Il hésita, puis il se mit à rire aux éclats.

– Tu es toujours aussi bête, dit-il. Et pourtant tu n'es plus le même. Tu vois ce que je veux dire ?

Il se moqua des notes que je prenais et dit qu'il regrettait que don Genaro ne fût pas là, parce qu'il aurait ri de l'absurdité que représentait la rédaction de l'explication des sorciers.

– A ce point précis, continua-t-il, un maître dit

généralement à son disciple qu'ils sont arrivés à u
dernier carrefour. Pourtant on a tort de s'exprimer
ainsi. A mon avis, il n'y a jamais de carrefour dern
ni de dernière étape avant quoi que ce soit. Puisc
n'y a pas de dernier pas, il ne devrait plus y avoir
secret concernant une quelconque partie de nous
tant qu'êtres lumineux. C'est le pouvoir personne
détermine celui qui peut ou ne peut pas profiter d
révélation; mes expériences avec mes semblable
m'ont prouvé qu'il n'y en a que très, très peu qui
consentiraient à écouter; et parmi ces rares qui
écouteraient, il y en aurait encore moins qui voudraient agir sur ce qu'ils auraient écouté ; et parm
ceux qui sont disposés à agir, il y en a encore mo
qui ont assez de pouvoir personnel pour tirer prof
leurs actes. Donc la question du secret concernar
l'explication des sorciers se réduit à une habitude
habitude peut-être aussi vide que n'importe quelle
autre habitude.

« Quoi qu'il en soit, tu connais maintenant le *to*
et le *nagual,* qui sont le cœur de l'explication des
sorciers. Les connaître est apparemment une cho
tout à fait inoffensive. Nous sommes assis là, bav
dant de façon innocente sur ces questions, comr
elles n'étaient qu'un thème de conversation parm
d'autres. Tu écris tranquillement, comme tu l'as fa
pendant des années. Le paysage qui nous entour
l'image même du calme. C'est le début de l'après
midi, la journée est belle, les montagnes qui nous
entourent constituent pour nous un cocon protect
On n'a pas besoin d'être sorcier pour s'apercevoi
cet endroit, qui témoigne du pouvoir et de l'impec
bilité de Genaro, est le cadre le plus approprié po
ouvrir la porte, pour t'ouvrir la porte. Mais avant q
nous nous hasardions au-delà de ce seuil, il faut q
te fasse un avertissement honnête ; un maître es

parler dans les termes les plus sévères et doit avertir son disciple que le côté inoffensif et placide de ce cadre n'est qu'un mirage, car devant lui s'ouvre un gouffre sans fond et, une fois que la porte est ouverte, il n'y a plus moyen de la refermer. »

Il fit une légère pause.

Je me sentais léger et heureux ; de la place favorite de don Genaro, j'avais une vue époustouflante. Don Juan avait raison. La journée et le paysage étaient de toute beauté. J'avais beau me dire que je devais m'inquiéter de ses avertissements et de ses remontrances, la tranquillité qui m'entourait mettait un écran devant toutes mes tentatives, et je finis par espérer qu'il ne se référât qu'à des dangers métaphoriques.

Soudain don Juan se remit à parler.

– Les années d'entraînement difficile ne sont que la préparation pour la rencontre bouleversante du guerrier et...

Il s'interrompit de nouveau, me regarda de côté et gloussa.

– Avec tout ce qui se trouve en dehors, au-delà de ce point, dit-il.

Je lui demandai de m'expliquer ces propos inquiétants.

– L'explication des sorciers, qui ne ressemble pas du tout à une explication quelconque, entraîne un danger de mort, dit-il. Elle semble inoffensive et séduisante, mais dès que le guerrier s'ouvre à elle, elle lui assène un coup que personne ne peut parer.

Il éclata de rire.

– Donc prépare-toi au pire, mais ne te hâte pas et ne te panique pas, poursuivit-il. Tu n'as pas de temps et pourtant tu es entouré par l'éternité. Quel paradoxe pour ta raison !

Don Juan se leva. Il enleva les saletés d'un creux

lisse du rocher et s'y assit confortablement, en s'ado sant à la pierre, tourné vers le nord-ouest. Il m'indiqua une autre place pour moi, où je pouvais aussi m'adosser au rocher. J'étais à sa gauche, face au no ouest moi aussi. Le rocher était chaud et me donna u sentiment de sérénité et de protection. C'était une journée douce ; une brise rendait la chaleur du soleil de l'après-midi très agréable. J'enlevai mon chapeau mais don Juan insista pour que je le remisse.

– Tu regardes maintenant en direction de ton propre lieu de pouvoir, dit-il. Cela peut te protéger. Aujourd'hui tu as besoin de tous les appuis possibles Ton chapeau peut en être encore un.

– Contre quoi me prévenez-vous, don Juan ? Qu'est-ce qui va vraiment m'arriver ? demandai-je.

– Ce qui aura lieu ici aujourd'hui dépendra de ton pouvoir personnel. Il faudra que tu en aies assez pou concentrer ton attention sans faiblir sur les ailes de ta perception, dit-il.

Ses yeux brillaient. Il semblait plus excité que jamais. Je trouvai qu'il y avait quelque chose d'insolite dans sa voix, ne serait-ce qu'une nervosité inaccoutumée.

Il dit que l'occasion exigeait que là même, à l'endroit favori de mon *benefactor,* il récapitulât pour mo chaque pas qu'il avait fait au cours de son combat pour m'aider à nettoyer et à réaménager mon île du *tonal.* Sa récapitulation fut méticuleuse et dura environ cinq heures. D'une manière claire et brillante, il me fit un résumé succinct de tout ce que j'avais réali depuis le jour de notre première rencontre. C'était comme si un barrage avait été cassé. Ses révélation me prirent complètement au dépourvu. Je m'étais habitué à jouer le rôle d'interrogateur agressif. C'est ainsi que d'entendre don Juan – qui était toujours celui qui résistait – élucider les aspects de son

enseignement de façon tellement académique était un fait aussi surprenant que de le voir en complet dans la ville de Mexico. Sa maîtrise du langage, sa façon dramatique de placer les mots et son choix des termes étaient si extraordinaires, que je ne pouvais pas en donner une explication rationnelle. Il dit que dans une situation pareille, un maître devait parler à chaque guerrier dans les termes qui lui étaient propres et que la façon dont il me parlait ainsi que la clarté de ses explications faisaient partie de son astuce suprême, car ce ne serait qu'à la fin que ses paroles prendraient une signification pour moi. Il parla sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'il eût fini de présenter sa récapitulation. Sans faire d'effort conscient, je notai tout ce qu'il disait.

– Laisse-moi commencer par te dire qu'un maître ne cherche jamais d'apprentis et que personne ne peut solliciter ses enseignements, dit-il. L'apprenti est toujours désigné par un présage. Un guerrier qui peut être dans la situation de devenir un maître doit être alerte, afin de saisir son centimètre cube de chance. Je t'ai *vu* juste avant notre première rencontre ; tu avais un bon *tonal,* comme cette fille que nous avions rencontrée dans Mexico. Après t'avoir *vu,* j'ai attendu, de même que nous avons fait avec la fille, ce soir-là dans le parc. La fille passa devant nous, sans nous accorder d'attention. Mais toi aussi tu étais venu vers moi, emmené par un homme qui disparut, après avoir marmonné des inepties. Il te laissa là, devant moi, marmonnant aussi des inepties. Je savais que je devais agir vite et t'accrocher ; toi-même tu aurais dû agir de la sorte, si la fille avait voulu te parler. Mon acte a été de te saisir avec ma *volonté.*

Don Juan faisait allusion à la façon extraordinaire dont il m'avait regardé, le jour où nous nous étions rencontrés. Il avait fixé son regard sur moi, et j'avais éprouvé un sentiment inexplicable de vacuité et d'en gourdissement. Je ne pouvais trouver aucune explic tion logique à ma réaction, et j'avais toujours cru qu'après notre première rencontre, j'étais retourné voir simplement parce que j'avais été obsédé par so regard.

– C'était la façon la plus rapide que j'avais pour t'accrocher, dit-il. J'ai porté un coup direct à ton *tona* Je l'ai engourdi en concentrant sur lui ma *volonté.*

– Et comment vous vous y êtes pris ? demandai-je

– Le regard du guerrier se pose sur l'œil droit de celui qui est en face, dit-il. Alors il arrête le dialogue intérieur, puis le *nagual* prend le dessus ; c'est pour quoi la manœuvre est dangereuse. Chaque fois que *nagual* l'emporte, ne fût-ce qu'un instant, on ne peu plus décrire le sentiment qui envahit le corps. Je sai que tu as passé des heures innombrables à essaye te représenter ce que tu ressentais, et que, jusqu'à jour, tu n'en as pas été capable. Et pourtant moi j'ai accompli ce que je souhaitais. Je t'ai accroché.

Je lui dis que je pouvais encore me souvenir de la façon dont il m'avait dévisagé.

– Le regard sur l'œil droit n'est pas une façon de dévisager, dit-il. C'est plutôt une façon violente de s'emparer de l'autre, à travers son oeil. En d'autres termes, on s'empare de quelque chose qui se trouv derrière l'œil. On éprouve une véritable sensation physique de tenir quelque chose avec la *volonté.*

Il se gratta la tête, en inclinant son chapeau sur so front, au-dessus de son visage.

– Tout ça, naturellement, n'est qu'une façon de parler, poursuivit-il. Une façon d'expliquer des sensa tions physiques mystérieuses,

Il m'ordonna de cesser d'écrire, et de le regarder. dit qu'il allait s'emparer doucement de mon *tonal,* avec sa *volonté.* J'éprouvai alors une sensation ana

gue à celle que j'avais ressentie le premier jour de notre rencontre et en d'autres occasions, où don Juan m'avait fait sentir que son œil me touchait vraiment, dans un sens concret.

– Mais comment parvenez-vous à me donner l'impression que vous me touchez, don Juan ? Que faites-vous vraiment ? demandai-je.

– On ne peut pas décrire exactement ce que l'on fait, dit-il. Il y a un déclic, quelque part en dessous du ventre ; ce déclic a une direction et peut être orienté vers n'importe quel but.

Je sentis de nouveau comme si de petites pinces me tenaillaient une partie indéfinie de moi-même.

– Cela ne marche que lorsque le guerrier apprend à diriger sa *volonté,* expliqua don Juan, après avoir détourné son regard. Il n'y a pas moyen de s'exercer, c'est pourquoi je n'ai pas recommandé ni encouragé l'usage de cette technique. Cela arrive simplement à un moment donné de la vie d'un guerrier. Personne ne sait comment.

Il resta en silence pendant un certain temps. Je me sentais extrêmement craintif. Soudain don Juan reprit la parole.

– Le secret réside dans l'œil gauche, dit-il. Au fur et à mesure qu'un guerrier progresse sur la voie de la connaissance, son œil gauche apprend à saisir n'importe quoi. D'ordinaire l'œil gauche d'un guerrier a un aspect étrange ; parfois il reste définitivement bigleux, ou alors il est plus petit ou plus grand que l'autre, ou différent d'une manière ou d'une autre.

Il me lança un regard et, en plaisantant, fit mine de m'examiner l'oeil gauche. Il secoua la tête en signe de désaccord narquois, et il rit tout bas.

– Une fois que l'apprenti a été accroché, l'instruction commence, continua-t-il. La première tâche d'un maître est d'introduire l'idée que le monde que nous

croyons voir n'est qu'une image, une description du monde. Chaque effort du maître est destiné à prouv cela à son apprenti. Mais faire qu'il l'accepte est une des choses les plus difficiles ; chacun de nous est p avec satisfaction, dans sa propre représentation du monde ; celle-ci nous pousse à sentir et à agir, com si nous connaissions vraiment quelque chose au monde. Un maître, dès le premier acte qu'il exécute vise à mettre fin à cette représentation. Les sorcier appellent ça interrompre le dialogue intérieur, et ils sont convaincus que c'est la seule technique, et la p importante, qu'il faut enseigner à l'apprenti.

« Afin de mettre fin à cette représentation, à laquelle on s'est cramponné dès le berceau, il ne su pas de se borner à désirer, ou à mener à terme des résolutions. Il faut une tâche pratique; cette tâche pratique est une façon appropriée de marcher. Elle paraît inoffensive et insignifiante. Comme tout ce qu a du pouvoir en soi ou par soi, la façon correcte de marcher n'attire pas l'attention. Tu l'as compris, et pendant des années au moins, tu l'as considérée comme une bizarrerie. Ce n'est que très récemmen qu'il t'est venu à l'esprit l'idée que c'était le moyen le plus efficace pour interrompre le dialogue intérieur.

– En quoi la façon correcte de marcher peut-elle servir à interrompre le dialogue intérieur ? demanda je.

– Le fait de marcher de cette façon spécifique sature le *tonal;* dit-il. Il en est débordé. Tu vois, le *to* doit faire attention à ses créations. En fait, c'est cett attention qui crée l'ordre du monde en premier lieu ; par conséquent, le *tonal* doit veiller sur tous les éléments de son monde, afin de le conserver, et surtout il doit préserver cette représentation du monde, en tant que dialogue intérieur.

Il dit que la façon correcte de marcher était un

subterfuge. Le guerrier, en crispant tout d'abord ses doigts, se concentrait sur les bras ; puis, en regardant sans mettre au point son regard, vers n'importe quel point devant lui, dans un rayon compris entre la pointe de ses pieds et l'horizon, il saturait littéralement son *tonal* d'information. Le *tonal,* coupé de sa relation directe et personnelle avec les éléments de sa description, était incapable de se parler à lui-même et il était donc voué au silence.

Don Juan expliqua que la position des doigts était sans importance et que la seule considération était d'attirer l'attention sur les bras, en crispant les doigts de diverses façons inhabituelles ; l'important était la manière dont les yeux, qui ne se fixaient sur rien en particulier, détectaient un très grand nombre d'éléments du monde, sans s'en faire une idée nette. Il ajouta que les yeux, dans cet état, pouvaient capter des détails qui échappaient à la vision normale.

– Parallèlement à la façon correcte de marcher, poursuivit don Juan, un maître doit enseigner à son apprenti une autre possibilité, qui est encore plus subtile : celle d'agir sans y croire, sans attendre de récompenses. Agir pour agir, simplement. Je n'exagérerais pas si je te disais que le succès de l'entreprise d'un maître dépend de la façon correcte et harmonieuse dont il guide son apprenti, dans ce problème spécifique.

Je dis à don Juan que je ne me rappelais pas l'avoir jamais entendu discuter au sujet d' « agir pour agir, simplement », comme s'il s'agissait d'une technique particulière; tout ce que je pouvais me remémorer étaient ses commentaires constants mais vagues à ce propos.

Il rit et dit que sa manœuvre avait été si subtile qu'elle m'avait échappé jusqu'à ce jour. Puis il me rappela toutes ces tâches drôles et absurdes qu'il avait l'habitude de m'imposer, chaque fois que je trouvé chez lui. C'étaient des corvées absur comme ranger le bois en formant des motifs la maison avec une chaîne ininterrompue d concentriques, tracés par terre avec le doig des ordures d'un endroit à l'autre, et ainsi d tâches incluaient aussi des actes que je dev ter tout seul à la maison et qui consistaient une cape noire, à lacer d'abord mon soulier à attacher ma ceinture de droite à gauche.

La raison pour laquelle ces tâches m'ava jours semblé de simples plaisanteries était blement il me disait de les oublier, dès qu'el devenues des routines.

Comme il récapitulait toutes les tâches q imposées, je réalisai qu'en me forçant à exé routines dépourvues de signification, il m'av vérité, inculqué l'idée d'agir, sans rien atten retour.

– Interrompre le dialogue intérieur est eff ment la clé du monde des sorciers, dit-il. Le activités ne sont que des soutiens ; elles ne qu'à hâter l'effet de l'interruption du dialogu rieur.

Il dit qu'il y avait deux activités ou techniq principales, qu'on utilisait pour hâter l'interru du dialogue intérieur : l'effacement de l'histo sonnelle et le *rêve.* Il me rappela que duran premières étapes de mon apprentissage, il donné un certain nombre de méthodes spé destinées à transformer ma personnalité. J enregistrées dans mes cahiers, et pendant je les oubliai, jusqu'à ce qu'un jour leur imp me sautât aux yeux. Ces méthodes spécifi paraissaient, au premier abord, des petits tr

relevaient surtout de la manie et qui m'obligeaient à modifier mon comportement.

Il expliqua que tout l'art du maître consistait à dévier l'attention de l'apprenti des questions principales. Un exemple frappant de cet art était que je ne m'étais pas rendu compte jusqu'à ce jour qu'il m'avait eu vraiment, en m'apprenant un point extrêmement crucial : agir sans attendre de récompense.

Il dit que dans cet ordre de raisonnements, il s'était moqué de mon intérêt pour *voir,* ce qui, en dernière instance, revenait à traiter directement avec le *nagual,* et ce qui était le but inévitable des enseignements, bien que cela fût une tâche inaccessible en tant que telle.

– Dans quel dessein vous êtes-vous moqué de moi de cette façon-là ? demandai-je.

– Les sorciers sont convaincus que nous sommes tous des nigauds, dit-il. Nous ne pouvons jamais abandonner de plein gré notre sacré contrôle des choses, c'est pourquoi il faut que nous soyons trompés.

Il argumenta qu'en m'obligeant à concentrer mon attention sur de prétendues tâches, alors qu'il m'enseignait à *voir,* il avait réussi deux choses. Tout d'abord, il avait esquissé la rencontre directe avec le *nagual,* sans en faire la mention ; ensuite, il m'avait eu, en traitant les véritables problèmes de son enseignement, comme des affaires sans importance. Pour moi, *voir* était bien plus important qu'effacer mon histoire personnelle ou que *rêver.* Je tenais ces pratiques pour des activités très amusantes. Je pensais toujours que c'était pour ces pratiques-là que j'avais le plus de facilité.

– Le plus de facilité ! commenta-t-il d'un ton railleur, lorsque je lui fis part de mes pensées. Un maître ne doit rien laisser au hasard. Je t'ai dit que tu avais

raison de sentir que je me moquais de toi. Le problème était que tu croyais que le fait de me moquer de toi signifiait que je bernais ta raison. Pour moi, me moquer de toi signifie distraire ton attention, ou la capturer, selon le cas.

Il me regarda de côté et, d'un geste du bras, parcourut tout ce qui nous entourait.

– Le secret de tout cela est l'attention qu'on lui porte, dit-il.

– Que voulez-vous dire par là, don Juan ?

– Tout cela n'existe que parce que nous y faisons attention. Par exemple ce rocher, sur lequel nous sommes assis, est un rocher parce que nous avons été contraints à lui accorder notre attention en tant que rocher.

Je voulais qu'il expliquât cette idée. Il rit et leva vers moi un doigt accusateur.

– Pour l'instant nous récapitulons, dit-il, Nous y arriverons plus tard.

Il affirma qu'à cause des pièges qu'il m'avait tendus, je m'étais intéressé à effacer mon histoire personnelle et à rêver .Il dit que les effets de ces deux techniques étaient, en dernière instance, destructeurs, si elles étaient utilisées de façon absolue et que, par conséquent, il avait eu, comme tous les maîtres, le souci d'empêcher son apprenti de plonger dans l'aberrant et le morbide.

– Effacer l'histoire personnelle et *rêver* ne devraient être qu'une aide, dit-il. Un apprenti a besoin de modération et de force, pour se refréner. C'est pourquoi un maître introduit la notion du comportement de guerrier, ou de la vie de guerrier. Voilà la colle qui assemble tout ce qui se trouve dans le monde d'un sorcier. Petit à petit, un maître doit forger et développer cette notion. Sans la vigueur et la pondération que suppose le comportement du guerrier, il

n'est pas possible de supporter la voie de la connaissance.

Don Juan dit que l'apprentissage du comportement du guerrier impliquait que l'attention de l'apprenti fût captée plutôt que détournée, et qu'il avait capté mon attention, en me poussant hors de mes habitudes quotidiennes, chaque fois que j'étais allé le voir. Notre errance dans le désert et les montagnes avait été les moyens d'y parvenir.

La manœuvre consistait à modifier le contexte de mon univers quotidien, en m'emmenant faire des marches et chasser ; c'était un autre aspect de son système, qui m'avait échappé. Le fait d'altérer le contexte entraînait que je ne connaissais plus les ficelles et que mon attention devait se porter sur tout ce que faisait don Juan.

– Quel sacré tour, hein ? dit-il, et il en rit.

Je ris avec effroi. Je ne m'étais jamais aperçu qu'il était tellement lucide.

Ensuite il énuméra les démarches qui visaient à guider et à capter mon attention. Lorsqu'il acheva son récit, il ajouta qu'un maître devait prendre en considération la personnalité de l'apprenti et que, dans mon cas, il fallait être prudent, car j'étais violent et j'aurais pu trouver tout naturel de me tuer de désespoir.

– Vous êtes vraiment un drôle de type, don Juan ! dis-je en blaguant, et il s'esclaffa.

Il expliqua qu'afin d'aider à effacer l'histoire personnelle, on apprenait trois autres techniques. Celles-ci étaient : perdre la suffisance, assumer les responsabilités et prendre la mort pour conseillère. L'idée était que, sans l'effet bénéfique de ces trois techniques, l'apprenti s'exerçant à effacer son histoire personnelle risquerait de devenir sournois, évasif et inutilement hésitant à son égard et à celui de ses actions.

Don Juan me demanda de lui raconter quelle ava été la réaction la plus naturelle que j'avais eue dans les moments d'angoisse, de frustration et de déception, avant de devenir un apprenti. Il dit que dans so cas, il avait réagi par la colère. Je lui dis que pour m part, je m'étais apitoyé sur mon état.

– Bien que tu n'en sois pas conscient, tu as dû te creuser la tête pour rendre naturel ce sentiment, dit-A présent tu ne peux plus te rappeler l'immense effo qu'il t'a fallu pour faire de cette compassion un élément de ton île. La compassion de toi-même tém gnait de tout ce que tu faisais. Tu l'avais jusqu'au bo des ongles, prête à te donner conseil. Mais pour le guerrier, la mort est une conseillère plus raisonnabl et elle peut, elle aussi, être amenée à porter témoignage de tout ce que l'on fait, au même titre que la compassion ou la colère. Évidemment, à l'issue d'u combat immense, tu as appris à t'apitoyer sur ton sort. Mais tu pourrais apprendre également à avoir l'intuition de ta fin imminente et à connaître par cœu l'idée de ta propre mort. En tant que conseillère, la compassion ne vaut rien en comparaison de la mor

Puis don Juan signala qu'il y avait apparemment une contradiction dans la notion de changement ; d'une part, le monde des sorciers exigeait une trans formation drastique ; d'autre part, l'explication des sorciers disait que l'île du *tonal* était achevée et qu'o ne pouvait pas lui enlever un seul élément. Le chang ment ne signifiait donc pas oblitérer des éléments, mais plutôt altérer l'usage qu'on leur avait assigné.

– Prends le cas de la compassion, dit-il. Il n'y a pa moyen de s'en débarrasser pour de bon ; elle a une place et un caractère définis sur ton île, une façade déterminée qui est reconnaissable. C'est ainsi qu'à chaque fois que l'occasion se présente, la compass de soi-même agit. Elle a une histoire. Si tu changes

donc la façade de cette compassion, tu auras déplacé sa place prééminente.

Je lui demandai d'expliquer le sens de ces métaphores, notamment l'idée de changer les façades. Telles que je la comprenais, elle signifiait peut-être l'action de jouer plus d'un rôle en même temps.

– On change la façade en altérant l'usage des éléments de l'île, répondit-il. Prends de nouveau la compassion. Tu n'en avais nullement besoin parce que, ou bien tu te sentais important et digne de conditions meilleures ou d'un meilleur traitement, ou bien tu étais peu disposé à assumer des responsabilités pour les actes qui t'avaient mené à cet état qui provoquait la pitié, ou bien encore tu étais incapable d'amener l'idée de l'imminence de ta mort à témoigner de tes actes et à te conseiller.

« Effacer l'histoire personnelle et les trois techniques qui l'accompagnent sont pour les sorciers les moyens de changer la façade des éléments de l'île. En effaçant ton histoire personnelle, par exemple, tu as refusé de faire appel à la pitié ; pour la nourrir, tu

devais te sentir important, irresponsable et immortel. Lorsque ces éléments furent altérés d'une manière ou d'une autre, tu n'eus plus la possibilité de t'apitoyer sur toi.

« La même chose est vraie pour tous les autres éléments que tu as changés sur ton île. Sans l'utilisation de ces quatre techniques, tu n'aurais jamais réussi à les modifier. Mais changer les façades signifie seulement que l'on attribue une place secondaire à un élément qui était auparavant prépondérant. Ta compassion de toi-même est encore un élément de ton île ; elle y demeurera à l'arrière-plan, de même que l'idée de l'imminence de ta mort, ton humilité ou ta responsabilité vis-à-vis de tes actes étaient là, sans que tu t'en fusses jamais servi. »

Don Juan dit qu'une fois que ces techniques avaient été présentées, l'apprenti arrivait à un carrefour. Selon sa sensibilité, l'apprenti adoptait l'une ou l'autre de ces attitudes : ou bien il suivait à la lettre les recommandations et les suggestions que son maître lui avait faites et agissait sans attendre de récompense, ou bien il prenait tout à la blague, en le considérant comme une aberration.

Je remarquai que, dans mon propre cas, j'étais troublé par le terme de « techniques ». J'attendais toujours une série de directives précises, mais il ne m'avait fait que des suggestions vagues, et j'étais incapables de les prendre au sérieux, ou d'agir en accord avec ses principes.

– C'est là ton erreur. J'ai donc dû me décider à utiliser les plantes de pouvoir. Tu aurais pu utiliser ces quatre techniques pour nettoyer et réaménager ton île du *tonal.* Elles t'auraient conduit jusqu'au *nagual.* Mais tous les gens ne sont pas capables d'agir à partir de simples recommandations. Toi et moi, dans une telle circonstance, nous avons eu besoin de quelque chose d'autre, pour être ébranlés ; nous avons eu besoin de ces plantes de pouvoir.

A la vérité j'avais mis des années à réaliser l'importance des premières suggestions que m'avait faites don Juan. L'effet extraordinaire que les plantes psychotropiques avaient produit sur moi m'avait induit en erreur, en me faisant croire que leur utilisation était le trait capital de l'apprentissage. Je m'étais accroché à cette conviction, et ce ne fut que dans les dernières années de mon apprentissage que je découvris que les transformations significatives et les découvertes des sorciers étaient toujours faites dans des états de lucidité.

– Que se serait-il passé si j'avais pris vos recommandations au sérieux ? demandai-je.

– Tu serais parvenu au *nagual,* répondit-il.
– Mais est-ce que j'y serais parvenu sans *benefactor ?*
– C'est le pouvoir qui en décide, selon ton impeccabilité, dit-il. Si tu avais pris au sérieux ces quatre techniques, tu aurais emmagasiné suffisamment de pouvoir personnel pour trouver un *benefactor.* Tu aurais été impeccable, et le pouvoir t'aurait ouvert toutes les voies nécessaires. Telle est la règle.
– Pourquoi ne m'avez-vous pas donné plus de temps ? demandai-je.
– Tu avais tout le temps qu'il te fallait, dit-il. C'est le pouvoir qui m'a indiqué cette voie. Une nuit je t'avais demandé de résoudre une énigme ; tu devais trouver ta place bénéfique devant la porte de ma maison. Cette nuit-là, tu t'es exécuté à merveille, sous ma pression, et le lendemain matin, tu t'es endormi sur une pierre très particulière que j'avais placée là. Le pouvoir m'a montré que tu devais être poussé sans merci, car autrement tu n'aurais rien fait.
– Est-ce que les plantes de pouvoir m'ont aidé ? demandai-je.
– Certainement, dit-il. Elles t'ont révélé, en arrêtant ta représentation du monde. Dans ce sens les plantes de pouvoir ont eu sur le *tonal* le même effet que la « manière correcte de marcher ». Elles l'ont débordé d'information et ont obligé le dialogue intérieur à s'interrompre. Les plantes sont excellentes pour ça, mais très coûteuses. Elles produisent un dommage immense au corps. C'est leur contrepartie, notamment en ce qui concerne l'herbe du diable.
– Si vous saviez qu'elles étaient dangereuses, pourquoi m'en avoir donné tellement et tellement de fois ? demandai-je,
Il m'assura que les détails du procédé n'avaient pas été décidés par le maître, mais par le pouvoir. Il dit

que, bien que les enseignements fussent censés aborder les mêmes sujets avec tous les apprentis, l'ordre de ceux-là était différent selon les individus et que, dans mon cas, il avait obtenu des indications nombreuses concernant le grand degré de coercition qu'il me fallait, pour que je me sentisse concerné par les choses.
– J'avais affaire à un individu immortel et impertinent, qui n'avait aucun respect ni de sa vie ni de sa mort, dit-il en riant.
J'avançai le fait qu'il avait décrit et considéré ces plantes en termes de qualités anthropomorphiques. Il s'y était référé comme si elles avaient eu une personnalité. Il répliqua que c'était encore un moyen prescrit, pour détourner l'attention de l'apprenti du problème réel, qui était l'interruption du dialogue intérieur.
– Si on ne les utilise que pour interrompre le dialogue intérieur, quel est leur rapport avec l'allié ?
– Voilà une question difficile à expliquer, dit-il. Ces plantes mènent l'apprenti directement au *nagual,* dont l'allié n'est qu'un aspect. Nous fonctionnons à partir de la raison exclusivement, sans égard pour ce que nous sommes ou pour l'endroit d'où nous provenons. D'une manière ou d'une autre, la raison peut rendre compte de tout ce qui a lieu à l'intérieur de la représentation qu'elle se fait du monde. L'allié est extérieur à cette représentation ; il est en dehors du domaine de la raison. On ne peut le voir qu'à partir de la *volonté,* lorsque notre représentation ordinaire s'est arrêtée, et pour cette raison il est, justement, le *nagual.* Les sorciers, cependant, peuvent apprendre à percevoir l'allié de la façon la plus complexe et, ce faisant, ils se plongent trop profondément dans une nouvelle représentation. Donc, afin de te protéger de ce sort, je n'ai pas insisté sur l'allié comme d'autres

sorciers l'auraient fait. Après des générations d'utilisation des plantes de pouvoir, les sorciers ont appris à rendre compte, dans leurs représentations, de tout ce qui relève d'elles. Je dirais que les sorciers, en se servant de leur *volonté,* ont réussi à élargir leurs représentations du monde. Mon maître et mon *benefactor* en sont les plus clairs exemples. C'étaient des hommes de grand pouvoir, mais ce n'étaient pas des hommes de connaissance. Ils n'ont jamais brisé les limites de leurs immenses représentations et, pour cette raison, ils ne sont jamais parvenus à la totalité d'eux-mêmes, bien qu'ils en aient eu la connaissance. Ce n'est pas qu'ils aient vécu de façon aberrante, en exigeant des choses au-delà de leur portée; ils savaient qu'ils avaient manqué le coche et que, seulement le jour de leur mort, tout le mystère leur serait révélé. La sorcellerie ne leur a donc donné qu'un aperçu et jamais de moyens réels d'obtenir cette totalité évasive de soi-même.

« Je t'ai suffisamment parlé de la représentation des sorciers sans te laisser accrocher par elle. Je t'ai dit que ce n'était qu'en opposant deux représentations face à face, que l'on pouvait se faufiler entre les deux, pour atteindre le monde réel. Je voulais dire, qu'on ne peut parvenir à la totalité de soi-même que lorsqu'on comprend définitivement que le monde n'est qu'une représentation, que ce soit celle de l'homme ordinaire ou celle du sorcier.

« C'est là que je me suis écarté de la tradition. Après toute une vie de combat, j'ai appris que ce qui compte n'est pas d'acquérir une description nouvelle, mais de parvenir à la totalité de soi-même. On devrait parvenir au *nagual* sans dire du mal du *tonal* et surtout sans nuire à son corps. Tu as pris ces plantes en suivant les mêmes pas que moi j'avais suivis. La seule différence c'est qu'au lieu de te laisser t'adonner à elles, j'ai tout

arrêté, quand j'ai jugé que tu avais emmagasiné suffisamment de représentations du *nagual,* C'est po cette raison que je n'ai jamais voulu discuter de tes rencontres avec les plantes de pouvoir, ni te laisser e parler de façon obsessive ; ça n'avait pas de sens qu d'élucubrer sur l'indicible. Car c'étaient de véritables incursions dans le *nagual,* dans l'inconnu. »

Je signalai que mon besoin de parler des perceptions acquises sous l'influence des plantes psychotro piques était dû à l'intérêt que j'avais d'éclaircir une hypothèse qui m'était propre. J'étais convaincu qu'avec l'aide de ces plantes, il m'avait fourni des souvenirs concernant des manières inconcevables d percevoir. Ces souvenirs, qui, à l'époque où je les av vécus, avaient pu me paraître maniaques et sans rapport avec une signification quelconque, s'étaient plus tard constitués en unités sémantiques. Je savai que don Juan m'avait guidé chaque fois avec maîtris et que tout cet assemblage sémantique avait été fait sous sa direction.

– Je ne veux pas attacher de l'importance à ces événements, ni les expliquer, dit-il sèchement. Si nou nous attardons sur des explications, nous pouvons retourner là où nous ne le voulons pas ; c'est-à-dire que nous serons rejetés dans une représentation du monde qui, cette fois-ci, serait plus vaste.

Don Juan dit qu'après que l'apprenti eut interrompu son dialogue intérieur sous l'emprise des plantes de pouvoir, il se trouvait inévitablement devant une impasse. L'apprenti commencerait à se poser des questions sur tout son apprentissage. Selo don Juan, même l'apprenti le plus tenace souffrirait, ce stade-là, d'une perte sérieuse d'intérêt.

– Les plantes de pouvoir secouent le *tonal* et menacent l'intégrité de l'île tout entière, dit-il. C'est à ce moment-là que l'apprenti bat en retraite, et il fait

preuve de sagesse ; il veut fuir toute cette confusion. C'est aussi à ce moment-là que le maître tend son piège le plus fort : celui du choix de l'adversaire à la hauteur des circonstances. Ce piège a deux buts. D'une part, il permet au maître de tenir son apprenti; d'autre part, il permet à l'apprenti d'avoir un point de référence pour s'en servir ultérieurement. Le piège est une manœuvre qui amène sur l'arène un adversaire à la hauteur. Sans l'aide de celui-ci, qui n'est pas vraiment un ennemi, mais un adversaire entièrement dévoué, l'apprenti ne peut plus continuer sur la voie de la connaissance. Le meilleur des hommes lâcherait à ce moment-là, s'il pouvait en prendre la décision. Je t'ai amené, comme adversaire à la hauteur, le plus excellent guerrier que l'on puisse trouver, la Catalina.

Don Juan parlait d'une époque déjà lointaine, où il m'avait engagé dans toute une série de combats avec une sorcière indienne.

– Je t'ai mis en contact physique avec elle, poursuivit-il. J'ai choisi une femme parce que tu as confiance dans les femmes. Elle a eu beaucoup de mal à ébranler cette confiance. Elle m'a avoué quelques années après, qu'elle avait voulu tout laisser tomber, parce que tu lui plaisais. Mais c'est une guerrière remarquable et, malgré ses sentiments, elle a failli te faire sauter de la planète. Elle a bouleversé ton *tonal* si intensément qu'il n'a plus été le même. Elle a vraiment changé les éléments de la surface de ton île, et si profondément que ses actes t'ont propulsé dans un autre domaine. Elle aurait pu, certainement, devenir ton *benefactor,* mais tu n'étais pas de taille pour un sorcier de la sorte. Il y avait quelque chose qui ne collait pas entre vous deux. Tu ne pouvais pas avoir peur d'elle. Une nuit, tu as failli perdre la boule, lorsqu'elle t'a abordé, mais malgré cela, tu étais attiré par elle. Elle te paraissait une femme désirable, si grande que fût ta peur. Elle le savait. Je t'ai surpris u jour dans le village, à la regarder ; tu tremblais dans ton froc, et pourtant tu en avais l'eau à la bouche.

« A cause des actes de l'adversaire à la hauteur, u apprenti a le choix entre être réduit en pièces ou bien changer radicalement. Les actions de la Catalina à to égard ne t'ont pas tué – et ce n'est pas parce qu'elle ne s'en est pas efforcée de tout cœur, mais parce qu étais résistant –, et par conséquent elles ont eu sur t un effet bénéfique, et t'ont pourvu de décision.

« Le maître se sert de l'adversaire à la hauteur, po forcer l'apprenti à faire le choix de sa vie. L'apprenti doit choisir entre le monde du guerrier et son monde ordinaire. Mais aucune décision n'est possible si l'apprenti ne comprend pas le choix ; c'est pourquoi, un maître doit avoir une attitude extrêmement patiente et compréhensive et doit conduire son homme avec maîtrise, jusqu'au choix, en s'assurant, avant tout, que son apprenti choisit le monde et la vi du guerrier. J'y ai réussi en te demandant de m'aider vaincre la Catalina. Je t'ai dit qu'elle allait me tuer et que j'avais besoin de ton aide pour m'en débarrasse Je t'ai prévenu honnêtement sur les conséquences c ton choix, et je t'ai laissé beaucoup de temps pour qu tu te décidasses à le faire. »

Je me rappelai clairement que don Juan m'avait la libre, ce jour-là. Il m'avait dit que, si je ne voulais pas l'aider, j'étais libre de le quitter et de ne jamais reven J'avais senti alors que j'avais la liberté de choisir mo propre chemin et que je n'avais pas d'autres obligatio vis-à-vis de lui.

J'avais quitté sa maison et je m'étais éloigné en vo avec un mélange de tristesse et de joie. J'étais triste quitter don Juan, et pourtant j'étais heureux d'être dé de toutes ces activités troublantes. Je

pensais à Los Angeles, à mes amis et à toutes les routines de la vie quotidienne qui m'attendaient, des petites routines qui m'avaient toujours fait beaucoup de plaisir. Pendant un moment je fus pris d'euphorie. Je laissais derrière moi les bizarreries de don Juan et de son mode de vie, et j'étais libre.

Cependant mon humeur joyeuse ne dura pas longtemps. Le désir que j'avais de quitter le monde de don Juan était peu sincère. Mes routines avaient perdu leur attraction. J'essayai de réfléchir à ce que je voulais faire à Los Angeles, mais je ne trouvais rien. Don Juan m'avait dit un jour que j'avais peur des gens et que j'avais appris à m'en défendre, en n'ayant aucun désir. Il dit que le fait de ne rien désirer était

le plus beau but d'un guerrier. Bêtement, toutefois, j'avais élargi le sens de ne rien désirer, qui était devenu ne rien aimer. C'est ainsi que ma vie était devenue ennuyeuse et vide.

Il avait raison et, pendant que ma voiture vrombissait sur l'autoroute en roulant vers le nord, je finis par être ébranlé complètement par ma propre folie insoupçonnée. Je commençais à réaliser la portée de mon choix. A la vérité, j'abandonnais un monde magique de renouveau perpétuel pour une existence douillette et ennuyeuse à Los Angeles. Les journées vides revinrent à ma mémoire. Je me souvins d'un dimanche en particulier. Je m'étais énervé toute la journée à ne rien faire. Aucun ami n'était venu me rendre visite. Personne ne m'avait invité à une quelconque réunion. Les gens que je voulais voir n'étaient pas chez eux et, ce qui était le comble, j'avais vu tous les films de la ville. En fin d'après-midi, pris d'un désarroi extrême, je fouillai la liste de films de nouveau, et j'en trouvai un que jamais je n'avais voulu voir, *Marjorie Morningstar.* Il passait dans une ville située à cinquante kilomètres. J'y allai et je détestai le

film, mais même ainsi c'était préférable au désœuvre-ment. Sous l'effet du monde de don Juan, j'avais changé. En tout cas sur un point, car depuis notre rencontre, je n'avais pas eu le temps de m'ennuyer. Cela me suffisait ; don Juan était au fond certain que j'allais choisir le monde du guerrier. Je fis demi-tour et je me dirigeai vers sa maison.

– Qu'est-ce qui se serait passé si j'avais choisi de rester à Los Angeles ? demandai-je.

– C'était impossible, dit-il. Ce choix n'existait pas. Tout ce qu'on exigeait de toi, c'était de permettre à ton *tonal* de prendre conscience de la décision concernant le monde des sorciers. Le *tonal* ne sait pas que les décisions relèvent du *nagual.* Quand nous prenons une décision, nous ne faisons rien d'autre que de reconnaître que le cadre de notre prétendue décision a été établi indépendamment de notre compréhension, et tout ce que nous faisons c'est d'acquiescer.

« Dans la vie d'un guerrier, il n'y a qu'une seule

chose, une question unique, qui ne dépend pas de la décision : c'est de savoir jusqu'où l'on peut s'engager dans la voie de la connaissance et du pouvoir. Cette question reste ouverte, et personne ne peut prédire son dénouement. Je t'ai déjà dit que le guerrier était libre d'agir, soit de manière impeccable, soit de façon sotte. A la vérité il n'est libre que pour être impeccable, car c'est là la vraie dimension de l'esprit d'un guerrier. »

Don Juan dit que, quand l'apprenti avait pris la décision de rejoindre le monde des sorciers, le maître lui donnait une corvée pratique, une tâche qu'il devait exécuter dans sa vie quotidienne. Il expliqua que cette tâche, conçue en accord avec la personnalité de l'apprenti, était d'ordinaire une sorte de situation

farfelue, que l'apprenti était censé affronter, et que c'était un moyen d'affecter en permanence sa représentation du monde. Dans mon propre cas, j'avais pris la tâche plus comme une blague amusante que comme une situation vitale sérieuse. Cependant au fur et à mesure que le temps passait, je me rendis compte, finalement, que je devais prendre ça au sérieux.

– Après avoir attribué à l'apprenti sa tâche de sorcellerie, on considère qu'il est prêt pour un autre type d'instruction, poursuivit-il. Il est devenu guerrier. Dans ton cas, puisque tu n'étais plus apprenti, je t'ai appris les trois techniques qui permettent de *rêver :* la rupture des routines quotidiennes, la marche de pouvoir et le ne-pas-faire. Tu as été très conséquent : bouché comme apprenti, et bouché comme guerrier. Avec beaucoup de zèle, tu as transcrit tout ce que j'ai dit et tout ce qui t'est arrivé, mais tu n'as pas agi exactement de la façon dont je t'avais conseillé. Donc j'ai dû encore t'ébranler avec les plantes de pouvoir.

Don Juan me fit alors un compte rendu minutieux de la façon dont il avait détourné mon attention du *rêve,* en me faisant croire que l'important était de mener une activité très difficile, qu'il avait appelée le ne-pas-faire ; celle-ci consistait en un jeu de perception, où il fallait concentrer l'attention sur tous les aspects du monde qui étaient d'ordinaire négligés, comme par exemple l'ombre projetée par les choses. Don Juan dit que sa stratégie avait été de laisser tomber le ne-pas-faire, en imposant sur lui le secret le plus strict.

– Ne-pas-faire, comme le reste, est une technique très importante, mais ce n'est pas la question principale, dit-il. Le secret était un bon piège. Toi, qui es le bavard le plus impénitent, devant garder le secret !

Il rit et dit qu'il ne pouvait pas imaginer le mal que je m'étais donné pour garder la bouche fermée.

Il expliqua la rupture des routines, la marche de pouvoir et le ne-pas-faire comme des ouvertures pou apprendre de nouvelles façons de percevoir le mond ce qui faisait entrevoir au guerrier des possibilités inconcevables d'action. L'idée de don Juan était que connaissance d'un monde séparé et pragmatique du *rêve* était rendue possible par l'emploi de ces trois techniques.

– *Rêver* est une aide pratique inventée par les sorciers, dit-il. Ils n'étaient pas bêtes ; ils savaient ce qu'ils faisaient et cherchèrent à se servir du *nagual,* e entraînant le *tonal* à s'effacer pendant un moment, pour le reprendre ensuite. Mais ce n'est qu'une façon de parler. Ces propos n'ont pas de sens pour toi. Pourtant tu n'as pas cessé de faire cela : tu t'es entraîné à effacer le *tonal,* sans perdre la boule pour autant. *Rêver* représente naturellement le summum des efforts des sorciers, l'utilisation extrême du *nagu*

Il évoqua tous les exercices de ne-pas-faire qu'il m'avait fait exécuter, toutes les routines de ma vie quotidienne qu'il avait isolées, pour mieux les briser, et toutes les fois qu'il m'avait obligé à m'engager dar la marche de pouvoir.

– Nous arrivons au terme de ma récapitulation, dit-il. Maintenant il nous faut parler de Genaro.

Don Juan dit que le jour où j'avais rencontré don Genaro, un présage très important était apparu. Je lu dis que je ne pouvais pas me souvenir de quelque chose de particulier. Il me rappela que ce jour-là, nou nous trouvions assis sur un banc, sur une place. Il di qu'un peu plus tôt, il m'avait appris qu'il attendait un ami que je n'avais jamais rencontré auparavant ; pui lorsque l'ami apparut, je l'avais reconnu sans hésitation, au milieu d'une grande foule. C'est à cause de c

présage qu'ils avaient songé à don Genaro, pour qu'il soit mon *benefactor.*

Lorsqu'il mentionna cet événement, je me rappelai que, pendant que nous étions assis à bavarder, je

m'étais retourné et j'avais vu un petit homme maigre, rayonnant d'une vitalité extraordinaire, ou d'un certain charme, ou tout simplement d'entrain. Il venait de tourner à un angle, dans le parc. En plaisantant, j'avais dit à don Juan que son ami s'approchait de nous et que c'était à coup sûr un sorcier, à en juger par son aspect.

– A partir de ce jour-là, Genaro détermina ce qu'il fallait faire avec toi, poursuivit don Juan. Étant ton guide dans le *nagual,* il t'en a fait des démonstrations impeccables et, chaque fois qu'il réalisait une action comme *nagual,* il te laissait avec un savoir qui défiait et outrepassait ta raison. Il a désajusté ta représentation du monde, bien que tu n'en sois pas encore conscient. Là encore, tu t'es conduit comme avec les plantes de pouvoir, tu as eu besoin de plus que ce qui est nécessaire. Très peu d'assauts du *nagual* devraient suffire à démanteler la représentation que l'on a ; mais même jusqu'à ce jour, malgré toutes les offensives du *nagual,* on a l'impression que ta représentation est inébranlable. Aussi bizarre que cela puisse paraître, c'est là ta meilleure qualité.

« Ensuite Genaro s'est consacré entièrement à la tâche de te conduire dans le *nagual.* Mais ici il faut poser une question curieuse. Qu'a-t-on donc conduit dans le *nagual ?* »

D'un mouvement des yeux, il me pressa de répondre à sa question.

– Est-ce ma raison ? demandai-je.

– Non. La raison n'a plus rien à faire ici, répondit-il. La raison se débine lorsqu'elle se trouve en dehors de ses étroites limites.

– Alors c'était mon *tonal,* dis-je.

– Non. Le *tonal* et le *nagual* sont deux parties de nous-mêmes, dit-il sèchement. Elles ne peuvent pas être réduites l'une à l'autre.

– Est-ce ma perception ? demandai-je.

– Tu y es, cria-t-il, comme si j'étais un enfant donnant la bonne réponse. Nous arrivons maintenant à l'explication des sorciers. Je t'ai déjà prévenu qu'elle n'expliquerait rien, et pourtant...

Il fit une pause, et ses yeux brillants se posèrent sur moi.

– C'est encore une autre farce des sorciers, dit-il.

– Que voulez-vous dire ? Quelle farce ? demandai-je, avec une pointe d'alarme.

– L'explication des sorciers, naturellement, répondit-il. Tu verras ça tout seul. Mais continuons. Les sorciers disent que nous sommes dans une bulle. C'est une bulle à l'intérieur de laquelle on nous met dès la naissance. Au début, la bulle est ouverte, puis elle commence à se fermer, jusqu'à ce que nous soyons scellés en elle. Cette bulle, c'est notre perception. Nous vivons à l'intérieur de la bulle pendant toute notre vie. Et tout ce dont nous sommes témoins sur ses parois rondes correspond à notre propre reflet.

Il baissa la tête et me regarda du coin de l'œil. Il riait tout bas.

– Tu perds la main, dit-il. Tu es censé poser une question sur ce point.

J'éclatai de rire. En quelque sorte ses avertissements concernant l'explication des sorciers non seulement montraient sa lucidité terrifiante, mais encore ils avaient eu de l'effet sur moi.

– Quelle est la question que j'étais censé poser ? demandai-je.

– Si ce dont nous sommes témoins, et qui se trouve

sur les parois, est notre propre reflet, alors ce qui est reflété est une réalité, dit-il en souriant.

– Voilà un bon point, dis-je, en plaisantant.

Ma raison pouvait suivre facilement cette argumentation.

– La chose réfléchie est notre représentation du monde, dit-il. Cette représentation est une description, qu'on nous a faite dès notre naissance. C'est ainsi que toute notre attention a été captée par elle, et nous sommes devenus description ; la description, à son tour, est devenue représentation.

« Le rôle du maître est de réordonner cette représentation, de préparer l'être lumineux pour le moment où le *benefactor* ouvrira la bulle de l'extérieur. »

Il s'arrêta de nouveau, *de* façon très étudiée, et fit une autre remarque sur ma distraction, qu'il jugeait d'après mon incapacité de faire un commentaire approprié, ou de poser une question correcte.

– Quelle aurait dû être ma question ? demandai-je.

– Pourquoi faut-il ouvrir la bulle ? répliqua-t-il.

Il rit aux éclats, et me donna des tapes dans le dos, lorsque je lui dis :

– Voilà une bonne question.

– Évidemment, s'exclama-t-il. Ça doit être une bonne question pour toi, puisqu'elle est de ton cru.

« La bulle s'ouvre pour permettre à l'être lumineux de se représenter sa propre tonalité, poursuivit-il. Il est certain que le terme de bulle ne correspond qu'à une façon de parler, mais dans ce cas il est évocateur.

« La manœuvre délicate qui consiste à conduire un être lumineux jusqu'à la totalité de soi-même exige que le maître travaille à l'intérieur de la bulle et que le *benefactor* le fasse de l'extérieur. Le maître réorganise la représentation du monde. Cette représentation-là, je l'ai appelée l'île du *tonal.* Je t'ai dit que tout ce que

nous sommes se trouve sur cette île. Selon l'explica tion des sorciers, l'île du *tonal* est faite par notre perception, qui a été dressée à s'attarder sur certair éléments ; chaque élément et tous ensemble forme notre représentation du monde. Le rôle d'un maître, dans la mesure où la perception de l'apprenti est concernée, consiste à réorganiser tous les éléments l'île sur un côté de la bulle. A ce stade, tu as dû te rendre compte que nettoyer et réaménager l'île du *tonal* signifie regrouper tous ses éléments du côté d *raison.* J'ai eu pour tâche de déranger ta représenta tion ordinaire et non de la détruire ; je l'ai forcée à rejoindre le côté de la *raison.* Dans cette tâche, tu a surpassé tous ceux que je connais. »

Il traça sur la pierre un cercle imaginaire et le divi par un diamètre vertical. Il dit que l'art du maître consistait à forcer son disciple à grouper sa représe tation du monde sur le côté droit de la bulle.

– Pourquoi le côté droit ? demandai-je.

– Parce que c'est le côté du *tonal,* dit-il. Le maître s'adresse toujours à ce côté et, en présentant à son apprenti le comportement du guerrier, il l'engage dans la modération, la sobriété et la force, qu'elles soient morales ou physiques ; d'autre part, en lui présentant des situations impensables mais réelles, auxquelles l'apprenti ne peut pas faire face, il l'oblig à se rendre compte que sa *raison,* aussi merveilleus soit-elle, ne peut couvrir qu'un petit domaine. Une fo que le guerrier sera confronté avec son incapacité c raisonner sur tout, il sortira de son sillon pour étayer et défendre sa *raison* vaincue, et, dans ce dessein, rejoindra ce qu'il a acquis en dehors de ses limites. maître s'assure de cela, en le harcelant sans merci, jusqu'à ce que toute sa représentation du monde se trouve sur un côté de la bulle. L'autre côté de la bull

celui qui a été dégagé, peut être revendiqué par ce que les sorciers appellent la *volonté.*

c< On peut expliquer mieux ces choses-là en disant que le maître a pour tâche de dégager un côté de la bulle et de réaménager l'autre côté. La tâche du *benefactor* est de rompre la bulle sur le côté qui a été nettoyé. Une fois que le sceau est brisé, le guerrier n'est plus le même. Il a alors la maîtrise de sa totalité. La moitié de la bulle est le domaine absolu de la *raison,* le *tonal.* L'autre moitié est le domaine absolu de la *volonté,* le *nagual.* Tel est l'ordre qui devrait prévaloir ; toute autre disposition serait absurde et mesquine, parce qu'elle irait à l'encontre de notre nature; elle nous dépouillerait de notre héritage magique et nous réduirait au néant. »

Don Juan se leva, s'étira les bras et le dos, et fit quelques pas pour se dégourdir les muscles. Il faisait alors un peu frais.

Je lui demandai si nous étions arrivés à la fin.

– Quelle idée ! La représentation n'a pas encore commencé, s'exclama-t-il en riant. Ce n'est que le début.

Il regarda le ciel et, d'un mouvement naturel de la main, il montra le soleil.

– Dans une heure environ, le *nagual* sera là, dit-il, et il sourit.

Il se rassit.

– Il ne nous reste qu'une question, continua-t-il. Les sorciers l'appellent le secret des êtres lumineux : nous sommes des êtres qui perçoivent. Nous, les hommes, ainsi que tous les êtres lumineux qui vivent sur cette terre, nous avons des perceptions. Nous avons notre bulle, la bulle de perception. Notre erreur est de croire que la seule perception digne de crédit est celle qui passe par notre *raison.* Pour les sorciers, la

raison n'est qu'un centre, et elle ne doit p
toutes les choses comme admises.

« Genaro et moi nous t'avons appris l
qui constituent notre bulle de perception
connais six. Aujourd'hui Genaro et moi n
rons encore plus ta bulle de perception,
tu connaîtras les deux points qui te man

Brusquement il changea de sujet et m
lui faire un récit détaillé des perceptions
eues la veille, en commençant par le mo
j'avais vu don Genaro assis sur un roche
la route. Il ne fit pas de commentaires et
rompit absolument pas. Quand j'eus terr
une remarque personnelle. J'avais parlé
Pablito dans la matinée, et ils m'avaient
descriptions de leurs perceptions, qui res
en tout aux miennes. Or lui-même m'ava
nagual était une expérience individuelle,
l'observateur pouvait être témoin. La vei
eu trois observateurs et nous avions tou
peu près la même chose. La seule différ
façon dont chacun de nous avait senti o
cas spécifique de l'ensemble du phénom

– Ce qui est arrivé hier était une démo
nagual qui était destinée non seulement
aussi à Nestor et à Pablito. Je suis leur
Genaro et moi, de concert, nous avons a
trois le centre de la *raison.* Genaro et mo
eu assez de pouvoir pour vous faire acc
dont vous étiez témoins. Il y a déjà des a
nous sommes trouvés, toi et moi, dans u
d'apprentis, une nuit', mais je n'ai pas eu
pouvoir, à moi tout seul, pour vous faire
tous la même chose.

Il dit que d'après ce que je lui avais ra
perceptions de la veille et sur ce qu'il ava

sujet, il en concluait que j'étais prêt pour l'explication des sorciers. Il dit que c'était aussi le cas pour Pablito, mais il hésitait sur Nestor.

– Être prêt pour l'explication des sorciers est un exploit très difficile, dit-il. Cela ne devrait pas être ; mais nous nous obstinons à nous accrocher à notre représentation du monde de,toute notre vie. Sur ce point, toi, Nestor et Pablito, vous êtes pareils. Nestor se retranche derrière sa timidité et sa tristesse ; Pablito, derrière son charme désarmant ; toi, derrière ton effronterie et tes paroles. Toutes ces représentations semblent inébranlables ; aussi longtemps que vous persisterez tous les trois à les maintenir, vos bulles de perception demeureront encombrées, et aucune explication des sorciers ne sera possible.

Pour plaisanter je lui dis que, très longtemps, j'avais été obsédé par la fameuse explication des sorciers, mais que plus je me rapprochais d'elle, plus elle me paraissait éloignée. J'étais sur le point d'ajouter un commentaire drôle, lorsqu'il tira les mots tout droit de ma bouche.

– Et si l'explication des sorciers n'était que du vent ? demanda-t-il, dans un éclat de rire tonitruant.

Il me donna une tape dans le dos et sembla ravi, comme un enfant savourant d'avance un événement amusant.

– Genaro est rigoriste et formaliste, dit-il, sur le ton confidentiel. Il n'y a rien dans cette explication confuse. Si cela avait tenu à moi, je te l'aurais donnée depuis des années. N'investis pas beaucoup dans ça.

Il leva les yeux et examina le ciel.

– Maintenant tu es prêt, dit-il, d'un ton dramatique et solennel. Il est temps de partir, Mais avant que nous quittions cette place, je dois te dire un dernier mot. Le mystère ou le secret de l'explication des

sorciers, c'est qu'elle concerne le déploiement des
perception.

Il mit la main sur mon carnet et dit que je devrais
buissons et m'occuper de mes besoins corporels ;
je devrais enlever mes vêtements et les laisser en
l'endroit où nous étions. Je le regardai d'un œil inte
expliqua que je devais être nu, mais que je pouvais
chaussures et mon chapeau.

J'insistai pour savoir pourquoi je devais être nu. D
disant que la raison en était plutôt personnelle et co
propre confort, et que moi-même j'avais souhaité c
explication me sidéra. J'avais l'impression qu'il se r
ou que, selon les procédés qu'il m'avait révélés, il é
en train de détourner mon attention. Je voulais sav
son attitude.

Il commença à parler d'un incident qui m'était arri
années auparavant, lorsque nous étions allés dans
du nord du Mexique avec don Genaro. A cette occa
m'avaient expliqué que la raison ne pouvait pas, ef
rendre compte de tout ce qui avait lieu dans le mon
m'en donner une démonstration indéniable, don Ge
en tant que *nagual* un saut magnifique, et il « s'allo
même jusqu'à atteindre le sommet de quelques mo
situées à plus de quinze kilomètres de distance. Do
que j'avais manqué le dénouement car, dans la me
s'agissait de convaincre ma raison, la démonstratio
Genaro avait été un échec, alors que du point de vu
réactions corporelles, elle avait été une débâcle.

La réaction corporelle à laquelle don Juan se réfé
très vivante dans mon esprit. J'avais vu don Genaro
sous mes propres yeux,

comme si le vent l'avait emporté. Son saut, ou quoi que ce fût, avait eu un effet tellement puissant sur moi, que j'avais ressenti son mouvement comme si on me déchirait les intestins. Mes entrailles se relâchèrent et je dus enlever mes pantalons et ma chemise. Mon malaise et ma gêne n'avaient pas de bornes, parce que je devais marcher tout nu, portant seulement un chapeau, sur une route très fréquentée, avant d'arriver à ma voiture. Don Juan me rappela qu'à cette occasion, je lui avais demandé de ne plus me laisser abîmer mes vêtements.

Après que je fus déshabillé, nous fîmes quelques mètres à pied, jusqu'à un rocher très grand, qui surplombait le même ravin. Il m'ordonna de regarder en bas. Il y avait une dénivellation de plus de trente mètres. Puis il me dit d'interrompre mon dialogue intérieur et de prêter attention aux sons des environs.

Quelques moments après, j'entendis le bruit d'un caillou qui rebondissait de rocher en rocher jusqu'au fond du ravin. J'entendis chaque rebond du caillou avec une netteté incroyable. Puis j'entendis qu'on jetait un autre caillou, et puis encore un autre. Je levai la tête pour tendre l'oreille gauche en direction du son, et je vis don Genaro assis sur le sommet d'un rocher, à trois ou quatre mètres plus bas. Il lançait négligemment des cailloux dans le ravin.

Lorsque je l'aperçus, il poussa un hurlement, fit entendre un petit rire sec et dit qu'il s'était caché là, en attendant que je le découvrisse. J'eus un moment de stupéfaction. Don Juan chuchota à mon oreille, plusieurs fois de suite, que ma *raison* n'était pas de la fête et que je devais me débarrasser de ce besoin agaçant de tout vérifier. Il dit que le *nagual* était une perception qui ne m'était adressée qu'à moi, et que c'était pour cette raison-là que Pablito n'avait pas vu le *nagual,* dans ma voiture. Il ajouta, comme s'il lisait

en moi des sentiments inavoués, que même si le *na* n'était que pour moi, il s'agissait toujours de don Ger en personne.

Don Juan me prit par le bras et, en badinant, me conduisit jusqu'à l'endroit où se trouvait assis don Ge Don Genaro se leva et s'approcha de moi. Son corps dégageait une chaleur que je pouvais voir, un éclat c m'éblouissait. Il vint à mes côtés et, sans me toucher approcha sa bouche de mon oreille gauche et comm à chuchoter. Don Juan se mit aussi à me chuchoter l'autre oreille. Leurs voix étaient synchronisées. Tous deux répétaient les mêmes propos. Ils disaient que je devais pas avoir peur, que j'avais de longues fibres puissantes qui n'étaient pas là pour me protéger, ni p que je m'en garde, mais qu'elles étaient là pour guid perception du *nagual,* de même que mes yeux guida ma perception normale du *tonal.* Ils me murmuraient mes fibres m'enve-loppaient, qu'à travers elles je pou percevoir tout immédiatement et qu'une seule fibre suffisait pour sauter du rocher jusqu'au ravin, ou pou rebondir du ravin jusqu'au rocher.

J'avais écouté tout ce qu'ils m'avaient chuchoté. Chaque mot semblait avoir pour moi une connotation unique ; je pouvais retenir chaque propos et le rééco ensuite, comme si j'avais été un magnétophone. Tou deux me pressaient pour que je saute jusqu'au fond ravin. Ils disaient que je devais tout d'abord sentir me fibres, puis en choisir une qui descendrait tout le long ravin jusqu'au fond et que je suivrais. Pendant qu'ils énonçaient leurs ordres, j'arrivais vraiment à faire correspondre leurs paroles à des sentiments précis. sentais une démangeaison sur tout le corps, notamm une sensation très curieuse, qui était en soi indiscern mais qui se rapprochait de la sensation procurée par sorte

d'eczéma. Mon corps pouvait vraiment sentir le fond du ravin, et ce sentiment se traduisit par une démangeaison, quelque part dans mon corps.

Don Juan et don Genaro continuaient à m'exhorter à me laisser glisser le long de cette sensation, mais je ne savais pas comment. Puis je n'entendis que la voix de don Genaro.

Il dit qu'il allait sauter avec moi ; il m'empoigna, ou me poussa, ou peut-être m'embrassa-t-il, et je plongeai avec lui dans l'abîme. J'eus une dernière sensation d'angoisse physique. C'était comme si on me broyait le ventre et qu'on le dévorait. C'était un mélange de souffrance et de plaisir si intenses et si prolongés, que tout ce que je pouvais faire c'était hurler, et hurler à pleins poumons. Lorsque la sensation s'atténua, je perçus un faisceau inextricable d'étincelles et de masses sombres, des rayons de lumière et des formes semblables à des nuages. Je ne pouvais pas dire si mes yeux étaient ouverts ou fermés ; je ne savais pas où étaient mes yeux et où était mon corps, au demeurant. Puis je ressentis la même angoisse physique, toutefois moins prononcée que la première fois ; et puis j'eus l'impression d'être réveillé et de me trouver sur le rocher avec don Juan et don Genaro.

Don Juan dit que j'avais encore gaffé, car il était inutile de sauter, si la perception du saut devait être si chaotique. Tous les deux répétèrent de nombreuses fois dans mes oreilles que le *nagual* en soi ne servait à rien et qu'il devait être contrebalancé par le *tonal.* Ils dirent que je devais sauter de mon plein gré, et être conscient de mon acte.

J'hésitais, pas tellement par peur, mais parce que j'agissais à contrecoeur. Je sentais l'hésitation, comme si mon corps se balançait à droite et à gauche, comme un pendule. Puis je fus envahi par une étrange disposition, et je sautai avec toute la conscience de mon co
Je voulais penser en prenant mon plongeon, mais j'
fus incapable. Je vis, comme à travers un brouillard
parois de la gorge étroite et les rochers saillants dar
fond du ravin; Je n'eus pas de perception continue d
descente, mais je ressentis que je touchais vraimen
sol, le fond du ravin ; je distinguais chaque trait des
rochers, dans un court rayon autour de moi. Je
remarquai que l'image n'avait pas une seule orienta
et n'était pas stéréoscopique, au niveau de mes yeu
mais qu'elle était plate et partout égale. Après un
moment, je fus pris de panique, et quelque chose m
vers le haut, comme si j'étais un Yo-Yo.

Don Juan et don Genaro me firent exécuter le sau
nombre incalculable de fois. Après chaque bond, do
Juan m'ordonnait d'être moins réticent et plus coope
Il dit et redit que le secret des sorciers dans l'utilisat
du *nagual* résidait dans notre perception, que le fait
sauter n'était qu'un exercice de perception et qu'il ne
s'achèverait que lorsque j'aurais perçu ce qui se trou
au fond du ravin, comme un parfait *tonal.*

Un moment donné j'eus une sensation inconceva
J'étais parfaitement lucide et conscient que je me
trouvais sur le bord du rocher, avec don Juan et don
Genaro qui me chuchotaient aux oreilles et puis,
quelques instants après, je contemplais le fond du r
Tout était parfaitement normal. A ce moment-là il fa
presque nuit, mais la lumière était suffisante pour re
reconnaissables les choses, comme dans l'univers d
ma vie quotidienne. J'étais en train d'observer les
buissons, lorsque j'entendis le bruit soudain d'une p
qui dégringolait. Je vis à l'instant une pierre de bonn
taille, qui tombait le long de la paroi du ravin, dans m
direction. Dans un éclair, je

vis aussi don Genaro, qui la lançait. Je fus pris de panique et, un instant après, on me tira et on me remit sur le sommet du rocher. Je regardai autour de moi : don Genaro n'y était plus.

Don Juan se mit à rire, et dit que don Genaro était parti parce qu'il ne pouvait plus supporter ma puanteur. C'est alors que je m'aperçus, avec gêne, que j'étais complètement souillé. Don Juan avait eu raison de me faire enlever mes vêtements. Il m'accompagna jusqu'à un ruisseau qui était à proximité, et me lava comme un cheval en écopant de l'eau avec mon chapeau et en me la jetant dessus, tout en faisant des commentaires drôles au sujet du pantalon qu'il avait épargné.

La bulle de perception

Je passai la journée tout seul dans la maison de don Genaro. Je dormis la plupart du temps. Don Juan revint en fin d'après-midi et nous nous mîmes en route, dans un silence total, jusqu'à une chaîne de montagnes qui n'était pas loin de là. A la tombée de la nuit, nous nous arrêtâmes et nous nous assîmes au bord d'une gorge profonde, jusqu'à ce que l'obscurité fût totale. Puis don Juan me conduisit tout près de là, au bord d'une falaise imposante, dont la paroi rocheuse tombait à pic. Du sentier on ne pouvait pas deviner la falaise ; cependant don Juan me l'avait montrée plusieurs fois, dans le passé. Il m'avait fait regarder par-dessus le bord et m'avait dit que toute la falaise était un lieu de pouvoir, notamment sa base, qui était une gorge de plusieurs centaines de mètres. Chaque fois que j'avais regardé en bas, j'avais ressenti un frisson désagréable ; la gorge était toujours sombre et menaçante.

Avant d'arriver à cet endroit, don Juan dit que je devais continuer tout seul, pour rejoindre Pablito au bord de la falaise. Il me conseilla de me décontracter et d'exécuter la marche de pouvoir, afin de chasser ma fatigue nerveuse.

Don Juan marchait à côté, sur la gauche du sentier, et l'obscurité l'engloutissait littéralement. Je voulais

m’arrêter et examiner où il était allé, mais mon corps ne m'obéissait pas. Je commençai à trottiner, bien que je fusse très fatigué, au point de ne plus tenir debout.

Lorsque j'atteignis la falaise, je ne pus y voir personne et je continuai à trottiner sur place, en respirant profondément. Après quelque temps, je me décontractai un peu ; je restai debout, immobile, adossé à un rocher, et c'est alors que je remarquai, à quelques mètres de moi, un être humain. Il était assis, se cachant la tête dans les bras. Pendant un moment je fus saisi d'épouvante et je reculai, puis je me raisonnai, en me disant que c'était certainement Pablito, et sans plus d'hésitation j’avançai vers lui. Je criai son nom. Je suppose qu’il ne devait pas très bien savoir qui j'étais, et qu’il avait dû avoir tellement peur, qu’il s'était caché le visage pour ne pas voir. Mais avant de le rejoindre, je fus pris d’une peur inexplicable. Du coup je sentis mon sang se glacer, au moment même où je tendis le bras droit pour le toucher. L’homme releva la tête. Ce n’était pas Pablito. Ses yeux étaient des miroirs énormes, comme les yeux d’un tigre. Mon corps fit un bond en arrière ; mes muscles se crispèrent, puis la tension se relâcha, sans que ma volonté intervînt le moins du monde ; je fis un saut en arrière, si rapide et si loin que, dans des conditions normales, je me serais plongé dans des spéculations fantastiques pour l’expliquer. Or, dans ces circonstances, ma peur était trop grande pour que j’eusse envie de poser des questions et si on ne m’avait pas empoigné vigoureusement par le bras, je me serais enfui en courant. Le fait qu’on m'eût pris par le bras me produisit une peur panique ; je me mis à crier, mais au lieu de proférer le cri aigu que j'imaginais, je poussai un hurlement prolongé et terrifiant.

Je me retournai pour affronter mon assaillant. C’était Pablito, qui tremblait bien plus que moi. Ma nervosité était à son comble. Je ne pouvais pas par claquai des dents, et tout mon corps était agité involontairement par des frissons. Je dus respirer pa bouche.

Pablito dit, en claquant des dents, que le *nagual* l attendu, que c'était tout juste s’il s'était dérobé, lorsc s’était heurté à moi, et que j’avais failli le tuer avec n hurlement. J'avais envie de rire et de faire les sons l plus inimaginables. Lorsque je retrouvai mes esprits dis à Pablito qu’apparemment la même chose m'éta arrivée aussi. Dans mon cas, cela avait eu pour conséquence de faire disparaître ma fatigue. En revanche, je me sentais gagné par un flot de force e bien-être, que je ne pouvais réprimer. Pablito avait l de ressentir les mêmes sensations ; tous les deux n fûmes pris d’un fou rire nerveux.

J’entendis au loin un bruit de pas feutrés et prude Je détectai le son avant Pablito. Il parut réagir à ma tension. J'avais la certitude que quelqu'un s'approch de nous. Nous nous tournâmes en direction du son quelques instants après nous aperçûmes les silhou de don Juan et de don Genaro. Ils marchaient tranquillement et s’arrêtèrent à un peu plus d'un mè d'où nous étions ; don Juan était devant moi, et don Genaro, devant Pablito. Je voulais dire à don Juan quelque chose m’avait effrayé jusqu’à me faire pres perdre la raison, mais Pablito me serra le bras. Je s ce qu'il voulait dire. Il y avait quelque chose d’étrang dans don Juan et don Genaro. Tandis que je les regardais, leur image commença à devenir floue.

Don Genaro donna un ordre sec. Je ne comprena pas ce qu’il disait, mais je « savais » qu'il s'agissait pas loucher.

– L'obscurité s’est posée sur le monde, dit don Juan, en regardant le ciel.

Don Genaro traça une demi-lune sur le sol dur. Pendant un moment, j'eus l’impression qu’il s'était servi d’une craie irisée, mais ensuite je m'aperçus qu'il n'avait rien dans les mains ; je percevais pourtant cette demi-lune imaginaire, qu’il avait tracée avec son doigt. Il nous fit asseoir, Pablito et moi, sur le bord intérieur et convexe de la demi-lune, tandis que lui et don Juan s’asseyaient en tailleur, respectivement à chaque pointe, à deux mètres de nous environ.

Don Juan parla le premier ; il dit qu’ils allaient nous montrer nos alliés. Il nous dit que, si nous regardions leur côté gauche, entre les hanches et les côtes, nous *verrions* quelque chose ressemblant à un morceau de tissu ou à un mouchoir, qui pendait de leurs ceintures. Don Genaro ajouta que tout près de ces tissus, il y avait deux choses rondes, comme des boutons, et que nous devrions regarder leur ceinture, jusqu'à *voir* les tissus et les boutons.

Avant que don Genaro ne parlât, j’avais déjà remar-

qué quelque chose de plat, comme un morceau de tissu, ainsi qu'une sorte de caillou rond qui pendait de leurs ceintures. Les alliés de don Juan étaient plus sombres et plus menaçants que ceux de don Genaro. Je réagis avec un mélange de curiosité et de peur. Mes réactions étaient ressenties dans mon ventre, et je ne jugeais rien de manière rationnelle.

Don Juan et don Genaro touchèrent leurs ceintures et eurent l'air de décrocher les pièces sombres de tissu. Ils les prirent de la main gauche ; don Juan jeta son tissu en l'air, par-dessus sa tête, mais don Genaro laissa tomber le sien par terre, doucement. Les pièces de tissu s'étirèrent, comme si le geste de les avoir jetées vers le haut ou vers le bas les avait étendues et transformées en mouchoirs parfaitement lisses ; les

tissus descendirent lentement, en dodelinant comme des cerfs-volants. Le mouvement de l'allié de don Juan était la réplique exacte de ce que je lui avais vu faire, lorsqu'il s'était mis à tournoyer, quelques jours auparavant. Lorsque les morceaux de tissu approchèrent du sol, ils devinrent solides, ronds et massifs. Tout d'abord ils se tire-bouchonnèrent, comme s'ils étaient tombés sur une poignée de porte, puis ils se détendirent. Celui de don Juan grandit, jusqu'à former une ombre volumineuse. Il prit la tête des opérations et se déplaça vers nous, en écrasant des cailloux et de grosses mottes de terre. Il s'approcha à un peu plus d'un mètre de nous, jusqu'à la courbe même de la demi-lune, entre don Juan et don Genaro. Pendant un moment je crus qu'il allait rouler sur moi et me pulvériser. La terreur me consumait comme un brasier. L'ombre devant moi était énorme, elle avait peut-être quatre mètres et demi de hauteur et presque deux mètres de large. Elle bougeait comme si elle était en train de reconnaître son chemin à tâtons. Elle s'agitait et tremblait. Je savais qu'elle me cherchait. Elle se refermait sur moi. C'est à ce moment que Pablito enfouit sa tête dans ma poitrine. La sensation que son geste fit naître en moi dissipa un peu l'attention terrifiée que j'avais concentrée sur l'ombre. Alors l'ombre sembla se désintégrer, à en juger par ses secousses irrégulières, puis elle disparut, en se fondant dans l'obscurité qui nous entourait.

Je secouai Pablito. Il leva la tête et

poussa un cri sourd. Je levai les yeux. Un homme étrange m'observait. Il avait l'air d'avoir été juste derrière l'ombre, se cachant peut-être derrière elle. Il était plutôt grand et décharné ; il avait le visage allongé, le crâne chauve, et le côté gauche de sa tête était couvert d'une éruption ou d'une sorte d'eczéma. Ses yeux étaient coléreux et brillants ; sa bouche était à moitié ouverte. Il était

habillé d'une sorte de pyjama ; ses pantalons étaient trop courts pour lui. Je ne pouvais pas distinguer s'il portait ou non des souliers. Il resta debout à nous regarder, probablement pendant longtemps, comme s'il attendait un signal quelconque pour nous sauter dessus et nous mettre en pièces. Ses yeux brillaient si intensément! Ce n'était ni de la haine, ni de la violence, mais une sorte de sentiment animal de méfiance. Je ne pouvais supporter cette tension plus longtemps. Je voulais adopter une position de combat, que don Juan m'avait apprise jadis, et je l'aurais fait si Pablito n'avait pas murmuré que l'allié ne pouvait pas franchir la ligne que don Genaro avait tracée sur le sol. Alors je m'aperçus qu'il y avait vraiment une ligne brillante, qui paraissait arrêter tout ce qui se trouvait devant nous.

Un moment après, l'homme se retira vers la gauche, comme avait fait l'ombre. J'eus le sentiment que don Juan et don Genaro les avaient rappelés tous les deux.

Il se fit une pause courte et silencieuse. Je ne pouvais plus voir ni don Juan ni don Genaro ; ils n'étaient plus assis à chaque pointe de la demi-lune. Soudain j'entendis le bruit de deux petits cailloux heurtant le sol rocheux, sur lequel nous étions assis et, tout à coup l'espace situé en face de nous s'éclaira, comme si on avait allumé une lumière tamisée et jaunâtre. Devant nous se tenait une bête féroce, un coyote ou un loup, à l'aspect répugnant. Tout son corps était recouvert d'une sécrétion blanche, semblable à de la sueur ou à de la salive. Ses poils étaient ébouriffés et humides ; ses yeux brillaient de méchan-ceté. La rage aveugle avec laquelle il grognait me glaçait le sang. Il grattait le sol comme un chien enragé, essayant de se libérer de sa chaîne. Puis il se dressa sur ses pattes arrière et agita ses griffes de devant furieusement, ainsi que sa mâchoire. C'était

comme si toute sa fureur se concentrait, pour briser quelque barrière le séparant de nous.

Je pris conscience que la peur que me produisait cet animal sauvage était différente de celle que m'avaient inspirée les deux apparitions précédentes. La terreur que je ressentais à l'égard de cette bête était une répulsion et une horreur physiques ; je la contemplais, complètement impuissant devant sa rage. Tout d'un coup, l'animal parut perdre sa férocité et s'enfuit en trottinant.

Puis j'entendis quelque chose d'autre, qui venait vers nous, ou peut-être j'en eus l'intuition ; brusquement, la silhouette d'un félin colossal se profila devant nous. D'abord je vis ses yeux dans l'obscurité; ils étaient énormes et fixes, semblables à deux flaques d'eau reflétant la lumière. Il renâclait et grognait doucement. Il exhalait de l'air, s'avançait et reculait, toujours devant nous, sans nous quitter des yeux. Il ne possédait pas l'éclat électrique du coyote; je ne pouvais pas distinguer ses traits nettement, et pourtant sa présence me paraissait bien plus sinistre que celle de l'autre bête. Il avait l'air de rassembler ses forces ; je sentis qu'il était si hardi qu'il dépasserait ses limites. Pablito dut avoir un sentiment analogue, car il murmura que je devais baisser la tête et me coucher à plat ventre sur le sol. Une seconde plus tard, le félin chargea. Il courut vers nous, puis il fit un bond, toutes griffes dehors. Je fermai les yeux et je me cachai la tête dans mes bras, contre le sol. Je sentais que la bête avait dépassé la ligne protectrice que don Genaro avait tracée autour de nous, et qu'elle était vraiment sur nous. Je me sentais rivé par son poids ; les poils de son ventre me caressaient le cou. C'était comme si ses pattes de devant étaient entravées par quelque chose ; la bête se tortillait pour se dégager et nous déchiqueter jusqu'à la mort. Je la sentais s'agiter et s'acharner :

elle haletait et sifflait de façon diabolique. Je sus alors que j'étais perdu. J'eus un vague sentiment de faire un choix rationnel, et je voulus

me résigner calmement à mon sort, qui était de mourir là, dans des circonstances tellement atroces. Puis je ne sais quelle force étrange jaillit de mon corps ; c'était comme s'il refusait de mourir et comme s'il puisait toute sa force dans un seul point : mon bras et ma main gauches. Je sentis une vague indomptable les envahir. Quelque chose d'incontrôlable prenait possession de mon corps, quelque chose qui me força à repousser le poids massif et malveillant de la bête, et à l'écarter. J'eus l'impression que Pablito réagissait de la même façon, et tous les deux nous nous relevâmes immédiatement ; nous avions dégagé tous les deux une telle énergie, que la bête fut balancée comme une poupée en chiffons.

L'effort avait été énorme. Je m'évanouis par terre à bout de souffle. Les muscles de mon ventre étaient tellement tendus que je pouvais à peine respirer. Je ne prêtai pas attention à ce que Pablito faisait. A la fin je remarquai que don Juan et don Genaro m'aidaient à me rasseoir. Je vis Pablito couché par terre, sur le ventre, les bras étendus. Il paraissait évanoui. Après m'avoir fait asseoir, don Juan et don Genaro aidèrent Pablito. Tous les deux lui frottèrent le ventre et le dos. Ils le firent se mettre debout et, quelque temps après, il put s'asseoir de nouveau par ses propres moyens.

Don Juan et don Genaro s'assirent aux deux extré-mités de la demi-lune, puis ils commencèrent à bouger en avant et en arrière, devant nous, comme s'il existait un rail entre les deux extrêmes, rail dont ils se servaient pour changer leurs positions, en avant et en arrière, d'un bout à l'autre. Leurs mouvements me donnèrent le vertige. Ils finirent par s'arrêter près de Pablito et commencèrent à lui chuchoter à l'oreille. Après un moment, ils se levèrent, tous les trois en

même temps, et se dirigèrent jusqu'au bord de la falaise. Don Genaro souleva Pablito comme si c'était un enfant. Le corps de Pablito

était raide comme une planche. Don Juan le tenait par les chevilles. Il le fit tournoyer, probablement pour lui faire prendre de l'élan et de la force, et finalement il lâcha les jambes et précipita, avec force, le corps de Pablito dans l'abîme, du haut de la falaise.

Je vis le corps de Pablito contre le ciel sombre de l'ouest. Il décrivait des cercles, ainsi que l'avait fait quelques jours auparavant le corps de don Juan ; les cercles étaient lents. Pablito paraissait gagner de l'altitude, au lieu de tomber. Puis le mouvement giratoire s'accéléra ; le corps de Pablito tourna comme un disque pendant un moment, puis il se désintégra. Je vis qu'il s'était dissipé dans l'air.

Don Juan et don Genaro vinrent auprès de moi, s'accroupirent à mes côtés et commencèrent à me chuchoter aux oreilles. Chacun disait une chose différente, mais je n'avais pas de difficulté à suivre leurs exhortations. C'était comme si, dès qu'ils prononcèrent leur première exhortation en duo, je me dissociais. Je sentis clairement qu'ils allaient faire avec moi ce qu'ils avaient fait avec Pablito. Ils me firent tournoyer et puis j'eus la sensation tout à fait lucide de tourner ou de flotter dans l'air pendant un moment. Puis je fendis l'air et je me précipitai en chute libre, à une vitesse effrayante. Je sentis, tout en tombant, que mes vêtements se déchiraient, que ma chair se déchirait elle aussi et que finalement il ne me restait plus que la tête. J'eus la très nette sensation qu'avec la désintégration de mon corps je perdais mon poids superflu ; l'élan de ma chute s'atténua donc, et ma vitesse décrut. Ma descente n'était plus un vertige. Je commençai à me balancer en avant et en arrière, comme une feuille. Puis ma tête se dépouilla de son

poids, et il ne resta plus de « moi " qu'un centimètre carré, une pépite, un résidu minuscule, pareil à un caillou. Tous mes sentiments s'y trouvaient concentrés ; puis la pépite sembla éclater et je fus, en un même moment, réduit à des milliers de pièces. Je savais, ou quelque chose quelque part savait, que j'avais pleinement conscience des milliers de pièces, simultanément. J'étais la conscience même.

Puis une partie de cette conscience commença à être remuée ; elle surgit, elle grandit. Elle se localisa et, petit à petit, je regagnai le sens des limites, de la connaissance, ou de quoi que ce fût, et soudain, le « moi » que je connaissais et avec lequel j'étais familiarisé s'épanouit dans l'image la plus spectaculaire de toutes les combinaisons de scènes « belles » que l'on pût imaginer. C'était comme si je regardais des centaines d'images du monde, de gens, de choses.

Puis les scènes devinrent troubles. J'eus la sensation qu'elles avaient défilé sous mes yeux à une vitesse plus grande, jusqu'à ce que je ne pusse en choisir aucune pour l'examiner. Finalement ce fut comme si j'assistais à l'organisation du monde, passant sous mes yeux en une chaîne ininterrompue et infinie.

Soudain je me retrouvai de nouveau sur la falaise, avec don Juan et don Genaro. Ils chuchotèrent qu'ils m'avaient ramené et que j'avais été témoin de l'inconnu, dont personne ne peut parler. Ils dirent qu'ils allaient m'y précipiter encore une fois et qu'il me faudrait déployer les ailes de la perception, et toucher simultanément le *tonal* et le *nagual,* sans être conscient d'aller de l'un à l'autre.

De nouveau j'eus la sensation d'être ballotté, de tournoyer et de tomber à une vitesse terrible. Puis j'explosai. Je me désintégrai. Quelque chose en moi céda, libérant ce que j'avais gardé enfermé durant toute ma vie. J'étais parfaitement conscient que mon

réservoir secret venait d'être percé et qu'il se déve
façon incoercible. Cette chère unité que j'appelais
» n'existait plus. Il n'y avait rien, et pourtant ce néa
rempli. Il n'y avait ni lumière ni obscurité, ni chaud
ni agréable ni désagréable. Je ne me déplaçais pa
flottais, ni ne restais sur place, et je ne constituais
non plus une seule unité, une personnalité comme
l'habitude d'être. J'étais une multitude de personna
qui toutes étaient « moi », une colonie d'unités sép
qui étaient particulièrement solidaires les unes des
autres, et qui se joindraient inévitablement, pour fo
une conscience unique, ma conscience d'homme.
pouvais pas dire que je le savais sans l'ombre d'un
doute, car il n'y avait rien que j'aurais pu « savoir »
toutefois toutes les unités de ma conscience " sav
que le « je », le « moi » de mon monde familier éta
faisceau, un conglomérat de senti ments séparés
indépendants, qui avaient une solidarité mutuelle
inébranlable. Cette solidarité inébranlable de mes
innombrables consciences, cette fidélité que toute
parties se vouaient respectivement constituait ma
vitale.

Une fois don Juan avait affirmé qu'au moment d
mort, la totalité de notre être explosait et, que sans
force agglutinante de la vie, les différentes parties
séparaient et tombaient, comme les perles d'un co
cassé. On aurait pu décrire cette sensation de disp
en disant que les pépites de la conscience étaient
éparpillées; chacune était consciente d'elle-même
aucune ne dominait les autres. Puis, quelque chos
aurait fait bouger, elles se seraient unies et auraie
émergé à l'intérieur d'un espace où elles constitue
toutes un groupe, qui était le « moi » que je conna
Enfin en tant que « moi », que « moi-même », j'au
été témoin d'une

scène cohérente, me montrant l'organisation du monde, ou d'une scène qui appartenait à un autre monde et qui aurait relevé de l'imagination pure, ou enfin, d'une scène de l'ordre de la « pensée pure », c'est-à-dire dont les images auraient correspondu à des systèmes intellectuels, ou à des idées reliées par des verbalisations. Dans certaines scènes, je me parlais à cœur joie. Après chacune de ces images cohérentes, le « moi » se désintégrait et, de nouveau, se réduisait à zéro.

Au cours d'une de ces incursions dans une image cohérente, je me retrouvai sur la falaise avec don Juan. Instantanément je réalisai que j'étais alors le « moi » total, auquel j'étais habitué. Je sentis mon être physique comme une réalité. J'étais dans le monde, plutôt qu'en dehors de lui, en train de l'observer.

Don Juan me serra dans ses bras comme si j'étais un enfant. Il me regarda. Son visage était tout près. Je pouvais voir ses yeux dans l'obscurité. Ils dégageaient de la bonté. Ils paraissaient répondre à une question.

Je savais ce dont il s'agissait. L'indicible était vraiment indicible.

– Alors ? demanda-t-il doucement, comme s'il avait besoin que je le lui confirme.

Je ne pouvais proférer un seul mot. Les termes d' « engourdi », « éberlué », « bouleversé », et ainsi de suite, ne pouvaient pas du tout décrire ce que je ressentais à ce moment-là. Je n'étais pas solide. Je savais que don Juan devait me saisir et me maintenir de force sur le sol, autrement j'aurais continué à flotter dans l'air et j'aurais disparu. 'Je n'avais pas peur de disparaître. Je désirais ardemment l' « inconnu », où ma conscience n'était pas unifiée.

Don Juan me conduisit lentement, en s'appuyant sur mes deux épaules, jusqu'à un endroit qui se

trouvait à proximité de la maison de don Genaro ; il me fit coucher et puis il me recouvrit d'une boue prise dans un tas qui semblait avoir été préparé au préalable. Il me recouvrit jusqu'au cou. Avec des feuilles, il fit une sorte d'oreiller pour que ma tête pût se reposer, et me dit de ne pas bouger et de ne pas m'endormir. Il dit qu'il allait s'asseoir et me tenir compagnie, jusqu'à ce que la terre eût de nouveau consolidé ma forme.

Je me sentais très bien et j'éprouvais un désir presque invincible de m'endormir, mais don Juan m'en empêcha. Il voulut m'entendre parler sur n'importe quoi, à l'exception de ce que je venais de vivre. Au début je ne savais que dire, puis je l'interrogeai sur don Genaro. Don Juan dit que don Genaro avait pris Pablito et l'avait enterré quelque part par là, en faisant avec lui ce que lui était en train de faire avec moi.

Je souhaitais vivement maintenir la conversation, mais quelque chose en moi n'allait pas ; j'éprouvais une indifférence inhabituelle, une fatigue qui ressemblait plutôt à de la lassitude. Don Juan avait l'air de savoir ce que je ressentais. Il commença à parler de Pablito et de la façon dont nos destinées étaient enchevêtrées. Il dit qu'il était devenu le *benefactor* de Pablito, en même temps que don Genaro devenait le mien, et que le pouvoir nous avait unis pas à pas. Il fit avec emphase la remarque que la seule différence entre Pablito et moi était que le monde de Pablito, en tant que guerrier, était gouverné par la coercition et la peur, tandis que le

mien était gouverné par l'affection et la liberté. Don Juan expliqua qu'une telle différence était due aux personnalités intrinsèquement différentes des *benefactors.* Alors que don Genaro était tendre, affectueux et drôle, lui-même se considérait comme un homme sec, autoritaire et direct. Il dit que ma personnalité exigeait un maître fort, mais un

benefactor doux, tandis que pour Pablito c'était l'inverse ; il lui fallait un maître gentil et un *benefactor* sévère.

Nous bavardâmes encore et puis ce fut l'aube. Lorsque le soleil pointa sur les montagnes, à l'horizon oriental, il m'aida à me relever et à m'extraire de la terre.

Après mon réveil, en début d'après-midi, don Juan et moi nous nous assîmes auprès de la porte de la maison de don Genaro. Don Juan dit que don Genaro était encore avec Pablito, le préparant pour la dernière épreuve.

– Demain, toi et Pablito vous irez dans l'inconnu, dit-il. Maintenant je dois t'y préparer. Vous vous y rendrez par vos propres moyens. Hier vous étiez tous les deux comme des Yo-Yo que l'on jette et que l'on tire ; demain vous serez livrés à vous-mêmes.

J'eus alors un mouvement de curiosité et me mis à poser des questions au sujet de mes expériences de la veille. Il resta imperturbable devant mes assauts.

– Aujourd'hui je dois exécuter une manœuvre tout à fait cruciale, dit-il. Je dois te tromper pour la dernière fois, et tu dois tomber dans le piège.

Il éclata de rire, en se tapant les cuisses.

– Ce que Genaro voulait te montrer la nuit dernière, avec le premier exercice, c'était la façon dont les sorciers utilisent le *nagual,* continua-t-il. Il n'est pas possible de parvenir à l'explication des sorciers, si on n'a pas utilisé volontairement le *nagual,* ou plutôt, si on n'a pas utilisé volontairement le *tonal,* afin de donner un sens à ses propres actes, dans le *nagual.* Autrement dit, la représentation du *tonal* doit prévaloir, si l'on veut se servir du *nagual* à la manière des sorciers.

Je lui dis que j'avais trouvé une contradiction flagrante dans ses propos. D'une part, il m'avait

donné, la veille, une récapitulation incroyable de tout ce qu'il avait fait à mon égard pendant une période de plusieurs années, dans le dessein d'affecter la représentation que j'avais du monde; d'autre part, il voulait que ce soit cette représentation-là qui pré-valût.

– Ce sont deux choses qui n'ont rien à voir, dit-il.
L'ordre dans ta perception relève exclusivement du

tonal; c'est seulement dans ce cadre que nos actions ont une continuité, analogues à des escaliers dont on peut compter les marches. Il n'existe rien d'équivalent dans le *nagual.* C'est pour cela que la représentation du *tonal* est un outil, non seulement le meilleur, mais aussi le seul dont on dispose.

« La nuit dernière, ta bulle de perception s'est ouverte et tu as déployé tes ailes. Il n'y a rien d'autre à dire là-dessus. Il est impossible d'expliquer ce qui t'est arrivé ; donc je ne l'essaierai pas, et toi non plus. Il devrait être suffisant de dire que les ailes de ta perception étaient faites pour atteindre la totalité de toi-même. La nuit dernière tu es passé du *tonal* au *nagual,* et du *nagual* au *tonal,* constamment. On t'a précipité par deux fois dans le vide, de façon à éviter toute marge d'erreur. La deuxième fois tu as ressenti tout l'impact de ton voyage dans l'inconnu. Alors ta perception a déployé ses ailes, quand quelque chose en toi a pris conscience de ta véritable nature. Tu es un conglomérat.

« Voilà l'explication des sorciers. Le *nagual* est l'indicible. Tous les sentiments possibles, tous les êtres et les personnalités imaginables flottent en lui comme des chalands, paisiblement, immuablement, éternellement. Lorsque l'amalgame de la vie ressoude ces sentiments, il se crée un être vivant, un être qui perd le sens de sa véritable nature et qui est aveuglé par l'éclat et la clameur de cet espace où les êtres

planent, le *tonal.* Il y a *tonal* dès qu'il y a une organisation unifiée. Un être fait irruption dans le *tonal* lorsque la force de la vie a rassemblé tous les sentiments nécessaires. Je t'ai dit une fois que le *tonal* commence à la naissance et se termine à la mort ; car, dès que la force de la vie abandonne le corps, toutes ces consciences isolées se désintègrent et retournent dans leur lieu d'origine, le *nagual.* Ce que fait un guerrier en plongeant dans l'inconnu ressemble beaucoup à l'acte de mourir, avec la différence que le faisceau de sentiments particuliers ne se désintègre pas ; les sentiments commencent à se disperser, sans perdre pour autant leurs liens réciproques. Or à la mort, ils sombrent et se meuvent indépendamment, comme s'ils n'avaient jamais constitué d'unité. »

Je voulais lui dire à quel point les propos qu'il venait d'énoncer concordaient avec mon expérience. Mais il ne me laissa pas parler.

– On ne peut pas faire allusion à l'inconnu, dit-il. On ne peut qu'en être le témoin. L'explication des sorciers dit que chacun de nous a un centre à partir duquel on peut contempler le *nagual :* ce centre s'appelle la *volonté* C'est ainsi qu'un guerrier peut se hasarder dans le *nagual,* en laissant son faisceau s'ordonner et se désajuster de toutes les façons possibles. Je t'ai dit que la façon dont s'exprime le *nagual* est une affaire personnelle. Je veux dire qu'il appartient à chaque guerrier de diriger l'arrangement et le désajustement du faisceau. La forme humaine ou le sentiment est la forme originale et peut-être celle qui

nous est le plus chère ; il existe pourtant un nombre infini d'autres formes, que le faisceau peut adopter. Je t'ai dit qu'un sorcier peut prendre toutes les formes qu'il désire. C'est vrai. Un sorcier qui est en possession de la totalité de soi-même peut diriger les parties constitutives de son faisceau, pour les réordonner de

n'importe quelle façon, concevable ou inconcevable. La force de la vie est ce qui rend possible cet entremêlement. Quand elle est épuisée, il n'y a plus moyen de reconstituer le faisceau.

« Ce faisceau, je l'ai appelé la bulle de perception. J'ai dit aussi qu'il est scellé, hermétiquement fermé, et qu'il ne s'ouvre jamais, sauf au moment de notre mort. Et pourtant, on peut l'ouvrir. Il est évident que les sorciers ont appris ce secret et, même si tous ne parviennent pas à leur propre totalité, ils en connaissent la possibilité. Ils savent que la bulle ne s'ouvre que lorsqu'ils plongent dans le *nagual.* Hier je t'ai donné une récapitulation de toutes les démarches que tu as suivies pour arriver à ce stade. »

Il me lança un regard scrutateur, comme s'il attendait un commentaire ou une question. Ce qu'il avait dit se passait de commentaires. Je compris alors qu'il aurait été inutile qu'il me dise tout ça quatorze ans auparavant, ou à un moment quelconque de mon apprentissage. L'important était que j'avais expérimenté, avec ou dans mon corps, les prémisses de son explication.

– J'attends ta question habituelle, dit-il, épelant les mots lentement.

– Quelle question ? demandai-je.

– Celle que ta raison brûle d'envie de dire tout haut.

– Aujourd'hui je laisse tomber toutes les questions. le n'en ai vraiment aucune, don Juan.

– Ce n'est pas honnête, dit-il, en riant. Il y en a une en particulier qu'il faut que tu poses.

Il ajouta que si j'interrompais mon dialogue intérieur, ne fût-ce qu'un instant, je pourrais me rendre compte de la question dont il s'agissait. Une pensée soudaine me vint à l'esprit, une intuition passagère, et je sus ce qu'il voulait.

– Où était mon corps lorsque j'éprouvais toutes ces choses-là, don Juan ? demandai-je, et il éclata d'un rire tonitruant.

– C'est le dernier piège des sorciers, dit-il. Disons que je vais te révéler la dernière partie de l'explication des sorciers. Jusqu'à présent, ta raison a suivi mes actions au petit bonheur. Ta raison est d'accord pour admettre que le monde n'est pas ce que la description représente, qu'il est bien plus que ce que l'œil en discerne. Ta raison est toujours portée et prête à admettre que ta perception a descendu et a remonté la falaise, ou que quelque chose en toi, ou même tout ton

être, a sauté jusqu'au fond du ravin, et a observé avec les yeux du *tonal* ce qu'il y avait, comme si tu étais descendu corporellement avec une corde et une échelle. L'acte d'observer le fond du ravin a été le couronnement de toutes ces années d'entraînement. Tu l'as bien fait. Genaro a vu le centimètre cube de chance, lorsqu'il a jeté une pierre à ce « toi » qui était au fond du ravin. Tu as tout *vu.* Genaro et moi nous avons « su » sans l'ombre d'un doute, que tu étais prêt à être précipité dans l'inconnu. A cet instant, non seulement tu as *vu,* mais tu as tout « su au sujet du double, de l'autre ».

Je l'interrompis et lui dis qu'il m'attribuait trop le mérite pour quelque chose qui dépassait mon entendement. Il me répondit qu'il me fallait du temps pour que toutes ces impressions se sédimentent : dès que ce serait fait, les réponses jailliraient spontanément de moi, de même que les questions avaient jailli dans le passé.

– Le secret du double réside dans la bulle de perception qui, dans ton cas, se trouvait hier à la fois sur le sommet de la falaise et au fond du ravin, dit-il. On peut faire en sorte que le faisceau de sentiments

s'assemble instantanément n'importe où. Autrement dit, on peut percevoir l'ici et le là-bas simultanément.

Il me pressa de réfléchir et de me remémorer une série d'actions qui étaient si ordinaires que je les avais presque oubliées.

Je ne savais pas de quoi il parlait. Il m'exhorta à faire encore un effort.

– Pense à ton chapeau, dit-il. Et pense à ce que Genaro en a fait.

En un éclair l'épisode me vint à l'esprit. J'avais oublié que don Genaro avait insisté, en me priant d'enlever mon chapeau, parce qu'il tombait chaque fois, soufflé par le vent. Mais je ne voulais pas m'en débarrasser. Je me sentais stupide tout nu. Le fait de porter un chapeau, ce que je ne faisais jamais d'ordinaire, me donnait un sentiment d'étrangeté ; je n'étais pas vraiment moi-même et, dans ce cas, je ne me sentais pas tellement gêné de ne pas être habillé. Don Genaro avait alors essayé d'échanger son chapeau contre le mien, mais le sien était trop petit pour ma tête. Il plaisanta sur la taille de ma tête et sur les proportions de mon corps, et finalement il enleva mon chapeau et m'enveloppa la tête avec un vieux poncho, en guise de turban.

Je dis à don Juan que j'avais oublié cet épisode qui, j'en étais sûr, était survenu entre mes deux prétendus sauts. Et pourtant le souvenir de ces « sauts » se dressait comme une unité ininterrompue.

– Ils constituent certainement une unité ininterrompue, de même que les blagues de Genaro avec ton chapeau, dit-il. Ces deux souvenirs ne peuvent pas se situer à la suite de l'autre, parce qu'ils se sont passés en même temps.

Il fit bouger les doigts de sa main gauche, comme s'ils ne pouvaient pas s'emboîter dans l'espace laissé

entre les doigts de sa main droite.

– Ces sauts n'étaient que le début, poursuivit-il. Puis est venue ta véritable incursion dans l'inconnu ; la nuit dernière tu as eu l'expérience de l'indicible, du *nagual.* Ta raison ne peut pas lutter contre la connaissance physique qui t'a montré que tu es un faisceau innommable de sentiments. A ce stade, ta *raison* devrait admettre qu'il y a un autre centre de coordination, la *volonté,* à travers laquelle il est possible de juger ou d'évaluer et d'utiliser les effets extraordinaires du *nagual.* Ta *raison* a enfin compris qu'on peut avoir le reflet du *nagual* par la *volonté,* bien que l'on ne puisse jamais l'expliquer.

«. Mais c'est là qu'intervient ta question : " Où étais-je lorsque tout cela se passait ? Où était mon corps ? " La conviction qu'il existe un " toi " réel est le résultat du fait que tu as regroupé tout ce que tu avais autour de la *raison.* Arrivée à ce point, ta *raison* admet que le *nagual* est indescriptible, non qu'elle se soit rendue aux preuves, mais parce qu'admettre une chose pareille est sans danger. Ta *raison* est dans un domaine sûr, tous les éléments du *tonal* sont de son côté. n

Don Juan fit une pause et m'examina. Son sourire était gentil.

– Allons à la place favorite de Genaro, dit-il brusquement.

Il se leva, et nous marchâmes jusqu'au rocher où nous avions bavardé la veille ; nous nous assîmes confortablement au même endroit, le dos contre le rocher.

– Le rôle du maître est de sécuriser toujours la *raison,* dit-il. J'ai trompé ta *raison* en lui faisant croire qu'on pouvait expliquer et prévoir le *tonal.* Genaro et moi nous nous sommes efforcés de te donner l'impression que seul le *nagual* se passait d'explications ; la preuve que cette duperie a réussi, c'est qu'en ce

moment tu crois encore que, malgré tout ce que tu as enduré, il te reste encore un noyau que tu peux revendiquer comme tien, ta *raison.* C'est un leurre. Ta précieuse *raison* est seulement le centre de coordination, un miroir reflétant ce qui se trouve en dehors d'elle. Hier soir tu as été témoin non seulement du *nagual* indescriptible, mais aussi du *tonal* indescriptible.

« La dernière partie de l'explication des sorciers dit que ta *raison* reflète simplement un ordre extérieur, mais que la *raison* ne connaît rien à cet ordre ; elle ne peut pas l'expliquer, de même qu'elle ne peut pas expliquer le *nagual.* La *raison* ne peut que témoigner des effets du *tonal,* mais elle ne pourra jamais le comprendre, ni le démêler. Le fait même de penser et

de parler indique que nous suivons un ordre, sans que nous en sachions jamais la raison, sans que nous sachions jamais ce qu'est cet ordre. »

J'introduisis alors l'idée de la recherche de l'homme occidental sur le fonctionnement du cerveau comme possibilité d'expliquer ce que l'ordre était. Il remarqua que le seul résultat de cette recherche était d'attester qu'il se passait quelque chose.

– Les sorciers font la même chose avec leur *volonté,* dit-il. Ils disent que par la *volonté* ils peuvent témoigner des effets du *nagual.* Je peux ajouter maintenant que, par la *raison* – peu importe ce que nous faisons avec elle, ou comment nous le faisons –, nous assistons simplement aux effets .du *tonal.* Dans les deux cas, il n'y a jamais d'espoir pour que nous réussissions à comprendre ou à expliquer la signification de ce dont nous sommes témoins.

« La nuit dernière tu as volé pour la première fois avec les ailes de ta perception. Tu étais encore très craintif. Tu t'es hasardé seulement dans le registre de la perception humaine. Un sorcier peut se servir de ces

ailes pour atteindre d'autres sensibilités, celle d'un corbeau, par exemple, ou d'un coyote, ou d'un grillon, ou encore l'ordre d'autres mondes, dans cet espace infini.

– Vous voulez dire d'autres planètes, don Juan ?

– Certainement. Les ailes de la perception peuvent nous emmener jusqu'aux confins les plus mystérieux *du nagual,* ou jusqu'aux mondes inconcevables du *tonal.*

– Est-ce qu'un sorcier peut aller dans la lune, par exemple ?

– Bien sûr qu'il le peut, répondit-il. Mais il ne serait pourtant pas capable d'en ramener un sac de pierres.

Nous éclatâmes de rire et nous plaisantâmes à ce sujet, mais ses propos avaient été extrêmement sérieux.

– Nous sommes arrivés à la dernière partie de l'explication des sorciers, dit-il. La nuit dernière, Genaro et moi nous t'avons montré les deux derniers points qui constituent la totalité de l'homme, le *tonal* et le *nagual.* Je t'ai dit une fois que ces deux points étaient à la fois extérieurs et intérieurs à nous. Tel est le paradoxe des êtres lumineux. Le *tonal* de chacun de nous n'est qu'un reflet de cet inconnu indescriptible rempli d'ordre ; le *nagual* de chacun de nous n'est que le reflet de ce vide indescriptible, qui contient tout.

« Maintenant tu devrais resté assis à la place favorite de Genaro, jusqu'au crépuscule ; à cette heure-là, tu devras avoir assumé l'explication des sorciers. Tant que tu es assis là, tu n'as rien en dehors de la force de ta vie, qui unit ce faisceau de sentiments constituant ta véritable nature. »

Il se leva.

– Demain il faudra que tu plonges toi-même dans l'inconnu, pendant que Genaro et moi nous te surveil-

lerons sans intervenir, dit-il. Reste assis là et interromps ton dialogue intérieur. Tu dois rassembler le pouvoir nécessaire pour déployer les ailes de ta perception et voler vers cet infini.

La prédilection de deux guerriers

Don Juan me réveilla au point du jour. Il me tendit une gourde portative remplie d'eau et un sac de viande sèche. Nous marchâmes en silence pendant trois kilomètres, jusqu'à l'endroit où j'avais laissé ma voiture, deux jours auparavant.

– Ce sera notre dernier voyage ensemble, dit-il calmement, lorsque nous fûmes arrivés à la voiture.

Je sentis une forte crampe à l'estomac. Je savais à quoi il faisait allusion.

Il était appuyé contre le pare-chocs arrière, pendant que je lui ouvrais la portière de droite, et il me regardait avec un sentiment que je ne lui avais jamais vu. Nous prîmes place à l'intérieur de la voiture, mais avant que je misse le moteur en route, il fit quelques remarques obscures, que je compris parfaitement ; il dit que nous avions quelques minutes pour rester assis dans la voiture et rafraîchir des sentiments très personnels et très poignants.

J'étais assis en silence, mais mon esprit n'avait pas de cesse. Je voulais lui dire quelque chose, quelque chose qui m'aurait essentiellement soulagé. Je cherchai en vain les mots justes, la formule qui aurait exprimé ce que je « *savais* » sans qu'on me le dît.

Don Juan parla d'un petit garçon que j'avais connu jadis, et dit que mes sentiments pour lui ne change-

raient ni avec les années ni avec la distance. Don Juan dit qu'il était certain que chaque fois que je pensais au petit garçon, mon cœur sautait de joie et, sans trace aucune d'égoïsme ou de mesquinerie, lui souhaitait beaucoup de bonheur.

Il me rappela une histoire que je lui avais racontée jadis, sur un petit garçon, une histoire qu'il avait aimée et à laquelle il avait trouvé une signification profonde. Au cours d'une de nos randonnées dans les montagnes qui se trouvent près de Los Angeles, le petit garçon s'était senti fatigué de marcher et je l'avais porté à califourchon sur mes épaules. Alors nous avions été envahis par une vague de bonheur intense et le petit garçon avait remercié en adressant un cri au soleil et aux montagnes.

– C'était sa façon de te dire adieu, dit don Juan.

Je sentis une pointe d'angoisse dans ma gorge.

– Il y a beaucoup de façons de se dire au revoir, dit-il. La meilleure est sans doute de conserver un

souvenir joyeux. Par exemple, si tu mènes la vie du guerrier, le bonheur que tu as éprouvé en portant le petit garçon sur tes épaules demeurera toujours aussi proche et aussi vif. Voilà une façon de dire adieu en guerrier.

Je me hâtai de mettre en marche le moteur et de rouler plus vite que d'ordinaire sur le sol pierreux et mal tassé, jusqu'à atteindre la route non pavée.

Nous roulâmes pendant une courte distance, puis nous poursuivîmes à pied le reste de la route. Une heure après environ, nous arrivâmes à un endroit planté d'arbres. Don Genaro, Pablito et Nestor nous y attendaient. Je les saluai. Ils paraissaient tous très heureux et très forts. En les regardant tous les quatre, je fus envahi d'un sentiment de sympathie très profonde pour eux. Don Genaro m'embrassa et me tapa dans le dos affectueusement. Il dit à Nestor et à

Pablito que j'avais accompli un bel exploit en sautant jusqu'au fond d'un ravin. La main encore posée sur mon épaule, il s'adressa à eux à haute voix.

– Oui, messieurs, dit-il, en les regardant. Je suis son *benefactor* et je sais qu'il s'agissait vraiment d'une prouesse. C'était le sommet de toutes ses années de guerrier.

Il se tourna vers moi et posa son autre main sur mon épaule. Ses yeux brillaient paisiblement.

– La seule chose que je peux te dire, Carlitos, dit-il, en parlant lentement, c'est que tu as une quantité extraordinaire d'excréments dans tes entrailles.

A ces mots, lui et don Juan hurlèrent de rire, jusqu'à ce qu'ils parussent être au bord de la syncope. Pablito et Nestor ricanaient nerveusement, sans savoir exactement que faire.

Lorsque don Juan et don Genaro se furent calmés, Pablito me dit qu'il n'était pas sûr de pouvoir aller tout seul dans l'inconnu.

– A la vérité, je n'ai pas la moindre idée de la façon de faire, dit-il. Genaro dit qu'on n'a besoin de rien, sauf de l'impeccabilité. Qu'en penses-tu ?

Je lui dis que j'étais aussi ignorant en la matière que lui. Nestor poussa un soupir et parut franchement préoccupé ; il bougeait ses mains et ses lèvres nerveusement, comme s'il était sur le point de dire quelque chose d'important, et ne savait pas comment le faire.

– Genaro dit que vous y arriverez, tous les deux, dit-il finalement.

Don Genaro, d'un geste de la main, donna le signal de départ. Lui et don Juan marchaient ensemble, quelques mètres devant nous. Nous suivîmes la même piste de montagne pendant presque toute la journée. Nous marchions dans un silence complet, sans jamais nous arrêter. Chacun de nous avait une provision de viande séchée et une gourde d'eau, et il était entendu

que nous devions manger tout en marchant. A un cer
endroit, la piste devint carrément un chemin. Il contou
flanc d'une montagne, et brusquement la vue de la va
s'ouvrit devant nous. C'était un paysage à vous coupe
souffle, une longue vallée verdoyante qui resplendiss
la lumière du soleil; il y avait deux arcs-en-ciel magnif
au-dessus d'elle, et des zones de pluie sur les collines
environnantes.

Don Juan s'arrêta de marcher et, d'un mouvement
menton, indiqua à don Genaro quelque chose qui se t
en bas, dans la vallée. Don Genaro secoua la tête : c
pas un geste affirmatif ou de négation ; c'était plutôt u
tressaillement. Tous les deux restèrent debout, immo
scrutant la vallée pendant longtemps.

Alors nous quittâmes la route et nous prîmes ce qu
semblait être un raccourci. Nous commençâmes à
descendre par un sentier plus étroit et périlleux, mena
partie nord de la vallée.

Il était midi lorsque nous atteignîmes la plaine. La f
odeur des joncs et de la terre humide m'enveloppait.
Pendant un moment, la pluie ne fut qu'un grondemen
et vert, dans les arbres tout proches, à ma gauche ; p
ne fut qu'un frémissement dans les roseaux. J'entend
bruissement d'un courant. Je m'arrêtai un moment po
écouter. Je regardai la cime des arbres ; les longs nu
en queue de vache, sur l'horizon occidental, ressemb
des flocons de coton disséminés dans le ciel. Je resta
regarder les nuages suffisamment longtemps pour êt
devancé par tout le monde. Je courus après eux.

Don Juan et don Genaro s'arrêtèrent et se retourn
l'unisson ; leurs yeux bougeaient et me fixaient avec u
telle uniformité et une telle précision, qu'ils paraissaie
appartenir à une seule personne. C'était

un regard bref, magnifique, qui me donnait des frissons. Puis don Genaro éclata de rire et dit que je courais lourdement, comme un Mexicain de cent cinquante kilos et aux pieds plats.

– Pourquoi un Mexicain ? demanda don Juan.

– Un Indien ayant des pieds plats et cent cinquante kilos ne court pas, répliqua don Genaro, en guise d'explication.

– Oh ! dit don Juan, comme si don Genaro avait vraiment expliqué quelque chose.

Nous traversâmes l'étroite et verte vallée luxuriante, et nous commençâmes l'ascension des montagnes, à l'est. Tard dans l'après-midi nous fîmes enfin une halte, sur le sommet d'un plateau dénudé, qui surplombait une haute vallée vers le sud. La végétation avait changé radicalement. Tout autour, il y avait des montagnes érodées. Dans la vallée et sur le versant des collines, la terre était répartie et cultivée, et pourtant tout le paysage me donnait l'impression de nudité.

Le soleil était déjà bas sur l'horizon sud-ouest. Don Juan et don Genaro nous appelèrent pour aller sur le côté nord de la *mesa.* De cet endroit, la vue était sublime. Vers le nord s'étendaient à perte de vue des vallées et des montagnes, et à l'ouest se dressait une chaîne de hautes montagnes. La lumière du soleil, se reflétant sur les montagnes lointaines du nord, les rendait orange, comme la couleur de la masse des nuages qui s'entassaient à l'ouest. Malgré sa beauté, le paysage était triste et solitaire.

Don Juan me tendit mon carnet, mais je n'avais pas envie de prendre des notes. Nous nous assîmes en un demi-cercle, dont don Juan et don Genaro occupaient les deux bouts.

– Tu t'es engagé dans la voie de la connaissance en écrivant, et tu finiras de la même façon, dit don Juan.

Tous me pressèrent d'écrire, comme si cet acte éta essentiel.

– Tu es à la fin, Carlitos, dit don Genaro, tout d'un coup. Toi et Pablito vous êtes arrivés au bout de votre route.

Sa voix était douce. Sans son esprit farceur, il avait l'air bon et soucieux.

– D'autres guerriers qui ont voyagé dans l'inconnu se sont arrêtés à ce même endroit, poursuivit-il. Tous vous veulent du bien.

Je sentis une ondulation autour de moi, comme si l'air avait été à moitié solide et comme si quelque chose avait formé une vague déferlant à travers.

– Nous tous qui sommes ici vous voulons du bien, dit-il.

Nestor nous embrassa, Pablito et moi, puis il s'assi à l'écart.

– Il nous reste encore un peu de temps, dit don Genaro, en regardant le ciel. – Puis, se tournant vers Nestor, il demanda : – Que faut-il faire entre-temps ?

– Il faut rire et s'amuser, répondit Nestor, avec entrain.

Je dis à don Juan que j'avais peur de ce qui m'attendait, et qu'à coup sûr j'avais été embobiné dans toute cette histoire; moi qui n'avais jamais soupçonné que des situations comme celle que Pablit et moi nous étions en train de vivre pouvaient exister. Je dis que j'étais vraiment possédé par quelque chose de terrifiant, qui m'avait petit à petit acculé à une issue probablement pire que la mort.

– Tu te plains, dit don Juan sèchement. Jusqu'à la dernière minute, tu te feras de la bile.

Ils éclatèrent tous de rire. Il avait raison. Quelle impulsion invincible! Dire que je croyais l'avoir bannie de ma vie ! Je les suppliai tous de me pardonner ma sottise.

– Ne t'excuse pas, me dit don Juan. Les excuses n'ont pas de sens. Ce qui importe vraiment, c'est d'être un guerrier impeccable, dans ce lieu unique de pouvoir. Cet endroit a abrité les meilleurs guerriers. Sois aussi valeureux qu'eux l'ont été.

Puis il s'adressa à la fois à Pablito et à moi.

– Vous savez très bien que nous sommes ici réunis pour une dernière tâche, dit-il. Vous entrerez dans le *nagual* et dans le *tonal,* par la force de votre pouvoir personnel uniquement. Genaro et moi ne sommes ici que pour vous dire adieu. Le pouvoir a décidé que Nestor en soit témoin. Ce sera donc ainsi.

« Ce sera aussi le dernier carrefour dans lequel Genaro et moi nous vous accompagnerons. Dès que vous serez entrés dans l'inconnu par vos propres moyens, il ne dépendra plus de nous de vous ramener ; il vous faudra donc prendre une décision ; vous devrez décider si oui ou non vous allez retourner. Nous sommes convaincus que vous avez tous les deux la force nécessaire pour revenir, si tel est votre choix. L'autre nuit vous avez été parfaitement capables, ensemble ou séparément, de repousser l'allié qui vous aurait écrasé et tué autrement. C'était là une épreuve pour mesurer votre force.

« Je dois aussi ajouter que peu de guerriers survivent à la rencontre avec l'inconnu que vous allez faire ; ce n'est pas simplement une question de difficulté ; le *nagual* est séduisant, au-delà de toute expression, et les guerriers qui voyagent en lui trouvent que le retour au *tonal,* au monde de l'ordre, du bruit et de la souffrance, n'est pas bien attrayant.

« La décision de rester ou de revenir est prise par quelque chose en nous qui n'est ni la *raison,* ni le désir, mais la *volonté,* et par conséquent il est impossible de prévoir quel sera le dénouement.

« Si vous ne choisissez pas de revenir, vous disparaîtrez comme si la terre vous avait engloutis. Mais si vous choisissez de revenir sur cette terre, vous devre attendre, comme de véritables guerriers, que toutes vos tâches particulières soient achevées. Dès qu'elle le seront, que ce soit dans le succès ou dans la défait vous aurez la maîtrise de la totalité de vous-mêmes. »

Don Juan marqua un temps. Don Genaro me regarda et cligna des yeux.

– Carlitos veut savoir ce que signifie « avoir la maîtrise de la totalité de soi-même », dit-il, et tout le monde éclata de rire.

Il avait raison. Dans d'autres circonstances j'aurais posé cette question ; la situation était cependant trop solennelle et ne s'y prêtait pas.

– Cela signifie que le guerrier a enfin rencontré le pouvoir, dit don Juan. Personne ne peut dire ce que chaque guerrier en fera ; peut-être errerez-vous tous les deux sur la surface de la terre, paisiblement et discrètement ; peut-être deviendrez-vous des homme abominables, peut-être serez-vous célèbres ou bons. Tout cela dépend de l'impeccabilité et de la liberté de votre esprit.

« Ce qui importe pourtant, c'est votre tâche. Tel es le don que maîtres et *benefactor* font à leurs apprenti Je prie de tout mon cœur pour que vous réussissiez à parfaire toutes vos tâches.

– Attendre pour mener à terme sa tâche est une façon très particulière d'attendre, dit soudain don Genaro. Je vais vous raconter l'histoire d'une bande de guerriers qui ont vécu jadis dans les montagnes, quelque part dans cette direction-là.

Il signala de façon naturelle l'est mais, après quelque hésitation, il parut changer d'avis, se leva et signala les lointaines montagnes du Nord.

– Non. Ils vivaient là-bas, dit-il, en me regardant

et en souriant d'un air entendu. Exactement à cent trente-cinq kilomètres de là.

Don Genaro était peut-être en train de m'imiter. Sa bouche et son front étaient contractés, ses mains étaient fortement crispées contre sa poitrine, serrant un objet imaginaire, peut-être un carnet, à ce qu'il pouvait prétendre. Il gardait une pose extrêmement ridicule. Une fois j'avais rencontré un savant allemand, un sinologue, qui avait exactement cet aspect. L'idée que pendant tout le temps, j'aurais pu imiter inconsciemment les grimaces d'un sinologue allemand me parut très drôle. Je ris sous cape. Ce n'était drôle que pour moi.

Don Genaro se rassit et poursuivit son histoire.

– Chaque fois qu'on pensait qu'un membre de cette bande de guerriers avait commis un acte contraire à leurs règles, son sort dépendait de la décision collective. Le coupable devait expliquer les raisons qui l'avaient poussé à agir de la sorte. Ses camarades devaient l'écouter et puis, ou bien ils se dispersaient, parce qu'ils avaient trouvé ses raisons convaincantes, ou bien ils s'alignaient avec leurs armes, sur le bord même d'une montagne plate, très similaire à celle dans laquelle nous nous trouvons assis maintenant, et ils s'apprêtaient à l'exécuter parce qu'ils avaient trouvé ses raisons inacceptables. Dans ce cas-là, le guerrier condamné devait faire ses adieux à ses anciens camarades, et sa mise à mort commençait.

Don Genaro nous regarda tous les deux, Pablito et moi, comme s'il en attendait un signe. Puis il se tourna vers Nestor.

– Peut-être que notre témoin peut nous dire quel est le rapport entre cette histoire et ces deux-là, dit-il à Nestor.

Nestor sourit timidement et parut se plonger dans ses pensées pendant un moment.

– Le témoin n'en sait rien, dit-il, et fut pris d'un fou rire nerveux.

Don Genaro demanda à chacun de se lever et d'all avec lui regarder par-dessus le bord occidental de la *mesa.*

Une pente douce descendait jusqu'au fond du terrain, puis une étroite bande de terre se terminait dans une crevasse, qui avait l'air d'être une canalisation naturelle, pour l'écoulement de l'eau de pluie.

– A l'endroit où il y a ce fossé, il y avait une rangée d'arbres, dans la montagne de notre histoire, dit-il. Au-delà s'étendait une forêt épaisse.

" Après avoir dit adieu à ses camarades, le guerrier condamné était censé commencer à descendre la pente, en direction des arbres. Alors ses camarades l mettaient en joue et le visaient. Si personne ne tirait, ou si le guerrier survivait à ses blessures et atteignait la limite des arbres, il était libre. »

Nous regagnâmes l'endroit où nous nous étions assis.

– Alors témoin, qu'en dis-tu ? demanda-t-il à Nestor.

Nestor était au comble de la nervosité. Il ôta son chapeau et se gratta la tête. Puis il se cacha le visag entre les mains.

– Comment se pourrait-il que le pauvre témoin le sache ? répondit-il finalement, sur un ton de défi, et il rit avec tout le monde.

– Ils racontaient qu'il y en avait qui s'en tiraient indemnes, poursuivit don Genaro. Disons que leur pouvoir personnel affectait leurs camarades. Une vague déferlait sur eux pendant qu'ils le tenaient en joue, et personne n'osait se servir de son arme. Ou

peut-être étaient-ils terrifiés devant son courage et ne pouvaient pas lui faire de mal.

Don Genaro me regarda et puis se tourna vers Pablito.

– On avait fixé une condition pour cette descente jusqu'en bordure des arbres, continua-t-il. Le guerrier devait marcher calmement, de façon impassible. Ses pas devaient être sûrs et fermes, et ses yeux devaient regarder droit en avant, paisiblement. Il devait descendre sans trébucher, sans se retourner en arrière et surtout sans courir.

Don Genaro fit une pause ; Pablito exprima son accord en hochant la tête.

– Si vous deux vous décidez de revenir sur terre, dit-il, vous devrez attendre comme de véritables guerriers, que vos tâches soient accomplies. Cette attente ressemble beaucoup à la descente du guerrier de notre histoire. Vous voyez, le guerrier est sorti du temps humain en courant, et vous, vous avez fait de même. La seule différence réside dans celui qui vise. Ceux qui tenaient le guerrier en joue étaient ses camarades guerriers. Or dans votre cas, celui qui vous vise, c'est l'inconnu. Votre seule chance est l'impeccabilité. Vous devez attendre sans regarder en arrière. Vous devez attendre sans espérer de récompense. Et vous devez consacrer tout votre pouvoir personnel à l'accomplissement de vos tâches.

c Si vous n'agissez pas de manière impeccable, si vous commencez à vous inquiéter, à vous impatienter et à vous désespérer, vous serez abattus sans merci par les tireurs de l'inconnu.

« Si, d'autre part, votre impeccabilité et votre pouvoir personnel sont tels que vous pourrez accomplir vos tâches, vous confirmerez la promesse du pouvoir. Quelle est donc cette promesse ? peut-on se demander. C'est une promesse que le pouvoir fait aux hommes en tant qu'êtres lumineux. Chaque guerrier propre destinée, et par conséquent, on ne peut pas s ce que sera cette promesse pour chacun de vous. »

Le soleil était sur le point de se coucher ; la lumière orange sur les montagnes lointaines du Nord était devenue plus sombre. Le paysage me donnait l'impression d'un monde désert, balayé par le vent.

– Vous avez appris que la pierre angulaire du guerrier, c'est l'humilité et l'efficacité, dit don Genaro, et sa voix me fit sursauter. Vous avez appris à agir sans rien attendre en retour. Maintenant je vous dis que pour résister à ce qui vous attend désormais, il vous faudra toute votre endurance.

Je ressentis un choc à l'estomac. Pablito se mit à trembler doucement.

– Un guerrier doit être toujours prêt, dit-il. Notre sort commun a été de savoir que nous sommes des prisonniers du pouvoir. Personne ne peut dire pourquoi nous en particulier, mais en tout cas, quelle chance extraordinaire !

Don Genaro s'arrêta de parler et baissa la tête, comme s'il était exténué. C'était la première fois que je l'avais entendu parler en ces termes.

– Il faut maintenant qu'un guerrier dise adieu à tous ceux qui sont présents et à tous ceux qu'il laisse derrière lui, dit don Juan brusquement. Il doit le faire à sa manière et à haute voix, pour que sa voix demeu éternellement dans ce lieu de pouvoir.

La voix de don Juan m'ouvrait une dimension nouvelle. Notre conversation dans la voiture devint plus poignante. Combien il avait raison quand il avait dit que la sérénité du paysage qui nous entourait n'était qu'un leurre et que l'explication des sorciers assenait un coup qu'on ne pouvait pas parer. J'avais entendu l'explication des sorciers et j'avais expéri-

menté ses prémisses ; et je me retrouvais plus nu et plus désemparé que jamais, car rien de ce que j'avais jamais imaginé ne pouvait se comparer à l'angoisse et au sentiment de solitude que j'éprouvais à ce moment-là. L'explication des sorciers m'avait dépouillé de ma raison. Don Juan était encore dans le vrai lorsqu'il disait qu'un guerrier ne peut pas éviter la souffrance ni le chagrin, bien qu'il se garde de s'abandonner à ses penchants. Je ne pouvais pas supporter de faire mes adieux à ceux qui avaient partagé avec moi les avatars de mon destin. Je dis à don Juan et à don Genaro que j'avais fait jadis un pacte avec quelqu'un de mourir ensemble, et que mon esprit ne pouvait pas supporter de s'en aller tout seul.

– Nous sommes tous seuls, Carlitos, dit don Genaro doucement. C'est notre condition.

Je sentis dans ma gorge l'angoisse de ma passion pour la vie et pour tous ceux qui m'étaient chers ; je refusais de leur dire adieu.

– Nous sommes seuls, dit don Juan. Mais mourir seul ne veut pas dire mourir solitaire.

Sa voix avait un son sourd et sec, comme une toux.

Pablito pleurait tout bas. Puis il se leva et parla. Ce n'était ni une harangue ni un témoignage. D'une voix claire, il remercia don Genaro et don Juan de leur gentillesse. Puis il s'adressa à Nestor et le remercia de lui avoir donné l'occasion de prendre soin de lui. Il s'essuya les yeux avec sa manche.

– Quelle chose magnifique que de vivre dans un monde si beau ! Dans une époque si merveilleuse ! s'exclama-t-il, et il poussa un soupir.

Son état d'esprit était surprenant.

– Si je ne reviens pas, je vous demande comme une faveur ultime d'aider ceux qui ont partagé mon destin, dit-il à don Genaro.

Puis il se tourna vers l'ouest, en direction de sa maison. Son corps maigre était contracté, et il pleurait. Il courut vers le bord de la *mesa* en ouvrant les bras, comme s'il allait embrasser quelqu'un. Ses lèvres remuaient, comme s'il parlait à voix basse.

Je détournai la tête. Je ne voulais pas entendre ce que Pablito disait.

Il revint là où nous étions assis, s'affala à mes côté et baissa la tête. J'étais incapable de dire un mot. Mai soudain je fus dominé par une force extérieure qui m'obligea à me lever, et moi aussi j'exprimai mes remerciements et ma tristesse.

Nous étions de nouveau silencieux, Un vent du nor sifflait doucement, me soufflant au visage. Don Juan me regarda. Je n'avais jamais vu tant de bonté dans ses yeux. Il me dit qu'un guerrier faisait ses adieux en remerciant tous ceux qui avaient eu un geste de gentillesse ou d'inquiétude à son égard, et que moi aussi je devais exprimer ma gratitude, non seulement envers ceux-là, mais aussi envers tous ceux qui s'étaient occupés de moi et m'avaient aidé le long de ma route.

Je me tournai vers le nord-ouest, en direction de Lo Angeles, et je donnai libre cours à toute ma sentimen talité. Quel soulagement purificateur c'était que d'exprimer tout haut sa gratitude !

Je me rassis. Personne ne me regardait.

– Un guerrier reconnaît sa douleur, mais ne s'y abandonne pas, dit don Juan. C'est ainsi que le sentiment d'un guerrier qui entre dans l'inconnu n'est pas la tristesse ; au contraire, il est heureux parce qu' se sent tout petit face à sa grande chance, il a confiance en son esprit impeccable et surtout il est pleinement conscient de son efficacité. La joie que ressent un guerrier lui vient d'avoir accepté son destin et d'avoir évalué en toute honnêteté ce qui se trouve devant lui.

Il y eut une longue pause. Ma tristesse atteignait à son comble. Je voulais faire quelque chose pour sortir de cette situation tellement oppressante.

– S'il te plaît, témoin, appuie sur ton attrapeur d'esprits, dit don Genaro à Nestor.

J'entendis le bruit fort et très drôle du dispositif de Nestor.

Pablito faillit crever de rire, et la même chose arriva à don Juan et à don Genaro. Je remarquai une odeur particulière et je m'aperçus que Nestor avait pété. Ce qu'il y avait de très comique c'était l'expression profondément sérieuse de son visage. Il n'avait pas pété pour plaisanter, mais parce qu'il n'avait pas sur lui son attrapeur d'esprits. Il s'était rendu utile de la meilleure façon qu'il pouvait.

Tous se laissèrent emporter par le rire. J'étais étonné de la facilité avec laquelle ils pouvaient passer du sublime au comique.

Pablito se tourna soudain vers moi. Il voulait savoir si j'étais poète, mais avant que je pusse répondre à sa question, don Genaro fit une rime :

– Carlitos est vraiment malin, il est poète, dingue et crétin, dit-il.

Ils s'esclaffèrent bruyamment.

– Voilà une meilleure humeur, dit don Juan. Et maintenant, avant que Genaro et moi nous vous disions adieu, vous pourrez dire tous les deux ce qu'il vous plaira. En effet c'est peut-être la dernière fois que vous proférez un mot.

Pablito secoua la tête en signe de dénégation, mais moi j'avais quelque chose à dire. Je voulais exprimer mon admiration et mon respect pour la maîtrise remarquable avec laquelle don Juan et don Genaro se comportaient en guerriers. Mais je m'embrouillai dans mon discours, et je finis par ne rien dire ; ou, ce

qui était pire, ma conclusion laissa transparaître que je me plaignais de nouveau.

Don Juan secoua la tête et claqua les lèvres, en sig de désaveu railleur. Je ris involontairement; cependant ce n'était pas grave si j'avais gâché ma chance d leur communiquer mon admiration. J'avais une sensation de gaieté et de joie, j'éprouvais une liberté exquise qui me fit rire. Je dis à don Juan et à don Genaro que je me souciais de l'issue de ma rencontre avec l'inconnu comme d'une guigne, que j'étais heureux et comblé, et que le fait de vivre ou de mourir n'avait plus d'importance pour moi.

Don Juan et don Genaro paraissaient encore plus contents que moi d'entendre mes propos. Don Juan s tapait les cuisses et riait. Don Genaro jeta son chapea par terre et poussa un cri, comme s'il montait un cheval sauvage.

– Nous nous sommes amusés et nous avons ri en attendant, comme le témoin l'avait recommandé, dit soudain don Genaro. Mais la condition naturelle de l'ordre, c'est qu'il doit nécessairement prendre fin.

Il regarda le ciel.

– Le moment est presque arrivé, pour que nous nous dispersions comme les guerriers de l'histoire, dit-il. Mais avant de nous engager dans des voies séparées, il faut que je vous dise une dernière chose. vais vous dévoiler un secret de guerrier. Peut-être pourrez-vous l'appeler une prédilection de guerrier.

Il s'adressait à moi en particulier et dit qu'une fois je lui avais dit que la vie d'un guerrier était froide, solitaire et dénuée de sentiments. Il ajouta que même à cet instant précis, je continuais à en être persuadé.

– La vie d'un guerrier ne peut pas être froide, solitaire et dénuée de sentiments, dit-il, parce qu'elle est fondée sur l'affection, la dévotion, le dévouement

pour ceux qu'il aime. Veux-tu savoir quels sont ceux qu'il aime ? Je vais te le montrer tout de suite.

Don Genaro se leva et marcha lentement jusqu'à une surface parfaitement plate qui se trouvait juste devant nous, à un peu plus de trois mètres. Là, il fit un geste étrange. Il remua les mains comme s'il balayait de la poussière de son torse et de son ventre. Puis un fait bizarre eut lieu. Un éclair d'une lumière presque imperceptible le traversa ; l'éclair provenait du sol et semblait éclairer tout son corps. Don Genaro fit une sorte de pirouette en arrière, une sorte de plongeon, à proprement parler, et atterrit sur son torse et ses bras. Il avait exécuté son mouvement avec une telle précision et une telle habileté, qu'il paraissait dépourvu de pesanteur ; il ressemblait à une chenille ayant pivoté sur elle-même. Lorsqu'il fut par terre, il effectua une série de gestes incroyables. Il se maintint juste à quelques centimètres du sol, ou il roula par terre, comme s'il était couché sur des roulements à billes, ou il nagea sur la surface pierreuse, en décrivant des cercles et en se tortillant avec la vitesse et l'agilité d'une anguille dans l'eau.

A un moment donné, mes yeux commencèrent à loucher et puis, immédiatement, je me trouvai en train d'observer une boule lumineuse qui virevoltait, sur une sorte de piste glacée, comme une patinoire, où se reflétaient des milliers de lumières.

Le spectacle était sublime. Puis le ballon de feu s'arrêta et demeura immobile. Une voix me fit sursauter et dissipa mon attention. C'était don Juan qui parlait. Au début je ne comprenais pas ce qu'il disait. Je regardais de nouveau la boule de feu ; je ne distinguai que don Genaro, couché par terre, les bras et les jambes en croix.

La voix de don Juan était très nette. Elle déclencha quelque chose en moi, et je me mis à écrire.

– L'amour de Genaro est le monde qui nous entoure, dit-il. Il était simplement en train d'embrasser cette vaste terre, mais comme il est si petit, la seule chose qu'il peut faire c'est d'y nager. Mais la terre sait que Genaro l'aime, et elle lui accorde sa protection. Voilà pourquoi la vie de Genaro est remplie à ras bord et pourquoi sa situation, où qu'il aille, sera toujours comblée. Genaro se promène dans les sentiers de son amour et, où il se trouve, il est satisfa

Don Juan s'accroupit devant nous. Il caressa douce ment le sol.

– Voilà la prédilection de deux guerriers, dit-il. Cette terre, ce monde. Il n'y a pas d'amour plus grand pour un guerrier.

Don Genaro se leva et s'accroupit près de don Juan pendant un moment, pendant que tous les deux nous scrutaient de leur regard ; puis ils s'assirent en même temps, en croisant les jambes.

– On ne peut se libérer de sa tristesse que si on aime cette terre d'une passion inébranlable, dit don Juan. Un guerrier est toujours heureux parce que son amour est inaltérable et que sa bien-aimée, la terre, l'embrasse et lui octroie des cadeaux inestimables. La tristesse n'appartient qu'à ceux qui détestent ce qui les abrite.

Don Juan caressa de nouveau la terre avec tendresse.

– Cette chose merveilleuse, qui vit jusque dans ses derniers replis et qui comprend chaque sentiment, m'a apaisé et m'a guéri de mes souffrances et, lorsqu j'ai enfin réussi à comprendre l'amour que je ressentais pour elle, elle m'a appris la liberté.

Il fit une pause. Le silence autour de nous était effrayant. Le vent sifflait doucement, puis j'entendis l'aboiement lointain d'un chien solitaire.

– Écoute cet aboiement, poursuivit don Juan.

Voilà la façon dont ma bien-aimée terre me vient à l'aide, pour que je puisse vous présenter un dernier point. Cet aboiement est la chose la plus triste que l'on puisse entendre.

Nous restâmes en silence pendant un moment. L'aboiement de ce chien solitaire était si triste, et le silence autour de nous si intense, que je me sentis envahi par l'angoisse. La situation me fit évoquer ma propre vie, la tristesse, mon incertitude au sujet de ma vie et de mes actes.

– Cet aboiement de chien est la voix nocturne d'un homme, dit don Juan. Elle vient d'une maison dans cette vallée, du côté du sud. Un homme est en train de crier sa tristesse et son ennui par l'intermédiaire de son chien, puisque ce sont tous les deux des compagnons, réduits à l'esclavage pour toute leur vie. Il est en train d'implorer sa mort, pour qu'elle vienne et le libère des chaînes lourdes et tristes de sa vie.

Les mots de don Juan avaient pris une orientation extrêmement troublante et ne s'adressaient qu'à moi. Je sentais qu'il me parlait personnellement.

– Cet aboiement et la solitude qu'il crée témoignent des sentiments des hommes, poursuivit-il. Des hommes pour qui la vie entière a été comme un après-midi de dimanche, un après-midi pas tout à fait malheureux, mais chaud, lourd et désagréable. Ils ont sué et se sont beaucoup tracassés. Ils ne savaient où aller ni que faire. Cet après-midi ne leur a laissé que le souvenir de petites contrariétés et beaucoup d'ennui, puis il s'est achevé brusquement : c'était déjà la nuit.

Il raconta une histoire que je lui avais jadis relatée, sur un homme de soixante-douze ans, qui se plaignait d'avoir eu une vie si courte, que son enfance lui paraissait toute proche. Cet homme m'avait dit : « Je me souviens des pyjamas que je portais lorsque j'avais dix ans. J'ai l'impression qu'il ne s'est écoulé qu'un seul jour. Où est allé le temps ? »

– Voilà l'antidote contre ce poison, dit don Juan, en caressant la terre. L'explication des sorciers ne peut pas du tout libérer l'esprit. Regardez-vous, vous deux. Vous êtes parvenus à l'explication des sorciers mais ce n'est pas ça l'important. Vous êtes plus seul que jamais, parce que sans un amour fidèle pour cel qui vous offre sa protection, la solitude devient isolement.

« Seul l'amour pour cette chose magnifique peut donner la liberté à l'esprit d'un guerrier ; et la liberté est joie, efficacité et abandon, devant n'importe quell situation. Voilà la dernière leçon. On la réserve toujours pour le tout dernier moment, pour le moment dernier de solitude, lorsqu'un homme fait face à sa mort et à la certitude de sa solitude. Ce n'est qu'alors que tout ça prend un sens. »

Don Juan et don Genaro se levèrent et étirèrent leurs bras, arquèrent leur dos, comme si le fait d'avo été assis leur avait raidi le corps. Mon cœur commença à battre à toute vitesse. Ils nous firent lever, Pablito et moi.

– Le crépuscule est la brèche entre les mondes, d don Juan. C'est la porte vers l'inconnu.

D'un geste circulaire de la main, il signala la *mesa* où nous nous trouvions.

– Voilà le plateau, qui se trouve devant la porte,

Puis il signala le côté nord de la *mesa.*

– Voilà la porte. Au-delà il y a un gouffre, et au-delà de ce gouffre, il y a l'inconnu.

Don Juan et don Genaro se tournèrent ensuite ver Pablito, et lui dirent adieu. Les yeux de Pablito étaient dilatés et fixes; les larmes coulaient le long de ses joues.

J'entendis la voix de don Genaro me dire adieu, mais je n'entendis pas celle de don Juan.

Don Juan et don Genaro allèrent vers Pablito et lui chuchotèrent rapidement aux oreilles. Puis ils vinrent vers moi. Mais avant qu'ils aient chuchoté quoi que ce fût, j'avais déjà ce sentiment particulier d'être dissocié.

– Maintenant nous serons comme de la poussière sur la route, dit don Genaro. Peut-être un jour rentrera-t-elle de nouveau dans vos yeux.

Don Juan et don Genaro s'éloignèrent et parurent se fondre dans l'obscurité. Pablito me tenait par l'avant-bras, et nous nous fîmes nos adieux. Puis une impulsion étrange, une sorte de force me fit courir avec lui jusqu'au côté nord de la *mesa.* Je sentis son bras me tenir, lorsque nous sautâmes, puis je fus seul.